U d'/of OTTAWA
39003004295365

1-4-63

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/correspondanceen02schi

CORRESPONDANCE

ENTRE

SCHILLER ET GOETHE

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1923.

COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE CHARLES DU BOS

CORRESPONDANCE
ENTRE
SCHILLER ET GOETHE
1794-1805

Traduite d'après l'édition définitive allemande
et précédée d'une introduction par

LUCIEN HERR

★ ★

(15 août 1796-30 décembre 1797)

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e

Tous droits réservés

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PT
2473
.A7H4
#2
1923

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

CORRESPONDANCE

ENTRE

SCHILLER ET GŒTHE

1796

---

212. Schiller a Gœthe.

J'ai reçu enfin des lettres de Souabe ; elles m'apprennent peu de chose, mais me rassurent pourtant, en gros. Je vous communique celle de Cotta. Ma famille a peu souffert des troubles de guerre ; mais elle n'en a été que plus gravement éprouvée par l'état maladif de mon père, qui s'achemine lentement à la mort parmi la longue torture de son lit de douleur. Ma plus jeune sœur, dont je vous ai parlé en mars dernier, est morte dès le mois d'avril (1), et la seconde n'a pu être sauvée qu'à grand'peine.

Comme il ne m'est possible, jusqu'à nouvel ordre, de communiquer avec la Souabe que par l'entremise de Francfort, et que j'attache une extrême importance au pli ci-joint, qui est destiné à Cotta, je vous demande de bien vouloir l'expédier à votre mère à Francfort, en la priant de le faire parvenir à Stuttgart par les voies les plus rapides.

(1) Elle était morte le 23 mars.

Auriez-vous aussi la bonté de me faire savoir à qui je dois m'adresser, à Weimar, pour la couverture de l'*Almanach* dont il est question dans une des lettres de Cotta?

Demain, vous en recevrez davantage par la messagère ; aujourd'hui, j'ai de la besogne plein les mains.

Portez-vous bien.

J'apprends à l'instant que la poste d'ici accepte les lettres pour Stuttgart, *via* Francfort. Je n'ai donc pas à vous déranger. — *Iéna, le* 15 *août* 1796. — Sch.

On peut encore très bien corriger la disposition typographique du *Patinage*, car, de toutes façons, il faudra modifier, avant le tirage, deux pages de cette feuille.

213. Gœthe a Schiller.

J'espère être chez vous jeudi soir, et, en attendant, je vous fais divers envois en un paquet qui me devancera :

1. Les gravures à l'eau-forte pour l'article de Hirt ; celles au burin sont entre mes mains pour nouvelle correction.

2. Les lettres de Cotta. On peut établir en quinze jours son cuivre pour tirer la couverture de l'*Almanach des muses;* il n'y aura quelques difficultés que pour le choix du motif. Meyer en avait composé et fait graver quelques-uns, qui sont excellents, pour je ne sais trop quels calendriers ; je vous les porterai. Après tout, nous pouvons très bien composer nous-mêmes une bordure qui soit d'un effet convenable ; nous laisserons le milieu vide, nous placerons sur le plat une xénie de l'espèce grave, au revers une xénie du genre gai ; cela fera le compte, et ce sera original.

3. *La Mère coupable.*

4. Un communiqué qui montre clairement, avec les histoires de miracles que je vous ai envoyées, où en est au juste Rome.

5. Un conte de fées tout neuf, dont vous n'aurez pas de peine à deviner l'auteur (1). Ne ferait-il pas, une fois traduit, avec quelques additions et quelques suppressions, un article intéressant pour *les Heures?* Du moins est-ce chose unique en son genre que ces arrière-pensées démocratiques dans un aristocratisme de la plus belle eau, et on pourrait, j'imagine, à peu de frais, en faire un usage assez profitable.

Le huitième livre du roman sera expédié directement d'ici à l'imprimerie, pour que vous ayez, lorsque vous le verrez imprimé, la surprise de ce que j'aurai réussi à en faire, et que ce qu'il pourra y rester de parties manquées serve de thème, ultérieurement, à nos entretiens ; car, pour le présent, j'en suis fatigué comme on l'est après de trop grands excès, et j'ai grande envie de porter mon attention et ma réflexion sur d'autres objets.

Je suis très peiné que les nouvelles qui vous parviennent de votre famille soient si attristantes. Lorsque les affaires publiques vont si mal, ce serait bien le moins que les affaires privées fussent satisfaisantes. J'aurai grand plaisir à revoir votre belle-sœur et à nouer connaissance avec votre beau-frère. Adieu. — *Weimar, le* 16 *août* 1796. — G.

214. Gœthe a Schiller.

Bien que nous soyons plus que jamais à la merci du moment, j'espère pourtant que rien ne m'empêchera d'être demain soir auprès de vous. Je vous

(1) *La Princesse Perruche*, conte écrit en français par le prince Auguste de Saxe-Gotha. L'auteur avait, à maintes reprises, pressé Gœthe de le traduire lui-même.

porterai donc demain les *Tablettes votives* (1). Vos distiques sont d'une très grande beauté, et feront sûrement excellent effet. Si les Allemands peuvent se montrer capables de comprendre qu'on puisse être un brave homme sans être nécessairement un philistin et un nigaud, il n'est pas possible que vos belles maximes ne soient pas bienfaisantes, tant les grandes affaires de la nature humaine y sont traitées avec noblesse, avec liberté et avec hardiesse.

Je suis bien éloigné de vous reprocher d'avoir admis telle ou telle chose dans votre *Almanach* (2), car, ce qu'on en attend, c'est de la mondanité sans monotonie, c'est la variété des tons, des tournures d'esprit ; on exige du volume et de la quantité, le bon goût trouve plaisir à y cueillir ce qui lui agrée, et le mauvais goût y trouve une excellente occasion d'y prendre plus d'assurance et de confiance en lui-même, tandis qu'on le mène par le bout du nez.

Remettons la foule des autres sujets à nos entretiens oraux. Je compte bien que cette fois encore nous allons faire ensemble un bon bout de chemin. Maintenant que je suis délivré du roman, j'ai de nouveau en vue mille objets qui me tentent. Adieu. — *Weimar, le* 17 *août* 1796. — G.

215. Schiller a Gœthe.

Iéna, 5 *octobre* 1796.

J'espère que vous êtes bien rentré chez vous et que vous y aurez tout trouvé à votre gré (3).

(1) Voir tome I la lettre 205.

(2) Ceci répond manifestement à une lettre de Schiller qui s'est perdue.

(3) Gœthe avait séjourné longuement à Iéna, du 18 août au 5 octobre. C'est au cours de ce séjour qu'il avait composé d'une traite, en septembre, les quatre premiers chants d'*Hermann et Dorothée*.

J'ai reçu enfin quinze cents exemplaires de la gravure de la couverture (1), et je vous en expédie deux cents pour commencer : c'est, je pense, le chiffre total d'exemplaires qui sera prêt et remis au brocheur vendredi après-midi, et je vous serais reconnaissant de me les expédier ensuite par exprès. La musique ne m'est pas parvenue, et ne pourra donc plus être jointe aux exemplaires de l'*Almanach*.

Je vous envoie également cent cinquante feuilles de titre. Comme l'une des trois expéditions a été faite directement de chez vous au brocheur, je pense bien qu'une certaine quantité de cahiers contenant le titre a dû y être jointe et être parvenue à Weimar. Au cas contraire, veuillez me le faire savoir.

Humboldt m'écrit qu'on est tout à fait ravi de votre idylle à Berlin, où sont parvenus des exemplaires provenant de Carlsbad et de Teplitz.

Adieu. Tout le monde va bien ici, et vous fait ses meilleures amitiés.

Si le brocheur avait achevé vendredi, vers trois ou quatre heures, moins de cent exemplaires, inutile d'envoyer un exprès ; la messagère apporterait en ce cas samedi (2) tout ce qu'il y aurait de prêt. — Sch.

216. Gœthe a Schiller.

Au sortir de l'état de tranquillité dont j'ai joui auprès de vous, je me suis vu appeler immédiatement vers de tout autres théâtres : hier et avant-hier, je suis allé à Ettersburg et à Schwansee (3), et

(1) La vignette finalement adoptée pour le titre de l'*Almanach* figurait Terpsichore.

(2) Vendredi 7 octobre ; samedi 8 octobre.

(3) Le château d'Ettersburg, à une dizaine de kilomètres au nord de Weimar, était la résidence favorite de la duchesse douairière Anne-Amélie. — Schwansee est situé à courte distance d'Erfurt.

ce matin, nous avons été vivement agités par un incendie dans le faubourg Saint-Jacques. De la maison de Bertuch on aperçoit, droit devant soi, le vide laissé par le sinistre.

Entre temps, nos renards aux queues enflammées (1) ont commencé à faire sentir leurs effets. Il n'y a pas de bornes à la stupéfaction et aux conjectures. Je vous supplie, au nom de tout, de ne rien révéler de ce qui laisse place au doute, car je vois qu'on découvre aux énigmes des clefs par milliers.

Je vais presser le brocheur de toutes mes forces. Mardi, vous recevrez un chargement ; mais hâtez-vous d'expédier de nouveaux exemplaires de la feuille de titre et de la couverture gravée. Je vous écrirai sitôt que possible où nous en sommes.

Si vous le jugez bon, j'emploierai l'un des exemplaires incomplets pour y noter les fautes d'impression ; tenez-vous prêt en vue de la seconde édition, et songez à la faire tirer en petit in-8°, comme vous aviez l'autre jour l'intention de le faire.

Ci-joint un tirage corrigé de la planche de Hirt ; elle doit partir lundi pour Francfort ; sitôt que j'aurai reçu la suite du manuscrit, je corrigerai à son tour la seconde gravure. Écrivez-moi en temps utile en quoi je puis vous aider, car je prévois une foule de dérangements. Veuillez prier votre beau-frère — en lui transmettant mes compliments — de ne pas repousser trop expressément la proposition de Scheffauer (2) ; j'ai, à cet égard, une idée dont je vous ferai part prochainement. Adieu ; faites mille amitiés aux dames (3). — *Weimar, le* 8 *octobre* 1796. — G.

(1) Les xénies.

(2) On ignore ce que c'était que cette proposition. Scheffauer était un sculpteur, professeur à Stuttgart.

(3) C'est-à-dire aux deux sœurs, Charlotte Schiller et Caroline de Wolzogen.

217. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 9 *octobre* 1796.

Je vous ai expédié ce matin, par mon beau-frère, cent *Terpsichores* et cent feuilles de titre ; mais, si mon compte est juste, il y a longtemps que pareille quantité doit avoir été livrée à Weimar, et j'ai dû prendre les titres et les couvertures que je vous ai envoyés aujourd'hui sur autant d'exemplaires bruts de l'*Almanach*. Le premier envoi a donc dû se perdre, s'il n'est ni chez vous ni chez le relieur. Je crois bien vous avoir dit, dans ma lettre du mercredi 5, le chiffre exact des *Terpsichores* que je vous ai expédiées dans l'après-midi du même jour.

Il en est de même pour les feuilles de titre. Me voici obligé d'en faire tirer cent nouvelles, et c'est grand dommage pour l'argent perdu. Et me voilà bien promptement puni de notre sévérité envers la mauvaise littérature. Je ne saurais vous peindre les mille petits accrocs qui sont venus me torturer tous ces jours-ci dans la mise au point de l'*Almanach*, et le retard qu'a subi l'expédition des mélodies (1) m'oblige, à lui seul, à confectionner soixante-trois nouveaux paquets. Nous n'avons plus ni le temps ni le moyen de brocher les mélodies avec le reste ; il faudra donc qu'elles fassent isolément leur chemin de leur côté, — et, qui pis est, personne ne nous saura gré de la dépense ni de la peine supplémentaires.

Le relieur d'ici attend avec une extrême impatience de nouvelles couvertures. Si mon beau-frère ne rapporte rien ce soir, je vous prie instamment de m'envoyer demain, dès la première heure, tout ce qui pourra être prêt d'ici là. Je ne parviens pas à

(1) Les mélodies de Zelter n'étaient arrivées que le 8 octobre.

comprendre comment il se fait que le tireur de gravures ne nous ait plus rien envoyé depuis six jours.

Ici, la demande continue d'être très active, mais on veut uniquement des exemplaires sur beau papier, ce qui ne fait nullement mon affaire. Je crains fort que nous n'arrivions pas à placer ceux qui sont sur papier médiocre, si bien que nous nous trouverons tout à la fois à court d'almanachs pour nos acheteurs, et d'acheteurs pour nos almanachs.

Êtes-vous satisfait de la musique? Ce que j'en ai entendu, très imparfaitement exécuté, m'a beaucoup plu. La romance de *Mignon* est touchante et gracieuse, et ma *Visite* est très agréablement rendue. Voudriez-vous bien, sur les sept exemplaires des mélodies que je vous adresse ci-joint, en faire remettre six à Herder, et un au conseiller privé Voigt?

Je vous communique une lettre de Körner, parce qu'elle renferme des passages qui ont trait à l'*Almanach*. Nous ferions bien de constituer un dossier de tous les jugements, manuscrits ou imprimés, qui seront portés sur l'*Almanach*, pour pouvoir nous y reporter quelque jour, si cela en vaut la peine.

Je n'ai pas noté le nombre exact des exemplaires que le brocheur de Weimar a entre les mains. Étant donné ce qui est encore ici, soit chez moi, soit chez le relieur d'ici, il devrait en rester environ cent quatre-vingt à Weimar. Voudriez-vous bien faire vérifier par Geist?

Tout le monde ici va passablement, et vous fait ses meilleurs compliments. — Sch.

218. Gœthe a Schiller.

Votre beau-frère m'apporte, à mon grand contentement, les feuilles de titre et les gravures, et aussi les mélodies : si seulement tout s'était trouvé réuni quinze jours plus tôt, toute l'expédition fût allée toute seule.

La librairie Hoffmann, qui prétend être en relations directes avec Cotta, demande de quinze à vingt exemplaires, qui devraient lui être portés en compte. Dois-je les lui donner? Ou dois-je exiger le paiement au comptant, — bien entendu avec la remise du quart. — Adieu ; à bientôt une lettre plus longue. — *Weimar, le* 9 *octobre* 1796. — G.

219. Gœthe a Schiller.

Voici que les désagréments d'une entreprise telle que celle que vous avez assumée vont malheureusement s'accumulant et se multipliant, et je crains fort que vous n'ayez encore à faire connaissance avec plus d'un des inconvénients que comporte le système de l'édition assurée par l'auteur lui-même.

Nous ne trouvons pas trace de gravures ni de feuilles de titre autres que celles que nous vous avons fournies. Geist a compté et emballé lui-même tous les exemplaires qui ont passé chez nous pour être expédiés à Iéna, et n'y a pas trouvé de feuilles de titre.

Votre lettre du 5 octobre mentionne 200 gravures expédiées par vous-même, votre beau-frère m'en a apporté 100 de plus : pour tout cela, le compte y est ; maintenant, il me faut encore 50 feuilles de titre et 72 exemplaires, après quoi, le brocheur aura en main tout ce qui est nécessaire pour faire 300 exemplaires. Il a été livré, complètement brochés, 50 exemplaires déjà expédiés, ce qui, avec les 124 que je vous expédie, fait, au total, 174.

Je vous en prie, si on en vient à une seconde édition, confiez-en tout le soin à qui vous voudrez. Dans toutes ces manipulations techniques pour lesquelles on n'est pas outillé, et qu'on n'arrive pas à exécuter avec toute la minutie nécessaire, on se gâte tout son plaisir, et, en fin du compte, au mo-

ment où tout devrait enfin concourir à s'arranger, on s'exaspère à voir que tout craque par tous les bouts.

Je ne sais encore que dire de la musique. Je l'ai entendue, mais cela ne suffit pas lorsqu'on a affaire à des compositions de Zelter ; il y a beaucoup de traits originaux dont il faut commencer par se rendre maître.

Adieu. Je vous retourne ci-joint la lettre de Körner. Comme nous connaissons à fond notre public, il est peu probable qu'il se produise à cette occasion quelque manifestation d'opinion qui soit pour nous une nouveauté imprévue. Lorsque j'aurai réglé Starke et le relieur, je vous enverrai la note. *Weimar, le* 10 *octobre* 1796. — G.

Voici, pour plus de clarté, un extrait de nos comptes avec le brocheur. Il a reçu, en fait d'exemplaires :

1er envoi	50
2e —	100
3e —	50
4e —	28
	228

En fait de gravures pour le titre :

1er envoi	200
2e —	100
	300

En fait de feuilles de titre :

1er envoi	150
2e —	100
	250

En fait de couvertures, en un seul envoi : 300.

220. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 10 *octobre* 1796.

Hoffmann, le libraire de Weimar, est en effet inscrit sur la liste d'expéditions de Cotta. Vous pouvez donc lui faire fournir — tout comme au Comptoir industriel, s'il en désire — des exemplaires de l'*Almanach* qui leur seront portés en compte. Ayez la bonté de noter, sur les factures que je vous envoie ci-joint, le nombre d'exemplaires qu'auront commandés l'une et l'autre maison, et réclamez-leur pour moi un accusé de réception. S'ils désirent des exemplaires sur vélin ou sur hollande, il faudrait que j'en fusse avisé au plus tard mercredi matin.

Je vous expédie en même temps une provision de mélodies ; ayez la bonté de me retourner pour samedi ce qui serait en trop.

Les libraires d'ici ont commandé et vendu jusqu'à présent 72 exemplaires. Si l'on en vendait 28 à Weimar, nous aurions donc, dans deux villes qui font un total d'environ 12 000 âmes, placé 100 exemplaires. Il sera curieux de se rendre compte, d'après ces exemples, comment se répartit actuellement la lecture des poètes dans les villes allemandes. Je suis convaincu que la Thuringe et le Brandebourg, en y ajoutant peut-être Hambourg et les villes avoisinantes, fourniront le tiers du total de nos lecteurs et de nos acheteurs.

Je vous serais très obligé de m'envoyer ce que vous avez de couvertures en trop. J'expédierai demain l'article de Hirt. J'enverrai à Cotta une épreuve du cuivre avant de lui envoyer la plaque de cuivre elle-même.

Le second tiers de toute l'édition de l'*Almanach* part aujourd'hui pour Leipzig.

Adieu : écrivez-moi bientôt, pour me donner du réconfort et de la force. — Sch.

221. — Schiller a Gœthe.

Iéna, le 11 *octobre* 1796.

Il ressort du compte que vous m'envoyez de tous les envois faits à Weimar, qu'il me manque exactement cent exemplaires de la brochure en feuilles ; il est probable que Göpferdt ne les a pas livrés, car il n'est pas possible qu'ils aient quitté ma maison, d'où il n'est absolument rien parti si ce n'est pour Weimar. Il me manque de même des feuilles de titre et des gravures de couverture, qui sont, à vrai dire, plus faciles à remplacer. La malchance veut que Göpferdt soit précisément à la foire de Leipzig, où il doit rester encore dix jours.

J'ai confié la mise en paquet et l'emballage de la livraison qui est partie hier pour Leipzig au libraire Gabler, mais je ne m'en suis trouvé soulagé que d'une partie de la besogne, car j'ai eu encore la charge d'indiquer avec précision ce que devait contenir chacun des paquets, — en tenant compte des quatre sortes différentes d'exemplaires, — de remplir les bulletins d'expéditions, etc., sans parler d'une foule d'autres détails.

Le dernier paquet part samedi, après quoi je serai définitivement libéré de ce fardeau.

Tous ces derniers temps, je n'ai plus entendu rien dire de l'*Almanach*, si ce n'est que notre bonne amie S... (1) aurait copié de sa main les xénies qui visent Manso et les aurait envoyées à Louise Gotter, laquelle en aurait été terrifiée. La même personne bavarde sur le compte du septième livre et du début du huitième livre de votre *Wilhelm*

(1) Caroline Schlegel. Elle écrivait, le 3 octobre, à son amie, en lui envoyant cette copie : « Au reste, ma chérie, ce qu'il y a là dedans d'esprit me fait évidemment rire, mais sans m'arracher mon approbation. »

Meister, et prétend les avoir lus imprimés. Il serait assez singulier que Mme S... reçût les bonnes feuilles de votre roman avant que vous les ayez vous-même.

Adieu.

Je ne puis plus vous envoyer les deux exemplaires de l'*Almanach* qu'il vous faut encore pour faire vos trois cents, parce que j'ai un absolu besoin, pour compléter ceux que le relieur d'ici a déjà commencé à brocher, des soixante-douze gravures de titre qui restent inemployées à Weimar. Ayez donc la bonté de me faire expédier ces soixante-douze gravures avec les couvertures auxquelles elles sont destinées, et avec les vingt-deux feuilles de titre qui vous restent. Le brocheur de Weimar n'y a encore dépensé de travail d'aucune sorte ; il faut donc que je donne la préférence à celui d'ici, qui a déjà tout plié et cousu, et à qui ne manquent plus que ces gravures et ces titres. Adieu. — Sch.

222. Gœthe a Schiller.

J'espère apprendre bientôt que vous êtes enfin délivré de tout le souci et de tout le tourment que vous a causés l'*Almanach*. Si seulement on savait jouir, une fois qu'elle est là, de la bonne et douce tranquillité ! Mais on fait comme les femmes qui relèvent de couches, on n'est pas long à se charger d'un nouveau fardeau.

Les 2 000 exemplaires de la couverture sont enfin livrés.

Je vous expédie : 26 feuilles de titre, 71 couvertures, 81 gravures de titre.

Il y a, dans tout cela, ici, quelque chose en trop, là, quelque chose en trop peu. Il faut, de toute façon, que les cent exemplaires qui vous manquent se retrouvent quelque part.

Le brocheur me livrera demain ses derniers exemplaires ; j'en ferai immédiatement remettre vingt à Hoffmann, et je garderai le reste jusqu'au retour du directeur du Comptoir Industriel, qui est en ce moment à Leipzig. Je vous enverrai samedi le compte détaillé de tous les exemplaires qui ont passé par mes mains ; j'espère que finalement tout concordera tant bien que mal.

Restera ensuite à régler les comptes en argent. Je vous envoie une copie de la note de Starke, que j'ai réglée. Vous recevrez plus tard un état de tous ces comptes, en un tableau.

Je m'en tiens là pour aujourd'hui. Vive votre amie S..., puisqu'elle prend la peine de copier elle-même et de répandre nos poésies, et qu'elle veut bien montrer pour nos bonnes feuilles un zèle plus impatient que nous n'en montrons nous-mêmes ! Je n'ai que bien rarement rencontré pareille foi en Israël.

Je compte que vous m'enverrez pour Hoffmann les exemplaires sur beau papier.

J'ai reçu vingt-sept mélodies dans le dernier paquet. Adieu. A bientôt d'autres nouvelles. — *Weimar, le* 12 *octobre* 1796. — G.

223. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 12 *octobre* 1796.

Nous revenons petit à petit à l'ordre et à la tranquillité. La centaine d'exemplaires égarée s'est retrouvée, et les planches de titre sont commandées jusqu'à concurrence de ce qui manque pour compléter les deux mille. Göpferdt avait heureusement tiré des feuilles de titre en sus du nombre convenu, en sorte qu'il s'en est retrouvé une provision chez notre relieur. Tout ce qui devait être broché l'est maintenant. Deux fortes livraisons, d'un poids de

quatre quintaux, ont été expédiées à Leipzig, et j'ai déjà traité avec un voiturier pour le transport de la quantité que Cotta destine à l'empire, et qui partira d'ici quelques jours pour Francfort. Samedi je serai enfin libéré de ce lourd fardeau.

Ici, les commandes continuent d'affluer ; seulement, tout le monde veut des exemplaires sur grand papier, qui manquent précisément, et je n'ai pas davantage en réserve d'exemplaires sur papier mince. Je vous envoie le dernier qui me reste pour Hoffmann. Si vous pouviez laisser intact l'exemplaire broché en papier jaune qui est à moi et que vous avez entre les mains, je veux dire celui où il y a plus que le compte de feuilles, ce serait m'obliger, à présent que le moindre exemplaire sur papier de choix est le bienvenu : il me reste un certain nombre de feuilles isolées d'exemplaires défectueux sur vélin et sur papier mince, au moyen desquelles il sera possible de faire un exemplaire complet, et qui pourra nous servir pour préparer les corrections en vue de la seconde édition.

Rien qu'ici, on en a vendu sept sur vélin et huit sur hollande, et on en aurait vendu près du double, s'il m'en était resté. Aussi me suis-je bien promis, dans l'avenir, d'imprimer dorénavant sur papier solide et cher tout ce que j'aurais à imprimer ; c'est le plus sûr moyen de tout vendre, car le plus misérable gueux ne consent plus aujourd'hui à se contenter de haillons.

J'ai expédié aujourd'hui la première partie, — je veux dire autant qu'il en faut pour un numéro (1), — en même temps que l'épreuve du cuivre. Le reste n'est pas encore complètement copié.

Avec tout cela, n'oubliez pas de songer maintenant au Cellini. Combien je serais content si nous

(1) Des *Heures*. Il s'agit du manuscrit de Hirt ; voir ci-dessus la lettre 216.

pouvions, pour clore la seconde année des *Heures*, nous procurer quelque autre chose qui fît une lecture originale et amusante !

Voudriez-vous bien, à l'occasion, faire savoir à Herder qu'il n'est pas encore possible de lui envoyer des numéros des *Heures*. Il a entendu dire qu'on a vu circuler çà et là à Weimar quelques exemplaires, que j'ai reçus de Cotta par la poste aux lettres, et s'imagine qu'il a été oublié.

Mille remerciements pour le brochet ; nous serions bien heureux si vous pouviez venir le manger avec nous. Amitiés de tous. — Sch.

224. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 14 *octobre* 1796.

Me voici enfin soulagé de toute la besogne de l'expédition, et je puis songer à me mettre à une autre plus gaie. Sans doute, tout n'a pas marché sans de menus accrocs, mais, par bonheur, ils ont été sans importance, et, dans l'ensemble, tout s'est bien arrangé. Souhaitons du moins que toute la peine corporelle et spirituelle qu'il nous en a coûté ne soit pas dépensée en pure perte. Heureusement qu'elle trouve en soi sa propre récompense, tout comme la peine de faire des enfants.

Blumenbach (1) a passé ici hier, et est venu me voir. Après ce qu'on avait raconté de lui dans ces derniers temps, je n'ai pas été médiocrement surpris de l'entendre me déclarer « qu'il s'estimait heureux de pouvoir pratiquer professionnellement la science à laquelle il s'est donné de toute son âme ». Lavater (2) aussi est ici, mais je ne l'ai pas vu. Il a

(1) Il s'agit du célèbre médecin et anthropologiste de Göttingen.

(2) Le Suisse Lavater, pasteur à Zurich, philosophe, psychologue et théologien fort notoire, avait eu une pique avec

écrit un billet à Paulus, qu'il avait récemment malmené quelque peu grossièrement, et il sollicite de lui une entrevue. Attendez-vous à le voir arriver à Weimar. Sophie Mereau est de retour ; j'aurai quelque chose à vous raconter à son sujet.

Adieu. Donnez-moi bientôt de vos nouvelles. Amitié de nous tous. — Sch.

225. Gœthe a Schiller.

Ci-joint le compte des dépenses, avec la copie des diverses quittances, et voilà donc encore une affaire liquidée. Je voudrais qu'on retînt au compte de M. Cotta les 95 écus d'empire 9 gros que laisse l'opération, car il nous avait promis, pour notre expédition en Italie, des avances partielles sur les honoraires qui viendraient à nous être dus pour *les Heures*. Vous trouverez un compte exact pour les exemplaires qui ont été brochés ici. Si vous pouviez me remplacer la feuille ci-incluse, qui n'est imprimée que d'un côté, par une feuille correctement tirée, on pourrait en brocher un de plus, et le compte serait tout à fait juste. Je vous renvoie le premier exemplaire sur hollande et un de mes vélins et, en échange, j'ai pris deux exemplaires ordinaires. J'y joins une feuille qui se trouvait en trop.

On m'a également retourné des tirages de la couverture, qui s'étaient dissimulés je ne sais trop où. J'espère que vous en avez maintenant autant qu'il vous en faut, et, d'ailleurs, c'est sur ce point qu'un manque serait le plus aisément réparable. Je recueillerai la plaque de cuivre chez moi.

l'exégète Paulus, et avait échangé avec lui, au cours de l'été, une correspondance assez divertissante sur l'explication rationaliste qu'avait donnée Paulus du miracle de Jésus marchant sur les flots. Il cherchait à renouer. Ainsi qu'on le verra par la lettre 226, ce n'est pas lui qui se trouvait à Iéna, mais bien son frère le médecin, qu'il avait chargé de cette mission.

C'est tout ce que je vois à vous dire, et il ne me reste plus qu'à souhaiter que le petit volume fasse son chemin dans le monde. D'une manière générale, je constate qu'il produit sur tous un effet identique : chacun s'en trouve atteint, et chacun se contraint pour en parler sur un ton d'indulgence et avec un contentement plus ou moins affecté. Observez avec un peu d'attention, et vous verrez si ce n'est pas le cas le plus général.

Grand merci pour la surprenante nouvelle que vous me donnez de la présence du prophète (1) à Iéna. Je ferai tout mon possible pour l'éviter, et j'attends avec curiosité ce que vous me direz de lui. J'ai eu, moi aussi, la visite de Blumenbach ; il m'a fait voir une tête de momie qui est bien intéressante.

Si l'entrevue entre le prophète et Paulus parvient à s'arranger, il est très probable que ce dernier tirera au plus court, et finira par remercier l'autre très humblement des insultes qu'il en a reçues. Il n'en coûte nullement au prophète de s'insinuer en usant des flagorneries les plus abjectes, pour n'en enfoncer ensuite que plus sûrement dans la chair de sa victime les griffes de son appétit immodéré de domination.

Racontez-moi donc un peu cette histoire de la petite beauté (2).

Vous recevrez bientôt du Cellini, environ douze cahiers manuscrits ; après quoi, il restera encore la matière de deux articles, auxquels je me mettrai immédiatement et sans interruption, car je me sens parfaitement incapable de rien entreprendre d'autre. Mes pauvres deux derniers chants (3) devront se rési-

(1) Gœthe désignait Lavater sous ce nom depuis l'année 1786, où il avait fait son apparition à Brême en prophète et en thaumaturge.

(2) Sophie Mereau.

(3) De *Hermann et Dorothée.*

gner à rester encore quelque temps dans les limbes ; nous vivons vraiment ici, à Weimar, un temps de prose terrible, et dont on se ferait difficilement une idée au dehors.

Je joins à cette lettre le dernier livre de mon roman ; je n'ai pas encore reçu les dernières feuilles du septième livre : il est probable que, selon sa louable habitude, Unger les a expédiées par quelque occasion, et qu'elles dorment je ne sais où. Sitôt que les bons exemplaires seront là, vous en aurez un.

J'ai repris hier mes réceptions du vendredi (1), mais elles n auront plus lieu que tous les quinze jours, et sur invitation.

Adieu, amitiés autour de vous. — *Weimar, le* 15 *octobre* 1796. — G.

J'oubliais : Pouvez-vous me renseigner sur un certain capitaine Rösch, de Stuttgart? Peut-être l'avez-vous connu personnellement. Nous savons qu'il est instruit, mais il s'agit principalement de sa personne, de son caractère et de tout l'ensemble de sa nature.

226. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 16 *octobre* 1796.

Voici enfin deux livraisons des *Heures;* elles m'ont été adressées hier de Leipzig. Le libraire Böhme, à qui j'avais envoyé les almanachs, en même temps qu'il m'accuse réception des deux premiers ballots, m'écrit que tous les exemplaires que j'avais déposés chez lui à titre de provision (quarante-quatre environ, sans compter les exemplaires en feuilles) sont, dès à présent, vendus. C'est vraiment un beau succès, car j'en avais expédié en même temps une

(1) Voir tome I la lettre 25.

quantité notable à répartir entre plus de quinze libraires de Leipzig, qui se sont donc trouvés à court. Il semble qu'on se jette terriblement dessus, et il est bien probable qu'il faudra songer à un second tirage.

Böhme vient de recevoir, en un troisième ballot, deux cent vingt-cinq exemplaires brochés, plus, cette fois encore, un certain nombre d'exemplaires en feuilles. Sitôt qu'il me fera savoir qu'ils sont vendus jusqu'à concurrence de plus des deux tiers, je prendrai mes mesures pour la seconde édition. La poste en a si mal agi avec le second ballot, que l'humidité, me dit-on, en a gâté une bonne douzaine d'exemplaires. Le ballot dont il s'agit est celui qu'a ficelé Gabler ; le mien est arrivé intact.

Lisez donc le dernier numéro de la revue *Allemagne*. L'insecte (1) n'a pas pu se retenir de piquer une fois de plus. Il faut vraiment que nous le traquions jusqu'à ce que mort s'ensuive ; autrement, il ne nous laissera jamais en paix. Il a donné libre cours à ses sentiments de malveillance à propos de Cellini, et, pour nous jouer un tour, il s'est mis à vanter et même, pour certaines, à donner par extraits les parties que vous avez omises, etc. Il s'exprime avec un mépris souverain sur le compte de l'article de Mme de Staël.

Avant-hier, je vous ai bien inutilement fait peur de Lavater. C'est son frère qui est venu ici.

On dit que Reichardt est aussi à Leipzig, mais ni Niethammer ni Paulus ne l'ont vu. Schlegel est toujours à Leipzig, et les cœurs vont pouvoir s'en donner de s'épancher l'un dans l'autre. Adieu. — Sch.

(1) Reichardt. Allusion à la xénie 108, intitulée : *le Signe du Scorpion* : « Mais voici que survient un vilain insecte, issu de la venimeuse France. — Il s'approche, il vous flatte ; fuyez au plus vite, sinon, vous voilà piqué ! »

Je reçois à l'instant une très bonne lettre de Körner sur l'*Almanach*. Vous la recevrez demain, en même temps que les six *Heures* que j'aurai encore à expédier.

227. Gœthe a Schiller.

Le paquet ci-joint était déjà tout prêt avant-hier soir ; j'y joins le manuscrit de Cellini, qui a été terminé depuis. Vous voudrez bien le parcourir encore une fois, et le faire copier.

Au lieu du prophète, c'est donc de la race de prophète que vous avez ; je suis aussi peu désireux de voir celui-là que l'autre, car, à l'exemple sublime du dieu des juifs, la portée de ma colère s'étend jusqu'à la quatrième génération.

J'ai fini, à peu de chose près, de remanier les trois premiers chants de mon nouveau poème (1), et je vais passer à présent au quatrième. A eux quatre, ils feront au total environ quatorze cents hexamètres, si bien qu'on y ajoutant les deux derniers chants, le poème ira bien jusqu'à deux mille.

En même temps, on dissèque poissons et oiseaux, et les choses vont parallèlement leur train, comme avant. Adieu, et dites-moi bientôt que vous vous portez passablement et que vous travaillez ferme. — *Weimar, le* 18 *octobre* 1796 (2). — G.

228. Schiller a Gœthe.

Ci-joint la lettre de Körner : c'est un son de voix qui fait du bien, parmi la banalité et la platitude des jugements qu'on est accoutumé à entendre. Retournez-la-moi sitôt que vous l'aurez lue.

(1) *Hermann et Dorothée.*
(2) Le manuscrit porte « 17 octobre » ; le lapsus est certain.

J'ai omis de noter le nombre et la nature des exemplaires que je vous ai envoyés hier des *Heures* des deux derniers mois, ce qui fait que je ne sais que vous envoyer aujourd'hui pour compléter ce qui vous revient.

Les Humboldt m'ont écrit récemment qu'ils quitteront Berlin à la fin de la semaine ; ils resteront une dizaine de jours en route et comptent arriver ici vers le 1er novembre.

Pas de nouvelles des xénies. Schlegel, qui est de retour, n'est resté que trop peu de temps à Leipzig, d'où il a été obligé de pousser une pointe jusqu'à Dessau, pour apprendre grand'chose. Pourtant, à son retour de Dessau, il affirme qu'elles faisaient grand tapage à Leipzig.

J'entends dire qu'entre autres conjectures, il se trouve des gens à Weimar pour croire que « la gracieuse Vierge » désigne la duchesse (1).

Il s'en trouve, en revanche, pour croire que la xénie : « Wieland ! combien ton esprit est fécond, etc. », est une satire dirigée contre Wieland et contre la récente édition de ses œuvres ! etc. (2). Adieu. On vient m'interrompre. — *Iéna, le* 18 *octobre* 1796. — Sch.

229. Gœthe a Schiller.

Je vous remercie infiniment de m'avoir communiqué la lettre de Körner. C'est chose rare qu'une sympathie si véritablement amicale, et motivée

(1) La xénie 104, intitulée *le Signe de la Vierge*, est ainsi conçue : « Inclinez-vous, comme il sied, devant la gracieuse Vierge de Weimar ; — sans doute elle boude souvent, mais qui en voudrait à la grâce de ses caprices? » Elle visait Wieland.

(2) Cette xénie visait Manso, admirateur éperdu de Wieland. — Wieland donnait alors une édition de ses œuvres complètes, qui avait commencé à paraître en 1794, et qui fut terminée en 1802.

néanmoins avec tant de jugement critique. Je désire conserver ces feuillets quelques jours encore, et en profiter pour regarder d'un peu près diverses poésies que je n'ai pas même encore lues. Faites de ma part mille compliments à notre ami, et exprimez-lui aussi ma gratitude ; parlez-lui du nouveau poème auquel je travaille, et dites-lui tout le plaisir que j'aurai à le lui faire lire un jour.

Laissons aboyer quelque temps le roquet de Giebichenstein (1), jusqu'au jour où nous le cinglerons une fois de plus au bon endroit. Mais, d'une manière générale, tous ces hommes d'opposition, qui se font un métier de la négation, tout en ne demandant pas mieux que de plumer à l'occasion l'ordre de choses existant, doivent être traités comme on traite les gens qui nient le mouvement : il faut tout bonnement aller et venir sous leurs yeux, tranquillement et sans se lasser.

Je soupçonne que quelque autre arrière-pensée se dissimule derrière les éloges dont il comble les passages que j'ai omis dans Cellini. Comme il a l'original entre les mains, je crains fort qu'il ne traduise ce que j'ai écarté, et qu'il ne démarque, en la complétant, ma traduction, car il est capable de tout. Je me propose donc de remettre à l'année prochaine la publication des deux derniers morceaux, qui forment d'ailleurs un tout, de compléter entre temps mon manuscrit, et d'annoncer une édition complète, car le public en est très friand, et on perd volontiers patience à lire ainsi par fragments dans une revue (2).

(1) Allusions aux deux xénies sanglantes dirigées contre Reichardt. Le nº 23, intitulé *le Gardien de Sion*, était ainsi conçu : « Ma vraie fonction, c'est d'aboyer, surtout lorsque quelque homme bien vêtu se montre à moi dans la rue. » La suivante, *Dressages variés*, disait : « Les chiens aristocrates grondent contre les mendiants, un vrai roquet démocrate aboie contre le bas de soie. »

(2) L'édition en volume ne parut qu'en 1803, à Tubingue.

Quand vous écrirez à Boie (1), demandez-lui donc s'il consentirait à me céder la traduction anglaise de Cellini qui lui appartient, et qu'il m'a prêtée par l'intermédiaire d'Eschenburg (2) ; je paierai volontiers ce qu'elle coûte, et je lui promets par-dessus le marché un exemplaire de ma traduction, lorsqu'elle paraîtra complète en un volume.

Je suis très heureux du prochain retour de Humboldt ; dès qu'il sera rentré, je trouverai bien le moyen d'aller vous voir, ne fût-ce que pour un jour.

De chacun des numéros 7 et 8, vous m'avez envoyé deux exemplaires, l'un sur papier bleuté, l'autre sur papier jaunâtre. Vous m'obligeriez en m'envoyant le reste, car on me tourmente pour en avoir.

Adieu ; distribuez mes amitiés autour de vous, et dites-moi bientôt que vous vous êtes mis à un nouveau travail. — *Weimar, le* 19 *octobre* 1796. — G.

Vous serait-il possible de m'attribuer encore un exemplaire du numéro 5 des *Heures* de cette année, sur quelque papier que ce soit?

Vous avez bien reçu mon paquet de mardi par la voiture postale?

230. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 19 *octobre* 1796.

Votre paquet d'aujourd'hui me procure une grande joie, à laquelle je ne m'attendais vraiment pas. Je me suis jeté immédiatement sur le huitième livre du *Meister*, et j'ai retrouvé la sensation vivante de toute la plénitude dont il regorge. Ce qu'il y a là de contenu épique et philosophique est d'une

(1) Boie était un littérateur qui habitait Meldorf.

(2) La traduction de l'autobiographie par Nugent avait paru à Londres en 1771. Eschenburg avait envoyé l'exemplaire de Boie à Hufeland le 21 mai, pour le faire parvenir à Gœthe ; celui-ci avait remercié Hufeland le 1er juillet.

richesse incroyable. Quant à la forme, elle s'adapte admirablement à ce qu'elle enveloppe pour en faire un tout, et, par sa surface extérieure, elle est en contact étroit avec l'infini, avec l'art et avec la vie. On peut dire en toute vérité de ce roman qu'il n'a d'autres limites que la pureté artistique de la forme, et que, partout où il échappe à l'emprise sévère de la forme, rien ne rompt plus le lien qui l'unit à l'infini. Je le comparerais volontiers à une île magnifique située entre deux mers.

Les changements que vous y avez apportés me paraissent suffire, et sont en parfaite harmonie avec l'esprit et le sens de l'œuvre totale. Peut-être, si ce que vous y avez mis de choses nouvelles avait été contemporain du fonds ancien, vous eût-il suffi d'un coup de pinceau pour réaliser ce qui se trouve à présent vous en avoir coûté plusieurs, mais il est peu probable qu'il soit possible de s'en apercevoir à qui le lit pour la première fois dans sa forme dernière. N'était ma manie de voir souligner de traits un peu plus explicites l'idée maîtresse, je ne sache vraiment rien dont on puisse regretter l'omission. Je dirais même que, si le mot « années d'apprentissage » ne figurait pas au titre, on pourrait trouver que dans ce huitième livre il y a presque surabondance de matière didactique. Bon nombre de pensées philosophiques ont gagné manifestement en netteté et en limpidité.

Dans la scène qui suit immédiatement la mort de Mignon, il y a maintenant tout ce que la sensibilité est fondée à réclamer à cet instant ; mon unique vœu eût été que le passage à un nouveau motif d'intérêt fût marqué extérieurement par l'ouverture d'un nouveau chapitre. L'intervention du marquis se trouve maintenant motivée de la manière la plus satisfaisante. Le comte fait très bonne figure. Jarno et Lothario ont beaucoup profité de vos dernières additions.

Acceptez toutes mes félicitations pour l'heureuse solution de cette grande crise, et écoutons maintenant ce que va dire la voix publique.

Merci pour les comptes que vous m'avez envoyés. Pour ce qui est de l'argent, je me conformerai à vos suggestions ; d'ailleurs, vous avez à votre actif, pour votre collaboration à l'*Almanach*, 24 louis d'or, et même davantage, si nous sommes amenés à donner un deuxième tirage. — Merci également pour le Cellini. Nous allons pouvoir remettre notre navire à flot. Je viens aussi de recevoir, il n'y a qu'un moment, un article historique de Funk (1).

Je connais le commandant Rösch, et mon beau-frère le connaît mieux encore que moi. A part ses connaissances en mathématiques, en tactique et en architecture, où il est de premier ordre, il est, pour parler franchement, parfaitement borné et inculte. Il a de la vulgarité et du pédantisme, et, autant il est excellent professeur, autant ses manières et sa tenue le qualifieraient mal pour vivre en un milieu où il est de rigueur que l'on ait du monde. Au reste, c'est un brave homme, de mœurs douces, avec qui il fait bon vivre, et ses faiblesses sont plus comiques que gênantes. — Sch.

231. Gœthe a Schiller.

J'ai reçu enfin les exemplaires du dernier volume, et je vous en expédie tout de suite une demi-douzaine : pour vous, pour Loder, pour Hufeland, le magistrat, pour Hufeland, le conseiller aulique, pour Griesbach (2), et enfin pour Humboldt.

Voici aussi la lettre de Körner, que j'ai eu beau-

(1) L'étude sur *Robert Guiscard;* voir tome I la lettre 186

(2) Tous quatre étaient professeurs à Iéna : Loder d'anatomie, les deux Hufeland de droit et de médecine, Griesbach de théologie.

coup de plaisir à avoir sous les yeux en relisant les pièces poétiques. Il me tarde d'apprendre ce qu'il pensera du roman. Adieu. Je travaille maintenant uniquement pour tuer ces quelques mois, et pour ne pas voir s'écouler sans quelque profit la peu propice période des journées courtes et de la saison déplorable. — *Weimar, le* 22 *octobre* 1796.

232. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 23 *octobre* 1796.

Merci de tout cœur pour le *Meister*, où j'irai puiser bien souvent du réconfort et du courage. J'ai distribué les quatre autres exemplaires, — car j'en ai reçu en tout cinq, au lieu des six que vous m'annoncez ; celui de Humboldt ne s'y trouvait pas.

Ledit Humboldt n'a pas été médiocrement surpris par notre *Almanach*, et il s'en est donné à cœur joie ; les xénies lui ont procuré l'amusement que nous en attendions. J'ai, une fois de plus, plaisir à constater que le volume, dans son ensemble, est pour tous les esprits qui sortent de l'ordinaire un divertissement de bonne compagnie. A Berlin m'écrit-il, on se l'arrache, mais il n'a recueilli aucun jugement qui soit intéressant ou piquant. La plupart des gens, ou bien vous arrivent avec des lieux communs de moralité plein la bouche, ou bien s'amusent de tout, pêle-mêle, comme d'une chasse à courre littéraire. Parmi les pièces du début, qu'il ne connaissait pas, il a été enchanté surtout de votre *Patinage* et des *Muses dans la Marche;* en ce qui me concerne, ce sont les *Générations*, la *Visite;* il a, tout comme Gentz (1), beaucoup de considération pour les *Tablettes votives*, mais il trouve fort malaisé

(1) L'historien berlinois.

de discerner, parmi ces pièces qui sont de nous deux, celles qui reviennent à chacun de nous. Il dit qu'on vous attribue toutes les xénies, et qu'à Berlin on aurait été fortifié dans cette attribution par Hufeand, qui aurait prétendu les avoir lues toutes écrites de votre main.

Autrement, je n'ai, ces jours derniers, rien entendu dire de l'*Almanach*, et je crois bien que nous n'aurons que trop vite l'occasion de constater à quel point il est interdit de trop compter sur une communauté d'intelligence et de goût de la part du public.

Humboldt espère être ici dans une huitaine. Je me félicite d'avoir de nouveau en perspective quelque temps de vie commune avec lui. Il m'écrit qu'il n'a pas trouvé à Eutin Stolberg, qui se trouvait précisément à Copenhague, et qu'il ne saurait absolument que dire de Claudius, qui est parfaitement nul.

Vos *Lettres de Suisse* intéressent tous ceux qui les lisent, et je suis très content d'être parvenu à vous les extorquer. Il faut convenir aussi qu'elles donnent une vision extraordinairement vivante du moment où elles furent écrites, et que, sans avoir été composées avec le souci de leur donner une forme artistique, elles constituent très naturellement et très heureusement un ensemble homogène.

Le dénouement de *Meister* a ému profondément ma belle-sœur, et j'y trouve vérifiées mes prévisions quant à ce qui, à mon sens, doit porter le plus profondément. En fin de compte, ce qui s'empare d'abord de l'âme, c'est toujours l'émotion dramatique ; ce n'est qu'ensuite que le cœur s'apaise pour goûter avec sérénité la beauté tranquille. Il est probable que c'est Mignon qui, à la première et aussi à la seconde lecture, laissera dans le cœur de tout lecteur le sillon le plus profond, mais je crois pourtant que vous aurez su atteindre votre fin, qui

était de résoudre cette émotion tragique en une émotion de beauté.

Combien vous me faites plaisir en me donnant à espérer votre venue très prochaine pour quelques jours ! A présent que j'ai secoué de mes épaules la besogne de l'*Almanach*, j'ai si grand besoin de me reprendre à quelque nouvel intérêt vivant ! Sans doute, je me suis mis à mon *Wallenstein* (1), mais j'en suis toujours à tourner autour, et j'attends la main énergique qui me jettera vraiment à l'eau. La saison me déprime comme elle fait de vous-même, et je me figure souvent qu'il suffirait d'un clair rayon de soleil pour me mettre en train.

Portez-vous aussi bien que possible. Il faut encore que je vous prie de demander au graveur et au brocheur d'établir une facture spéciale pour l'*Almanach;* je dois envoyer mercredi à Cotta un état général des comptes, et je désirerais avoir à part chaque justification de détail. Le graveur voudra bien faire en outre un mémoire spécial pour ce qui est destiné à l'article de Hirt, et donner acquit de l'un et de l'autre ; et le brocheur acquittera, lui aussi, sa facture. Adieu. Amitiés de nous tous. — Sch.

233. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 25 *octobre* 1796.

Je ne puis, cette fois, que joindre un simple bonjour aux biscottes que ma femme vous envoie Nous espérons que l'agréable temps qu'il fait aujourd'hui vous aura, comme nous-mêmes, remis en bonne humeur.

Je vous expédie la fin de l'article de Hirt, pour le cas où vous trouveriez un instant de liberté à y

(1) Schiller nota, dans le journal qu'il tenait avec une grande régularité, qu'il s'était mis à *Wallenstein* le 22 octobre 1796, et qu'il avait terminé la trilogie le 17 mars 1799.

consacrer ; vous pourrez, j'espère, me le retourner samedi par la messagère.

Voici qu'il est grand temps que je me préoccupe de trouver quelque chose qui termine brillamment la deuxième année de nos *Heures;* car il semble bien que leur destinée ultérieure dépende de la bonne allure des abonnements pour l'an prochain. Je n'ai encore rien en perspective, et, au cours de ces deux années, il nous est tombé du ciel si peu de trésors inattendus, que je n'ai pas particulièrement confiance en cette sorte d'aubaines fortuites. Et il es vraiment nécessaire que nous ayons quelque chose qui compense la terrible pesanteur de l'article de Hirt.

Si seulement vous retrouviez quelque paquet de lettres, dans le genre de vos *Lettres de Suisse!* Je vous soulagerais bien volontiers de toute la peine de la mise au point.

Je ne vois rien de nouveau à vous raconter. Schlegel prétend que le duc de Gotha est très monté contre les xénies, à cause de Schlichtegroll, qu'il tient en très haute estime (1). On me dit enfin que Schütz ne voit trop quel parti prendre pour le compte-rendu de notre *Almanach*, et ne sait à quel saint se vouer. Je le crois volontiers. Adieu. — Sch.

234. Gœthe a Schiller.

Je vous renvoie, avec mille remerciements, la boîte des biscottes. J'y ai mis, aux lieu et place de cet aliment, quelques numéros du *Journal philosophique* (2) que j'ai en trop, et que je vous prierai de rendre à Niethammer.

(1) Schlichtegroll, médiocre écrivain, était professeur au gymnase de Gotha. Il publiait annuellement, depuis 1791, un *Nécrologe des Allemands illustres.*

(2) Le *Journal philosophique* de Niethammer avait paru à Neustrelitz depuis 1795 ; il fut publié à Iéna et à Leipzig de 1797 à 1900.

Je ne trouve pas l'article de Hirt ; il me parviendra sans doute plus tard.

Moi aussi, j'ai songé de mon côté au dernier numéro des *Heures* de cette année et aux premiers de la prochaine ; mais aucune ressource utile ne m'est encore apparue, malheureusement. Ce que j'ai, en fait de vieilles choses, est informe, et n'est guère que marchandise de rebut. Mon journal de voyage de Weimar à Rome, mes lettres écrites de là-bas, et tout ce que j'ai encore là-dessus dans mes papiers, tout cela ne pourrait vraiment être mis en état que par moi-même, sans compter que ce que j'ai noté en ce temps-là trahit plutôt l'homme qui se soustrait à une oppression que l'homme qui jouit pleinement de sa liberté, trahit l'homme qui s'efforce, qui se rend compte petit à petit qu'il n'est pas à la hauteur des sujets dont il voudrait se rendre maître, et qui ne s'aperçoit guère qu'au terme de sa carrière qu'il serait enfin, et maintenant seulement, de taille à tout reprendre par le début. Ces documents ne seraient pas dépourvus de tout intérêt, si on les remaniait à fond pour les ordonner sur un plan voulu, mais tels qu'ils sont, dans leur aimable nudité, ils sont vraiment par trop candides (1).

En somme, je suis vraiment assez satisfait de l'attitude du public de Weimar à l'égard de l'*Almanach;* pourtant, c'est toujours la même histoire, les xénies font passer les *Tablettes votives*, et tout ce que la brochure contient par ailleurs de productions sérieuses

(1) Ces documents sur le *Voyage en Italie* restèrent inédits jusqu'en 1886, où ils furent publiés dans l'édition de Weimar des Œuvres de Gœthe. — Venait ensuite, dans le brouillon de la lettre qui a été conservé, un paragraphe où Gœthe exposait les raisons pour lesquelles il ne pouvait songer à donner aux *Heures* tout ou partie de *Hermann et Dorothée.* Lorsqu'il dicta sa lettre, il supprima ce passage, sans doute parce qu'il estima plus sage de ne pas paraître entendre la suggestion qui était évidemment présente à l'esprit de Schiller.

et de bonne qualité. Nous savions d'avance qu'on ne serait pas unanimement content de nous, et je suis enchanté qu'on soit monté contre nous à Gotha : on a regardé faire, de là-bas, d'un œil parfaitement serein, les gens qui nous traitaient, mes amis et moi, avec la dernière inconvenance, et, comme le droit de représailles n'a pas cessé d'être en vigueur en matière littéraire, nous usons tout bonnement de la permission, lorsque nous nous faisons justice à nous-mêmes, et lorsque nous flétrissons le vilain corbeau qui a crevé sans pitié, à coups de bec, les yeux de notre pauvre Moritz, dès le lendemain de sa mort (1). Je ne souhaite qu'une chose, c'est qu'il se trouve quelqu'un pour se permettre de me faire une observation ; j'aurais grand plaisir à lui faire connaître, dans les termes les plus dégagés et les plus galants, ma manière de penser.

Je serais bien heureux d'apprendre que votre *Wallenstein* vous a enfin empoigné, car je sais quelle bonne fortune ce serait, et pour vous-même, et pour le théâtre allemand.

Je me suis mis, ces jours-ci, à observer de plus près les viscères des animaux, et, si j'arrive à poursuivre convenablement et activement mon travail, j'espère qu'au cours de cet hiver, j'aurai pu pénétrer assez à fond cette portion des êtres organisés. Adieu. Je souhaite plus que je ne puis dire de vous revoir bientôt. — *Weimar, le* 26 *octobre* 1796. — G.

235. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 28 *octobre* 1796.

Vous recevrez en même temps que cette lettre le neuvième numéro des *Heures*, six exemplaires pour

(1) Le *Nécrologe* de Schlichtegroll avait publié une notice sottement insultante sur K. Ph. Moritz, qui avait été l'ami de Gœthe à Rome, et qui était mort en 1793.

vous, un pour le duc, un pour Meyer (1). Je vous prie de faire remettre à Herder et à Knebel les envois que j'y joins.

Mme de Humboldt est arrivée ici ce matin avec ses enfants. Quant à lui, il s'est arrêté à Halle, chez Wolf, et il sera ici dans trois jours.

Les Humboldt étaient encore à Berlin, sur la fin de leur séjour, lorsque notre *Almanach* y est parvenu. Il y aurait fait une sensation énorme. Nicolaï l'appelle l'*Almanach des Furies*. Zöllner et Biester seraient dans l'enthousiasme, — vous voyez bien que notre tactique avec Biester a pleinement réussi (2). Ce dernier trouve même que les xénies sont écrites sur le ton d'une modération excessive. Un autre s'est exclamé qu'on avait dorénavant affaire à une nouvelle calamité nationale, attendu que, chaque année, on verrait venir l'*Almanach* avec tremblement. Meyer, le poète, assurait que nous nous étions, vous et moi, déchirés mutuellement dans les xénies, et que le distique : *Estime à bon marché*, page 221, serait de moi et vous viserait (3) !

Woltmann est venu me voir hier ; à l'entendre, Wieland aurait dit des xénies que son unique regret était que Voss y reçût des éloges, alors qu'un si grand nombre d'honnêtes gens y sont maltraités. Woltmann croit dur comme fer que le corbeau nécrologue (4) qui croasse aux trousses de Wieland ne peut figurer que Böttiger. La première attaque imprimée dirigée contre les xénies s'est enfin produite, et, si toutes celles qui viendront encore doivent ressembler à celle-là, nous n'aurons vraiment pas lieu

(1) Meyer était encore à Florence.

(2) Il veut dire qu'on a bien fait de ménager Biester, le directeur de la *Berlinische Monatschrift*, pour écraser plus sûrement Nicolaï, pris comme bouc émissaire.

(3) On ne sait au juste qui est visé par cette xénie ; peut-être Klopstock.

(4) C'est encore Schlichtegroll.

de nous en faire de souci. Cette attaque a paru dans — je vous le donne en mille — dans le *Moniteur de l'empire* (1). C'est Schütz qui me l'a signalée. Elle consiste en un distique, mais où le pentamètre précède l'hexamètre. Vous ne pouvez rien imaginer qui soit plus pitoyable. Les xénies y sont furieusement insultées.

Schlegel n'a pas encore deviné qui sont les deux neveux. Il nous a demandé aujourd'hui encore de qui il s'agit (2).

Mais, ce qui vous divertira, c'est un article de la nouvelle *Feuille d'annonces* de Leipzig, qui paraît in-folio. Il s'est trouvé un honnête anonyme pour y prendre le parti des *Heures* contre Reichardt Elles n'y sont pas nommées plus que lui, mais il n'est pas possible de s'y méprendre, à la manière dont les unes et l'autre y sont désignés. Il qualifie fort durement le fait que ce directeur de deux revues use de chacune des deux pour faire à l'autre une réclame effrontée, et y manifester une jalousie scandaleuse à l'endroit des revues concurrentes des siennes. Il déclare vouloir se borner pour cette fois à lui donner cet avertissement, mais menace de le prendre sérieusement à partie, si l'avis ne porte pas ses fruits.

En voilà assez pour aujourd'hui. Nos santés sont excellentes, et j'avance lentement dans mon travail. Adieu. — Sch.

J'ai vu l'*Almanach* de Voss (3) : il est misérable (4).

(1) La revue du journaliste Rudolf Zacharias Becker.

(2) Les « deux neveux » cités par la xénie 484 n'étaient autres que les deux frères Schlegel eux-mêmes.

(3) La concurrence à l'*Almanach des muses* de Schiller.

(4) « Misérable », en français dans le texte.

236. Gœthe a Schiller.

Je suis obligé d'aller passer quelques jours à Ilmenau, et je ne veux que vous remercier en courant pour *les Heures* que vous m'avez adressées. Il y aura plaisir à apprendre de la bouche de Humboldt le tapage que l'*Almanach* fait à Berlin, et il sera également en mesure de nous raconter la figure qu'on fait à Halle. J'irai vous voir dès que je serai de retour. A Gotha aussi, on n'en revient pas de notre effronterie. Ci-joint une page de distiques du prince Auguste (1), qui prend encore assez les choses du bon côté. Je vous retourne l'article de Hirt, et j'y joins donc la plaque de cuivre. Ce serait une bonne fortune que je pusse arriver à écrire à Ilmenau un morceau de mon poème épique ; la profonde solitude que j'y trouverai me donne quelque espoir.

J'ai une nouvelle lettre de Meyer ; sa copie est achevée (2), et il va se remettre à la description des antiques. Adieu ; continuez de m'écrire ici, on me fera suivre les lettres. Mille amitiés aux Humboldt et à votre chère femme. J'ai bien grande envie de vous revoir bientôt. — *Weimar, le* 29 *octobre* 1796. — G.

237. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 31 *octobre* 1796.

Je viens vous saluer dans votre vallée solitaire, et je souhaite que vous y rencontriez la plus accueillante des Muses. Du moins êtes-vous assuré d'y trouver la petite ville natale de votre Hermann,

(1) Ces épigrammes du prince Auguste de Gotha sont perdues.

(2) La copie de la *Vierge à la chaise;* voir tome I la lettre 211.

et il doit bien y avoir là un pharmacien, ou une maison verte à revêtement de stuc.

Körner m'a écrit aujourd'hui au sujet de votre *Meister*. Je joins sa lettre à la mienne ; elle n'est pas pour vous mettre de mauvaise humeur dans votre solitude.

On m'écrit encore une fois de Leipzig pour m'informer que tous les exemplaires que j'y ai envoyés à titre de provision sont vendus sans exception, et pour m'en réclamer instamment d'autres. Sans compter les exemplaires destinés à Cotta et à sa région, on en a emballé en tout 900 à 1 000 en des paquets qui ont été adressés à divers libraires, et j'en ai expédié en outre, par quantités successives, 435 au commissionnaire, pour faire face aux demandes supplémentaires éventuelles. Ces derniers sont également enlevés à l'heure qu'il est, et il est donc fort probable que ceux qui ont été envoyés directement par paquets séparés ne seront pas retournés. Les exemplaires détériorés sont eux-mêmes tous vendus, sauf un unique exemplaire restant. J'ai donc ramassé tout ce que j'ai encore ici, et j'ai écrit à Mademoiselle Vulpius (1) pour la prier de me faire parvenir, si elle peut mettre la main dessus, les exemplaires sur papier d'épreuves qui se trouvent encore en réserve chez vous. Tout cela réuni ne peut guère donner que 73 exemplaires, et aura peine à suffire ; car le commissionnaire m'écrit qu'il a encore bon nombre de commandes en souffrance. En conséquence, j'ai écrit aujourd'hui à Cotta, et je l'ai engagé à faire tirer une nouvelle édition, que je ne suis guère disposé à exécuter ici, tant en raison du

(1) « Mademoiselle », en français dans le texte. C'est la première fois que Schiller, dans cette correspondance, mentionne Christiane Vulpius, celle qui devint plus tard la femme de Gœthe, et qui était la mère de son fils, et il est à noter que cette mention est motivée par l'absence de Gœthe, et par des raisons d'affaires.

risque qu'à cause des soucis insupportables que donne une pareille affaire. C'est son métier, à lui ; à lui donc de prendre un parti, et les douze à quinze jours qu'on gagnerait à s'en charger ne sont vraiment pas de si grande conséquence.

Les épigrammes de Gotha (1) sont assez bien intentionnées, mais j'avoue que cette manière d'envisager notre cas est précisément celle que j'ai le plus en horreur. L'unique chose qui en ressorte clairement, c'est un parti pris de ménagements pour le vide et la platitude, et je ne sais rien de plus déplacé que cette attitude qui consiste, d'une part à courir après les pauvretés, et ensuite, le jour où il se trouve quelqu'un pour leur dire leur fait, à affecter de les avoir tolérées, sans plus, — qui consiste, en d'autres termes, à prendre d'abord le parti du médiocre contre ce qui a de la valeur, et ensuite à se donner l'air de ne pas concevoir qu'il puisse venir à l'esprit d'établir entre l'un et l'autre la moindre comparaison. Le pentamètre : « Notre eau rafraîchit, etc. », est bien remarquable, et caractérise à merveille cette sorte de gens.

Adieu ; donnez-nous une pensée affectueuse. Humboldt n'est pas encore arrivé. Tout le monde vous fait ses meilleures amitiés. — Sch.

238. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 2 *novembre* 1796.

Je ne puis aujourd'hui que vous dire bonjour, très brièvement. Humboldt est arrivé hier ; il vous envoie ses meilleurs compliments, et se réjouit infiniment de vous revoir. Il va très bien, et est de bonne humeur, mais sa femme, qui est enceinte, n'est pas en excellent état. Un peu plus, et il serait

(1) Du prince Auguste ; voir la lettre précédente.

arrivé ici avec Reichardt ; il lui a fallu ruser pour se débarrasser de lui. Reichardt sera ici dans une quinzaine ; à ce qu'il prétend, il vient chercher Frédéric Schlegel pour l'emmener à Giebichenstein. C'est ce que j'appelle se laisser emporter par le diable. Il paraît qu'il s'exprime sur le compte des xénies sur le mode larmoyant ; Schlegel lui ayant donné l'assurance que vous n'êtes pour rien dans celles qui le concernent, il s'en serait montré tout consolé, et Humboldt est porté à croire que vous n'êtes nullement à l'abri de sa visite. Il s'imagine compter encore pour quelque chose à vos yeux. Aussi a-t-il fait à Humboldt les plus grands éloges de ce qu'il y a de vous dans l'*Almanach*. Il semble donc bien que, pour le moment, vous n'en soyez pas encore parvenu à vos fins, en ce qui le concerne ; il est et demeure votre ami aux yeux du monde ; du moins est-ce ainsi qu'il voit les choses, et tout porte à croire qu'il cherchera à s'en donner les airs plus que jamais.

A Halle, Wolf et surtout Eberhard seraient enchantés des xénies, aussi bien que Klein lui-même, celui qui est apparenté à Nicolaï. Je vous donnerai les détails de vive voix, car j'ai aujourd'hui un courrier très chargé.

On m'a envoyé aujourd'hui de chez vous (1), très exactement, trente exemplaires de l'*Almanach*.

Adieu, nous vous envoyons tous nos amitiés. — Sch.

239. Gœthe a Schiller.

Vos deux lettres, mon bien cher ami, me sont parvenues avec beaucoup de retard à Ilmenau, où les messagers arrivent avec autant de lenteur que

(1) « On », c'est Christiane Vulpius (voir la lettre 237), qu'il ne nomme pas.

s'il s'agissait du pays des Cimmériens, où le soleil ne se montre que rarement à cette époque de l'année, mais où l'*Almanach* a trouvé pourtant le moyen de pénétrer assez promptement. Je me tiens provisoirement pour satisfait de voir qu'en somme nos deux petits ouvrages (1) ont obtenu, en gros, l'effet que nous en attendions ; quant aux témoignages individuels, pris un à un, il est rare qu'ils soient de nature à faire grand plaisir à l'auteur. Le but est atteint, qu'on l'ait situé à courte ou à longue distance de soi, du moment que le lecteur s'aperçoit de votre existence. Après cela, peu importe que les gens arrivent, viennent, courent ou s'empressent autour de vous, que d'autres, s'il leur plaît, s'arrêtent à mi-chemin, que d'autres encore fassent volte-face, que d'autres enfin vous fassent signe et vous invitent à revenir vers eux, vers le pays plat, dont l'on ne s'est évadé qu'au prix d'un effort opiniâtre. Il faut, vaille que vaille, estimer qu'il est bien beau déjà d'avoir éveillé l'attention publique, et, dans le secret de son for intérieur, songer avec bonheur aux quelques hommes que des goûts identiques et une disposition d'esprit identique font les plus vraiment proches de nous : telles sont pour moi les relations affectueuses avec Körner et avec Humboldt, que je vous dois, et qui me sont un si précieux réconfort au point où j'en suis.

La proximité immédiate des montagnes et les collections minéralogiques de Voigt m'ont, dans ces dernier temps, ramené aux pierres. Je suis très content qu'un hasard m'ait permis de rafraîchir ces observations, sans lesquelles la morphologie si vantée resterait court. J'ai cette fois heureusement dérobé à cette catégorie d'objets naturels quelques-

(1) C'est-à-dire les deux séries de xénies, les sérieuses et les autres.

uns de leurs aspects, que je me promets de publier quelque jour.

Autrement, je n'ai seulement pas aperçu le bord de la jupe d'une muse, la prose elle-même ne m'a trouvé bon à rien, et je n'ai pas senti la moindre velléité, ni de produire, ni de reproduire. Attendons patiemment les événements. Je ne puis encore savoir quand je vous verrai ; tous ces temps-ci, je ne pourrai m'absenter, et peut-être me sera-t-il tout juste possible de venir pour une journée, afin de saluer les Humboldt, et de causer avec vous d'un certain nombre de choses. Adieu ; amitiés à tous, autour de vous. Ci-joint l'exemplaire destiné à Humboldt. — *Weimar, le* 12 *novembre* 1796. — G.

240. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 13 *novembre* 1796.

Je me sens comme consolé, à vous savoir de nouveau proche de nous ; jamais encore la séparation d'avec vous ne m'avait paru aussi longue que cette fois, bien que j'aie eu moins de solitude qu'à l'ordinaire. Vous me ferez grand plaisir en me faisant part de vos nouvelles découvertes morphologiques ; l'heure du poète sonnera en son temps.

Il ne s'est guère rien passé ici durant votre absence, et je n'ai appris aucune nouvelle intéressante du monde de la littérature. Ci-joint la lettre du coadjuteur (1), qui est relative aux xénies ; elle vous montrera qu'il est permis de pécher tout à son aise, une fois qu'on s'est acquis solidement une bonne réputation de moralité.

On est occupé à imprimer ici, à Iéna, la nouvelle édition de l'*Almanach*, car, après plus mûre réflexion, je me suis pourtant convaincu qu'il valait

(1) Dalberg ; voir tome I la lettre 195.

mieux l'exécuter ici qu'à Tubingue, et Göpferdt a pris l'engagement de terminer le tirage pour le début de décembre. Je vous enverrai la semaine prochaine le papier pour la couverture, dont il nous faudra, en sus de celles qui nous restent de la première édition, encore quatre cent vingt-cinq exemplaires. J'ai ici la plaque de cuivre de Bolt, pour la *Terpsichore*, et je pense que, cette fois aussi, on pourra tirer à Weimar ce qui nous est nécessaire.

J'ai fait dans ces derniers temps, en vue de mon *Wallenstein*, une étude attentive des sources, et j'ai réalisé, en ce qui concerne le plan du drame, quelques progrès notables. A mesure que je précise mieux mes idées sur l'économie de la pièce, la tâche qu'il me faudra maîtriser m'apparaît de plus en plus énorme, et vraiment, sans une confiance quelque peu audacieuse en moi-même, je n'aurais sans doute pas le courage de poursuivre.

Si vous avez le livre de Böttiger sur Iffland, ayez donc la gentillesse de nous l'envoyer. On en raconte mille choses saugrenues, et on dit en particulier qu'il s'y trouve une lettre de dame Charlotte (1).

Je joins à ma lettre une page de soi-disant hexamètres (2) qui ont été fabriqués à Breslau, contre vous ou contre moi, par un champion de M. Manso. C'est chose assez singulière que, jusqu'à présent, tous ceux qui nous attaquent s'empressent de trébucher sur des fautes de métrique.

Alexandre de Humboldt est, à ce que me dit son frère, tout à fait enchanté des xénies. En voilà donc

(1) Dans le livre où Böttiger racontait en termes lyriques les quatorze représentations données par Iffland au théâtre de Weimar en avril, se trouvait en effet une lettre d' « une dame » à Iffland, où elle le remerciait en termes enthousiastes des émotions qu'il lui avait données dans le rôle de Franz Moor, des *Brigands*. La « dame » était la sentimentale et passionnée Charlotte de Kalb.

(2) Ces vers sont perdus et on ignore de qui ils sont.

au moins encore un de plus qui est de taille à s'assimiler cet élément.

Adieu. Tout le monde vous fait ses meilleurs compliments, et les Humboldt, qui vous remercient cordialement du *Meister*, ont un bien vif désir de vous voir. Tout va bien chez moi. — Sch.

241. Gœthe a Schiller.

Je vous retourne sans tarder les documents que je viens de recevoir. Ce qu'il y a de vraiment notable dans l'un d'eux, c'est que nos adversaires, jusqu'à présent, n'arrivent pas à se faire une idée claire du point de vue auquel nous sommes placés ; quant à l'autre, il atteste une certaine hauteur de vues, ce qui n'est pas précisément un mal ; c'est grand dommage qu'ici aussi on sente percer la prédilection naturelle pour « l'eau rafraîchissante » (1).

Je vous envoie la *Gazette littéraire de la Haute Allemagne*, avec prière de me la retourner bientôt. Cette manière légère, superficielle, mais bien intentionnée d'envisager la question d'ensemble n'est pas pour nous déplaire. Il faut reconnaître que l'auteur du compte-rendu est, de la première à la dernière ligne, à son aise (2), ce qui n'est pas le fait de tout le monde. Les fautes d'impression qui émaillent les pièces qu'il cite sont assez drôles.

Voici également le volume que vous souhaitez d'avoir. On n'imagine pas rhapsodie pareille, pareille arlequinade. Si les artistes et les œuvres d'art n'avaient pas, par chance, la propriété de se retrouver d'eux-mêmes sur leurs pieds, tout comme font les soldats de plomb, des amis pareils auraient vite fait de les planter pour l'éternité dans le pétrin,

(1) Allusion à une épigramme d'Auguste de Gotha ; voir ci-dessus, lettre 237.

(2) « A son aise », en français dans le texte.

la tête en bas. L'incapacité de l'auteur rend plus comiques les efforts où il se dépense pour inspirer, à force de pointes, de la terreur à son propre héros. Son mauvais vouloir à notre endroit éclate en maint passage. Il m'est venu l'idée d'un procédé malicieux qui permettrait, par un arrangement et un retournement sophistique des choses, de le battre sur son propre terrain. Si l'idée de cette plaisanterie vous agrée, je la mettrai à exécution ; elle sera, à ce qu'il me semble, sans réplique (1), comme celle du sans-culottisme en littérature. Mais nous causerons de cela de vive voix.

Meyer vous fait mille amitiés. Il emploie admirablement son temps à Florence, travaille et observe, mais il y a des moments où la solitude lui pèse très fort. Adieu ; amitiés à tout ce qui est proche de vous. — *Weimar, le* 14 *novembre* 1796 (2).

242. Gœthe a Schiller.

Voici tout de suite quelques points que j'ai omis hier. Et d'abord, toutes mes félicitations pour la seconde édition ; il n'y avait évidemment d'autre solution raisonnable que de la faire imprimer à Iéna. Expédiez-moi le papier sans tarder, car ici on ne va pas très vite en besogne. Je vous enverrai le plus tôt possible quelques observations typographiques, ce qu'on appelle communément des fautes d'impression. A quel chiffre pensez-vous tirer cette édition? Qui sait? peut-être verrons-nous encore la troisième.

L'Almanach de Voss est mauvais par delà toute expression ; j'en suis fâché pour lui et pour nos

(1) « Sans réplique », en français dans le texte. Pour « le sans-culottisme en littérature », voir tome I la lettre 99.

(2) Le manuscrit porte « 13 novembre » ; la correction s'impose.

rapports avec lui, car il faut pourtant n'être pas trop inférieur à ses rivaux, si l'on ne veut pas avoir à les détester. La stérilité de cœur de tous ces gens-là passe vraiment toutes les bornes, et, n'étaient les quelques pièces traduites, la brochure serait presque parfaitement vide. Pourtant, ne nous faisons pas d'illusions, il est indispensable que l' « esprit créateur » (1) nous vienne en aide, si nous voulons, l'an prochain, faire mieux que cette année, et ne pas être inférieurs à nous-mêmes.

La plus agréable nouvelle que vous puissiez me donner, c'est la constance avec laquelle vous êtes attelé à *Wallenstein*, et votre foi en son achèvement possible ; car, après la gageure un peu folle des xénies, il faut absolument que nous nous consacrions maintenant uniquement à des œuvres importantes et qui soient dignes de nous, et qu'à la grande honte de nos ennemis, nous prouvions que notre nature protéique (2) est susceptible aussi de revêtir des formes de noblesse et de haute qualité.

J'ai achevé de retravailler à fond les trois premiers chants de mon poème épique, et d'en faire une nouvelle copie. J'aurai beaucoup de plaisir à en donner, à l'occasion, lecture aux Humboldt.

La traduction anglaise de Cellini, que m'a procurée Eschenburg, appartient à Boie, ainsi que l'atteste son nom inscrit sur le volume. Si vous avez l'occasion de lui écrire, voulez-vous bien lui demander s'il consent à me le céder ; je lui en rembourserai volontiers le prix, et je lui promets en outre un exemplaire de ma propre traduction, lorsqu'elle sera terminée et qu'elle paraîtra en volume (3).

(1) *Creator Spiritus*, dans le texte.

(2) C'est-à-dire indéfiniment transformable, capable de se métamorphoser à l'infini.

(3) Le passage qui précède répète, à peu près en propres termes, ce que Gœthe avait écrit déjà à Schiller le 19 octobre (lettre 229).

Je tiendrais à l'édition anglaise pour diverses raisons, et, en particulier, parce qu'elle contient un portrait fort bien gravé, qu'il me faudrait découper pour le faire copier un jour ou l'autre. Pour terminer tout ce travail et le mettre au point, sans même parler des notes, il me faut encore le peu qui reste de l'année.

Je prends infiniment de plaisir à mes observations d'histoire naturelle ; ce qui peut paraître surprenant, à première vue, mais qui, pourtant, n'a rien que de logique, c'est qu'il en sortira finalement une sorte de construction subjective. Ce qui est en voie de devenir, c'est, si vous voulez, au sens propre du mot, le monde de l'œil, un monde fait tout entier de forme et de couleur. Car, à y prendre garde, je n'ai besoin de recourir à l'aide des autres sens que dans une très faible mesure, et toute ma construction théorique revêt la forme d'une sorte de représentation figurée (1). En voilà assez pour aujourd'hui, et je termine sur un cordial adieu. — *Weimar, le* 15 *novembre* 1796. — G.

243. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 18 *novembre* 1796.

A Copenhague, on est très monté contre les xénies, à ce que m'écrit aujourd'hui Mme Schimmelmann (2) ; pour son compte, elle sent avec plus d'indulgence et, si elle le pouvait, elle ne demanderait pas mieux que de se montrer équitable envers nous. Il ne faut pas du tout compter qu'on accepte notre œuvre telle qu'elle est et qu'on la juge sur ce qu'elle vaut ; ceux qui sont le mieux disposés à

(1) Il ne donna sa *Théorie des couleurs* à l'impression qu'en 1806.

(2) Femme d'un ministre danois.

notre égard se haussent tout au plus jusqu'à la tolérance.

La part qui m'est faite, dans tous les jugements de ce genre qui me sont venus jusqu'ici aux oreilles, c'est le sort pitoyable d'un homme qui s'est laissé dévoyer ; quant à vous, vous avez du moins cette consolation qu'on vous fait l'honneur de vous traiter en séducteur.

Il est à coup sûr d'une très grande importance, et pour moi surtout, d'offrir maintenant au public quelque œuvre qui soit considérable et d'un ordre élevé ; mais, lorsque je songe que vous-même, tout récemment encore, dans votre *Meister* et même dans l'*Almanach*, vous avez produit des ouvrages qui comptent parmi les plus hauts et les plus nobles que vous ayez donnés, même pour le goût de lecteurs à exigences sentimentales, et que, néanmoins, le public a été incapable de cuirasser sa sensibilité d'indifférence à l'égard de mesquines et insignifiantes attaques, comment voulez-vous que j'amène jamais ce public à de meilleures dispositions, en lui offrant ce que mes moyens personnels me permettent de lui donner de meilleur et de plus achevé? A vous, on ne vous pardonnera jamais ce qu'il y a en vous de vérité, de profondeur naturelle, et, quant à moi, — s'il m'est permis de parler ici de moi, — l'opposition radicale qui dresse tout mon être contre l'époque et contre le vulgaire m'interdira toujours de conquérir l'amitié du public. Il est heureux qu'elle ne me soit pas absolument indispensable pour me mettre et me maintenir en activité, et, quant à vous, il vous est loisible de vous y montrer parfaitement indifférent, à présent surtout qu'en dépit de tous les bavardages, le goût public évolue manifestement dans une direction qui ne peut manquer d'aboutir à la plus complète reconnaissance de votre mérite.

Je vous envoie ci-joint une longue lettre de

Körner sur *Meister*, qui contient beaucoup de belles et bonnes choses. Faites-moi l'amitié de me la retourner tout de suite par la messagère : je voudrais bien la faire copier et l'utiliser pour le douzième numéro des *Heures*, si vous n'y avez pas d'objection (1).

Je fais tirer de l'*Almanach* cinq cents exemplaires seulement, mais tous sur beau papier. Je ne pouvais songer à en tirer davantage, car je me suis fondé uniquement, pour décider cette réédition, sur les résultats de la vente à Leipzig, et la vente dans le reste de l'Allemagne reste encore problématique, puisque nous ignorons s'il ne rentrera pas une forte proportion des exemplaires qui ont été expédiés. Les frais de la nouvelle édition séront couverts dès l'instant où l'on en aura vendu deux cents exemplaires : à présent que tout passe par mes mains, j'en puis faire le compte à un sou près.

Je n'ose pas encore songer à l'*Almanach* de l'année prochaine, et tout mon espoir repose sur vous. Car je me rends fort bien compte à présent que mon *Wallenstein* peut me coûter tout l'hiver et vraisemblablement aussi presque tout l'été, parce que la matière que j'ai à traiter est la plus rebelle qui se puisse imaginer, et qu'il ne me sera possible d'en tirer quelque chose qu'au prix d'une opiniâtreté héroïque. Comme, d'autre part, je n'ai pas à ma disposition les nombreux moyens — même les plus élémentaires — qui permettent aux autres de prendre contact avec la vie et avec les hommes, de sortir des limites étroites de leur existence personnelle et d'avoir accès à une scène plus ample, j'en suis réduit, tout comme les animaux auxquels font défaut certains organes, à apprendre à tirer un

(1) Gœthe s'y montra au contraire très favorable, ainsi que le montreront les lettres suivantes, et l'essentiel de la lettre parut dans le numéro 12 des *Heures* pour 1796, sans nom d'auteur.

meilleur parti de ceux dont je dispose, et à suppléer, je puis dire, aux mains, en faisant usage des pieds. Je perds, par le fait, plus que je ne puis dire de force et de temps à me libérer des limitations que m'impose la condition de ma personne physique et morale, et à me créer, pour mon usage, des outils qui me fournissent une prise sur un sujet aussi étranger que peut l'être pour moi le monde vivant, et surtout le monde de la politique. Il me tarde fort d'être suffisamment avancé dans l'élaboration de ma fable tragique de *Wallenstein*, pour me convaincre pleinement que vous avez raison d'y voir matière à « tragédie » ; s'il arrivait que je fusse d'un avis différent, je ne renoncerais sans doute pas complètement à la tâche, car l'ébauche en est, dès à présent, assez formée pour que je sois sûr d'en tirer un « tableau dramatique » convenable, mais je préférerais néanmoins exécuter d'abord jusqu'au bout mes *Chevaliers de Malte* (1), qui, en raison de la moindre complexité du sujet, fournissent certainement matière à une tragédie.

Adieu, portez-vous bien ; nous avons tous, du fond du cœur, le plus vif désir de vous voir.

Mon beau-frère a, me dit-on, écrit au duc de Weimar pour solliciter la place de Hendrich ; je souhaiterais bien vivement qu'il pût voir son vœu réalisé, mais j'en doute fort, tout en gardant la conviction qu'on pourrait l'utiliser à Weimar de diverses façons (2).

Vous recevrez par le même courrier la plaque de cuivre de Bolt et du papier pour le tirage des gravures. Adieu. — Sch.

(1) Voir tome I la lettre 17.

(2) On verra par les lettres suivantes que Wolzogen n'obtint pas la place qu'il convoitait, mais il entra en 1797 au service de la cour de Weimar comme chambellan.

244. Gœthe a Schiller.

La lettre de Körner m'a procuré une grande joie, d'autant plus grande qu'elle m'a trouvé dans un état de vide artistique complet. Il faut vraiment admirer la lucidité souveraine avec laquelle il domine son sujet du regard : il plane sur l'ensemble, il en saisit les détails d'un œil original et libre, il cueille çà et là une preuve à l'appui de son jugement, il démonte l'œuvre pour la reconstituer ensuite à sa façon, et, s'il vient à rencontrer quoi que ce soit qui trouble l'unité, celle qu'il veut trouver ou celle qu'il découvre en effet, il l'écarte délibérément pour l'instant, au lieu d'en user comme font le commun des lecteurs, qui s'arrêtent court devant l'obstacle, ou même s'y reposent complaisamment. J'ai été tout particulièrement sensible au passage que j'ai souligné (1), car il touche précisément un point auquel je n'ai cessé de prêter la plus constante attention, et qui, à mon sens, est le fil principal qui tient secrètement tout assemblé, et sans lequel un roman est nécessairement dénué de valeur. Mais, de plus, la dissertation de Körner vérifie d'une manière frappante cette loi générale que, pour prendre vraiment sa part d'une œuvre, à quelque genre qu'elle appartienne, il est de toute nécessité que le lecteur ait une attitude active et fournisse son appoint personnel. Je viens de faire, une fois de plus, l'expérience des effets désolants de la sympathie passive, et j'entends perpétuellement répéter le même refrain : « Je n'arrive pas à faire entrer cela dans ma tête (2) ! » Comme si la tête pouvait rien com-

(1) On ne peut que deviner par conjecture le passage dont il s'agit ; il est probable que c'est celui où il est question des rapports qui lient le caractère et le destin.

(2) Citation empruntée à une fable, *Du Coucou et du Rossignol*, qu'avait publiée Herder.

prendre à une œuvre artistique sans que le cœur y mette du sien !

En voici un (1), par exemple, qui m'écrit l'autre jour qu'il s'est attaché à considérer comme le centre véritable du roman la phrase suivante de la page 138 du tome II : « Non ! s'écria-t-il, tu te figures, toi qui n'es qu'un homme du monde usé et réduit à l'état de cadavre, que tu as ce qu'il faut pour être un ami. Tout ce que tu peux m'offrir ne vaut pas le sentiment qui me lie à ces malheureux ! » — qu'il a tracé son horizon en prenant ce thème comme centre, mais qu'il constate que la dernière partie se refuse à y rentrer, et qu'il ne sait qu'en faire.

Un autre m'assurait que mon idylle (2) est un poème excellent, mais qu'il ne se rend pas encore exactement compte s'il n'eût pas mieux valu la découper en deux ou trois poèmes différents.

N'y a-t-il pas, dans des déclarations de ce genre, de quoi transformer Hippocrène en un bloc de glace, et de quoi dégoûter Pégase? Eh bien ! il en était ainsi il y a vingt-cinq ans, lors de mes débuts, et il en sera de même longtemps après que j'aurai terminé ma carrière. Et pourtant, il n'est que juste de le reconnaître, il semble qu'on voie se répandre petit à petit et se généraliser de certaines lumières et de certains principes sans lesquels on ferait mieux de n'approcher jamais d'aucune œuvre d'art.

Meyer vous envoie beaucoup d'amitiés de Florence ; il a enfin reçu l'idylle ; mais nous devrions pourtant obtenir qu'il reçoive, par Cotta et par Escher, un exemplaire complet de l'*Almanach*.

J'espère que les gens de Copenhague et tous les riverains civilisés de la Baltique sauront puiser dans nos xénies un argument de plus en faveur

(1) Jacobi, dans une lettre du 9 novembre.
(2) *Alexis et Dora.*

de la croyance à l'existence réelle et incontestable du diable, et nous nous trouverons donc leur avoir rendu tout de même un service qui compte. Il est vrai qu'en revanche, il est bien douloureux qu'on les empêche si méchamment de jouir en paix de l'inestimable privilège d'avoir le cerveau vide et le goût fade.

Il me semble que l'article de Körner sera parfaitement à sa place dans *les Heures :* rapprochées de sa manière aisée et pourtant si juste de traiter le sujet d'ensemble, les contorsions auxquelles nous avons tout lieu de prévoir que se livreront d'autres critiques n'en feront qu'une plus comique figure.

Au reste, il devient tout à fait indispensable que je vous voie bientôt, car nous avons par trop de questions à examiner ensemble. J'ai le plus vif désir de me rendre compte des progrès qu'aura faits votre *Wallenstein.*

J'ai entendu vaguement parler de la candidature, mais sans qu'on ait laissé percer aucune intention ni aucune opinion touchant l'affaire ; pourtant, je doute comme vous-même qu'elle ait chance de réussir. Adieu ; faites mes compliments à nos amis. — *Weimar, le* 19 *novembre* 1796. — G.

245. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 22 *novembre* 1796.

Il est probable que vous verrez demain Humboldt, qui va pour quelques jours à Erfurt. Il désire vivement pouvoir passer la soirée avec vous. Il vous portera le dixième numéro des *Heures.* J'attire votre attention sur une nouvelle intitulée *Agnès de Lys* (1).

(1) Roman de la belle-sœur de Schiller, Caroline de Wolzogen. Il parut partiellement dans les numéros 10 et 12 des *Heures* pour 1796, et dans les numéros 2 et 5 de 1797 ; il fut publié complètement en volume en 1798.

Peut-être avez-vous vu déjà le dernier numéro de l'*Archive de l'époque*, où se trouve une sortie du vieux Klopstock contre vous. Ce qui l'a exaspéré, c'est que, dans vos *Epigrammes* de l'an passé (1), vous vous soyez plaint d'être obligé d'écrire en allemand, et il donne libre cours à son indignation dans une épigramme qui, à vrai dire, est pitoyable. Elle figure dans une suite de dialogues grammaticaux ; c'est la Proposition (!) qui parle :

Gœthe, tu es ennuyé d'user de moi pour écrire? Si tu me [connaissais,
Tu ne trouverais pas cela si pénible. Gœthe, moi aussi tu [m'ennuies !

Humboldt vous parlera également du compte-rendu que le jeune Schlegel a fait de *Woldemar* (2) et d'une lettre outrée et fulminante de Jacobi à propos de ce compte-rendu ; cela vous amusera beaucoup. Il y a aussi dans cette lettre quelque chose qui concerne nos xénies.

Quand donc finirons-nous par vous voir ici? J'en ai un désir ardent ; il me semble qu'il manque quelque chose à l'atmosphère qui est mon élément, et que je respire.

Cotta se plaint qu'Escher n'ait fait aucune réponse ni à l'envoi d'argent qu'il lui a adressé, ni à trois lettres. Il lui a bien fallu lui établir une lettre de crédit, car, à cette époque, il ne partait pas de voiture postale pour ce pays-là.

Sitôt que la nouvelle édition de l'*Almanach* sera prête, j'en enverrai un exemplaire à Meyer par Escher. Faites-lui nos bien cordiales amitiés.

Il m'arrive une visite, et il faut que je m'arrête. Adieu. — Sch.

(1) Les *Épigrammes vénitiennes*.

(2) Ce compte-rendu du *Woldemar* de Jacobi par Frédéric Schlegel venait de paraître dans la revue *Allemagne*, dirigée par Reichardt.

246. Gœthe a Schiller.

Vous trouverez ci-joint, sur une carte, quelques observations relatives aux xénies dont il vous sera encore possible de faire usage.

Les Humboldt arriveront ici, rentrant d'Erfurt, mardi seulement (1) ; ils dîneront avec moi ; je voudrais que vous pussiez vous décider à venir à Weimar ce jour-là avec votre femme. Vous passeriez la nuit ici et repartiriez le mercredi matin en voiture avec les Humboldt. Le temps qu'il fait en ce moment est presque pour inviter à oser une si héroïque entreprise.

Comme je ne vois pas la possibilité de faire bientôt auprès de vous un séjour un peu prolongé, je vous arriverai peut-être pour une seule journée, car il y a vraiment un trop grand nombre de choses où je souffre d'être privé du concours de votre sympathie.

Je joins à ce billet une lettre de Humboldt qui vous fera plaisir. C'est une grande consolation de s'appuyer sur l'affection de pareils amis et de pareils voisins, et il ne m'est encore rien venu de mon propre entourage qui vaille cela. Adieu ; prenez mon invitation au sérieux. — *Weimar, le* 26 *novembre* 1796. — G.

247. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 28 *novembre* 1796.

Il me sera bien difficile d'user de votre amicale invitation, car la triste saison et le temps pitoyable ont leur contre-coup sur tout mon système nerveux, et c'est à peine si je tiens debout. Mais, par

(1) 29 novembre.

compensation, j'espère vous voir bientôt, quand ce ne serait que pour une journée, afin d'entendre de vous le récit de vos découvertes et de vos observations les plus récentes, et de vous entretenir en même temps du point où j'en suis moi-même.

Les progrès de *Wallenstein* continuent d'être très lents, parce que mon principal effort en est toujours à se dépenser sur la matière brute, qui est encore loin d'être réunie au complet ; mais je n'ai pas cessé de me sentir de taille à m'en rendre maître, et j'ai, dès à présent, envisagé à mainte reprise la mise en œuvre, d'un regard lucide et ferme. Je vois à présent avec une netteté suffisante ce que je veux et dois faire, et mes ressources ; la question est maintenant d'exécuter, à l'aide des ressources que je possède en moi-même, ce que je veux et ce que je dois faire. Pour ce qui est de l'*esprit* dans lequel je travaille, vous serez vraisemblablement satisfait de moi. Je réussirai très bien à tenir ma matière à distance de ma personne et à être purement objectif. Je dirais presque que le sujet ne m'intéresse à aucun degré, et je n'ai jamais ressenti pareille froideur pour mon sujet associée à une pareille chaleur pour mon travail. Je traite vraiment, jusqu'à présent, le personnage principal, tout comme les personnages accessoires, avec la pure et simple tendresse de l'artiste ; il n'y a guère que le personnage qui vient le second en importance, le jeune Piccolomini, qui mette en émoi ma sympathie personnelle, ce qui, d'ailleurs, sera au bénéfice de l'œuvre totale plutôt qu'à son détriment.

Pour ce qui est de l'action dramatique, c'est-à-dire de l'action essentielle, je dois dire que la matière, qui est vraiment ingrate et dépourvue de poésie, ne se plie pas encore entièrement à ma fantaisie ; il reste des lacunes dans le développement, et plus d'un élément se refuse encore obstinément à venir s'ordonner dans le cadre rigide de l'éco-

nomie d'une tragédie. Je n'ai pas non plus triomphé encore du proton pseudos (1) de la catastrophe, qui la rend si impropre au développement d'une action tragique. La fatalité, au sens propre du terme, a encore une part trop faible et la faute personnelle du héros une part trop forte à son infortune. Mais ici j'ai jusqu'à un certain point, comme fiche de consolation, l'exemple de *Macbeth*, où, tout comme chez moi, ce qui est responsable de la perte du héros, c'est beaucoup moins le destin que l'homme lui-même.

Mais nous nous entretiendrons de vive voix de ces pierres d'achoppement, et d'autres encore.

Les critiques que Humboldt oppose à la lettre de Körner me paraissent n'être pas dénuées de force, bien qu'en ce qui concerne le personnage de Meister, il me paraisse aller trop loin en sens contraire. Körner a trop voulu voir dans ce personnage le héros véritable du roman ; il a été induit en erreur par le titre et par l'habitude traditionnelle d'exiger à toute force que tout roman et toute œuvre d'imagination ait son héros. Wilhelm Meister est assurément le personnage le plus nécessaire, mais non pas le plus important, — et c'est là un des traits caractéristiques de votre roman, qu'il n'ait pas de personnage capital de cette sorte, et qu'il n'en ait nul besoin. Tout se passe à propos de lui et autour de lui, mais non pas proprement en raison de lui, et c'est précisément parce que l'action effective et motrice appartient aux choses qui vont et viennent autour de lui, tandis que lui-même figure et incarne la malléabilité qui subit leur action, et que ses rapports à l'égard des autres personnages sont tout autres que ne sont les rapports analogues du héros dans d'autres romans.

(1) Πρῶτον ψεῦδος, l'erreur, la fausseté, le mensonge, l'illusion ou la tromperie initiale, terme aristotélicien devenu classique en logique et en rhétorique.

Je trouve en revanche que Humboldt s'est montré beaucoup trop injuste envers le caractère de ce personnage, et je ne conçois pas bien comment il peut considérer comme heureusement accomplie la tâche que le poète s'était proposé d'exécuter en écrivant son roman, si Meister est en effet la créature sans contours arrêtés et vide de contenu positif qu'il en fait. Si l'auteur n'a pas abouti finalement à faire jaillir et à mettre en jeu dans la personne de Meister la nature humaine tout entière avec la plénitude de ce qu'elle enveloppe, le roman n'est pas terminé, et, si c'est le caractère de Meister qui ne s'y prête pas, ce serait donc que vous n'eussiez pas dû choisir un personnage de ce caractère. Ce qui est justement un trait particulièrement délicat et original du roman, c'est que la personne de Meister, au terme de sa formation, n'est tout à fait ni une individualité nettement définie, ni non plus une idéalité au plein sens du mot, mais bien quelque chose d'intermédiaire, qui tient à la fois de l'un et de l'autre. Je veux dire que le personnage est individualisé, mais l'est uniquement par les limites qui le circonscrivent extérieurement, et non par le dedans, par le contenu même du caractère, — et qu'il est idéalisé, mais seulement quant à ses puissances. Il nous refuse ainsi la satisfaction que nous exigeons, c'est-à-dire la définition nette et solide, et il nous promet, par contre, une satisfaction plus haute, la plus haute de toutes, mais en réclamant de nous que nous lui fassions crédit pour un avenir encore lointain.

Comme il est singulier et comique qu'une œuvre pareille prête encore à des jugements si multiples et si contradictoires !

Adieu ; nos amitiés aux Humboldt. — Sch.

248. Gœthe a Schiller.

J'ai passé hier avec les Humboldt une journée fort agréable, et, jusque vers midi, j'ai conservé l'espoir de vous voir arriver. Mais, si ces heures se sont écoulées pour nous dans une occupation heureuse et féconde, j'en suis très content pour vous, et je souhaite qu'il continue d'en être ainsi jusqu'à ce que vous ayez atteint votre but.

Starke me promet les tirages des gravures encore pour aujourd'hui, et j'espère vous les envoyer avec ce mot.

Burgsdorff (1) m'a beaucoup plu par ses manières et par le peu qu'il m'a dit.

Il a paru un nouvel ouvrage de Mme de Staël, *De l'influence des passions*, etc. (2), qui est d'un grand intérêt ; il est tout pénétré de l'ampleur et de la grandeur des événements qu'elle a vécus et dont elle a les yeux emplis, et contient une foule de remarques intelligentes, délicates et hardies. — *Weimar, le* 30 *novembre* 1796. — G.

249. Gœthe a Schiller.

J'ai été empêché, ces jours derniers, de vous écrire par une très belle partie de patinage, sous un ciel splendide, et je veux vous envoyer ces quelques mots au soir d'une journée fort joyeuse.

Vous recevrez dans quelques jours l'ouvrage de Mme de Staël, dont M. de Humboldt a dû vous parler. Il y a très grand intérêt à voir comment une nature si puissamment passionnée a passé par la flamme impitoyablement épuratrice d'une révolution de cette taille, à laquelle elle n'a pu ne pas

(1) Un ami de Humboldt.

(2) *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, Hambourg, 1796.

prendre une part personnelle très importante, et en est sortie ne conservant plus, si je puis dire, que ce qu'il y a en elle d'humanité spirituelle et intelligente. Peut-être y aurait-il lieu de faire une sorte d'extrait des maximes les plus importantes, de les disposer en une suite et d'en tirer parti pour *les Heures;* ou peut-être se contenterait-on de choisir un chapitre unique ; mais il faut aller vite en besogne, car nous verrons sûrement apparaître la traduction à Pâques (1). Je m'en remets à vous du soin d'en décider.

Bien que je présume sans peine que la malice de nos hôtes aura eu l'aimable attention d'en importer des exemplaires à Iéna, je vous envoie néanmoins avec ma lettre mon exemplaire du factum que voici (2). Il y a de quoi rire à constater ce qui a proprement blessé les gens de cette espèce, ce qu'ils considèrent comme fait pour blesser les autres, l'idée plate, vide et vulgaire qu'ils se font de leurs semblables, la manière dont ils dirigent leurs traits contre les dehors extérieurs de la réalité, enfin, combien ils ont de peine ne fût-ce même qu'à soupçonner en quelle citadelle inaccessible se tient retranché quiconque a, si peu que ce soit, le respect de soi-même et des choses.

Je suis ligoté ici par une foule de circonstances et d'obligations, alors que je n'aimerais pas à aller vous voir sans passer avec vous quelques jours au moins. Il faut à notre théâtre quelques bonnes pièces et quelques bonnes représentations, pour le mettre tout au moins à flot, et ma présence est en outre rendue nécessaire par une nouvelle organisation de la régie (3).

(1) Elle parut en effet à Zurich en 1797.

(2) « Présents de retour faits aux gargotiers d'Iéna et de Weimar par quelques cousins reconnaissants », de Dyk et Manso.

(3) L'institution de semainiers.

Enfin, j'attends ces jours-ci le jeune Jacobi (1), et il me faudra donc me passer pour un temps du réconfort que me donne le contact de votre personne.

Au reste, tout va son train habituel, et divers chapitres de mes études me donnent de l'espoir. Mille amitiés à Humboldt, et faites-moi savoir d'un mot comment vous allez et comment marche votre travail. — *Weimar, le* 5 *décembre* 1796. — G.

250. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 6 *décembre* 1796.

Je viens de perdre encore presque entièrement quelques journées par la faute de mes insomnies, et je m'en suis trouvé, à mon grand déplaisir, interrompu dans mon travail (2), qui, autrement, fait des progrès très satisfaisants. C'est aussi que les occupations du genre de celle qui m'absorbe en ce moment stimulent avec une intensité extrême les natures sensibles et maladives, précisément parce qu'elles mettent en mouvement l'homme entier dans tout son fond et avec une continuité particulière.

Avant-hier, j'ai eu comme un semblant d'espoir de vous voir ici. Je suis très sincèrement peiné de ce nouveau retard. Pourvu qu'ensuite vous puissiez séjourner ici un peu longuement !

J'avais entre les mains depuis quelques jours déjà cet ignoble pamphlet dirigé contre nous, qui a, dit-on, pour auteur le magister Dyk, de Leipzig. J'espérais qu'il ne viendrait pas à votre connaissance. Il y a évidemment des gens dont la susceptibilité est impuissante à trouver, pour se soulager, des moyens plus nobles, mais il faut convenir que

(1) Le fils de Jacobi, Maximilien, qui avait étudié la médecine à Iéna.

(2) *Wallenstein.*

l'Allemagne est le seul pays du monde où la méchanceté et la grossièreté puissent se permettre de traiter de la sorte des noms considérés, sans être assurés de dégoûter tous leurs lecteurs. Il faudrait pourtant, lorsque la pudeur perd ses droits, pouvoir compter sur la crainte pour refréner de pareils gredins, mais la police, chez nous, est du même acabit que le goût.

Ce qu'il y a de déplaisant dans cette affaire, c'est que ces messieurs du juste milieu, ces nobles personnages à la sagesse incarnée, tout en ne songeant pas un seul instant à prendre sous leur protection une pareille infamie, ne manqueront pas néanmoins d'en triompher, et de déclarer que toute la faute en revient à notre agression et que c'est nous qui sommes les auteurs responsables du scandale.

Autrement, ces distiques sont la plus éclatante justification qu'on ait pu donner des nôtres, et si, après cela, il se trouve encore quelqu'un pour ne pas s'apercevoir que nos xénies sont vraiment l'œuvre de poètes, c'est à désespérer de celui-là ; car on ne conçoit pas quel effort de distillation raffinée il eût fallu pour réussir, mieux que ne l'ont su faire ces gens, à obtenir la grossièreté et l'offense plus parfaitement pures de tout mélange d'intelligence et d'esprit, et la bande de Dyk se trouve à présent dans cette condition d'infériorité, d'être allée infiniment plus loin que nous-mêmes dans l'unique voie où l'on eût pu nous reprocher avec quelque apparence de raison de nous être engagés. Je suis curieux de voir si, par contre-coup, nous n'entendrons pas quelques voix s'élever spontanément en faveur des xénies ; car, pour nous, il ne nous est évidemment pas possible de répondre à une vilenie pareille.

J'attends avec une vive impatience le livre de Mme de Staël. Ce serait pour *les Heures* une nou-

veauté très heureuse que d'en donner les parties les plus piquantes et les plus riches d'idées.

Agnès de Lys a tout l'air de vouloir nous porter bonheur, car les jugements qui sont venus jusqu'à moi lui ont été favorables. Mais croiriez-vous que les grands critiques que nous possédons ici, les Schlegel, n'ont pas douté un seul moment que le roman ne fût de vous? Mme Schlegel a même déclaré que jamais encore vous n'aviez créé un type féminin aussi pur et aussi élevé, et convient que l'idée qu'elle se fait de vous s'est encore élargie depuis qu'elle connaît cette nouvelle œuvre (1). Il est des gens qui paraissent avoir plus de goût pour cela que pour le quatrième volume de *Meister*. Je n'ai pas encore pu me résoudre à donner le coup de grâce à ces candides aberrations.

Adieu ; ne vous laissez troubler dans votre sérénité, ni par ce cadeau inattendu qu'on vous fait là, ni par l'insolence des autres. Ce qui est n'en est pas moins, et ce qui doit être ne manquera pas de se réaliser.

Nous vous envoyons tous nos cordiales amitiés. — Sch.

251. Gœthe a Schiller.

Vous recevrez, avec cette lettre, le livre de Mme de Staël, auquel vous prendrez sûrement plaisir. J'ai eu, moi aussi, l'idée d'en tirer parti pour *les Heures* : peut-être y aurait-il moyen d'extraire de l'ensemble les passages les plus marquants et de les disposer en une série. Lisez donc l'ouvrage dans cette intention, le crayon à la main, et marquez

(1) Elle écrivait à Louise Gotter, le 12 décembre, qu'elle admirait une fois de plus dans ce roman « la richesse et la grâce d'un grand esprit ». Le 13 avril suivant, elle était revenue de sa certitude : « Nous ne savons pas encore de qui est *Agnès*. »

d'un trait ; priez M. de Humboldt d'en faire autant ; de cette manière, le choix que je ferai sera plus promptement fixé. Je pourrai m'y mettre sitôt que vous m'aurez retourné le volume. J'ai, tout prêt, un morceau de Cellini, au cas où vous en auriez besoin.

Je vous envoie aussi une nouvelle élégie (1), et je souhaite qu'elle vous plaise. En même temps que j'y prélude à mon nouveau poème, j'ai l'intention d'en faire le début d'un nouveau livre d'*Elégies*. Il est probable que la seconde traduira mon ardent désir de passer les Alpes pour la troisième fois (2), et je continuerai ainsi, soit ici, soit en route au cours de mon voyage. J'aimerais que celle-ci pût ouvrir la nouvelle année des *Heures*, pour que les gens se convainquent qu'on tient bon, de toute manière, et qu'on est préparé à toutes les éventualités.

Je connais les Allemands de trop longue date pour avoir rien trouvé d'extraordinaire à la sortie de Dyk, et il faut nous attendre encore à en subir plus d'une autre. L'Allemand n'a d'yeux que pour ce qui est matériel, et s'imagine être quitte lorsqu'en échange d'un poème qu'on lui offre, il a donné de la matière. Son intelligence de la forme poétique ne va pas plus loin que la mesure des syllabes.

Mais, pour être sincère, je dois vous dire que la manière dont les gens se comportent à notre égard est pleinement selon mes vœux ; car c'est une règle de conduite qu'on ignore trop et qu'on ne pratique pas assez, pour quiconque vise à un peu de gloire durable, de contraindre ses contemporains à exprimer ouvertement tout ce qu'ils ont contre lui sur le cœur ; l'impression qui en résulte, il l'efface

(1) Il s'agit de la courte élégie intitulée *Hermann et Dorothée*, qui annonçait le grand poème.

(2) Les deux voyages de Gœthe en Italie avaient eu lieu, le premier, de 1786 à 1788, le second en 1790.

à chaque fois à force de présence d'esprit, de vie et d'action. Qu'ont gagné tant d'hommes modestes, pleins de mérite et d'intelligence, auxquels j'ai survécu, à acheter de leur vivant une réputation médiocre à force d'incroyable docilité, d'inertie, de condescendance servile, de reculades et de concessions? Sitôt mort, l'avocat du diable vient immédiatement s'asseoir auprès de leur cadavre, et l'ange qui devait lui tenir tête fait d'ordinaire triste mine.

Mon espoir, c'est que l'action des xénies soit à longue portée et qu'elles entretiennent contre nous le déchaînement de l'esprit malin, tandis que nous poursuivrons notre production et lui laisserons le tourment de la négation destructive. Attendons qu'ils se soient complètement apaisés et qu'ils se croient en parfaite sécurité pour les expédier à nouveau jusqu'au fond d'eux-mêmes, s'il nous reste alors la bonne humeur et la vivacité d'esprit nécessaires.

Laissez-moi, aussi longtemps que possible, l'honneur de passer pour l'auteur d'*Agnès*. C'est bien dommage que nous ne vivions pas en des temps moins éclairés : la postérité aurait, avec tout ce qu'on m'attribue, de quoi composer une riche bibliothèque. Quelqu'un me racontait dernièrement qu'il avait perdu un pari d'importance, parce qu'il avait soutenu obstinément que j'étais l'auteur de *M. Stark* (1).

Pour moi aussi, les jours succèdent aux jours, non pas certes vides d'occupations, mais, hélas! presque vides de profit. Il faut que je m'arrange pour coucher ailleurs, afin de pouvoir, le matin, avant l'aube, dicter pendant quelques heures dans mon lit. Puissiez-vous, vous aussi, trouver un moyen qui vous permette de faire un meilleur usage du

(1) Voir tome I, sur cette nouvelle d'Engel, la lettre 102.

temps, qui n'a vraiment de prix que pour les natures qui sortent de l'ordinaire. Adieu ; faites mes amitiés à tout ce qui vous entoure. — *Weimar, le 7 décembre* 1796. — G.

252. Gœthe a Schiller.

La candidature de votre beau-frère, qui avait d'abord été écartée, est reprise en considération, et c'est grâce au duc de Meiningen. Maintenant qu'on sait que Wolzogen se contenterait d'un traitement peu élevé et du dernier rang à la Chambre (1), il est très possible qu'il soit nommé, d'autant que les dispositions ne lui sont nullement hostiles.

Comme je me retrouve ainsi chargé encore une fois de cette affaire, j'ai toutes les raisons de lui donner les soins les plus attentifs. Je suis chargé, entre autres choses, de m'informer plus précisément auprès de vous de « son caractère moral ». Or, j'avoue que ce qu'on appelle la moralité n'est pas une chose comme les autres : car qui peut prétendre savoir comment un homme se conduira dans des conditions d'existence nouvelles? Pour moi, il me suffit de savoir que vous vivez avec lui en bons termes et que vous souhaitez qu'il soit à proche distance de vous : ces deux traits sont pour moi la preuve que vous avez bonne opinion de lui, et que vous estimez que, si on le nomme, on sera satisfait de lui. Ayez pourtant la bonté de m'envoyer sur son compte un témoignage écrit qui entre dans quelques détails plus précis sur lui et sur sa personne, et que je puisse montrer ; mais tenez strictement secrètes nos tractations à ce sujet. Adieu ; je serais très heureux pour vous-même que l'établissement à proximité de vous d'un homme qui est votre parent vous fût un bienfait. — *Weimar, le 9 décembre* 1796. — G.

(1) Voir la lettre 243.

On nous écrit que Catherine (1) s'est décidée enfin à descendre du trône au tombeau.

253. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 9 *décembre* 1796.

Je vous remercie de ce que vous m'avez envoyé avant-hier. L'élégie (2) produit une impression particulière d'émotion profonde, qui ne peut manquer d'aller au cœur de tout lecteur, pour peu qu'il ait un cœur. Le soin que vous avez mis à vous attacher à choisir vos personnages dans une sphère d'existence nettement définie ajoute encore au relief de l'impression, et la belle et noble sérénité s'allie de la manière la plus heureuse à la coloration ardente et passionnée de l'instant. Je trouve une nouvelle leçon réconfortante à voir par cet exemple comment le génie poétique sait avec tant de prestesse et de bonheur se rendre maître de la réalité la plus commune, et, d'un seul coup d'aile qui est son propre secret, se libérer de ces entraves, si bien que les âmes vulgaires en sont réduites à considérer son envolée avec le désespoir du découragement.

Le seul point sur lequel je croie devoir attirer votre attention, c'est d'examiner si la publication du poème viendrait, en ce moment, à une heure opportune. Je crains fort que, d'ici deux ou trois mois, nous ne soyons pas encore fondés à attendre du public qu'il en soit venu à porter sur les xénies un jugement équitable. L'offense qu'on nous prête est encore de trop fraîche date, les torts paraissent encore être de notre côté, et cette disposition sentimentale ne peut manquer de durcir les cœurs des lecteurs. Or, il arrivera fatalement que nos adver-

(1) Catherine II était morte le 17 novembre.
(2) L'élégie intitulée *Hermann et Dorothée*. Voir ci-dessus la lettre 251.

saires, à force de violence et de grossièreté dans la riposte, aggraveront encore leur propre cas, et soulèveront de plus en plus contre eux quiconque possède tant soit peu de jugement. Ce jour-là seulement, il me semble que l'élégie consommerait le triomphe.

Combien il s'en faut qu'on en ait fini de tirailler contre nous, vous en jugerez une fois de plus par la feuille ci-jointe, donnée en supplément par la *Nouvelle Gazette de Hambourg*, et qu'on vient de m'envoyer de là-bas. La tactique de cette riposte ne serait pas trop sotte, si l'exécution n'était si gauche. Serait-ce peut-être Reichardt, ou Baggesen, qui se cache là-dessous (1)?

Il se peut que vous ayez raison dans ce que votre dernière lettre me dit des avantages supérieurs et lointains de pareilles luttes ouvertes avec les contemporains ; mais, en ce cas, il faut pouvoir faire son deuil de sa propre tranquillité et de tout encouragement du dehors. En ce qui nous concerne, je sais bien que, si vous en avez un besoin intime, vous n'en sentez nullement le besoin extérieur. Votre personnalité unique au monde, fortement établie dans son isolement, et énergique, a pour ainsi dire besoin de cet entraînement, et je ne sache vraiment pas qu'il y ait personne au monde qui ait moins à se préoccuper de s'assurer une survie posthume.

Je n'ai pu prendre qu'aujourd'hui en main le livre de Mme de Staël, et j'ai été immédiatement conquis par un certain nombre de pensées excellentes. Mais j'ai été amené à douter que nous puissions en tirer parti pour *les Heures*, car j'ai entendu, il y a quelques jours, annoncer comme très prochaine la publication d'un traduction qui aurait été exécutée sur l'initiative même de l'auteur (2).

(1) L'auteur, qui signait d'un F*, était vraisemblablement Ebeling, ou peut-être Forster.

(2) Voir la lettre 248.

Je joins aussi à ma lettre un exemplaire de la nouvelle édition de l'*Almanach*, avec un billet de Voss.

Je souhaite que les muses, les mains pleines de leurs dons les plus précieux, vous assistent, et qu'elles entretiennent très longtemps en pleine jeunesse leur splendide ami ! Je suis toujours plongé dans l'*Elégie;* quiconque a avec vous, si peu que ce soit, une affinité de nature, s'y sent en un contact si intime avec votre être, avec votre personne !

Je vous embrasse de tout mon cœur (1). — Sch.

254. Gœthe a Schiller.

Mille remerciements pour l'exemplaire de la seconde édition ; elle a très bon aspect, et tout porte à croire qu'elle ne dormira pas longtemps.

Je suis très heureux que l'élégie vous fasse plaisir ; je crois bien pouvoir lui donner prochainement quelques compagnes ; quant à l'impression, vous êtes pleinement le maître d'en décider, et, pour ma part, je ne vois aucun inconvénient à ce qu'elle attende. Entre temps, je la communiquerai en copie manuscrite à des amis et à des personnes bien intentionnées, car je sais par expérience que, lorsqu'on est en lutte ouverte et en pleine fermentation, s'il est vain de songer à convertir ses ennemis, il est sage en revanche de fortifier ses amis.

On m'a informé qu'il paraîtrait prochainement quelque chose en faveur de l'*Almanach*, sans que j'aie pu savoir ni sous quelle forme ce sera, ni ce que cela contiendra. Je remarque que les libraires en viennent à trouver que c'est une bonne spéculation que d'imprimer soit pour, soit contre. Voilà qui promet de faire une jolie collection ! Quant au

(1) C'est la première fois que Schiller use d'une formulo si tendre ; elle mérite d'être notée.

noble Hambourgeois dont je vous retourne le pensum, on dira de lui dans l'avenir :

Et voici un M. F..., allures de rhéteur, l'ironie et le sarcasme à [la bouche,
Drôlement déguisé, en bas-allemand, en *in-folio* de journal.

Il y a lieu de prévoir qu'on ne tardera pas à publier une traduction du livre de Mme de Staël, et je ne sais trop s'il faut se risquer à en faire un extrait. En fin de compte, chacun trouve à sa manière son profit à un ouvrage de ce genre. Le mieux serait peut-être de n'y prendre que peu de chose, ce qui rendrait, et au public et à l'éditeur de la traduction, le service d'attirer très vite sur le livre l'attention générale.

Je trouve très bien la manière dont Voss se comporte envers l'*Almanach*, et j'aurai grand plaisir à le voir arriver.

J'attends une prompte réponse à ma lettre d'hier. L'ouvrage de Diderot (1) vous plaira sûrement. Adieu ; compliments à tous ; gardez-moi votre amitié aux racines si profondes et votre affection si cordiale, et soyez assuré que je vous paie de retour. — *Weimar, le* 10 *décembre* 1796. — G.

255. Schiller a Gœthe.

Je serais très heureux de voir mon beau-frère nommé à Weimar (2), surtout pour le profit qu'en tirerait sa culture. Il a un cerveau bien organisé et il a du caractère, et l'unique chose qui lui fasse encore défaut, c'est l'action d'un milieu qui soit de nature à le former, et une application exacte et pré-

(1) L'*Essai sur la peinture*, publié en 1796. Gœthe en donna la traduction en 1798 et 1799 dans *les Propylées*.

(2) C'est la lettre destinée à être montrée que Gœthe lui avait demandé la veille de lui écrire ; voir ci-dessus la lettre 252.

cise de ses aptitudes. Il trouvera l'une et l'autre à Weimar, et vous-même, lorsque vous le connaîtrez mieux, il ne vous déplaira pas d'exercer sur lui votre influence.

A Stuttgart, depuis la mort du duc Charles, qui le tenait en haute estime, ce qui lui manquait, c'est une occupation définie et qui fût digne de lui, vu qu'il n'occupait qu'un vague et vide emploi de cour, tout en se sentant la capacité et le désir d'une utilisation meilleure. Il suffira qu'à Weimar on lui indique nettement le point sur lequel il aura à diriger ses facultés pour qu'il s'y efforce de tout son cœur, et il ne manquera pas d'y réussir d'une manière peu commune. Il a de l'affection pour la personne de notre duc, et s'efforcera donc doublement de mériter son estime. Il n'est pas superflu d'ajouter qu'il s'est donné une double culture, mondaine et artistique, et qu'on a donc la ressource de l'employer « à deux mains » (1) ; pour ce qui est des beaux-arts, je reconnais qu'il s'en faut encore de beaucoup que sa formation soit achevée, mais les fondations sont certainement bonnes.

Quant au reste de son caractère, je m'en porte garant autant qu'on peut se porter garant pour un homme. J'ai vécu avec lui assez longuement et avec une certaine continuité, et, à mesure que je le connaissais davantage, je n'ai cessé de mieux l'apprécier, car il vaut vraiment mieux qu'il ne paraît valoir. Sa modestie et sa droiture foncière lui seront sûrement un titre auprès du duc.

Adieu pour aujourd'hui. L'ouvrage de Diderot nous fournira, je le vois, matière à plus d'un entretien ; quelques passages sur lesquels je suis tombé par hasard en le feuilletant sont vraiment excellents. — *Iéna, le* 10 *décembre* 1796. — Sch.

(1) « A deux mains », en français dans le texte. Schiller veut dire « à deux fins ».

256. Schiller a Gœthe.

Voici le numéro 11 des *Heures*. Je vous enverrai demain le reste de vos exemplaires par la messagère. Je vous serais bien obligé de faire tirer le plus vite possible cent cinquante nouveaux exemplaires du titre gravé de l'*Almanach*, et je vous envoie à cet effet le papier nécessaire. Je souhaiterais très vivement recevoir vendredi matin soit le tout, soit tout au moins la moitié.

Le malheur veut que l'insomnie et la fatalité de ma santé m'aient fait perdre encore une fois quelques journées pour mes travaux. En revanche, je me suis mis hier à Diderot, qui m'enchante positivement, et qui a mis mon esprit en branle jusqu'en son fond. Chacun de ses aphorismes, ou peu s'en faut, est comme un éclair qui illumine les profondeurs secrètes de l'art ; ses remarques sont à tel point empruntées à ce qu'il y a de plus élevé et à ce qu'il y a de plus intime dans l'art, qu'elles valent souverainement pour tout ce qui s'y rattache de près ou de loin, et qu'elles peuvent servir d'indications directrices utiles au poète aussi bien qu'au peintre. Si le livre n'est pas à vous, et si je ne puis donc le garder un peu longuement, ni être sûr de le ravoir, je le commanderai.

Comme le hasard m'a attelé d'abord à Diderot, je n'ai pas avancé dans la lecture du livre de Mme de Staël, mais ces deux ouvrages répondent l'un et l'autre en ce moment à un véritable besoin de mon esprit, parce que mon propre travail, auquel j'appartiens tout entier et qui me réclame tout entier, rétrécit à l'excès le champ de ma vision.

Voici qui est du nombre de ce qu'il a paru de plus récent sur les xénies. Une fois la bataille terminée, je suggérerai à Cotta l'idée d'imprimer sur papier de journal la collection de ce qu'on aura

écrit contre les xénies, pour servir de contribution à l'histoire du goût en Allemagne.

J'ai reçu dès à présent assez de commandes d'exemplaires de la nouvelle édition pour en couvrir les frais. Même dans cette région-ci, où la première édition s'était répandue en si grand nombre, on continue à les acheter.

Agnès de Lys trouve un succès unanime, et mon ex-beau-frère Beulwitz (1) l'a lue, ainsi que sa femme, avec un intérêt si extraordinaire et une si vive admiration, qu'ils feront la grimace lorsqu'ils sauront ce qui en est.

Adieu. Tous vos amis vous envoient leurs amitiés et vous embrassent cordialement. — Sch.

Figurez-vous que Cotta n'avait pas encore reçu, le 4 décembre, et n'a peut-être pas encore reçu la première plaque de cuivre que vous lui avez envoyée par la voie de Francfort (2). La seconde, qui est partie ultérieurement, lui est parvenue.

257. Gœthe a Schiller.

Deux mots seulement aujourd'hui, car mon optique m'a dévoré toute ma matinée. Ma thèse se dégage mieux de jour en jour et l'ensemble se simplifie prodigieusement, — ce qui n'est pas trop surprenant, vu que les phénomènes que j'envisage sont de l'ordre élémentaire.

J'ai reçu votre lettre de dimanche (3), et j'en ai fait usage ; je présume qu'elle décidera l'affaire, ce dont je vous félicite par avance. Adieu. Je vous expédie de nouveaux exemplaires de la gravure de

(1) Premier mari de Caroline de Langefeld, belle-sœur de Schiller, qui avait épousé ensuite Wolzogen.

(2) L'une des deux gravures destinées à accompagner l'article de Hirt ; voir tome I la lettre 165.

(3) 10 décembre.

titre, qui permettront à l'agile Terpsichore de faire un nouveau bond en avant dans le vaste monde, au grand ennui de ses ennemis. — *Weimar, le* 14 *décembre* 1796. — G.

258. Schiller a Gœthe.

J'ai travaillé si activement à *Wallenstein*, hier et aujourd'hui, que j'ai tout à fait perdu de vue que c'était hier jour de messager, et qu'aujourd'hui encore, je n'ai songé qu'au dernier moment à la poste.

Je vous remercie de tout cœur de vous être si amicalement employé dans l'affaire que vous savez, qui me fait grand plaisir pour l'avenir. Je me plais beaucoup dans la société de ma belle-sœur, et mon beau-frère, par toute sa manière d'être qui diffère profondément de la mienne, mais qui est, en son genre, quelque chose qui se tient, apporte au cercle étroit qui m'entoure une note intéressante, et y introduit de la variété.

Tous mes remerciements aussi pour les Terpsichores. Amitiés cordiales de nous tous. — *Iéna, le* 14 *décembre* 1796. — Sch.

259. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 16 *décembre* 1796.

Voici que le mois de décembre s'écoule petit à petit, et vous ne venez toujours pas ! Je commence à craindre que nous ne nous revoyions plus avant 1797. Mais je suis heureux d'apprendre que vous vous êtes mis tout de bon à l'optique, car il me semble qu'il y a tout avantage à hâter, autant que possible, ce triomphe sur nos contradicteurs. Et en outre, pour mon compte personnel, je suis ravi à la pensée que vos résultats m'éclaireront cette matière.

Mon travail (1) progresse à vive allure. Il ne m'a pas été possible de tenir séparés aussi longtemps que je me le proposais au début, d'une part les travaux préparatoires et l'organisation du plan, et, d'autre part, l'exécution. Sitôt que je me suis vu en possession des jalons nécessaires et que j'ai pu dominer l'ensemble d'un coup d'œil suffisamment assuré, je me suis laissé aller, si bien que, sans même en avoir eu précisément l'intention, bon nombre de scènes du premier acte se sont trouvées écrites. L'œuvre prend de jour en jour dans mon esprit une intensité de vie plus concrète, et les éléments naissent les uns des autres.

Aux environs du jour des Rois, je compte avoir assez complètement rédigé le premier acte, qui sera de beaucoup le plus long, pour vous le faire lire. Car, avant de m'aventurer ensuite plus avant, il sera bon que je sache si l'esprit qui me guide est le bon. Sans doute, je sais avec une suffisante certitude que ce n'est pas un mauvais génie, mais il y a tant de degrés entre ces deux extrêmes !

Après y avoir mûrement réfléchi, je me suis décidé pour ma bonne vieille prose, qui se prête d'ailleurs infiniment mieux à cette matière (2).

Ci-joint les numéros des *Heures* qui vous restent dus ; veuillez faire remettre à M. de Knebel celui que j'ai marqué.

Adieu, et portez-vous bien. Chez nous, toutes les santés sont passables. — Sch.

260. Gœthe a Schiller.

Il est tout à fait normal que tout aille, en ce qui concerne votre *Wallenstein*, ainsi que vous l'écrivez ;

(1) *Wallenstein.*
(2) Cette première rédaction en prose ne s'est pas conservée.

les espoirs que je fonde sur la pièce sont d'autant meilleurs qu'il se met de la sorte à se réaliser comme de lui-même, et je me réjouis à la pensée de trouver, après le jour de l'an, le premier acte terminé. Car je ne pourrai décidément aller vous voir auparavant : j'ai en perspective un voyage dont je vous parlerai plus précisément sitôt qu'il sera chose décidée.

Mes recherches d'optique progressent, encore que je les poursuive à présent plutôt avec une régularité professionnelle qu'avec un goût passionné ; mais la documentation est suffisamment poussée pour qu'on puisse, sans nulle difficulté, en lire les conclusions. Knebel suit de près ma rédaction, ce qui m'est fort utile pour m'obliger à écrire, non seulement de manière à me satisfaire moi-même, mais aussi de manière à être compris des autres. Au reste, tout ce travail est et demeure, avant tout, une gymnastique de l'esprit, un apaisement des passions et un substitut pour les passions, ainsi que Mme de Staël nous l'a expliqué tout au long.

Ayez donc la gentillesse de me renvoyer bientôt son livre, que tout le monde veut lire. On en a déjà tiré parti dans le *Mercure*. Pour Diderot, vous pouvez le garder encore ; c'est un livre magnifique, et qui s'adresse peut-être plus encore à l'écrivain qu'à l'artiste, bien qu'en maint endroit, avec l'intensité lumineuse d'un phare puissant, il signale aux arts du dessin la route qu'il leur convient de suivre.

Adieu ; mes amitiés à tous. Nos parties de patinage sont extrêmement joyeuses. Jacobi est chez moi, il s'est très énergiquement développé. A bientôt d'autres nouvelles. — *Weimar, le* 17 *décembre* 1796. — G.

261. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 18 *décembre* 1796.

Boie m'a répondu ; je vous transmets sa lettre (1). Comme il semble ne rien vouloir accepter de l'édition anglaise de Cellini, il faudra sans doute que vous vous en expliquiez vous-même avec lui à votre gré.

Je n'ai pu encore achever la lecture de Mme de Staël, parce que j'ai été régulièrement dérangé aux heures très rares que je puis consacrer à une lecture de cet ordre. Mais, pour ne pas faire attendre nos autres amis, je vous l'expédierai demain par la messagère. Vous voudrez bien sans doute me le prêter à nouveau, lorsqu'il aura fait le tour des lecteurs auxquels vous le destinez.

Votre élégie a très vivement intéressé Körner et les siens. Ils ne tarissent pas sur son compte, et ils attendent votre poème épique avec une impatience indescriptible.

Adieu. Je vous écris à la hâte. — Sch.

262. Gœthe a Schiller.

Le livre de Mme de Staël m'est bien parvenu, et il vous sera renvoyé dès que la curiosité de nos amis aura été satisfaite. Vous recevrez la visite de Knebel, et vous le trouverez plein d'entrain ; il m'assiste en ce moment, de la manière la plus amicale, dans mes questions d'optique. Je suis occupé à dessiner les planches qui y sont destinées, et, comme tout se trouve ainsi schématiquement ramassé sur un petit espace, j'y trouve une occasion de plus de mûrir mes idées. J'ai jeté sur le papier,

(1) Cette lettre répondait à la proposition faite par Gœthe dans la lettre 229.

précipitamment, l'esquisse de la préface ; je vous la communiquerai prochainement, pour que vous me disiez si la forme que j'ai adoptée a votre approbation.

Ci-joint la lettre de Boie. Je suis très content qu'il me cède son Cellini ; je vais lui offrir en échange un exemplaire de mon roman, sur beau papier, et je lui écrirai une lettre gentille (1).

Je suis heureux que l'élégie ait fait bonne impression sur les Körner. Mais, tout bien considéré, je suis convaincu que votre observation est juste, et qu'il serait encore trop tôt pour la publier, et je n'en ai donné communication, sous le manteau, qu'avec beaucoup de modération.

Le troisième jour des fêtes (2), je partirai pour Leipzig avec le duc. Ne le dites à personne, sauf à Humboldt, et demandez à notre ami si, outre le professeur Ludwig et le magister Fischer, il sait quelqu'un là-bas qu'il me conseille de voir. Comme il est probable qu'il nous faudra pousser jusqu'à Dessau, il se passera bien de douze à quinze jours avant que nous soyons de retour. Si donc vous souhaitez quoi que ce soit de moi avant mon départ, vous aurez la bonté de me le faire savoir sans retard.

Comme mon pauvre individu aura sûrement bien à pâtir de ce voyage, surtout corporellement parlant, j'espère bien, en compensation, revenir enrichi de toutes sortes d'acquisitions nouvelles.

Mes recherches anatomiques sur les poissons et les vers ont éveillé une fois de plus en moi, ces jours derniers, un certain nombre d'idées qui se montreront très fécondes.

Adieu. Je vous souhaite de faire en bonne santé et en pleine activité votre entrée dans la nouvelle

(1) Il ne lui écrivit que le 6 juin 1797.
(2) De Noël.

année et d'élargir le champ dramatique dont vous avez pris possession. Pourvu que janvier ne se passe pas sans que nous nous voyions ! Adieu, en attendant.

Les Schlegel vous feront sans doute le récit d'un grand festin, purement littéraire, auquel ils ont assisté. — *Weimar, le* 21 *décembre* 1796. — G.

263. Schiller a Gœthe.

Le paquet que je vous expédie aujourd'hui avait été déjà confié avant-hier à la messagère, et voici qu'on vient de me le retourner, parce que l'inondation l'a empêchée de se mettre en route. Ce retard m'est doublement désagréable, ainsi que vous en jugerez vous-même au vu de ce qu'il renferme.

Voilà donc que Reichardt a réagi (1), et il l'a fait exactement comme je m'y étais attendu : il prétend avoir affaire à moi seul, et vous contraindre à rester son ami aux yeux du monde. Comme il fait entièrement fond sur cette tactique de division, il me paraît nécessaire de l'anéantir en affirmant aux yeux de tous l'intimité indissoluble de notre union. Il ne m'est pas possible, vous le verrez vous-même, de laisser sans réponse son insolente attaque ; il faut que la réplique soit prompte et péremptoire. Je vous en envoie ci-joint le brouillon (2) ; vous verrez si vous l'approuvez. Votre voyage et la nécessité de riposter immédiatement concourent à rendre la décision urgente ; aussi vous demandé-je une réponse aussi prompte que possible. Si vous vouliez y ajouter quelque chose de votre cru, je n'en aurais que plus de contentement, et il n'en aurait que plus sûrement la bouche clouée.

(1) La véhémente « déclaration » de Reichardt parut dans le dixième numéro de la revue *Allemagne*.

(2) Cette réplique est perdue.

Humboldt vous écrit lui-même au sujet des visites à faire à Leipzig.

Votre longue absence me cause un vif déplaisir ; puisse-t-elle ne pas interrompre d'une manière trop prolongée la belle activité créatrice dont vous jouissez en ce moment !

Boie se sentira sûrement très abondamment honoré et récompensé par votre cadeau.

Knebel est venu me voir aujourd'hui ; il m'a amené les Ecossais (1), qui paraissent être d'excellentes gens. Knebel m'a donné aussi un grand nombre de détails sur les entretiens qu'il a avec vous touchant l'optique ; et je suis heureux que la confidence que vous lui avez faite de vos résultats ait stimulé vos recherches en cette matière. Son idée, à savoir que vous devriez répartir le tout sous un certain nombre de chefs principaux, ne me paraît pas mauvaise ; on se trouverait ainsi conduit plus vite à des conclusions précises, car, dans des recherches comme celles-là, qui exigent une technique raffinée, on ne trouve pleine satisfaction qu'au terme. J'attends avec la plus vive curiosité de lire votre préface, et j'espère la recevoir encore avant que vous ne vous mettiez en route.

Adieu, et portez-vous bien. Nous vous faisons tous nos plus cordiales amitiés, et vous souhaitons beaucoup d'agrément de votre voyage. — *Iéna, le* 25 *décembre* 1796. — Sch.

264. Gœthe a Schiller.

Weimar, le 27 *décembre* 1796.

C'est par mégarde que cette première page a été laissée blanche.

(1) Deux frères Macdonald, en visite chez Böttiger, à Weimar. Ils furent enchantés de l'accueil de Schiller, qu'ils déclarèrent être *a clever fellow.*

Je reçois votre paquet en un moment où je suis distrait par une foule d'occupations urgentes, au point de ne pouvoir ni réfléchir à l'affaire avec le soin qu'elle mérite, ni prendre à cet égard aucune détermination. Permettez-moi donc de vous dire simplement et en gros, en attendant, ma première manière de voir, et ne précipitez rien. L'adversaire a pris tout son temps pour sa réplique ; il faut que, de notre côté, nous, que ne presse aucune date fixe, nous ne lâchions pas, dans un coup de passion, l'avantage que donne la mûre réflexion. Elle est d'autant plus nécessaire que l'affaire doit se traiter maintenant sur le terrain de la simple prose, et le premier mot que nous dirons sera de la plus grande conséquence. Si vous m'en croyez, il conviendrait que notre prose fût aussi littéraire que possible, un persiflage oratoire, juridique, sophistique, qui, par sa liberté et par la hauteur d'où il envisagerait la question, rappellerait une fois de plus les xénies elles-mêmes. Votre article me paraît trop grave et trop ingénu. Vous descendez de plein gré dans l'arène qui est commode à l'adversaire, vous opposez raisons à raisons, et vous vous engagez à argumenter, sans faire le moindre usage des exceptions qui s'offrent à la douzaine. En deux mots et à première vue, voici comment j'envisage toute l'affaire :

Le rédacteur anonyme de deux revues (1) s'en prend au rédacteur, qui se nomme, d'une revue et d'un *Almanach*, pour avoir été diffamé dans un certain nombre de poésies, et attaqué dans sa dignité d'homme.

A mon avis, il faut en profiter pour le contraindre de force à rompre un demi-incognito qui lui est un abri commode, et exiger tout d'abord de lui : 1° qu'il imprime en toutes lettres son nom en tête de ses revues, afin qu'on sache au juste à qui l'on

(1) *Allemagne* et *France*. Voir tome I la lettre 148.

a affaire ; 2° qu'il imprime les poésies par lesquelles il se prétend visé, afin que l'on ait sous les yeux les pièces dont il s'agit, et sur lesquelles porte le litige. Il faut que ces deux questions préalables soient vidées avant qu'on consente à s'engager plus avant ; elles gêneront l'adversaire au plus haut point, et, de quelque manière qu'il cherche à s'en tirer, on y trouvera motif à le persifler, l'affaire tournera en drôlerie, nous aurons gagné du temps, d'autres champions en profiteront pour entrer en lice, auxquels on pourra toujours, chemin faisant, distribuer quelques horions, l'intérêt du public se lassera, et nous en sortirons ayant, à tous égards, cause gagnée.

Je compte bien trouver, en cours de voyage, assez de bonne humeur et de loisir pour tenter d'écrire un article sur ces données. — Comme nous avons des amis qui nous portent un intérêt véritable, n'allons pas de l'avant sans avoir pris leurs conseils. Depuis que j'ai eu, grâce à vous, connaissance des observations qu'a suscitées l'*Elégie*, j'ai fait plus d'une expérience et plus d'une réflexion, et je vous souhaite, dans la présente (1)...

(1) La fin de la lettre est perdue.

1797

265. Gœthe a Schiller.

Leipzig, le 1er *janvier* 1797.

Avant de quitter cette ville, il faut que je vous donne signe de vie, et que je vous dise en quelques mots mon histoire. Le 28 décembre, après avoir péniblement surmonté les tempêtes de l'Ettersberg et avoir gagné Butterstädt, nous eûmes ensuite un trajet possible, et nous passâmes la nuit à Rippach. Le 29, de bonne heure, nous étions à Leipzig. Depuis, nous y avons vu une masse de gens ; nous avons eu régulièrement des invitations à dîner et à souper, et j'ai eu grand'peine à me dérober à l'une des moitiés de ces bontés. Il s'est trouvé dans le nombre un certain nombre d'hommes vraiment intéressants ; de plus, j'ai revu quelques vieux amis et quelques vieilles connaissances (1), sans parler d'un certain nombre d'œuvres d'art excellentes, qui m'ont été un rafraîchissement pour l'œil.

Aujourd'hui, il faut encore accepter avec résignation l'amer programme d'un jour de l'an : ce matin, dès l'aube, visite d'une collection privée ; à midi, grand festin ; dans la soirée, concert, suivi d'un long souper, auquel il n'est pas moins impossible d'échapper. Nous rentrerons chez nous sur les une heure du

(1) Gœthe avait passé à Leipzig trois années de sa jeunesse, de 1765 à 1768 ; il y avait étudié un peu le droit, beaucoup la littérature et l'amour.

matin, puis il nous faudra, après quelques heures de sommeil, nous mettre en route pour Dessau, voyage qui, en raison du dégel qui vient de survenir, n'est pas précisément de tout repos, mais dont on viendra à bout, comme on a fait du reste.

Autant je me réjouis, après toute cette dissipation, à la pensée de vous retrouver bientôt dans votre solitude d'Iéna, autant j'ai d'agrément à me retrouver pour une fois parmi une pareille quantité d'hommes, qui d'ailleurs ne me touchent en rien. J'ai pu faire quelques bonnes observations sur l'effet de nos productions littéraires, aussi bien de nos créations personnelles et directes que de nos pièces polémiques, et la riposte que je vous ai promis d'écrire n'y perdra rien.

Adieu. Comme nous partons dès demain pour Dessau, il y a apparence que le voyage ne sera plus de très longue durée.

Dites à M. de Humboldt que j'ai vu le docteur Fischer (1), et qu'il m'a beaucoup plu. Au reste, la brièveté des jours et l'exécrable dégel ne me permettent guère de faire de mon séjour l'emploi que j'aurais désiré en faire, bien que le hasard ménage mainte rencontre qu'autrement on eût vainement cherchée. Encore une fois adieu ; portez-vous bien, ayez le cœur content et travaillez bien. — G.

266. Gœthe a Schiller.

Après quinze jours d'absence, me voici heureusement de retour, très satisfait de mon voyage, qui m'a procuré beaucoup d'agrément, et pas le moindre désagrément. J'ai une masse de choses à vous raconter, et, dès que j'aurai mis ici un peu d'ordre, j'irai vous voir, ne fût-ce que pour une journée. Malheureusement, ce n'est pas pour tout de suite,

(1) Un jeune zoologiste ; Gœthe le vit le 30 décembre.

si grand que soit mon désir de voir encore M. de Humboldt, le conseiller minier (1). Faites mes plus sincères amitiés aux deux frères, et dites-leur que je vais m'occuper immédiatement de procurer à M. Gentz les livres qu'ils m'ont indiqués (2).

J'ai très grande envie de vous revoir, car toutes ces occupations purement matérielles m'ont mis à peu près hors d'état d'écrire quoi que ce soit, tant que nous ne nous serons pas retrouvés, et que nous n'aurons pas liquidé tout l'arriéré au moyen d'une bonne causerie.

L'unique profit poétique que j'aie tiré de mon voyage, c'est que j'ai achevé d'esquisser à grandes lignes la fin de mon poème épique. Contez-moi les faveurs que la muse vous a accordées ces temps-ci. Mes amitiés à votre chère femme, et donnez-moi des nouvelles des petits. — *Weimar, le* 11 *janvier* 1797. — G.

Il m'arrive une aventure bizarre en ce qui concerne le livre que Schlegel, le conseiller, m'a prêté pour la route (3). Il faut que l'un des amis qui étaient présents ce jour-là l'ait mis dans sa poche, car je ne l'ai plus revu, et je n'y ai donc plus songé. Je vais le faire réclamer, ne fût-ce que pour savoir où il se cache. Si vous voyez Schlegel, dites-lui que je suis chargé pour lui des compliments d'une très jolie femme, qui m'a paru porter à sa personne le plus vif intérêt. — G.

(1) Alexandre de Humboldt était venu pour une semaine à Iéna, au début de février.

(2) Gentz désirait emprunter à la bibliothèque de Weimar quelques ouvrages relatifs à la Révolution française.

(3) Il s'agissait des *Effusions d'un moine ami des arts*, de Wackenroder, qui venaient de paraître à Berlin.

267. Schiller a Gœthe.

Je reçois à l'instant votre chère lettre, qui me procure une grande joie en me faisant espérer votre venue ici. Tout ce long temps sans que vous soyez revenu à Iéna m'a paru long à un point que je ne saurais dire : bien que je n'aie jamais été à court de société, il m'a manqué précisément ce qui m'eût été le plus nécessaire pour me fortifier dans mon entreprise. Venez sitôt que vous le pourrez. Je n'ai, à vrai dire, pas fait grande récolte que je puisse vous communiquer, mais je n'en ai qu'un plus vif désir et qu'un plus grand besoin de recevoir en moi tout ce qui sortira de votre bouche.

Nous allons tous aussi bien que nous pouvons aller. Je ne suis nullement resté inactif, bien qu'en ces journées d'hiver sombres et déprimantes, tout mette plus de temps à mûrir, et qu'il soit plus malaisé de trouver la forme poétique convenable. Pourtant, j'y vois clair devant moi, et je domine de mieux en mieux ma matière. Mais la première condition, pour assurer l'heureux progrès de mon travail, c'est que j'aie à ma disposition un air plus léger et la faculté de me mouvoir. Aussi suis-je résolu, dès le premier éveil du printemps, à changer de résidence, et à chercher, si possible à Weimar, une villa qui soit chauffable, entourée d'un jardin. J'en ai maintenant un pressant besoin, et, si je pouvais, tout en y satisfaisant, y trouver en outre l'avantage de rapports plus fréquents et plus faciles avec vous, mes vœux immédiats seraient comblés. J'ai bon espoir que cela se rencontrera.

Je me suis interdit tous ces derniers temps de penser à l'affaire Reichardt, car je suis trop heureux de m'en remettre là-dessus à votre conseil. Elle m'a surpris dans l'atmosphère trop étouffée de mon cabinet, et toute contrariété nouvelle contribue

fatalement à exaspérer encore le malaise que me causent mes mauvaises conditions d'existence.

Voici maintenant que Wieland va prendre à son tour position contre les xénies, ainsi que vous le montrera le premier numéro du *Mercure* (1). Il serait désagréable qu'il nous contraignît, lui aussi, à la bataille, et on peut se demander si l'on ne ferait pas mieux d'attirer son attention sur les conséquences qui peuvent en résulter.

Vos commissions seront faites. Je joins à cette lettre le douzième numéro des *Heures;* vous aurez après-demain le reste de vos exemplaires.

Nous vous embrassons tous de tout cœur. — *Iéna, le* 11 *janvier* 1797.

268. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 17 *janvier* 1797.

Je viens de donner congé au travail qui m'occupe, et je veux vous dire encore bonsoir, avant de poser la plume. Votre dernière visite, si brève qu'elle ait été (2), a mis fin à cet état de stagnation où je me trouvais, et a exalté mon courage. Par vos récits, vous m'avez introduit à nouveau dans le monde, duquel je me sentais complètement retranché.

Mais ce qui me cause une joie particulière, c'est de vous sentir si résolument disposé à une production poétique soutenue. Il en résultera qu'une vie nouvelle et plus belle va s'ouvrir devant vous, dont j'aurai, moi aussi, ma part et dont je sentirai les effets stimulants, non seulement dans le travail de création, mais encore grâce à l'action communicative de l'heureuse disposition d'esprit que vous lui devrez. C'est maintenant surtout que je souhaiterais de

(1) *Neuer teutscher Merkur*, numéros 1 et suivants de 1797.
(2) Gœthe était allé avec Knebel passer à Iéna la journée du 13 janvier.

connaître au juste la série chronologique de vos œuvres ; je serais bien surpris si les étapes successives de votre développement ne vérifiaient pas une loi d'évolution qui régit universellement la nature humaine. Vous devez avoir eu une époque, pas trop courte, que j'appellerais volontiers votre période analytique, où votre effort vers l'unité a dû procéder par division et par séparation, où votre nature a dû en quelque sorte être en un état de désharmonie intime, et travailler à reconstituer son unité par le moyen de l'art et de la science. Aujourd'hui, à ce qu'il me semble, vous retournez, pleinement formé et mûri, à votre jeunesse, et vous avez tout à la fois le fruit et la fleur. Cette seconde jeunesse, c'est la jeunesse des dieux, et elle est immortelle comme eux.

C'est ce qu'attestent votre petite et votre grande idylle, aussi bien que les *Elégies antiques* et les *Epigrammes* (1). Mais j'aimerais à savoir l'histoire des œuvres antérieures, de *Meister* lui-même. Ce ne serait pas du temps perdu, que le temps que vous consacreriez à noter ce que vous en savez. Sans cette aide, il n'est pas possible de vous connaître complètement. Faites-le donc, et réservez-m'en une copie.

S'il vous tombait sous la main quelque chose de ce qu'a laissé Lenz (2), je me recommande à vous. Il faut que nous ramassions pour *les Heures* tout ce qui passera à notre portée. Aujourd'hui que vous avez modifié vos desseins d'avenir, peut-être pourriez-vous aussi faire bénéficier *les Heures* de vos papiers italiens (3).

(1) C'est-à-dire : *Alexis et Dora*, le petit poème d'*Hermann et Dorothée*, les *Elégies romaines*, les *Epigrammes vénitiennes*.

(2) Gœthe était en possession des papiers laissés à sa mort, en 1792, par le poète Lenz, avec qui il avait été lié d'amitié à Strasbourg, et avait promis d'en faire un choix pour *les Heures*.

(3) Les notes sur son voyage d'Italie ; voir ci-dessus la lettre

Pensez aussi à Cellini, que je puisse l'avoir dans trois semaines environ.

Je vous demande enfin de ne pas perdre tout à fait de vue l'exécution de l'ami Reichardt. Adieu. — Sch.

269. Gœthe a Schiller.

Les courtes heures que je viens de passer avec vous m'ont, comme à notre ordinaire, rendu l'entrain pour un bout de temps ; sitôt qu'ici j'aurai à peu près liquidé un certain nombre d'affaires et que j'aurai mis de l'ordre dans quelques autres, je retournerai vous faire une visite qui, je l'espère, nous sera profitable à tous deux en plus d'une manière. Mettez donc à profit vos meilleures heures pour avancer la tragédie, en sorte que nous puissions commencer à en faire l'objet de nos entretiens.

Je reçois à l'instant votre affectueuse lettre. Je ne nie pas que l'époque singulière dans laquelle j'entre ne soit une surprise pour moi-même ; mais il s'en faut, hélas, que ma tranquillité soit entière, car je traîne encore après moi trop de survivances de ma « période analytique », dont je ne parviens pas à me libérer, et que je ne parviens guère à élaborer et à digérer. Mais enfin je n'ai d'autre ressource que de diriger ma barque sur ce fleuve, du mieux que je pourrai. J'ai éprouvé au cours de la dernière quinzaine les heureux effets que l'on peut attendre d'un voyage lorsqu'on se trouve dans une disposition d'esprit pareille, mais il n'est guère permis de faire aucun pronostic certain qui ait la moindre portée générale et lointaine, car cette force natu-

234. Les « desseins modifiés », c'est l'abandon de l'ancien projet qu'avait formé Gœthe d'écrire avec Meyer une sorte de guide artistique en Italie ; il venait de se résoudre à laisser à Meyer le soin d'écrire toutes les notices descriptives, se réservant uniquement pour lui-même les considérations générales sur l'art et sur les arts.

relle au fonctionnement réglé ne peut, pas plus que les forces capricieuses de la nature, être dirigée par quoi que ce soit au monde, et, tout comme elle ne doit qu'à elle-même sa propre formation, elle entend n'agir que de sa propre initiative, et à sa guise. Cet aspect des choses nous fournira matière à plus d'une réflexion.

L'article que je vous ai promis (1) est assez mûrement étudié pour qu'il me suffise d'une heure pour le dicter ; mais il est nécessaire qu'auparavant nous causions encore de l'affaire, et je n'en mettrai que plus de hâte à retourner vous voir. Si je ne voyais pas la possibilité d'un séjour prolongé à Iéna, j'y viendrais sans tarder pour une journée : si courtes soient-elles, ces reprises de contact sont pourtant toujours fécondes.

Je suis occupé à retoucher un morceau de Cellini ; si vous avez une copie de celui qui doit paraître dans le prochain numéro, ayez donc la bonté de me l'envoyer.

Je m'arrête pour cette fois, et je vous souhaite une bonne santé. — *Weimar, le* 18 *janvier* 1797. — G.

270. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 24 *janvier* 1797.

Deux mots seulement, pour aujourd'hui. Sur la foi de votre dernière lettre (2), j'avais espéré votre venue depuis plusieurs jours déjà. Ces quelques journées de temps clair m'ont décidé à sortir de la maison, et m'ont été bienfaisantes. Mais le travail progresse avec une extrême lenteur, parce que je suis en ce moment au plein de la crise la plus laborieuse. Ce qui est parfaitement certain

(1) La riposte à Reichardt.
(2) Cette lettre de Gœthe, écrite le 23 janvier, s'est perdue.

pour moi, c'est que je ne pourrai rien vous montrer avant de m'être mis en un entier accord avec moi-même sur tous les points. Cet accord avec moi-même, je ne puis pas vous demander de me le procurer, mais vous pouvez m'aider à concilier ma personne spirituelle avec mon objet. Il est donc préférable que je ne vous soumette qu'un ensemble achevé qui me satisfasse pleinement. Je ne veux pas dire ma pièce entièrement terminée, mais l'idée d'ensemble que je m'en forme. Étant donnée la diversité radicale de nos natures sous le rapport de nos modalités individuelles, le seul échange véritablement fécond est celui qui oppose un tout nettement défini à un autre tout non moins défini ; la communication de fragments isolés risquerait d'avoir cette fâcheuse conséquence, non pas que je risquasse de vous induire en erreur, — car vous êtes plus solide sur vos positions que je ne le suis moi-même, — mais qu'il vous arrivât trop aisément de me désarçonner en un tour de main. Mais nous poursuivrons ces réflexions de vive voix.

Venez sans tarder. Ci-joint le dernier morceau de Cellini, oublié l'autre jour.

Amitiés de nous tous. La femme de Humboldt a des couches très pénibles, et ce sera long.

Adieu. — Sch.

271. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 27 *janvier* 1797.

Comme je vous sais occupé en ce moment à l'étude des couleurs, je veux vous faire part d'une observation que j'ai faite aujourd'hui au moyen d'un verre jaune. Je considérais par la fenêtre les objets du dehors, à travers ce verre, en le tenant, devant mon œil, dans une position assez voisine de l'horizontalité pour que je pusse, d'une part, voir au travers

les objets situés derrière lui, et que, d'autre part, sa surface me renvoyât l'image du ciel bleu ; or, sur l'image des objets que le verre colorait en jaune vif se détachaient, en couleur pourpre clair, tous les points qui étaient atteints simultanément par l'image du ciel bleu, si bien qu'il semblait que cette teinte pourpre fût le résultat du mélange de la coloration jaune vif des objets avec le bleu du ciel. Or, selon l'expérience banale, ce qui eût dû résulter de ce mélange, c'est du vert, et c'est en effet la couleur que prenait le ciel, sitôt qu'au lieu de le faire se réfléchir sur la surface du verre, je le considérais au travers du verre. Je me suis dit qu'il fallait expliquer cette production d'une teinte pourpre par le fait que, dans mon expérience, en raison de la quasi-horizontalité de la plaque de verre, je considérais les objets au travers de toute son épaisseur, dans le sens de la largeur, et que la teinte du verre, envisagé sous cet aspect, tirait en effet quelque peu sur le rose. Et, de fait, il me suffisait de maintenir le verre d'un côté et de permettre aux objets de venir se réfléchir sur sa surface comme en un miroir, pour avoir du rouge partout où auparavant j'avais du jaune.

Il est peu probable que mon observation soit neuve pour vous, mais je serais heureux de savoir si mon explication du phénomène est la bonne. S'il fallait au contraire, pour l'expliquer, invoquer la densité tantôt plus grande, tantôt plus faible, de la couleur jaune, qui, mélangée au bleu, se trouverait donner tantôt du pourpre, tantôt du vert, les rapports réciproques de ces deux couleurs seraient une constatation plus frappante encore.

Avez-vous lu la réponse que Campe a faite aux xénies (1)? Elle ne concerne directement que vous

(1) Campe venait de répondre à Gœthe dans la septième livraison de ses *Contributions au développement de la langue allemande.* L'une des xénies qui le visaient était ainsi

seul, et il s'est exprimé sans grossièreté, mais il n'a fait que justifier une fois de plus les qualificatifs de « pédant » et de « laveuse » dont vous l'avez affublé. D'autre part, vous avez dû lire ce dont les *Archives du goût* et *le Génie de notre temps* ont accouché, et les pitoyables vers du messager de Wandsbeck (1).

Adieu. Je voudrais que vous fussiez bientôt soulagé de toutes vos ennuyeuses besognes professionnelles et que vous pussiez revenir à la muse. — Sch.

272. Gœthe a Schiller.

Weimar, le dimanche 29 *janvier* 1797.

Je veux, tout au moins, ce soir, noircir à votre intention un hâtif feuillet, que vous sachiez pourtant en gros ce que je deviens.

J'ai signé cette semaine quelques contrats importants. D'abord, j'ai engagé Mlle Jagemann pour notre cour et pour notre théâtre ; elle est promue à la dignité de cantatrice de la cour, et tiendra de temps à autre un rôle dans les opéras, ce qui va donner à notre scène une vitalité toute nouvelle. D'autre part, j'ai traité pour mon poème épique, ce qui a été l'occasion de quelques épisodes assez drôles (2).

conçue : « Excellente idée de vouloir purger notre langue des mots français ! Seulement, dis-moi donc, mon ami, comment on traduit *pédant* en allemand. » Une autre le qualifiait de « redoutable laveuse ».

(1) Le Berlinois Mayer avait riposté dans les *Archives du goût*, et Hennings dans *le Génie de notre temps ;* l'écrivain Matthias Claudius, le « messager de Wandsbeck », dans une brochure qui venait de paraître à Hambourg.

(2) Il avait traité pour *Hermann et Dorothée* avec l'éditeur Vieweg, de Berlin. Pour en finir avec les négociations, il avait été convenu que l'auteur et l'éditeur remettraient, sous pli cacheté, entre les mains d'un tiers, qui était Böttiger, le premier ses conditions, le second son offre ; que, si l'offre de

On conçoit aisément qu'en de pareilles circonstances, il ne soit pas question d'être d'humeur à créer. Entre temps, mes gammes des couleurs s'ajustent mieux entre elles de jour en jour, et mes observations sur les êtres vivants n'ont pas complètement chômé : au cours de ces longues nuits, je vois luire parfois soudain des éclairs très singuliers, et j'espère que ce ne sont pas des feux follets (1).

Votre observation sur les couleurs faite au moyen du verre jaune est très jolie ; je crois bien que ce cas peut rentrer dans un phénomène qui m'est familier ; pourtant je serais curieux de voir exactement, chez vous, le point d'où l'observation a été prise.

Faites mille amitiés à Humboldt et exprimez-lui toutes mes excuses pour avoir tardé à lui expédier les livres qui ont trait à l'Italie. Il recevra quelque chose mercredi.

Je n'ai rien appris, ces temps-ci, concernant les xénies : dans le monde où je vis, on n'entend guère rien dire qui touche à la littérature, ni nouveauté, ni écho ; l'instant des trois coups frappés est le seul qui intéresse. Je saurai bientôt s'il m'est possible de venir passer un peu de temps avec vous, ou si j'en serai réduit, cette fois encore, à une visite de quelques heures.

Adieu ; mes amitiés à tout ce qui vous entoure, et tenez-vous rivé de toutes vos forces à votre *Wallenstein*. — G.

l'éditeur était supérieure aux conditions posées par l'auteur (1 000 écus or), celui-ci s'en tiendrait néanmoins à son propre chiffre, et, qu'au cas contraire, le manuscrit lui serait immédiatement restitué. Il se trouva que les deux chiffres étaient identiques.

(1) Il s'agit de ses intuitions sur la métamorphose des insectes, auxquelles il s'appliquait alors à donner une forme systématique.

273. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 31 *janvier* 1797.

Je vous félicite de votre nouvelle acquisition pour l'opéra, et, pour ce qui est de votre poème épique, j'espère que vous êtes tombé entre de bonnes mains. L'ouvrage aura une vente magnifique, et, quand il s'agit d'œuvres de cette qualité, l'éditeur pourrait vraiment ne pas songer au profit, et se tenir pour satisfait de l'honneur qui lui échoit. Libre à lui de s'enrichir en vendant les mauvais livres.

Puisque nous en sommes aux questions d'argent, il faut que je vous fasse part d'une idée qui me tient fort à cœur en ce moment. Je me trouve obligé de prendre sans tarder une décision pour le choix d'une maison, parce qu'il y a ici une villa à vendre, qui ferait mon affaire, si je me résolvais à continuer d'habiter ici. Comme j'ai absolument besoin d'un jardin, et que l'occasion pourrait ne pas se retrouver de sitôt, il faudrait que je prisse un parti.

Or, j'ai plus d'une raison majeure qui me ferait préférer d'habiter Weimar, et, si je pouvais trouver là-bas une maison analogue, je lui donnerais bien la préférence. Mais les recherches que j'y ai fait faire tendent à prouver que ce ne serait pas chose facile. Comme vous m'avez parlé récemment de votre villa, en suggérant qu'elle serait assez grande pour mes besoins, j'aimerais à savoir si vous pourriez vous en passer pour un temps un peu long, et si vous consentiriez à me la louer dans toutes les formes. Il est grand dommage qu'elle reste ainsi sans rien rapporter, et ce serait pour moi un service d'importance.

Si vous n'étiez pas hostile à l'idée, et si, pour l'essentiel, la maison se prêtait à servir d'habitation d'été et d'hiver, nous nous mettrions aisément

d'accord sur les modifications qui pourraient être nécessaires.

Quant au jardin, je me porterais garant que les miens n'y feraient aucun dégât. Les distances ne seraient pas pour m'effrayer (1). Il est excellent pour la santé de ma femme qu'elle soit contrainte par une nécessité extérieure de faire un peu d'exercice, et, pour moi, lorsque je me serai risqué progressivement au grand air, j'espère aussi arriver à supporter davantage.

Ce qu'il m'importerait de savoir pour le moment, c'est si, d'une manière générale, vous seriez disposé à une combinaison de ce genre ; après quoi, le reste ferait l'objet d'un examen plus précis.

Adieu. Amitiés de nous tous. — Sch.

Körner désirerait savoir si vous avez reçu la musique que vous désiriez (2), et le catalogue de la vente aux enchères de Wacker.

274. Gœthe a Schiller.

Vous recevrez enfin avec ce mot quelque chose de moi : c'est un assez gros morceau de Cellini. Il ne reste plus que le morceau final, et je souhaite que nous ayons la chance de faire après cela une nouvelle trouvaille qui vaille celle-ci. Je vous envoie aussi quelques inédits de Lenz (3) ; vous jugerez vous-même s'il y a quelque parti à en tirer, et sous quelle forme. De toute manière, gardez ces papiers bizarres sans y toucher, jusqu'à ce que nous ayons pu en causer plus en détail.

(1) La villa de Gœthe est située dans le parc, à quelque huit ou neuf cents mètres du cœur de la ville.

(2) Gœthe avait prié Körner de lui procurer un duo du *Mariage secret* de Cimarosa, qui manquait dans la partition du théâtre de Weimar.

(3) Voir ci-dessus la lettre 268. Un court roman de Lenz, intitulé « l'Ermite de la forêt », parut dans les numéros 4 et 5 des *Heures* pour 1797.

Il va de soi que ma villa serait à votre disposition, n'était qu'elle ne convient guère que pour un séjour d'été, et pour un petit nombre de personnes. Comme j'y ai moi-même habité longtemps (1) et que, d'autre part, je connais votre genre de vie, je puis vous dire avec certitude que ce n'est pas une demeure pour vous, d'autant moins que j'ai fait abattre la buanderie et le bûcher, indispensables l'une et l'autre à un ménage un tant soit peu nombreux. Sans parler d'autres circonstances dont je vous ferai part oralement.

La villa qui est à vendre à Iéna est sans doute celle de Schmidt? Si elle est logeable, n'hésitez pas à la prendre. Une fois votre beau-frère installé ici, on pourra guetter les occasions de logements vacants, et, ce jour-là, comme les terrains ne font que renchérir, vous vous déferez de votre villa sans y perdre. Pour le moment, il est tout à fait impossible de trouver ici une habitation du genre de ce que vous souhaiteriez.

J'ai reçu de Rome un article singulier, qui irait peut-être pour *les Heures*. Il a pour auteur celui qu'on appelait jadis Müller le Peintre (2), et il est dirigé contre Fernow. Il est parfaitement dans le vrai quant aux principes qu'il pose, il y a dans ce qu'il écrit beaucoup de sérieux, de vérité et d'utilité, et l'article est, par endroits, d'un bon style, — et pourtant, dans l'ensemble, il y a de la gaucherie, et, en de certains passages, il a à peu près passé à côté de la question. Je fais prendre copie de l'opuscule, après quoi je vous l'enverrai. Comme il tient à être nommé, on pourrait imprimer l'article en le signant de son nom, et le faire suivre d'une note où l'on déclarerait rester neutres, et laisser la parole aux champions. Puis M. Fernow pour-

(1) Les étés de 1776 à 1783.

(2) Le poète et peintre Friedrich Müller, qu'on appelait d'ordinaire Müller le Peintre (Maler Müller).

rait s'épancher à son aise dans le *Mercure*, M. Müller dans *les Heures*, ce qui nous procurerait l'occasion de relever en peu de mots les plates sottises de tout ordre que M. Fernow débite à pleines mains dans le *Mercure*.

Remerciez chaudement Körner pour le duo et le catalogue qu'il m'a fait parvenir : le duo (1) est dès à présent traduit et mis à la scène. Adieu. Mon ciel d'hiver se déblaie, et j'espère être bientôt auprès de vous. Toutes mes affaires vont leur train, et je vous en souhaite autant. — *Weimar, le* 1er *février* 1797. — G.

275. Schiller a Gœthe.

Iéna, 2 *février* 1797.

Votre lettre d'hier m'a apporté un véritable soulagement, car jamais encore je ne m'étais vu dans un pareil embarras pour maintenir *les Heures* à flot. L'article de Müller le peintre fera tout à fait mon affaire ; c'est un personnage qui ne peut manquer de nous apporter de l'imprévu et de l'originalité, et nous trouverons en outre avantage à ce qu'il s'engage une polémique dans *les Heures*. Parmi les inédits de Lenz, autant que j'ai pu m'en rendre compte jusqu'à présent, il y a bien des folies, mais il n'est sûrement pas sans intérêt de voir réapparaître, par le temps qui court, ce vieil état de sensibilité, aujourd'hui surtout que la mort et la malheureuse destinée de l'auteur ont définitivement clos la bouche à l'envie, et que ces fragments auront à tout le moins la valeur d'un document biographique et pathologique.

Pour succéder à Cellini, on pourrait fort bien puiser dans Vieilleville (2) ; seulement, il y a évi-

(1) Le duo du *Mariage secret*. Voir la lettre précédente.
(2) Voir tome I la lettre 182.

demment lieu, non pas de le traduire, mais d'y prendre des extraits. Si vous n'êtes pas disposé à vous y mettre vous-même, et si vous n'avez pas autre chose en vue qui réponde à nos besoins, je m'en chargerais volontiers, et je vous demanderais de me l'envoyer à cette fin.

Niethammer (1), qui emporte cette lettre, s'en va à Weimar pour poser auprès du conseiller privé Voigt sa candidature à une chaire de professeur extraordinaire de théologie ; car il sait qu'un autre professeur de philosophie, du nom de Lange, est allé faire cette même démarche, et la carrière de Niethammer dépend tout entière de cette condition, qu'il ne soit pas devancé par ce Lange, qui est beaucoup plus jeune en grade que lui. Il vous demandera de l'autoriser à vous exposer son affaire, et je suis sûr que vous ne laisserez pas en panne la pauvre philosophie. Il n'a pas l'indiscrétion de prétendre vous être à charge ; il souhaite simplement que vous consentiez à dire au conseiller secret Voigt, et, s'il s'en trouve quelque jour l'occasion, au duc lui-même, que vous le connaissez et que vous ne le tenez pas pour indigne d'un pareil avancement.

Je suis désolé que mes chers desseins, si tendrement caressés, sur votre villa soient irréalisables. Je me résoudrai bien à contre-cœur à demeurer ici, car, une fois Humboldt parti, je me trouverai absolument seul, et ma femme sera dépourvue de toute société. Je vais pourtant m'informer si la villa du conseiller privé Schmidt ne serait pas à vendre ; même si elle n'était pas habitable dans son état présent, je pourrais, une fois qu'elle serait à moi, l'arranger à ma guise, ce que de toutes façons je ne pourrais me dispenser de faire si je continuais

(1) Niethammer, l'éditeur du *Journal philosophique* qu'il publia ensuite en collaboration avec Fichte, professait alors la philosophie à l'Université d'Iéna.

d'habiter ici la maison du professeur Schmidt (1).

Portez-vous bien, et venez sitôt que vous le pourrez. — Sch.

276. Gœthe a Schiller.

Au sortir d'une redoute très poussiéreuse et très bousculée, je ne suis guère en état de vous écrire que quelques mots.

En premier lieu, je vous envoie ci-joint l'œuvre de Müller le Peintre, recopiée ; je n'ai pas pu revoir la copie, et j'y joins donc l'original. Comme vous ne devez pas en avoir un besoin immédiat, nous pourrons encore en causer, et vous voudrez bien examiner s'il n'y a pas lieu de retoucher le style. Le malheur veut qu'il n'ait que trop raison de se comparer lui-même à un esprit qui ne parle que contraint et forcé ; seulement, il s'en faut qu'il s'exprime avec l'aisance et la grâce légère d'Ariel. Vous verrez que bien des parties sont exactement conçues dans notre esprit, et, tout imparfaite qu'elle est, une adhésion de ce genre, publique, spontanée et nullement sollicitée, a son prix, outre que c'est après tout une pierre que nous jetons dans le jardin du voisin ; tant pis s'il en rejaillit quelques éclaboussures. A supposer même que ce Fernow ait vraiment quelque chose dans le corps, il n'en est pas moins urgent de lui façonner le caractère en lui tenant tête, car son personnalisme tout germaniquement subjectif a pris, depuis qu'il est à Rome, une assurance de plus en plus tranchante et écœurante.

En second lieu, je vous envoie un chant d'un poème étrange (2). Comme je connais l'auteur, je

(1) Le jardin et la villa que Schiller acquit alors et habita existent encore, proche l'Observatoire d'Iéna.

(2) On ne sait avec certitude ni ce que c'était que ce poème, ni quel en était l'auteur.

suis gêné pour en juger. Qu'en pensez-vous? Estimez-vous qu'il ait des dons poétiques? Il y a là-dedans une manière d'envisager les choses qui a de la grâce et de la liberté, et un bel accent de jeunesse ; mais tout cela n'est encore que matériaux, et, si je ne me trompe, il n'y a pas encore trace d'une forme qui sache embrasser et ordonner cette matière. Imaginez qu'il existât une école de poésie où l'on pût à tout le moins travailler à donner clairement à comprendre à un jeune talent tel que celui-ci quelles sont les qualités et les conditions fondamentales que requiert l'art du poète ; et songez donc à tout ce qu'on pourrait tirer d'une nature telle que la sienne ! Je ne vois, pour le moment, qu'un unique conseil à lui donner, c'est qu'il commence par entreprendre des sujets moins ambitieux.

Je vois une fois de plus s'éloigner dans le lointain ma perspective de passer auprès de vous un peu de temps. L'engagement de la Jagemann et son installation sur notre scène rendent ma présence indispensable ; pourtant je défie bien que quoi que ce soit m'empêche de venir vous voir le dimanche 12 ; ce sera jour de pleine lune, et nous n'aurons pas à redouter, sur le chemin du retour, les ravinements et les fondrières du Mühlthal (1).

Je vais vous expédier le Vieilleville, car je ne puis m'accorder la fantaisie de rien entreprendre de nouveau. Je ne désespère pas de voir certaine idée de conte de fées prendre corps. Mon sujet n'a que le tort d'être trop raisonnable et trop transparent, ce qui fait qu'il ne m'enchante qu'à demi ; pourtant, si je parviens à manœuvrer l'esquif comme il sied sur l'océan de la fantaisie, il y aura peut-être là finalement matière à un ouvrage supportable, et qui plaira plus au grand public que s'il était meil-

(1) La route qui conduisait d'Iéna à Weimar suivait quelque temps, au sortir de la ville, la petite vallée torrentielle, étroite et encaissée, du Mühlthal.

leur. Il m'arrive aussi de temps à autre de me sentir de nouveau tenté par le conte de la petite naine dans sa boîte (1), mais il ne réussit pas à trouver encore sa vraie forme.

D'ailleurs toutes mes ambitions sont tendues présentement vers l'achèvement de mon poème, et j'ai besoin d'user de violence pour retenir ma pensée de s'y jeter, si je veux éviter que le détail de l'exécution ne m'obsède à des moments où je n'ai pas le loisir de m'y appliquer. Adieu ; donnez-moi des nouvelles de vos dispositions d'humeur et de votre travail. — *Weimar, le 4 février* 1797. — G.

277. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 7 février 1797.

Vous m'avez envoyé par les derniers courriers une telle profusion de richesses, que je n'ai pu encore en finir de les examiner, d'autant que d'une part mes négociations pour l'achat du jardin, et d'autre part une scène d'amour au deuxième acte de ma pièce sollicitent ma pensée dans des directions qui n'ont guère rien de commun entre elles.

Pourtant je me suis attelé immédiatement à l'écrit du peintre Müller, qui, sous une forme évidemment lourde et rugueuse, contient beaucoup de fort bonnes choses, et qui, après les corrections de style nécessaires, fera pour *les Heures* un article exceptionnellement bon.

Dans le nouveau morceau de Cellini, je me suis amusé cordialement en lisant l'épisode de la fonte du *Persée*. Le siège de Troie ni le siège de Mantoue ne sauraient égaler en importance cet illustre évé-

(1) Ce conte reçut plus tard de Gœthe le titre de *la Nouvelle Mélusine*, et trouva place dans les *Années de voyage de Wilhelm Meister*, l. III, chap. VI.

nement, ni être racontés avec un pathétique plus grandiose.

Quant à l'épopée que vous m'avez communiquée, je compte vous en parler plus longuement lorsque vous viendrez. Ce que j'en ai lu jusqu'à présent vérifie exactement, à mon sens, votre jugement. C'est l'œuvre d'une imagination vivante et très mobile, mais cette mobilité est poussée jusqu'à une telle exagération, que tout, sans exception, glisse et fuit entre les doigts, sans qu'on puisse jamais se prendre à rien qui offre une consistance durable. Vu ce caractère si dominant de simple facilité instable et de fantaisie gracieuse, j'aurais été volontiers tenté d'attribuer le poème à une femme, si le hasard l'avait fait tomber entre mes mains. La matière y est abondante, et pourtant le fond paraît en être très pauvre. Or, j'estime que ce que j'appelle fond est seul susceptible de recevoir une forme, au lieu que ce que je nomme matière ne s'y prête que difficilement, ou même ne s'y prête jamais.

Vous avez sûrement lu maintenant, vous aussi, la sortie oratoire de Wieland contre les xénies (1). Qu'en pensez-vous? Il n'y manque rien, si ce n'est d'être publiée dans le *Moniteur officiel de l'empire.*

J'ai justement, en ce moment, fort peu de chose à vous dire de mon travail et de l'humeur que j'y apporte, parce que je suis en pleine crise, et que je rassemble tout ce que j'ai en moi de plus précieuses ressources pour en sortir victorieux. En ce sens, je préfère que les raisons qui vous empêchent de venir ici choisissent de préférence ce mois-ci, où la solitude m'est plus particulièrement nécessaire.

Voulez-vous que j'envoie maintenant à l'impri-

(1) Publiée dans le *Nouveau Mercure allemand;* voir ci-dessus la lettre 267.

mèrie votre élégie (1), pour qu'elle puisse paraître au début d'avril?

Je souhaite que vous trouviez bientôt l'heureuse inspiration qu'exige votre conte de fées. Adieu. Nous sommes tout heureux à la pensée de vous voir dimanche. — Sch.

278. Gœthe a Schiller.

Je vous félicite d'être ainsi fait que vous puissiez, de la concentration où vous êtes retranché, attendre que se dénouent les crises de votre production artistique ; pour ma part, je suis au contraire comme un ballon que les heures successives se renvoient l'une à l'autre. Aux heures de la matinée, je tâche de mettre au point le dernier morceau de Cellini. La fonte du *Persée* est en effet un des points particulièrement lumineux ; au reste, dans toute l'élaboration de la statue, d'un bout à l'autre, la nature, l'art, le métier, la passion, le hasard, tout joue pêle-mêle, si bien que cette œuvre finit par apparaître en quelque sorte comme un produit de la nature.

Je suis content aussi, en ce moment, de mes observations sur la métamorphose des insectes. Les chenilles qui, en septembre dernier, à Iéna, avaient passé à l'état de chrysalides, commencent déjà, grâce au fait que je les ai gardées durant l'hiver à la chambre chaude, à se transformer petit à petit en papillons, et je m'efforce de saisir exactement les phases de cette nouvelle métamorphose. Si je puis poursuivre mes observations un an encore, j'aurai fait passablement de chemin, car dès à présent il m'arrive assez fréquemment de retrouver des points qui me sont familiers.

Je souhaite que vous meniez à bonne fin vos négo-

(1) La petite pièce intitulée *Hermann et Dorothée;* voir plus haut la lettre 251.

ciations pour l'achat de la villa ; si, par la suite, vous avez à y construire, vous savez que mes avis sont à votre disposition.

Je n'ai pas vu le manifeste de Wieland, et personne ne m'en a parlé ; il est probable qu'il s'est tenu sagement dans la zone neutre. Adieu ; j'espère toujours pouvoir venir dimanche ; vous serez fixé samedi soir. — *Weimar, le* 8 *février* 1797. — G.

279. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 10 *février* (1) 1797.

Un hasard a ramené ces jours-ci entre mes mains la lettre où Meyer vous racontait la première étape de son voyage, jusqu'à Nuremberg (2). Elle me plaît tout à fait, et, si vous pouviez en joindre trois ou quatre autres, cela ferait un bon article pour *les Heures*, — outre que les quelques louis d'or que cela vaudrait à Meyer seraient sûrement les bienvenus. Je vous en envoie ci-joint la copie.

Nicolaï vient de faire paraître à Berlin un volume dirigé contre les xénies (3) ; mais je ne l'ai pas vu encore.

Je viens de faire ma deuxième offre pour ma villa de Schmidt : 1 150 écus, et j'espère l'avoir pour 1 200. Ce n'est, quant à présent, qu'une habitation d'été, de construction légère, et il faudra bien y dépenser une centaine d'écus pour la rendre habitable, même durant la belle saison, mais cette amélioration de mes conditions d'existence vaut pour moi tous les sacrifices. Une fois qu'elle sera à

(1) Le manuscrit porte « 9 février », par un lapsus certain.

(2) Voir tome I la lettre 118. — Aucune lettre de Meyer ne parut dans *les Heures*.

(3) Ce livre était intitulé : *Supplément à l'* « *Almanach des muses* » *de Frédéric Schiller pour l'année* 1797, Berlin et Stettin, 1797.

moi, et que vous serez ici, nous vous demanderons vos conseils et votre aide.

J'ajourne la suite à notre prochain entretien de vive voix. Car je compte bien vous voir après-demain. Je vous envoie néanmoins, à toute éventualité, le numéro des *Heures*. Ayez la bonté de faire remettre à Herder ce que je joins à ma lettre.

J'ai fait votre commission à mon beau-frère. Adieu. — Sch.

280. Gœthe a Schiller.

J'ai bien reçu *les Heures*, et je vous remercie de ce prompt envoi. Je vous arriverai demain, et nous pourrons causer à fond de maintes choses. Je suis obligé de rentrer dès demain soir, mais j'espère, d'ici une huitaine, retourner vous voir pour plus longtemps.

Rien ne pouvait faire plus grand plaisir à ce maudit Nicolaï que d'être l'objet d'une nouvelle attaque, car, pour cet homme, l'argent sent bon, quelle qu'en soit la source (1), et il ne fera certes pas fi de ce que va lui rapporter son volume. Au reste, tous ces messieurs devraient nous savoir gré de l'occasion que nous leur avons fournie de noircir quelques mains de papier, et de gagner ainsi un argent qui ne leur a pas coûté une grande dépense de matière cérébrale.

Ne lâchez pas la villa ; j'y suis résolument favorable : sans parler de l'agrément, l'emplacement est très sain. Adieu ; je me réjouis fort à la pensée de la journée de demain. Je dînerai avec vous, mais tout seul : Voigt, le conseiller privé, qui viendra avec moi, descendra chez les Hufeland, et, l'après-midi, nous mettrons les verrous pour nous garer des visites. — *Weimar, le* 11 *février* 1797. — G.

(1) Gœthe reprend ici le vers connu de Juvénal, qu'il avait appliqué déjà à Nicolaï dans une xénie insultante.

281. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 17 *février* 1797.

Je souhaite que vous ayez fait un bon voyage de retour (1). Votre présence a été si courte, que je n'ai pu pleinement épancher mon cœur. Mais il est vraiment nécessaire, lorsqu'il n'est pas possible que ce soit pour une durée un peu longue, qu'on reprenne contact, de temps à autre, ne fût-ce que durant quelques heures, si l'on veut ne pas devenir étrangers l'un à l'autre.

Maintenant, mon désir de changer d'air et de mode d'existence est devenu si pressant et parle si haut, que c'est à peine si j'ai la force de supporter mes conditions présentes. Une fois que j'aurai ma villa, si les grands froids ne reviennent pas, j'irai m'y installer dans les quatre semaines. D'ici-là, il est impossible que mon travail avance réellement, car j'ai la sensation d'être tout à fait hors d'état de produire dans la maudite prison de mes quatre murs.

Mon beau-frère compte s'installer au début de mars. Seulement, la question de son logement le met dans un assez grand embarras, parce qu'il ne sera à sa disposition qu'après Pâques, et qu'il souhaiterait pourtant venir tout de suite avec femme et enfants. Me permettriez-vous, — au cas où il ne trouverait absolument pas à se loger d'ici au jour où il pourra entrer dans la maison de Stitzer qu'il a louée, — de lui faire espérer que vous consentiriez à lui céder votre villa pour ces quelques semaines? Je lui conseillerais bien de laisser sa femme ici tout ce temps, mais, par malchance, il survient cette difficulté qu'on va, d'ici trois à quatre semaines, faire l'inoculation de la petite vérole chez moi et

(1) Gœthe était arrivé à Iéna le 12 et reparti le 13.

chez Humboldt, et que ma belle-sœur ne veut pas faire inoculer son enfant en ce moment. Je ne vois donc pas d'autre solution, et c'est pourquoi je mets en vous mon espoir.

N'aimeriez-vous pas à voir votre *Almanach* (1) imprimé sur le papier sur lequel je vous écris? Il est bien meilleur marché que le vélin, et je le trouve tout aussi beau. Le volume reviendrait à peu près à 13 gros, alors que le vélin en coûte 18. *Hermann et Dorothée* feraient sur ce papier un effet magnifique.

Adieu. Faites en sorte de vous débarrasser au plus vite de vos affaires, et d'achever votre œuvre. — Sch.

282. Gœthe a Schiller.

Je me décide enfin à vous envoyer les trois premiers chants du poème épique ; ayez la bonté de les lire avec attention, et de me faire part de vos remarques, et je prie M. de Humboldt de me rendre ce même service d'amitié. Veillez l'un et l'autre à ce que le manuscrit ne sorte pas de vos mains, et retournez-le moi bientôt. Je suis attelé maintenant au quatrième chant, et j'espère en avoir fini bientôt, tout au moins avec celui-là.

Je céderais volontiers ma villa à votre beau-frère jusqu'à Pâques, mais je ne pourrais pas au delà ; seulement, je ne conseillerais de recourir à cette solution qu'à la dernière extrémité, car il y aurait fort à faire pour la rendre habitable en cette saison : il n'y a pas de poêle, et je n'aurais pas de meubles à donner. D'autre part, je vous signale que la maison de Germar est vide, et que la servante, auprès de qui je viens de faire prendre des informations, consent à la louer pour six semaines, en totalité ou

(1) C'est-à-dire *Hermann et Dorothée*, qui parut, en effet, sous la forme d'un almanach *(Taschenbuch)* pour l'année 1798.

en partie, et ne demande pas mieux que de prêter des meubles.

Vu la chasse aux appartements qui sévit ici, je ne puis répondre que cette occasion vous reste offerte même une semaine. Il faudrait donc me faire savoir par messager combien de place on désire, et m'indiquer aussi éventuellement l'homme qui a eu jusqu'ici le soin des affaires de votre beau-frère, en sorte qu'on puisse prendre langue avec lui.

Meyer vous fait ses meilleures amitiés. Il m'a envoyé la très jolie gravure de titre (1) que je joins à ma lettre ; mais il faudrait qu'elle fût confiée à un graveur sur cuivre de premier ordre. Nous en causerons.

Je suis réclamé par la répétition d'*Obéron* (2), qu'on donne aujourd'hui. Je vous écrirai plus longuement la prochaine fois. — *Weimar, le* 18 *février* 1797. — G.

283. Gœthe a Schiller.

Je veux vous souhaiter encore le bonsoir, du fond de mes ennuis (3). Je suis, au sens propre du mot, aux arrêts de rigueur (4), je suis assis auprès de mon poêle allumé, et je rayonne au dehors mon froid

(1) Destinée à l'*Almanach des muses* pour 1798.

(2) Opéra de Wranitzky.

(3) Gœthe était arrivé à Iéna le 20 février ; son séjour s'y prolongea jusqu'au 31 mars. Ses entretiens avec Schiller furent interrompus du 27 février au 4 avril par une indisposition qui le retint à la chambre. Ils reprirent le 5 avril et furent à peu près quotidiens jusqu'à la veille de son retour à Weimar. Le journal de Gœthe relate sommairement les sujets littéraires ou philosophiques sur lesquels portèrent ces entretiens, et les lectures que les deux amis firent en commun, parfois avec Humboldt en tiers. C'est au cours de ce séjour à Iéna que Gœthe forma le projet d'écrire un autre poème épique qui devait s'appeler *la Chasse*, et qui devint le récit en prose qui porte simplement le nom de *la Nouvelle*.

(4) Gœthe souffrait d'une grippe violente.

intérieur, j'ai la tête prise, ma pauvre intelligence serait bien en peine de créer, par un acte libre de pensée, le moindre ver de terre, et en est réduite au contraire, bien contre son gré, à constater l'existence, au titre d'objets qui ont de leur nature le goût le plus détestable, de l'ammoniaque et des élixirs.

Espérons que, de ces bas-fonds des nécessités réelles, nous reprendrons bientôt notre essor vers la splendeur des créations poétiques, espoir d'autant plus certain que nous savons quels miracles opère la nature, dans la continuité de son action. Adieu. Le conseiller aulique Loder m'affirme, en guise de consolation, que c'est l'affaire de quelques jours de patience. — *Iéna, le* 27 *février* 1797. — G.

284. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 27 *février* 1797.

Nous sommes désolés que vous ayez trouvé ici tout autre chose que ce que vous cherchiez. En de pareils cas, je vous souhaiterais volontiers ma propre maîtrise en matière d'états pénibles, qui vous ferait trouver moins intolérable votre état actuel. Au reste, c'est un médiocre éloge pour la métaphysique, qu'il faille la fièvre catarrhale pour faire de vous un métaphysicien accompli. Peut-être votre état présent de dépression et de grippe vous suggérera-t-il l'idée de lire l'article de Fichte dans le journal de Niethammer (1). Je l'ai pris en main aujourd'hui, et je l'ai lu avec un vif intérêt.

Si nous pouvons vous être bons à quelque chose, ne craignez pas de nous le faire savoir. Dormez bien ; j'espère que, si vous gardez encore le repos

(1) L' « Essai d'un nouvel exposé de la doctrine de la science », qui parut dans le septième volume de ce *Journal philosophique*.

demain et si le temps reste favorable, nous vous verrons après-demain. — Sch.

285. Gœthe a Schiller.

Mon rhume est sur son déclin, mais on exige que je garde encore la chambre, et l'habitude commence à me rendre ce séjour supportable.

Après m'être occupé d'insectes ces jours passés, j'ai trouvé aujourd'hui le courage de mettre en ordre, d'un bout à l'autre, mon quatrième chant, et j'y ai réussi, ce qui me donne quelque espoir pour la suite. Adieu ; travaillez bien de votre côté, et dites à votre chère femme que je suis bien puni de l'horreur que m'inspire le thé par la plus abominable des tisanes. — *Iéna, le* 1er *mars* 1797.

286. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 1er *mars* 1797.

Je suis enchanté que la tisane de Loder, toute désagréable au goût qu'elle est, ait réveillé en vous la veine poétique et le goût de l'épopée. Pour ma part, sans avoir l'excuse du catarrhe, je n'ai guère progressé depuis hier, parce que mon sommeil s'est une fois de plus trouvé très dérangé. J'espère pourtant faire faire encore aujourd'hui à mes deux Piccolomini quelques pas en avant.

Auriez-vous la bonté de regarder ce que je vous envoie ci-joint, et d'examiner s'il n'y aurait pas moyen d'activer, à Weimar, l'affaire dont il s'agit (1), et de surmonter les obstacles qui pourraient venir à la traverse. L'affaire me tient fort à cœur, ainsi que la promptitude d'une solution. Peut-être

(1) L'achat de la villa et du jardin de Schmidt. L'intervention de Voigt leva tous les obstacles et mena promptement l'affaire à bien.

Voigt a-t-il son mot à dire, auquel cas vous ne me refuserez pas de lui écrire quelques lignes.

Remettez-vous le plus promptement possible, pour que nous puissions nous retrouver réunis demain. — Sch.

287. Gœthe a Schiller.

J'ai écrit séance tenante au conseiller privé Voigt, et je vous fais remettre ma lettre, pour que vous puissiez l'expédier à votre gré. Vous recevrez en même temps un monstre de manuscrit (1), qu'aucun des organes dont je dispose n'est apte à juger. Puissiez-vous ne pas être obligé d'y avoir recours cette nuit !

Mon indisposition va sensiblement mieux ; mais je commence à prendre goût à la chambre, et comme, d'autre part, les muses paraissent vouloir m'accorder leurs faveurs, il se peut fort bien que je prolonge spontanément mes arrêts de quelques jours, car le bénéfice serait magnifique, de parvenir au but sans s'en douter.

Ne pourriez-vous me faire parvenir quelques feuilles de votre beau papier lisse, et me dire en même temps combien il y a de feuilles au cahier, et ce que coûte le cahier? Adieu, et continuez, que ce soit à l'état de veille ou en rêve, à faire avancer vos Piccolomini dans le droit chemin. — *Iéna, le* 1er *mars* 1797. — G.

288. Gœthe a Schiller.

J'ai la satisfaction de vous annoncer que le poème (2) marche, et qu'à moins que le fil ne se rompe, il sera probablement mené à heureux achè-

(1) On ignore ce que c'était.
(2) *Hermann et Dorothée.*

vement. C'est la preuve que les muses ne dédaignent pas l'état d'humeur poétique où m'a mis mon indisposition ; peut-être même se prête-t-il tout spécialement à leur influence : c'est ce que nous apprendront quelques jours de patience.

Nous avons très bien fait d'écrire à Voigt au sujet de l'affaire de votre villa : la députation des pupilles n'a jusqu'à ce jour pas encore été saisie, et il faut donc que l'affaire vienne devant le syndic de l'académie. Je crois que vous devriez écrire à Faselius pour le mettre au courant de ce que je viens de vous dire, et le prier d'obtenir du syndic Asverus que l'affaire soit transmise à Weimar, où elle ne subira aucun retard. Je désire vivement que les choses s'arrangent, d'autant plus que je profiterais de ma présence ici pour vous donner quelques avis en vue des arrangements ultérieurs. Adieu ; amitiés à votre chère femme. — *Iéna, le* 3 *mars* 1797. — G.

289. Gœthe a Schiller.

Le travail progresse et commence à se tenir ; c'est pour moi une grande joie, dont je suis heureux de vous faire part en votre qualité d'ami fidèle et de bon voisin. Encore deux jours, et le trésor sera définitivement extrait ; après cela, une fois qu'il reposera sur la surface du sol, et qu'il ne restera plus qu'à le polir, tout ira tout seul. Je suis frappé de voir à quel point le poème, à mesure qu'il approche de la fin, incline à retourner au caractère idyllique du début. — *Iéna, le* 4 *mars* 1797. — G.

Comment allez-vous ?

290. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 4 *mars* 1797.

Je souhaite que cette belle journée — qui, je n'en doute pas, aura été fructueuse — s'achève pour

vous sur une agréable soirée. Le ciel clair de cette matinée vous a sûrement donné, à vous aussi, de l'animation et de la joie, mais vous avez bien fait de ne pas sortir encore.

Il ne pouvait manquer d'arriver que votre poème s'achevât en idylle, sitôt qu'on prend le mot dans toute la plénitude de son sens, tant l'action, considérée d'ensemble, a été construite en un contact intime avec la simple nature campagnarde, et tant il est clair, du moins à mon sens, que cet étroit horizon ne pouvait prendre une valeur pleinement poétique que par le moyen d'une idylle. Ce que, dans l'œuvre, on peut appeler la péripétie se trouve préparé de si loin, que la tranquille unité du ton ne peut plus, lorsqu'on arrive à la fin, en être troublée par aucune passion forte.

Qui sait, peut-être vous verrons-nous demain? Pour moi, bien que nous n'ayons guère pu nous réunir, c'est pourtant une pensée qui m'est douce de vous savoir si près de nous, et entre de si bonnes mains (1). Bonne nuit. — Sch.

291. Schiller a Gœthe.

Des distractions variées et de la vie de société dont j'ai joui tous ces temps-ci, me voici ramené soudain à l'extrême solitude, et replié sur moi-même. Outre votre départ et celui d'Humboldt, je viens encore d'être abandonné par ma société féminine (2) et j'emploie la paix de ce silence à réfléchir sur les devoirs que m'impose ma fonction d'auteur dramatique et tragique. De plus, j'esquisse un scénario détaillé de tout mon *Wallenstein*, pour me permettre

(1) Celles de Loder.

(2) Gœthe était rentré à Weimar le 31 mars ; Humboldt était parti pour Erfurt et Weimar, et devait rester absent une semaine ; la femme de Schiller était allée aider à l'installation de sa sœur Caroline de Wolzogen dans sa maison de Weimar.

plus aisément, grâce à ce moyen matériel qui parle aux yeux, d'embrasser d'un coup d'œil les moments successifs et l'enchaînement des parties.

Plus je réfléchis à mon propre métier et à la manière dont les Grecs ont traité la tragédie, et plus il m'apparaît que le point pivotal réside tout entier dans l'art d'inventer une fable poétique. Le dramaturge moderne s'encombre péniblement et anxieusement de circonstances contingentes et d'accessoires, et, dans sa préoccupation de serrer la vérité d'aussi près que possible, se surcharge de détails vides et insignifiants, au risque de manquer la vérité profonde qui fait le ressort véritable de toute poésie. Son rêve, ce serait d'imiter à la perfection un cas particulier et réel, et il ne songe pas qu'une création poétique, pour la raison même qu'elle est d'une vérité absolue, ne peut en aucune manière coïncider avec le réel.

Je lisais ces jours derniers *Philoctète* et *les Trachiniennes*, et celles-ci surtout avec une satisfaction sans mélange. Quelle justesse parfaite dans la manière dont sont posés la situation, le mode de sensibilité, toute la personne vivante de Déjanire ! Comme elle est entièrement la ménagère d'Hercule, combien cette peinture est individuelle, est adaptée exactement à ce cas unique, et reste néanmoins profondément humaine, quelle vérité éternelle et quelle universalité ! Et, de même, dans *Philoctète*, l'auteur a fait rendre à la situation tout ce qu'il était possible d'en tirer, et pourtant, en dépit de tout ce qu'il y a de particulier dans son cas, tout repose néanmoins sur les fondements éternels de l'humaine nature.

J'ai été frappé de voir à quel point les personnages de la tragédie grecque sont, du plus au moins, des masques idéaux, et non pas des individus au sens propre du mot, tels qu'ils apparaissent chez Shakespeare, ou encore dans vos pièces. C'est ainsi, par exemple, qu'Ulysse, dans *Ajax* et dans *Phi-*

loctète, n'est manifestement pas autre chose que le type idéal de la prudence rusée, sans générosité, jamais à court d'expédient ; c'est ainsi que Créon, dans *Œdipe* et dans *Antigone*, n'est autre chose que la froide dignité royale. Il est clair qu'il est plus facile de se tirer d'affaire dans la tragédie avec des personnages de ce caractère, ils ont plus vite fait de manifester leur nature, et leurs linéaments sont plus constants et plus stables. La vérité n'en souffre d'ailleurs nul dommage, car ils sont à égale distance de la pure abstraction logique et de la pure individualité.

Je joins à ma lettre, pour la bonne bouche (1), un délicieux fragment d'Aristophane, que Humboldt m'a laissé en partant. Il est exquis, et j'aimerais bien avoir le reste.

J'ai vu arriver ces jours-ci, à ma profonde surprise, une grande et magnifique feuille de parchemin, venue de Stockholm. Je croyais, au moment où j'ai déroulé le diplôme au grand cachet de cire, qu'il allait pour le moins en jaillir une pension, mais ce n'était malheureusement qu'un diplôme de l'Académie des Sciences. On a tout de même plaisir à voir qu'on étend ses racines, et que les ramifications de son propre être vont pénétrer jusqu'au cœur des existences d'autrui.

J'espère recevoir bientôt de vous un nouveau morceau de Cellini.

Adieu, cher ami, ami plus cher de jour en jour. J'ai encore autour de moi les belles essences spirituelles que vous m'avez laissées, et j'espère m'en pénétrer sans cesse davantage. — *Iéna, le 4 avril* 1797. — Sch.

(1) « Pour la bonne bouche », en français dans le texte. Il s'agit du début de *Lysistrata*, que Humboldt avait traduit en juillet 1795.

292. Gœthe a Schiller.

Il m'arrive exactement le contraire de ce qui vous arrive. Au sortir du recueillement de notre vie commune à Iéna, je me suis vu jeté dans l'agitation et la dispersion d'une multiplicité de menues affaires qui vont, pour un bout de temps, me tirer à hue et à dia ; et je vais avoir à m'acquitter d'une foule d'occupations pour lesquelles il n'est pas besoin de la moindre vocation.

Vous avez parfaitement raison de dire que les personnages de la poésie antique traduisent, tout comme les figures de la sculpture, une idée abstraite, qui n'atteint à ce degré de perfection que grâce à ce qu'on nomme le style. On peut concevoir aussi des types abstraits traités par le moyen de la « manière », et c'est le cas des Français. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'en pareil cas tout dépend du bonheur avec lequel est imaginée la fable : est-elle réussie, on est assuré de n'avoir pas fait en pure perte tant de frais ; la plupart des lecteurs et des spectateurs ne regardent guère plus loin et n'en demandent pas davantage, et le poète garde du moins tout le mérite d'une exécution vivante, qu'il est d'autant plus aisé de soutenir que la fable est mieux trouvée. Tirons-en donc cette leçon, d'être dorénavant plus attentifs que nous ne l'avons été jusqu'à présent à éprouver d'abord ce que nous aurons l'idée d'entreprendre.

Ci-joint la première partie de Vieilleville (1) ; je pourrai vous envoyer les suivantes successivement.

Amitiés à votre chère femme ; je regrette de n'avoir pu la voir durant son séjour ici.

Toutes mes félicitations pour le diplôme ; il ne faut pas dédaigner des manifestations de ce genre,

(1) Voir tome I la lettre 182 et ci-dessus la lettre 275.

qui sont comme un renseignement barométrique sur l'état de l'opinion publique.

Adieu ; écrivez-moi souvent, dussé-je être dans les premiers temps un correspondant peu régulier. — *Weimar, le* 5 *avril* 1797.

293. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 7 *avril* 1797.

Parmi les quelques ouvrages cabalistiques et astrologiques que j'ai empruntés à la bibliothèque d'ici (1), j'ai découvert entre autres un *Dialogue sur l'amour*, traduit de l'hébreu en latin (2) ; outre le grand amusement que j'y ai trouvé, j'y ai puisé un grand enrichissement de mes connaissances en matière d'astrologie. La mixture de chimie, de mythologie et d'astronomie y atteint des proportions grandioses, et se prête merveilleusement à l'utilisation poétique. Je fais copier à votre intention un certain nombre de comparaisons curieusement frappantes entre les planètes et les parties du corps humain (3). On n'a pas idée de cette manière bizarre de se représenter les choses, tant qu'on ne l'a pas entendue de la bouche même de ces gens. Pourtant, je ne désespère pas de prêter à cette matière astrologique la dignité de la poésie.

En ce qui concerne le sujet que nous avons abordé ces jours derniers, la manière de concevoir et de traiter les personnages dramatiques, je serai heureux, lorsque nous nous reverrons, de pouvoir mieux tirer au clair mes propres idées, grâce à votre assis-

(1) En vue de *Wallenstein*.

(2) *De amore dialogi tres* de Léon l'Hébreu. Schiller les trouva dans le premier tome du recueil des *Artis cabbalisticæ... scriptores* de Pistorius, Bâle, 1593. Il fait particulièrement allusion au second dialogue entre Philon et la Sagesse.

(3) Ces extraits sont perdus.

tance. La question touche aux fondements les plus profonds de l'art, et il est clair que la poésie peut tirer le plus grand profit des observations que fournissent les arts plastiques. J'ai été très frappé aujourd'hui même, en parcourant *Jules César* avec Schlegel (1), de voir avec quelle extraordinaire grandeur Shakespeare met en scène le peuple le plus ordinaire. Ici, ayant à mettre en scène le personnage collectif du peuple, il se trouvait contraint par la nature même de son objet à fixer son imagination sur une abstraction poétique plutôt que sur des individus, et c'est aussi pour ce motif que je trouve qu'en cet endroit il se rapproche infiniment des Grecs. Lorsqu'on aborde une scène pareille avec une manière trop timorée d'entendre l'imitation du réel, on ne peut manquer de se trouver dans un sérieux embarras devant l'extrême banalité de la foule et de la multitude ; mais la poigne audacieuse d'un Shakespeare saisit et extrait de la masse un petit nombre de figures, — j'allais dire, un petit nombre de voix, — dont il fait les représentants autorisés du peuple entier, et, ce qui prouve le bonheur de son choix, c'est qu'elles le représentent en effet.

On aurait déjà rendu un signalé service aux poètes et aux artistes, si l'on parvenait à distinguer avec netteté ce que l'art doit emprunter à la réalité, et ce qu'il doit laisser tomber. Le terrain s'en trouverait dégagé et déblayé, ce qui est mesquin et dépourvu d'intérêt disparaîtrait dans le néant, et il y aurait place pour la véritable grandeur. La question est de la plus haute importance déjà en ce qui concerne la manière d'utiliser l'histoire, et je sais par expérience combien les idées trop peu précises que j'ai à cet égard m'ont donné de tablature.

(1) A. W. Schlegel venait de terminer la traduction de *Jules César;* il en avait donné lecture, le 28 mars, à Gœthe et à Humboldt.

J'ai hâte d'avoir un morceau de Cellini, autant que possible à temps pour le numéro d'avril, mais en ce cas il faudrait que je l'eusse en main d'ici mercredi (1).

Adieu. Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés. J'ai aujourd'hui un courrier énorme ; autrement je vous écrirais plus longuement. — Sch.

294. Gœthe a Schiller.

M. de Humboldt, qui ne part que demain matin, vous fait ses meilleurs compliments, et vous prie de bien vouloir faire remettre au plus vite à destination la lettre ci-incluse.

Nous nous sommes constitués, pour passer au crible les derniers chants, en un tribunal prosodique des plus sévères, et nous les avons, dans la mesure du possible, débarrassés de leurs impuretés. Les premiers vont être très prochainement mis au net : avec leurs doubles titres, ils font très bon effet. J'espère vous les envoyer la semaine prochaine.

Vous aurez aussi avant mercredi un morceau de Cellini, qui fait douze cahiers manuscrits. Après quoi, il en restera encore environ six, et ce sera tout.

Au reste, ma vie est assez bousculée, et je n'arriverai pas à grand'chose dans la quinzaine qui vient.

Les symbolismes astrologiques que vous me communiquez sont bien étranges ; et je suis curieux de voir l'usage que vous aurez pu faire de tout cela.

J'espère pouvoir bientôt causer longuement avec vous du sujet qui nous intéresse l'un et l'autre à un si haut point. Toutes les leçons que j'ai mises à profit dans mon récent poème, je les dois aux arts plastiques. C'est qu'en effet, sur une œuvre donnée tout entière d'un coup, et qui est là, tout entière

(1) 12 avril.

réalisée, devant les yeux du corps, ce qui est en excès est infiniment plus choquant que lorsqu'il s'agit d'une œuvre qui défile par moments successifs sous les yeux de l'esprit. On en sentirait le grand bénéfice au théâtre. Par exemple, je me suis avisé récemment que sur notre théâtre, lorsqu'on a l'idée de faire usage de groupes, on ne songe jamais qu'à des groupes de caractère sentimental ou pathétique, alors qu'on peut en imaginer cent autres sortes. Ces jours passés, quelques scènes d'Aristophane me faisaient exactement l'effet de bas-reliefs, et sûrement c'est dans cet esprit qu'elles ont été conçues. En général et en particulier, le grand point, c'est que tout soit nettement tranché, qu'aucun moment ne soit identique à un autre, et, pour ce qui est des personnages, qu'ils diffèrent par des traits essentiels, tout en appartenant à une même famille.

Adieu ; travaillez bien ; sitôt que je me sentirai un peu d'entrain, je songerai à l'*Almanach*. — *Weimar, le* 8 *avril* 1797. — G.

295. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 11 *avril* 1797 (1).

Deux simples mots d'amitié. Notre petit Ernst a la petite vérole, sous une forme très virulente, et il nous a fort effrayés aujourd'hui par des spasmes épileptiformes réitérés ; nous nous attendons à avoir une nuit très agitée, et je ne suis pas sans inquiétude.

Peut-être pourrai-je vous écrire demain plus longuement, d'un cœur rassuré. Adieu. Ma femme vous envoie ses amitiés. Ayez la bonté de m'expédier le Cellini. — Sch.

(1) « 12 avril », que porte le manuscrit, est un lapsus.

296. Gœthe a Schiller.

Je souhaite vivement que le petit Ernst ait bientôt franchi la phase critique et dangereuse, et que vous retrouviez la tranquillité !

Voici Cellini ; encore un dernier petit envoi, et il aura bientôt pris congé de nous. En fouillant ce que nous a laissé l'âge des patriarches, j'ai fait une incursion dans l'Ancien Testament, et j'ai été, une fois de plus, confondu de l'extrême désordre et des contradictions qui règnent dans le Pentateuque, qui, comme chacun sait, pourrait fort bien être un ramassis de traditions écrites et orales recueillies par centaines. J'ai noté quelques assez bonnes remarques sur la marche des enfants d'Israël au travers du désert, et j'en suis venu à me poser cette question audacieuse : la grande durée de temps qu'on attribue au séjour qu'ils y ont fait ne serait-elle pas une invention postérieure? A l'occasion, je me propose de rédiger, en un petit article, les raisons qui m'ont suggéré cette idée (1).

Adieu. Mes compliments à Humboldt, à qui je vous prie de remettre la revue berlinoise que vous trouverez ci-jointe, et donnez-moi bientôt de bonnes nouvelles de vous et des vôtres. — *Weimar, le* 12 *avril* 1797. — G.

297. Schiller a Gœthe.

Notre petit Ernst va mieux, et paraît avoir franchi heureusement le moment dangereux. La variole est sortie, et les crises se sont apaisées. Ce qui a été le plus fâcheux, c'est la poussée des dents, car il

(1) Gœthe dicta, en effet, au cours du mois de mai, une assez longue dissertation qui a été conservée, et d'où il tira plus tard le petit article sur *Israël dans le désert*, qui fut inséré dans les notes au *Divan occidento-oriental.*

est sorti une dent avec le premier accès de fièvre, et une autre est sur le point de percer. Vous me croirez volontiers si je vous dis que durant ces journées, d'abord en raison du danger, et, maintenant que tout va mieux, à cause des cris du cher petit, je n'ai guère pu faire grand'chose. Et je ne puis songer à aller m'installer dans ma villa, tant que l'enfant ne sera pas définitivement rétabli.

Les découvertes que vous avez faites dans le Pentateuque sont tout à fait à mon goût. Rédigez donc les idées qui vous sont venues ; autrement, vous courriez grand risque de ne pas y revenir de sitôt. Si je me souviens bien, il vous est déjà arrivé il y a vingt et quelques années de vous batailler contre l'Ancien Testament (1). Je dois vous avouer que j'apporte une si parfaite et si définitive incrédulité à tout ce que ces documents contiennent d'éléments historiques, que vos doutes sur un point de détail me paraissent encore bien raisonnables (2). Pour moi, la Bible n'est vraie que lorsqu'elle est naïve ; partout où l'on sent dans la rédaction une intention consciente, je flaire un but et une origine postérieure.

Avez-vous déjà entendu parler d'un procédé de reproduction mécanique de peintures? On m'a envoyé dernièrement de Duisburg un travail de ce genre, une Clio, pas tout à fait grandeur nature, grisaille peinte à l'huile sur fond bleu (3). L'effet est très heureux, et, en en disposant un certain nombre côte à côte, on ferait une excellente décoration d'appartement. Si c'est un cadeau qu'on me fait, ce qui ne ressort pas nettement de la lettre d'envoi,

(1) Allusion aux *Deux importants problèmes bibliques non encore élucidés*, qui avaient paru en 1773.

(2) « Raisonnables », en français dans le texte.

(3) L'envoi provenait du fabricant Böninger de Duisburg, et de Langer, directeur du musée de Düsseldorf. La Clio fut employée à faire un écran.

j'en serai très content. Mais je n'arrive pas à bien me rendre compte de la technique du procédé.

J'ai reçu le Cellini avant-hier, mais trop tard pour pouvoir le lire jusqu'au bout avant de l'expédier ; je n'ai pu aller que jusqu'à la moitié, mais je m'y suis, cette fois encore, beaucoup amusé. J'ai surtout beaucoup aimé le pèlerinage qu'il entreprend dans sa joie de la réussite et du succès de son œuvre (1).

Humboldt me parle d'un chœur qui fait partie de votre *Prométhée;* il dit l'avoir rapporté, mais ne me l'a pas encore fait remettre (2). Il a un nouvel accès de la fièvre récurrente dont il a souffert il y a deux ans. Son second enfant en souffre également, si bien qu'il n'est personne de toute la famille Humboldt, sauf la fillette, qui ne soit malade. Et pourtant il est toujours question de grands voyages pour une date très prochaine.

Adieu ; tâchez de vous débarrasser au plus vite de toutes les affaires qui vous mangent votre temps. — *Iéna, le* 14 *avril* 1797. — Sch.

298. Gœthe a Schiller.

Je savais déjà par Humboldt (3) que votre petit Ernst était hors de danger, et je m'en étais vivement réjoui à part moi ; je vous félicite maintenant tout haut et bien sincèrement de son rétablissement.

L'oratorio (4) a été fort bien exécuté hier, et m'a suggéré bon nombre de réflexions sur les formes

(1) Après l'achèvement de son *Persée,* Benvenuto Cellini fit un pèlerinage d'action de grâces à Vallombrosa et aux Camaldules.

(2) Le *Prométhée* de Gœthe ne fut jamais achevé. Ce chœur paraît s'être perdu.

(3) Par Alexandre de Humboldt, qui était alors à Iéna, et qui avait écrit à Gœthe la veille.

(4) *Les Sept Paroles du Christ* de Haydn.

narratives de l'art. Il est vraiment dommage qu'il ne nous soit pas donné de faire en commun des expériences de ce genre ; car nous pourrions, en ce cas, faire des progrès bien plus rapides dans « l'unique chose qui importe ».

Je ferai partir lundi (1) les quatre premières muses (2) ; en même temps je travaille activement aux cinq dernières, et je suis très occupé à mettre à profit les remarques métriques de notre ami Humboldt.

Je n'ai pas cessé pour cela de suivre les enfants d'Israël dans le désert (3), et, étant donnée votre déclaration de principes, je puis espérer que l'un de ces jours-ci mon essai sur Moïse trouvera grâce à vos yeux. Mon travail critico-historico-poétique part de cette donnée fondamentale, que les livres du Pentateuque, sous la forme où nous les possédons, se contredisent et se trahissent eux-mêmes, et tout le jeu auquel je me livre consiste à discerner ce qui est humainement vraisemblable de ce qui est intentionnel et imaginé à plaisir, mais en apportant chaque fois des preuves qui établissent mon sentiment. Toutes les conjectures de cet ordre séduisent rien que par ce que l'idée a de naturel, et par la multiplicité des faits sur lesquels elle s'appuie. Il est excellent pour moi que j'aie là de nouveau, pour un peu de temps, quelque chose avec quoi j'aie plaisir, au sens propre du mot, à jouer. La poésie, entendue au sens où nous la pratiquons depuis quelque temps, est une occupation par trop sérieuse. Adieu ; jouissez de cette belle saison. — *Weimar, le* 15 *avril* 1797. — G.

(1) 17 avril.

(2) Les neuf chants d'*Hermann et Dorothée* portent les noms des neuf muses.

(3) Voir ci-dessus la lettre 296.

299. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 18 *avril* 1797.

Je viens de me soustraire enfin à la présence, pesante comme le plomb, du sieur Bouterweck (1), que j'ai péniblement subie quelques heures durant. Je m'attendais à me trouver du moins en présence d'un fat un peu drôle, et c'est tout au contraire un des pauvres diables les plus lamentables et les plus assommants que j'aie rencontrés depuis longtemps. Il a été aussi à Weimar, mais il m'a dit n'être pas parvenu à vous voir, ce que j'ai compris de reste. Triste spectacle, que de voir de près cette sorte d'individus qui sont quelque chose aux yeux du public, et qui s'épuisent à masquer sous des dehors de personnages compétents leur impuissance précoce et leur nullité.

Voici par exemple notre Woltmann, qui ne trouve pas une ligne à louer dans ce qu'écrivent les autres, et que personne au monde ne peut se flatter de contenter. Eh bien ! je viens justement de feuilleter son *Histoire de l'humanité*, qui a paru tout récemment (2). Non, vraiment, c'est une abomination, et vous n'imagineriez pas pareille impudence et pareille niaiserie, unies à tant de déraison. Ce livre est un défi à la philosophie aussi bien qu'à l'histoire, et on ne saurait vraiment dire, des deux, laquelle il malmène le plus. Mais je paierais vraiment cher pour qu'il n'eût pas été écrit, car, s'il vient malheureusement à tomber entre des mains qu'il ne faut pas, nous en serons tous ridiculisés (3).

Je n'ai toujours pas fait grand progrès dans mon

(1) Fr. Bouterweck, le philosophe esthéticien de Göttingen, avait déjà été pris à partie, à mots couverts, dans les xénies.

(2) L'*Introduction à l'histoire ancienne de l'humanité* de Woltmann, parue à Iéna en 1797.

(3) Woltmann était du nombre des membres fondateurs du comité de rédaction des *Heures*.

travail : l'inquiétude qui a régné dans ma maison, où il n'est pas possible de s'isoler, m'en a trop fortement distrait. Mais aujourd'hui l'éruption du petit va son train, normalement et sans incidents, bien qu'elle soit très forte. J'espère aller habiter ma villa d'ici quatre jours, et alors, ma première tâche sera, avant de m'y remettre, de rédiger tout au long et avec détail le scénario poétique de mon *Wallenstein*. C'est pour moi l'unique manière de m'assurer vraiment qu'il fait un ensemble continu, que tout s'enchaîne d'un bout à l'autre avec précision. Aussi longtemps que je me bornerai à porter mon sujet dans ma tête, je puis craindre qu'il n'y subsiste des lacunes ; une rédaction explicite les rend manifestes. Je vous communiquerai alors cette narration détaillée, ce qui nous permettra d'échanger là-dessus nos idées.

Je vous félicite d'avoir expédié à l'imprimerie les quatre premières muses. C'est vraiment chose admirable que la rapidité avec laquelle la nature a fait éclore cette œuvre, et que le soin et le scrupule que l'art a apportés à l'élaborer.

Adieu, et jouissez de ces belles journées. Je me réjouis plus que je ne puis dire à la pensée que dorénavant je pourrai, moi aussi, goûter à l'air libre jusqu'au moindre rayon de soleil. Il y a quelques jours, je me suis risqué à aller jusqu'à ma villa, à pied, et par un assez long détour.

Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments. — Sch.

300. Gœthe a Schiller.

J'ai une satisfaction toute particulière à vous savoir soulagé des inquiétudes que vous donnait votre fils, et j'espère que son rétablissement se poursuivra sans encombres. Félicitez-en bien cordialement votre chère femme de ma part.

Je n'ai pas vu le sieur Bouterweck, et je ne suis pas fâché que cette sorte d'hommes me fassent grâce de leurs visites.

J'étudie en ce moment, à toute allure, l'Ancien Testament et Homère, et je lis alternativement l'*Introduction* d'Eichhorn (1) au premier et les *Prolégomènes* de Wolf au second. Il me vient au cours de cette étude les plus frappantes illuminations, qui fourniront une ample matière à nos entretiens à venir.

Oui, rédigez le plus tôt possible votre scénario de *Wallenstein*, et communiquez-le moi. Parallèlement à mes présentes études, j'aurai grand plaisir à y réfléchir à loisir, et, pour vous-même, il est très utile que vous le mettiez sur pied.

Je ne veux pas tarder à vous faire part d'une idée qui m'est venue touchant l'épopée. Comme les poèmes de ce genre sont destinés à être écoutés dans le plus parfait état de sérénité et tout à l'aise, il est naturel que la raison réclame ici satisfaction d'une manière plus impérieuse peut-être que lorsqu'il s'agit de tout autre genre poétique, et j'ai été précisément très frappé, cette fois, à la lecture que je viens de faire de l'*Odyssée*, de voir combien il y était rigoureusement satisfait à ces exigences de l'entendement. Or, si l'on examine d'un peu près ce qu'on nous raconte des travaux qu'y ont consacrés les grammairiens et les critiques de l'antiquité, il saute aux yeux que ces hommes étaient des logiciens, qui ne se sont pas reposés tant qu'ils n'ont pas eu mis ces grandes œuvres en un parfait accord avec leur manière de se représenter les choses. Ainsi — et c'est ce que Wolf s'applique à prouver — nous devons aux Alexandrins notre Homère sous la forme où nous le possédons, ce qui oblige à envisager ces poèmes sous un tout autre jour.

(1) L'*Introduction à l'Ancien Testament* d'Eichhorn, qui avait paru de 1780 à 1783, était alors le manuel classique d'exégèse de l'Ancien Testament.

Encore une remarque de détail. Un certain nombre de vers qui se rencontrent chez Homère, et qu'on s'accorde à tenir pour absolument impossibles et pour interpolés tardivement, sont tout à fait analogues à quelques vers que j'ai moi-même intercalés dans mon poème, une fois qu'il a été terminé, en vue de rendre l'ensemble plus clair et plus intelligible, et de préparer en temps utile des événements ultérieurs. Je suis très curieux de voir quelles additions ou quelles suppressions je me trouverai tenté de faire subir à mon poème une fois que je serai parvenu au terme de mes études présentes ; en attendant, qu'il aille au public sous sa première forme.

Une des particularités essentielles du poème épique, c'est qu'il lui arrive constamment de faire un pas en avant, puis un pas en arrière, d'où suit que tout motif qui tend à retarder l'action a un caractère épique. Mais il ne faut pas que ces motifs aillent jusqu'à être, au sens exact du mot, des obstacles, ce qui est de règle dans le drame.

S'il se vérifiait que cette loi du retard, à laquelle les deux poèmes homériques obéissent à satiété, et qui a également commandé le plan de mon poème, fût vraiment fondamentale et inéluctable, il y aurait lieu d'en conclure que tout plan qui se développerait d'une allure rectiligne depuis le commencement jusqu'à la fin serait à rejeter délibérément, ou tout au moins devrait être rangé dans un genre narratif inférieur. Le scénario de mon second poème (1) souffre de ce défaut, si c'en est un, et je me garderai bien d'en écrire un seul vers tant que nous n'aurons pas tiré cette question au clair. Ce principe me paraît extraordinairement fécond. S'il est juste, il nous réserve de grands progrès, et je suis bien volontiers disposé à tout lui sacrifier.

Il me semble que, pour le drame, c'est exacte-

(1) *La Chasse*. Voir ci-dessus la note de la lettre 283.

ment l'inverse qui est le vrai ; — mais je reviendrai là-dessus prochainement. Adieu. — *Weimar, le* 19 *avril* 1797. — G.

301. Schiller a Gœthe.

J'aurais aimé répondre longuement à votre dernière lettre, qui m'a donné beaucoup à réfléchir, mais j'en suis empêché par une affaire qui vient à l'improviste me prendre tout mon après-midi. Il faut donc que je me borne, pour aujourd'hui, à quelques mots.

De ce que vous me dites, il ressort pour moi, avec une évidence croissante, que l'indépendance des parties constitue un des traits essentiels du poème épique. Le but que se propose le poète épique, c'est la pure et simple vérité, qu'il va chercher jusqu'au plus profond : il se borne à nous peindre l'être constant et tranquille des choses et leurs effets en fonction de leurs natures propres, et il réalise donc sa tâche à tout moment de sa démarche. C'est pourquoi nous ne mettons pas la moindre hâte à courir précipitamment vers quelque but, et nous nous arrêtons au contraire complaisamment à chaque pas. De la sorte, il entretient en nous la parfaite liberté de notre sensibilité, et, en nous plaçant dans une condition qui est pour nous si avantageuse, il se crée à lui-même une tâche d'autant plus difficile, car nous réclamons de lui sans réserve la satisfaction de toutes les exigences qui jaillissent de l'intégrité et de l'activité multipliée et constamment ramassée de nos propres énergies spirituelles. Tout à l'opposé, le poète tragique nous ravit l'autonomie de notre sensibilité, et, par là-même qu'il dirige et concentre à son gré dans une direction unique toutes nos forces actives, il simplifie infiniment sa propre tâche, et se donne à lui-même une position privilégiée, à notre détriment.

Votre idée de l'allure retardatrice du poème épique me paraît tout à fait lumineuse. Mais je ne saisis pas bien, d'après ce que je sais de votre nouvelle épopée, pourquoi cette qualité lui ferait défaut.

J'attends avec une vive curiosité la suite de vos inductions, en particulier pour ce qui concerne le drame. En attendant, je vais songer plus mûrement à ce que vous m'avez dit jusqu'à présent.

Adieu. Mon petit patient continue de bien se comporter en dépit du mauvais temps. Ma femme vous envoie ses compliments cordiaux. — *Iéna, le* 21 *avril* 1797. — Sch.

302. Gœthe a Schiller.

Je vous remercie de me communiquer les réflexions que vous poursuivez au sujet de la poésie épique ; et j'espère que bientôt vous serez en mesure d'en déduire systématiquement les caractères et l'essence, à votre manière, dans une suite logique bien ordonnée. Voici en attendant quelques conjectures qui me sont venues à l'esprit.

J'ai cherché à ramener la loi du retard à une loi plus générale, et j'ai cru découvrir qu'elle était un cas particulier de celle qui veut que, pour qu'un poème soit bon, on en connaisse — et qu'on en connaisse nécessairement — le dénouement, et que tout l'intérêt réside uniquement dans le *comment.* En conséquence, la curiosité ne jouerait aucun rôle en ce qui concerne une œuvre de cette qualité, et sa fin se trouverait réalisée, ainsi que vous le remarquez, à chaque moment de son développement.

L'*Odyssée* obéit à cette loi du retard jusque dans ses moindres détails, mais, en revanche, on nous y donne peut-être à cinquante reprises l'assurance expresse que tout, au bout du compte, finira bien. Cette profusion de préavis et de prophéties qui ont

pour objet d'anticiper le dénouement font, à ce qu'il me semble, contrepoids à l'éternel retard qui l'éloigne. Dans mon *Hermann*, l'originalité caractéristique du plan a pour conséquence d'engendrer cet élément d'attrait particulièrement piquant qu'au moment où tout paraît dénoué et terminé, une sorte de mouvement rétrograde ouvre en quelque sorte un nouveau poème.

Il en résulte que le poème épique a ce grand avantage que son exposition, si longue soit-elle, n'est, à aucun degré, une gêne pour le poète, et qu'il lui est même loisible de l'intercaler au cœur même de son œuvre, ainsi qu'a fait avec beaucoup d'art le poète de l'*Odyssée*. Et il n'est pas douteux que ce retour en arrière ne soit fécond en heureux effets. Au contraire, la raison pour laquelle, à mon sens, l'exposition est pour le dramaturge d'une exécution délicate, c'est précisément qu'on réclame de lui un mouvement ininterrompu en un sens unique, ce qui me porterait à soutenir que le meilleur sujet dramatique est celui où l'exposition fait corps, à la place qui lui revient, avec le développement de l'action.

Si vous voulez bien que je retourne maintenant à mon point de départ, je proposerais à votre réflexion critique les points que voici :

Mon nouveau sujet (1) ne renferme pas le moindre épisode qui retarde l'action ; tout y marche, du commencement à la fin, en ligne droite, mais il a cette particularité qu'après qu'on s'est mis en grands frais et qu'à grand renfort de sages et prudentes combinaisons on y a étalé un grand déploiement de forces, le développement de l'action se produit dans un sens opposé à celui que faisait prévoir ce luxe de préparations, dans un sens qui, pour être inattendu, n'en est pas moins naturel. Or, la question

(1) *La Chasse.*

est de savoir si un plan qui offre ce caractère peut prétendre à être qualifié d'épique — étant donné qu'il obéit à cette loi générale qui veut que tout l'intérêt véritable réside dans le *comment*, et non dans la matérialité des événements — ou s'il ne convient pas au contraire de ranger un poème bâti sur ces données dans une catégorie secondaire de poèmes narratifs. A vous, mon cher ami, d'examiner maintenant comment ces idées morcelées et cursives pourraient être approfondies et enchaînées. Rien ne me passionne, à l'heure qu'il est, plus que les caractères spécifiques des sujets et leur aptitude à se prêter à telle forme poétique. J'ai commis dans ma vie tant d'erreurs en cette matière, que je voudrais une bonne fois tirer toute cette question au clair, afin d'éviter du moins dans l'avenir d'avoir encore à en pâtir. Pour être plus explicite, je vous enverrai prochainement le sommaire de mon nouveau sujet.

J'en viens maintenant à quelques points de vos précédentes lettres.

L'*Histoire de l'humanité* de Woltmann (1) est, je le reconnais, un ouvrage bien bizarre. L'avant-propos échappe totalement à ma compétence, je n'ai pas d'opinion sur la manière dont il parle de l'Égypte, mais je trouve inconcevable qu'ayant à traiter l'histoire d'Israël, il se borne à considérer l'Ancien Testament, tel que nous l'avons, sans l'ombre de critique, comme une source authentique de renseignements positifs sur les événements. Tout son travail est bâti sur le sable, ce qui est prodigieux quand on songe que l'*Introduction* d'Eichhorn (2) est vieille aujourd'hui de dix ans, et que les travaux de Herder portent leurs fruits depuis plus longtemps encore (3). Et je ne veux même pas

(1) Voir ci-dessus la lettre 299.
(2) Voir ci-dessus la lettre 300.
(3) Gœthe fait allusion à l'ouvrage de Herder sur *le Plus*

parler des ennemis systématiquement malveillants de ces antiques documents.

La fabrique de Duisburg, qui m'a envoyé à moi aussi un spécimen de son savoir-faire (1), est une entreprise curieuse, qui a tout ce qu'il faut pour remplir d'aise nos bons amis du *Journal des modes* (2). Il est fallacieux de prétendre faire croire que ce genre de travail est exécuté à la machine, et c'est ce que les Anglais ont tenté jadis déjà de nous faire accroire avec leur société polygraphique. La machine n'y est absolument pour rien, sauf que tous les préparatifs sont exécutés, avec le plus grand soin et par quantités, au moyen d'un certain nombre de procédés mécaniques auxiliaires, ce qui entraîne de grands frais ; mais les figures n'en sont pas moins peintes à la main. Au lieu que, dans les copies ordinaires, un seul homme fait tout, ici, c'est l'œuvre collective d'un grand nombre de mains. On commence par préparer avec le plus grand soin la toile cirée qui sert de fond, après quoi l'on y place la figure, vraisemblablement découpée dans du fer-blanc. Cela fait, on badigeonne attentivement au moyen de quelque autre couleur l'espace demeuré libre, on charge ensuite quelques peintres d'ordre subalterne de peindre la figure, ce qui se fait également par grandes quantités, et finalement le plus habile d'entre eux retouche les contours et donne le dernier coup de fion à l'ouvrage. Ils ont des procédés très ingénieux pour empêcher qu'on distingue les coups de pinceau, et emploient toutes sortes de trucs pour nous faire croire que l'image a été imprimée. Langer, qui est inspecteur au musée de

antique document de l'espèce humaine, qui avait paru de 1774 à 1776.

(1) Voir la lettre 297.

(2) C'est-à-dire Böttiger, dont Gœthe attira, en effet, l'attention sur ce procédé par une lettre du 26 avril, sans d'ailleurs obtenir qu'il en parlât dans son journal.

Düsseldorf, et qui est un brave homme qui sait son métier, est intéressé dans l'affaire, et il se peut fort bien qu'ils parviennent à soutirer l'argent du public. Seulement, je ne vois pas bien de quelle utilité peuvent être leurs produits. Ils ne sont pas assez bons pour mériter d'être encadrés et accrochés, et il y a de très grandes difficultés à employer des tableaux tout achevés pour en faire des revêtements qui fassent corps avec les murs. Ce que je verrais encore de mieux, ce seraient des battants de portes. En revanche, il faut reconnaître que la minutie tout anglaise de l'exécution mérite tous les éloges. Il faut attendre de voir ce que cela donnera.

Je souhaite qu'il vous soit bientôt possible d'aller habiter votre villa, et que vous ayez la tranquillité à tous égards.

Faites mes meilleures amitiés à votre chère femme, ainsi qu'à Humboldt, à qui je souhaite un prompt rétablissement. — *Weimar, le* 22 *avril* 1797. — G.

303. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 25 *avril* 1797.

Il me paraît incontestable que la clause du « retardement » est en effet un corollaire d'une loi plus générale de l'épopée, à laquelle d'autres moyens encore permettent sans doute de donner satisfaction. Et je crois bien aussi qu'il existe deux manières de retarder, dont l'une dérive de la nature du chemin parcouru, et l'autre du rythme de l'allure, et que cette dernière, si je ne me trompe, est donc fort bien compatible avec un chemin parfaitement rectiligne, et par conséquent avec une ligne de développement de l'ordre de celle de votre nouveau poème.

Pourtant je préférerais ne pas formuler cette loi plus générale de l'épopée en des termes exactement identiques aux vôtres. Votre formule, « que tout

l'intérêt véritable réside dans le *comment*, et non dans la matérialité des événements, etc. », me paraît trop générale, et pourrait, me semble-t-il, s'appliquer à n'importe quel genre poétique ayant pour matière des faits positifs et réels. Si vous voulez me permettre de vous dire brièvement ma pensée à ce sujet, la voici. Tous deux, le poète épique et le poète dramatique nous représentent une action, à cette différence près que, pour celui-ci, l'action est le but, au lieu que pour celui-là elle n'est qu'un simple moyen en vue de réaliser une fin esthétique absolue. Partant de ce principe, je me rends parfaitement compte des raisons pour lesquelles le poète tragique est tenu de procéder avec plus de rapidité et par une voie plus directe, et des raisons pour lesquelles le poète épique trouve mieux son compte à une allure ralentie et indécise. Il en résulte aussi, à mon sens, que le poète épique fait bien de s'abstenir des sujets qui, par eux-mêmes, sont de nature à émouvoir fortement la sensibilité, qu'il s'agisse de curiosité ou de sympathie, en d'autres termes des sujets où l'action a par elle-même à un trop haut degré l'intérêt d'une fin pour accepter le rôle et la portée limitée d'un simple moyen. Je vous avoue que je crains un peu qu'il n'en soit ainsi de votre nouveau poème, bien que je sache qu'on peut faire confiance dans la mesure de ce qui est humainement possible à la maîtrise poétique souveraine avec laquelle vous savez dominer votre matière.

La manière dont vous vous proposez de développer votre action me paraît mieux convenir à la comédie qu'à l'épopée. Tout au moins, vous aurez fort à faire pour lui ôter ce qu'elle a de surprenant, de déconcertant, et qui n'est pas tout à fait à sa place dans l'épopée.

Je suis très impatient de lire votre plan détaillé. Ce qui m'inquiète un peu, c'est que Humboldt ait eu la même impression que moi, avant que nous

cussions échangé un seul mot à ce sujet. Il estime que ce qui manque à votre plan, c'est une action épique ayant pour agents des individus. Lorsque vous m'en avez parlé pour la première fois, je n'ai cessé, moi aussi, de m'attendre à voir apparaître enfin l'action proprement dite ; tout ce que vous me racontiez me faisait l'effet de n'être toujours que l'entrée en matière et le milieu où allait se développer l'action entre quelques personnages saillants, et, au moment où il m'a semblé que cette action allait enfin surgir, vous aviez terminé. Non que je ne conçoive pas fort bien que les sujets du genre du vôtre supposent que l'on se détourne des individus pour s'attacher surtout à la masse et à un ensemble, puisqu'en réalité le héros, ici, c'est l'intelligence raisonnante, dont la portée s'étend beaucoup plus à ce qu'elle embrasse qu'elle ne s'applique à elle-même.

Au reste, qu'il en soit comme il voudra du caractère épique de votre nouveau poème, ce qui est certain, c'est que, comparé à votre *Hermann*, ce sera de toutes façons un autre genre, et si *Hermann et Dorothée* devait être considéré comme un type authentique, non pas seulement d'une *espèce* épique, mais bien du *genre* épique tout entier, il s'en faudrait logiquement d'autant que le nouveau poème fût proprement une épopée. Or, ce qui vous préoccupait, c'était précisément de savoir si *Hermann* représente simplement une espèce épique, ou au contraire le genre épique lui-même, et nous voici ramenés à la question.

Je dirais volontiers que votre nouveau poème est comico-épique, à la condition qu'on se dégage entièrement de la façon vulgaire, étroite et empirique d'entendre la comédie et le poème héroï-comique. Je me le représente comme étant à peu près, par rapport à la comédie, ce qu'est votre *Hermann* par rapport à la tragédie, j'entends, sous cette réserve,

que celui-ci se rapproche davantage de la tragédie par la matière, et l'autre de la comédie par la forme.

Mais il faut que j'aie d'abord vu votre plan, pour vous en dire davantage.

Que pensez-vous des bruits de paix de Ratisbonne (1)? Si vous avez quelques renseignements précis, faites-nous en part. Adieu ; portez-vous bien. — Sch.

Ce que vous appelez « le meilleur sujet dramatique, celui où l'exposition fait corps avec le développement de l'action », se trouve réalisé par exemple dans la *Comédie des erreurs* de Shakespeare. Je ne connais rien d'analogue dans le genre tragique, encore qu'*Œdipe roi* approche de cet idéal à un degré surprenant. Mais je concevrais fort bien des sujets tragiques où l'exposition servirait immédiatement à faire progresser l'action. Ainsi, pour ne pas aller chercher plus loin, *Macbeth* rentre dans cette définition, et il m'est permis d'ajouter aussi *les Brigands*.

Quant au poète épique, j'irais volontiers jusqu'à dire que l'exposition n'est en aucune matière son affaire, du moins pas au sens où elle est l'affaire du dramaturge. Comme il n'a nullement la hâte qu'a celui-ci de nous précipiter vers un but, le début et la fin sont infiniment plus près d'être égaux en dignité et en importance, et il est nécessaire que l'exposition sache nous intéresser, non pas comme un moyen qui prépare autre chose, mais en raison de sa propre valeur. Je suis porté à croire qu'à cet égard le poète dramatique a droit à beaucoup plus d'indulgence : pour cette raison même que son but propre est dans le développement de l'action et dans son dénouement, il est équitable de lui permettre de n'attacher à son début que l'importance

(1) La guerre de la première Coalition venait de prendre fin le 18 avril, par la signature des préliminaires de Leoben.

qu'on accorde à un moyen. La catégorie logique sous laquelle il se range, c'est celle de la cause, alors que le poète épique obéit à la catégorie de la substance ; chez le premier, tel élément peut, et peut à juste titre, n'être là que comme la cause d'autre chose, au lieu qu'ici il est nécessaire que chaque détail vaille pour lui-même, et par lui seul.

Je vous remercie des explications que vous me donnez au sujet de la technique du procédé de Duisburg ; tout cela restait pour moi profondément mystérieux. Si c'était autrement réalisable, je serais ravi d'avoir une chambre décorée au moyen de figures de ce genre.

J'espère demain enfin pouvoir me transporter dans ma villa. Le petit est définitivement rétabli, et il semble que la maladie ait encore affermi sa santé.

Humboldt est parti aujourd'hui (1) ; il se passera bien des années avant que je le revoie, et, quoi qu'il arrive, il n'y a pas lieu d'espérer que nous nous retrouvions jamais l'un l'autre tels que nous nous quittons. Voilà donc encore une relation qu'il faut considérer comme finie sans retour, car deux années vécues dans des conditions si différentes apporteront de bien grands changements et en nous-mêmes et en ce qui est entre nous.

304. Gœthe a Schiller.

Les bruits de paix sont vrais. Au moment même où les Français rentraient dans Francfort et étaient encore aux prises avec les Autrichiens, un courrier est venu apporter la nouvelle de la paix ; les hostilités furent aussitôt suspendues, et les généraux de l'une et de l'autre armées dînèrent avec le bourg-

(1) G. de Humboldt partait pour Berlin, Dresde et Vienne ; puis il se rendit à Paris, où il fit un long séjour.

mestre, à la Maison rouge (1). Les Francfortois ont donc eu du moins, pour leur argent et pour leurs souffrances, un coup de théâtre comme l'histoire n'en a guère vu d'autres, et voici donc que nous-mêmes nous aurons vécu cette grave époque. Nous allons voir quel profit les individus et l'humanité vont tirer de ce changement apporté à la face du monde.

Je suis en plein accord avec vous sur tout ce que votre lettre de ce jour me dit du drame et de l'épopée ; et d'ailleurs, c'est maintenant pour moi une vieille habitude, que vous me traduisiez et m'expliquiez mes propres rêves. Je n'ai rien à ajouter de mon cru, et je n'ai plus qu'à vous expédier ou à vous porter moi-même mon plan. Il s'y trouvera des points fort délicats dont il importe que nous nous entretenions, et dont j'aime mieux ne rien vous dire quant à présent en termes généraux. Si nous venons à reconnaître que le thème n'est pas proprement épique, tout en ayant à plus d'un point de vue sa valeur et son intérêt, il faudra voir quelle autre forme il sera opportun de lui donner. Adieu, jouissez de votre jardin, et du rétablissement du petit.

J'ai passé avec Humboldt (2) de bonnes journées agréables et utiles ; grâce à sa présence, mes études d'histoire naturelle se sont réveillées de leur hivernage ; puissent-elles ne pas se laisser glisser à présent au sommeil du printemps. — *Weimar, le* 26 *avril* 1797. — G.

Je ne puis pourtant pas me retenir de vous poser encore une question au sujet de notre affaire dramatico-épique. Que pensez-vous des propositions suivantes :

(1) A l'hôtel de ville.

(2) Alexandre de Humboldt avait séjourné à Weimar du 19 au 25 avril.

Dans la tragédie, il est possible, il est nécessaire que la fatalité domine et règne souverainement, — la fatalité, je veux dire, ce qui revient au même, le caractère immuable du personnage, qui le mène aveuglément dans telle ou telle direction ; il faut qu'elle ne le conduise jamais à son but, mais qu'au contraire elle le détourne constamment de son but ; le héros ne doit pas être maître de sa raison ; la raison ne doit intervenir, dans la tragédie, que chez des personnages secondaires, et uniquement au désavantage (1) du héros principal, etc.

Dans l'épopée, c'est exactement l'inverse : il n'est d'autres agents épiques que la raison, comme dans l'*Odyssée*, ou qu'une passion qui tend vers une fin et qui la réalise, comme dans l'*Iliade*. L'expédition des Argonautes, pour autant qu'elle est une simple aventure, n'est pas épique.

305. Gœthe a Schiller.

Hier, tandis que je songeais à la fable de mon nouveau poème, en vue de l'esquisser à votre intention, j'ai été repris d'un grand amour tout particulier pour cette œuvre, et, après tout cet échange de vues que nous venons de faire à son occasion, c'est là un préjugé qui est en sa faveur. Or, comme je sais fort bien que je n'achève jamais quoi que ce soit dont j'aie confié ou révélé le plan à qui que ce soit, j'aime mieux ajourner encore le moment où je vous communiquerai celui-ci ; bornons-nous à discuter la question dans sa généralité, et je pourrai, à part moi, contrôler ce qui m'occupe à la lumière des conclusions auxquelles nous aurons abouti. Si, après cette épreuve, je constatais que je n'en ai perdu ni le courage ni l'envie, je me mettrais à l'exécution, et, une fois achevée, nous y

(1) « Désavantage », en français dans le texte.

trouverions à coup sûr plus ample matière à réflexion que dans un simple avant-projet ; si au contraire je me trouvais amené à en désespérer, il serait toujours temps d'en produire simplement le plan.

Connaissez-vous l'article de Schlegel (1) sur le poème épique, dans le onzième numéro de la revue *Allemagne* de l'an passé? Lisez-le donc. C'est chose singulière qu'en tête bien faite qu'il est, il prenne la bonne voie, et qu'immédiatement il se barre à lui-même sa route. De ce que le poème épique ne peut posséder l'unité dramatique, de ce qu'il est impossible de constater du premier coup dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* une unité de ce genre et qu'il trouve le moyen, sur la foi des théories nouvelles, de les faire plus morcelées et plus incohérentes qu'elles ne le sont en réalité, il résulterait, à l'en croire, que le poème épique serait parfaitement dénué d'unité, et n'en aurait même nul besoin, — ce qui revient à dire, à mon sens, qu'il cesserait d'être un poème. Et voilà ce qui s'appelle des idées pures, sans qu'on s'avise seulement qu'elles sont en contradiction avec l'expérience la plus élémentaire, si l'on veut bien prendre la peine d'ouvrir vraiment les yeux. Car l'*Iliade* et l'*Odyssée*, à supposer même qu'elles aient passé par les mains de milliers de poètes et de rédacteurs (2), montrent précisément la tendance impérieuse qui contraignait poètes et critiques à vouloir à tout prix atteindre à l'unité (3). Et, au bout du compte, toute cette nouvelle argu-

(1) De Frédéric Schlegel ; l'article était intitulé : *De la poésie homérique, considérée du point de vue des recherches de Wolf*.

(2) « Rédacteurs », en français dans le texte.

(3) Dans une première copie de cette lettre se plaçait à cet endroit la phrase suivante, que Gœthe sacrifia lorsqu'il dicta le texte définitif de la lettre : « Aristote, à qui ces messieurs ont volontiers la prétention d'en remontrer, et que je me propose de relire ces jours-ci, me paraît y avoir vu beaucoup plus clair qu'eux. »

mentation de Schlegel n'a d'autre objet que de venir appuyer l'hypothèse de Wolf, qui n'a que faire d'une aide pareille. Car, de ce que ces grands poèmes ne se seraient constitués que petit à petit et n'auraient pu parvenir à réaliser une unité complète et parfaite (et encore sont-ils peut-être l'un et l'autre beaucoup plus parfaitement organisés qu'on ne se l'imagine), il ne suivrait pourtant nullement que, de sa nature, un poème qui appartient à ce genre ne puisse ni ne doive en aucune manière être achevé, être parfait, être un.

De tout notre échange de réflexions sur ce sujet, j'ai rédigé un petit mémoire en faisant usage de vos lettres, mais continuez pourtant d'approfondir la question ; elle est pour nous aujourd'hui, du double point de vue de la théorie et de la pratique, de la plus haute importance.

Je viens de relire (1) avec la plus grande satisfaction la *Poétique* d'Aristote : c'est une belle chose que la raison au plus haut degré de sa manifestation. Il est merveilleux de voir à quel point Aristote s'attache uniquement à l'expérience, ce qui lui prête, si l'on veut, un caractère un peu trop positif et réaliste, mais communique en revanche d'autant plus de fermeté à sa démarche. C'est ainsi par exemple que j'ai eu grand plaisir à voir avec quelle largeur d'esprit il prend la défense des poètes contre les arguties et les minuties de la critique, avec quelle sûreté il va toujours uniquement droit à ce qui est essentiel, et quelle tolérance il montre pour tout le reste, au point qu'en plus d'un passage j'en ai ressenti une véritable surprise. Mais aussi, toute sa conception de la poésie, et surtout des aspects qui l'intéressent plus particulièrement, est si pénétrante et si vivifiante, que je compte bien y revenir bientôt, ne fût-ce qu'en raison de quelques passages impor-

(1) Les 27 et 28 avril, d'après son journal.

tants qui ne sont pas parfaitement clairs, et dont j'aimerais à mieux préciser le sens. Il est regrettable qu'en ce qui concerne le poème épique il ne s'y trouve pas la moindre indication dans le sens qui nous préoccupe.

Je vous envoie ci-joint les deux dernières strophes d'un poème, *la Fleuriste sentimentale* (1). C'est, dans mon intention, un pendant aux *Muses et aux Grâces dans la Marche;* peut-être sera-t-il moins bien réussi, précisément parce que c'est un pendant.

J'arrive maintenant seulement à me remettre de la dispersion du mois passé, je mets ordre à diverses affaires urgentes, et je m'en débarrasse de manière à être mon maître en mai. Si je le puis alors, j'irai vous voir. Adieu ; portez-vous bien d'ici là. — *Weimar, le* 28 *avril* 1797. — G.

306. Schiller a Gœthe.

Je venais à peine, ce soir, de m'asseoir à ma table pour répondre à vos deux chères lettres, lorsque je me suis trouvé interrompu par la visite du prince de Rudolstadt, qui est ici pour faire inoculer ses enfants, et j'en ai à peine fini avec lui, que survient Humboldt (2). Il est dix heures du soir, et je ne puis que vous envoyer mes amitiés. Je vous écrirai plus longuement dimanche soir (3). Adieu. — *Iéna, le* 28 *avril* 1797. — Sch.

(1) Ce petit poème humoristique, auquel l'installation de Schiller dans sa villa donnait une actualité plaisante, ne fut publié qu'en 1827, sous le titre : *Parc privé (Hauspark).*

(2) Alexandre de Humboldt.

(3) 30 avril ; mais Gœthe arriva à Iéna le 29, et y passa les journées du 29 et du 30.

307. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 2 *mai* 1797.

C'est de ma villa que je vous adresse mes amitiés : j'y suis entré aujourd'hui. Je suis environné d'un beau paysage, le soleil se couche doucement, et les rossignols chantent. Tout ce qui m'entoure m'emplit de sérénité, et cette première soirée que je passe sur un sol qui est ma propriété est du plus favorable augure.

Mais aussi c'est tout ce que je suis en état de vous écrire aujourd'hui ; car l'installation m'a mis la tête sens dessus dessous. J'espère pouvoir enfin me remettre demain avec un véritable entrain à mon travail, et n'en plus bouger.

Vous me feriez grand plaisir si vous pouviez m'envoyer le livret de *Don Juan* (1). Je songe à en faire une ballade (2), et, comme je ne connais la légende que par ouï-dire, j'aimerais pourtant bien voir comment le sujet a été traité.

Adieu. Je me réjouis de tout cœur d'avoir bientôt encore quelque temps de vie commune avec vous. — Sch.

308. Gœthe a Schiller.

J'ai commencé hier à dicter des parties de mon *Moïse* (3). Güssefeld demande, pour dessiner une carte du format petit in-folio, quatre louis d'or, et se charge de la faire graver à Nuremberg moyennant deux carlins environ. Si vous estimez que le jeu en vaille la chandelle, je ferai immédiatement le nécessaire, car il faudra toujours bien quelques mois pour

(1) Le *Don Juan* de Mozart.

(2) Il ne l'acheva jamais ; les fragments posthumes en ont été publiés.

(3) Voir ci-dessus la lettre 296.

que la carte soit prête. Mon article peut fort bien venir à point, d'autant que ces temps-ci les théologiens eux-mêmes se mettent à battre publiquement en brèche la chronologie biblique, et à subodorer partout des années interpolées en vue d'arrondir les cycles dont on avait besoin.

Ci-joint l'Aristote ; je souhaite que vous y preniez beaucoup de plaisir, et je ne veux pas vous en dire davantage aujourd'hui. — *Weimar, le* 3 *mai* 1797. — G.

Je vous envoie aussi la deuxième partie de Vielleville (1) et le *Don Juan* que vous désirez avoir. L'idée d'en tirer une romance me paraît très heureuse. Traité poétiquement par vous, dans la manière qui est la vôtre, et placé ainsi en un nouveau relief, le sujet que tout le monde connaît fera fort bon effet.

Je vous félicite de votre nouveau logement, et je courrai vous y rendre visite sitôt que je le pourrai. — G.

309. Schiller a Gœthe.

Je suis très content d'Aristote, — et non pas seulement de lui, mais aussi de moi-même : ce n'est pas chose ordinaire que d'avoir pu lire un homme pareil, tête rassise et froid législateur, sans y perdre sa paix intérieure. Cet Aristote est vraiment un redoutable juge d'enfer pour quiconque prétend, soit se tenir servilement attaché à la forme extérieure, soit s'affranchir de toute forme : le premier ne manquera pas de se sentir précipité dans de perpétuelles contradictions par tant d'indépendance d'esprit et d'intelligence, — car il saute aux yeux qu'il attache infiniment plus d'importance à ce qui est essentiel qu'à toutes les questions de forme extérieure, — et, pour ce qui est du second, il sera

(1) Voir ci-dessus la lettre 275.

infailliblement épouvanté par la rigueur avec laquelle, de l'idée du genre poétique et plus spécialement de la tragédie, il déduit les lois immuables de leur structure. C'est maintenant seulement que je comprends qu'il ait donné tant de fil à retordre à ses commentateurs français, et aux poètes et aux critiques de France ; et il leur a du reste toujours inspiré la terreur que la verge inspire aux gamins. Shakespeare, qui ne se prive pas de pécher contre lui, aurait fait bien meilleur ménage avec lui que toute la tragédie française.

Malgré tout, je suis très content de ne pas l'avoir lu plus tôt : j'y aurais perdu tout le très grand plaisir et tout le profit qu'il me procure aujourd'hui. Il faut, si l'on veut le lire utilement, posséder préalablement des vues très claires sur les idées fondamentales ; pour qui n'est pas déjà familiarisé avec le sujet qu'il traite, il y aurait sûrement danger à prendre conseil de lui.

Mais il est évident qu'il ne faut pas songer à le comprendre pleinement, ni à lui rendre pleine justice. Sa conception de la tragédie dérive tout entière d'observations personnelles : il a sous les yeux toute une foule de tragédies réellement mises à la scène, que nous n'avons plus sous les yeux ; il raisonne en prenant pour base cette expérience, et les assises de son jugement nous échappent en majeure partie. Il ne lui arrive pour ainsi dire jamais de partir de l'idée abstraite, et presque toujours il prend son point de départ dans le fait concret de l'œuvre d'art, du poète vivant, et de la représentation théâtrale ; et si les arrêts qu'il formule sont, pour l'essentiel, de véritables lois qui s'imposent à l'art, nous en sommes redevables à l'heureuse fortune qui a voulu qu'il existât alors des œuvres d'art qui étaient la réalisation objective d'une idée, ou qui, en d'autres termes, incarnaient et individualisaient l'espèce à laquelle elles appartenaient.

Prétendre chercher chez lui une philosophie de l'art poétique analogue à ce qu'on est aujourd'hui fondé à attendre d'un esthéticien de notre temps, c'est s'exposer au risque fatal, non seulement d'être déçu, mais encore de trouver risibles sa méthode d'exposition faite de pièces et de morceaux, et l'étrange désordre dans lequel il prodigue pêle-mêle règles générales et règles de la plus extrême particularité, préceptes logiques, prosodiques, rhétoriques et poétiques, etc., — comme lorsqu'il descend, par exemple, jusqu'au détail des voyelles et des consonnes. Mais en revanche, lorsque l'on réfléchit qu'il avait sous les yeux une tragédie en chair et en os, et qu'il s'interrogeait, à son propos, sur tous les points de quelque importance qui méritaient d'être pris en considération, tout s'explique sans la moindre difficulté, et l'on est très satisfait de le voir, à ce propos, récapituler tous les moindres éléments qui concourent à composer une œuvre poétique.

Je ne suis nullement surpris qu'il donne à la tragédie le pas sur le poème épique, car la manière dont il entend cette préférence — bien que les expressions dont il use ne soient pas exemptes de toute équivoque — ne porte pas atteinte à la valeur propre, à la valeur poétique objective de l'épopée. Il est tout naturel que, de son point de vue de juge et de théoricien du beau, il donne la préférence au genre poétique qui a trouvé sa réalisation achevée dans une forme stable, et sur laquelle il est donc permis de porter un jugement définitif. Or, c'est là précisément ce que lui offrait la tragédie, telle qu'il l'avait sous les yeux en modèles vivants, — outre que la fonction relativement simple et plus clairement circonscrite du poète dramatique est infiniment plus aisée à pénétrer et à définir et offre comme matière à la réflexion philosophique une technique plus achevée, en raison de l'étendue plus courte de

son champ d'action et de ses proportions moindres. Enfin il saute aux yeux que sa prédilection pour la tragédie s'explique par le fait qu'il en a une intelligence particulièrement pénétrante, au lieu qu'il ne connaît vraiment de l'épopée que les lois poétiques générales qu'elle a en commun avec la tragédie, et non les lois spécifiques par lesquelles elle s'oppose à celle-ci ; on s'explique ainsi qu'il ait pu dire que l'épopée est « contenue » dans la tragédie, et qu'une fois qu'on s'entend à juger de celle-ci, on se trouve du même coup qualifié pour parler de celle-là ; car il est en effet exact de dire que, au sens général du terme, les événements positifs qui forment la matière poétique de l'épopée sont implicitement contenus dans la tragédie.

On se heurte dans ce traité à bon nombre de contradictions apparentes, mais il n'en a à mes yeux que plus de valeur ; car elles sont pour moi une preuve de plus que l'écrit, dans son ensemble, n'est autre chose que l'assemblage d'un certain nombre d'aperçus (1) fragmentaires, et n'est en aucune manière dominé par des idées théoriques préconçues ; — mais il est juste de dire que bon nombre de ces incohérences peuvent fort bien être le fait du traducteur (2).

J'aurai beaucoup de joie, lorsque vous serez ici, à en causer avec vous plus à fond et en détail.

Qu'il ait compris que l'essentiel dans la tragédie est l'enchaînement des événements, c'est vraiment toucher juste, au point capital.

A voir comment il compare la poésie et l'histoire, et comment il reconnaît à celle-là plus de vérité qu'à celle-ci, j'en ai été d'autant plus ravi que cet homme est, dans toute l'acception du terme, un homme de pur entendement.

(1) « Apperçus », en français dans le texte.

(2) Schiller lisait *la Poétique* dans la traduction de Curtius, parue à Hanovre en 1753.

C'est aussi une fort jolie remarque qu'il fait à l'occasion des maximes, lorsqu'il note que les poètes les plus anciens en date mettent dans la bouche de leurs personnages plus de politique, et les poètes plus récents plus de rhétorique.

Autre observation très fine que ce qu'il dit de l'avantage qu'il y a à donner aux personnages dramatiques des noms authentiquement historiques.

Je n'ai pas trouvé le moins du monde qu'il eût en faveur d'Euripide la partialité qu'on lui reproche d'ordinaire. Et, d'une manière générale, maintenant que j'ai lu moi-même cette *Poétique*, je suis frappé de voir dans quelle incroyable mesure on l'a mal compris.

Je vous communique ci-joint une lettre de Voss, que la poste vient précisément de me remettre. Il m'envoie en même temps une traduction en hexamètres du *Phaéthon* d'Ovide, qu'il m'offre pour *les Heures* (1), et qui arrive à point nommé, dans ma grande détresse. Au cours de son voyage, il ne touchera ni Weimar ni Iéna.

En ce qui concerne la carte destinée à votre *Moïse* (2), si vous le voulez bien, nous consacrerons à en payer les frais les honoraires qui reviennent à l'article de Lenz que je publierai dans le cinquième numéro (3). J'ai donné à Cotta l'assurance qu'aucune feuille d'impression ne lui coûterait plus de quatre louis d'or ; autrement, il n'eût guère pu continuer *les Heures*. Cette combinaison arrange tout pour le mieux. A vous de faire en sorte que nous puissions bientôt imprimer votre *Moïse* et faire tirer la carte.

(1) Elle parut dans le nº 5 de 1797.
(2) Voir ci-dessus les lettres 297 et 308.
(3) Une nouvelle posthume de Lenz, *Der Waldbruder*, parut dans les numéros 4 et 5 de 1797. L'auteur étant mort, Gœthe, légataire de ses papiers posthumes, avait la disposition des droits d'auteur.

L'Aristote est-il votre propriété? Au cas contraire, j'en ferais venir tout de suite un exemplaire, car je voudrais bien ne pas avoir à m'en séparer trop vite.

Voici un nouveau numéro des *Heures*. Je vous retourne également le *Don Juan*, avec mes remerciements. Je crois volontiers que le sujet se prêterait parfaitement à une ballade.

Adieu, et portez-vous bien. Je me suis dès à présent parfaitement adapté à mon nouveau genre de vie, et, qu'il vente ou qu'il pleuve, je passe des heures à me promener dans mon jardin, sans que ma santé en souffre le moins du monde. — *Iéna, le* 5 *mai* 1797. — Sch.

310. Gœthe à Schiller.

Je suis ravi que nous ayons ouvert notre Aristote précisément à l'heure opportune. On ne découvre vraiment un livre que le jour où on le comprend. Je me souviens fort bien d'avoir lu cette traduction il y a une trentaine d'années, et de n'avoir rien compris à la portée véritable de l'ouvrage. J'espère bien pouvoir bientôt continuer à m'en entretenir avec vous. — Non, l'exemplaire ne m'appartient pas.

Voss m'écrit une lettre fort gentille ; il me promet l'envoi de ses recherches sur la géographie ancienne, que j'attends avec beaucoup de curiosité. Sa lettre et l'enveloppe annoncent l'une et l'autre quelques cartes homériques, mais elles ne se trouvent pas dans le paquet : peut-être arriveront-elles en même temps que les *Métamorphoses* d'Ovide (1).

Ces jours derniers, ayant eu l'occasion de faire un usage prolongé de sa traduction d'Homère, j'ai

(1) Gœthe reçut le 28 mai deux exemplaires de la *Géographie homérique* de Voss, en même temps que la traduction des *Métamorphoses*.

constaté à nouveau combien la haute valeur de son travail méritait l'admiration et le respect. Il m'est venu l'idée d'un moyen détourné et discret qui nous permettrait de lui rendre l'hommage qui lui est dû en toute équité, ce qui n'irait pas sans porter véhémentement sur les nerfs des bavards qui lui veulent du mal. Nous en causerons de vive voix.

J'approuve sans réserve l'idée d'affecter à la carte de Palestine les honoraires dus à la momie de Lenz (1). Je veux pourtant surseoir encore un moment, jusqu'au jour où je serai tout à fait certain de venir à bout de mon *Moïse*. J'avais à peu près fait le sacrifice de mon idée d'un voyage en Italie ; à présent que mon espoir renaît, je vois combien il est nécessaire que je reprenne mes notes en main, pour les classer et en extraire l'essentiel.

J'espère être en mesure de retourner vous voir le 15 de ce mois, et de faire auprès de vous un séjour un peu prolongé. Adieu ; jouissez du grand air et de la solitude. — *Weimar, le* 6 *mai* 1797. — G.

311. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 10 *mai* 1797.

J'ai été empêché hier de vous écrire quelques mots ; je rachète aujourd'hui mon silence.

A moi aussi, Voss m'écrivait qu'il vous expédiait des cartes ; mais je n'en ai point reçu pour ma part. La traduction d'Ovide qu'il m'a adressée (2) est tout à fait excellente ; elle a la netteté et l'aisance qui attestent la main du maître.

Je regrette seulement qu'il entre dans ces misérables querelles au point de se retenir de venir ici. J'ai vraiment peine à lui pardonner de mieux aimer rester à Giebichenstein chez son cher Reichardt.

(1) Voir la lettre ci-dessus, vers la fin.
(2) *Phaéthon;* voir ci-dessus la lettre 309.

Je me demande avec curiosité par quel artifice vous songez à prendre la défense de sa méthode de traduction ; car ce qu'il y a de fâcheux en cette affaire, c'est qu'il faut y regarder de près pour en apprécier ce qu'elle a d'excellent, au lieu que les défauts choquants sautent immédiatement aux yeux.

Je serais désolé que vous ajourniez votre *Moïse*. Je comprends bien qu'il est fort périlleux pour lui de se trouver en compétition avec vos projets d'Italie ; mais, à en juger d'après tout ce que vous m'en avez dit, il me semble pourtant que vous n'auriez plus guère qu'à le dicter.

Votre venue prochaine me remplit de joie. Vous verrez comme il nous sera facile, ici, au grand air, de causer à fond et tout à notre aise de nos affaires. Adieu ; portez-vous bien. Nous vous faisons tous nos meilleures amitiés. — Sch.

312. Gœthe a Schiller.

J'ai encore affaire ici pour une huitaine de jours, car il me faut prendre d'ici là un certain nombre de décisions. J'ai le plus vif désir de séjourner une fois de plus quelque temps auprès de vous, d'autant que je me retrouve malheureusement dans un état d'irrésolution qui m'ôte la faculté et le goût de faire quoi que ce soit de convenable.

Je reçois de Humboldt une lettre très longue et pleine d'amitié, qui m'apporte un certain nombre de bonnes remarques sur les premiers chants (1) dont il a fait une nouvelle lecture à Berlin. Je ferai partir les quatre suivants lundi (2), et j'irai achever le dernier à Iéna. Pour moi aussi, la paix est la bienvenue (3), et je lui devrai de donner à mon poème une unité plus sereine.

(1) De *Hermann et Dorothée.*
(2) 15 mai.
(3) Les préliminaires de Leoben.

Je souhaite de vous trouver, dans votre villa, en plein contentement et en pleine production. Adieu ; ma dispersion me met aujourd'hui dans l'impossibilité de rien mettre blanc sur noir de toute la masse de choses que j'aurais à vous dire. — *Weimar, le* 13 *mai* 1797. — G.

313. Schiller a Gœthe.

Votre idée est excellente de venir achever ici le poème que vous avez commencé ici. La ville aux juifs (1) pourra à juste titre s'en enorgueillir. Ce qui me procure par avance une grande joie, ce n'est pas seulement votre poème, c'est aussi la pensée de l'heureuse disposition d'esprit que vous rendra certainement la composition poétique et l'achèvement de l'œuvre.

En retardant d'une semaine votre venue, vous éviterez de tomber dans l'affreux gâchis qui salit ma maison, car il m'a bien fallu pourtant me résoudre à faire entretoiser la façade qui regarde le jardin, et on vient de commencer le travail aujourd'hui. Jusqu'à ce jour, à vrai dire, si j'ai trouvé du charme à ma villa, je l'ai dû uniquement à la nouveauté de mon régime d'existence, car, ou bien le temps a été médiocrement engageant, ou bien ce sont les maçons qui sont venus m'ôter la tranquillité. Autrement, je me trouve néanmoins fort bien de ma nouvelle organisation de vie, et je reprends en outre l'habitude du travail.

Avez-vous lu la critique que Schlegel a faite de Schlosser (2)? Ce n'est pas que dans le fond elle

(1) Iéna. L'origine et le sens de cette plaisanterie sont inexpliqués. Tout ce qu'on sait, c'est que la villa de Schiller était attenante au *Judengraben*.

(2) Frédéric Schlegel venait de publier, dans l'*Allemagne* de Reichardt, un article intitulé « L'Orphée allemand, contribution à l'histoire ecclésiastique de notre temps », où il prenait Schlosser très vivement à partie.

soit sans vérité, mais elle respire par trop la malveillance et l'esprit de parti. Ce monsieur Frédéric Schlegel commence vraiment à en prendre un peu trop à son aise. Il a raconté récemment à Alexandre de Humboldt qu'il avait rendu compte d'*Agnès* (1) dans la revue *Allemagne*, et qu'il l'avait fait en des termes très sévères ; mais que maintenant qu'il venait d'apprendre que le roman n'était pas de vous, il regrettait de l'avoir traité si durement. Ainsi le nigaud avait considéré qu'il était de son devoir de veiller à ce que votre goût ne se corrompît pas ! Et, non content de cette impudence, il y associait la sottise et la légèreté de croire vraiment qu'*Agnès* était de vous !

On continue toujours à bavarder sur le compte des xénies ; il m'arrive encore à tout moment de rencontrer quelque titre d'ouvrage nouveau qui promet quelque chose comme un chapitre contre les xénies. L'autre jour je découvrais un article dirigé contre elles dans une revue qui s'appelle : *Annales de l'humanité souffrante.*

Je vous demande de ne pas oublier la fin de Cellini, et peut-être, en fouillant parmi vos papiers, mettrez-vous encore la main sur quelque autre chose qui puisse faire l'affaire des *Heures* ou de l'*Almanach.*

Adieu. Ma femme se rappelle très affectueusement à votre souvenir. — *Iéna, le* 16 *mai* 1797. — Sch.

314. Gœthe a Schiller.

Je suis fâché que vous ayez tant à pâtir du contact des maçons : c'est une calamité, et en même temps c'est une manière très attrayante de perdre son temps que d'avoir près de soi des ouvriers à

(1) L' « Agnès de Lys » de Caroline de Wolzogen parut dans *les Heures* ; voir ci-dessus les lettres 245 et 250.

l'ouvrage ; je souhaite que ces affaires ne vous distraient pas à l'excès.

Je m'efforce de déblayer dans la mesure du possible, pour gagner quelques semaines d'entière liberté, et trouver alors, si je le puis, la disposition d'esprit nécessaire pour terminer mon poème. Quant à ce que produit par ailleurs notre chère littérature allemande, je lui ai dit adieu, purement et simplement. Les jugements sont presque tous uniquement dictés par le bon ou le mauvais vouloir envers la personne, et la figure grimaçante de l'esprit de parti est de toutes les caricatures celle qui m'est la plus odieuse.

Depuis que je me reprends à espérer voir la terre promise, le pauvre pays si cruellement mis à mal en ce moment, je me suis mis à être l'ami de tout le monde, et je suis plus que jamais convaincu qu'en théorie et en pratique, c'est-à-dire, pour ce qui nous concerne, en matière de pensée scientifique et de création poétique, la grande et l'unique affaire, c'est de travailler à se mettre de plus en plus en accord avec soi-même, et de se tenir à cet accord. Quant au reste, qu'il en aille comme il pourra.

Pour nous, aussi longtemps que nous ferons route commune, travaillons à mettre en une harmonie de plus en plus parfaite la dualité de nos êtres, en sorte que même une séparation de quelque durée ne puisse porter la moindre atteinte à nos rapports.

Je me mettrai au dernier morceau de Cellini dès le début de mon séjour à Iéna. Peut-être se trouvera-t-il quelque autre chose, et peut-être nos entretiens remettront-ils *Moïse* à flot. Adieu, faites mes amitiés à votre chère femme, et jouissez du grand air, qui finira bien tôt ou tard par vous procurer d'heureuses inspirations. — *Weimar, le* 17 *mai* 1797. — G.

315. Gœthe a Schiller.

Je commence à m'accoutumer à tel point à ma vie solitaire de château et de bibliothèque (1), que je ne parviens pour ainsi dire plus à m'en évader, et que mes journées s'écoulent auprès des lares de Büttner, sans que je m'en aperçoive, mais non pas sans que je les mette à profit. A sept heures je vais au concert, puis chez Loder, et il ne me sera donc pas possible de vous voir aujourd'hui, ni vous, ni l'aimable douceur du ciel. Le beau temps promet de durer, car le baromètre a monté.

J'ai songé aussi à la manière de présenter notre *Fille aux fleurs*. Ce qui arrangerait tout, si je ne me trompe, ce serait de recourir à un double titre et à une double page de titre ; la page extérieure, ce qu'on appelle communément la feuille de garde, porterait le passage de Pline, qui frapperait ainsi immédiatement les yeux du lecteur (2). Je vous en fais faire une copie avec cette disposition.

Je vous envoie ci-joint encore un petit poème, avec l'espoir qu'il vous agréera et que vous y prendrez plaisir (3). Au reste, je me trouve en si bon état de santé, que la Raison de Pétrarque aurait toute raison de me tenir un grand sermon (4). — *Iéna*, *le* 23 *mai* 1797.

(1) Gœthe était arrivé à Iéna le 19 mai. Il était, comme à l'ordinaire, logé au château, où se trouvait également installée la bibliothèque de Büttner (voir tome I la lettre 208). Son séjour se prolongea jusqu'au 16 juin.

(2) L'élégie « le Nouveau Pausias et sa fleuriste » parut dans l'*Almanach des muses* pour 1798 ; l'épigraphe tirée de Pline y fut en effet imprimée sur un feuillet à part.

(3) « Le Chercheur de trésors », qu'il venait d'achever ; il parut dans l'*Almanach des muses* pour 1798.

(4) Gœthe note dans son journal, à la date du 21 mai, qu'il venait de lire *le Testament de Pétrarque*.

316. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 23 *mai* 1797.

Grand merci pour votre gentil billet, et pour le poème. Il est d'une beauté si exemplaire, il est si harmonieusement proportionné et si achevé, que j'ai senti avec une vivacité particulière à quel point une œuvre de dimensions menues, une idée toute simple peut, grâce à la perfection de l'ordonnance et de la forme, donner la jouissance de la beauté la plus haute. Il est parfait jusque dans le moindre détail de ce qu'exige le mètre. — Autrement, ce qui m'a amusé, ç'a été de noter, dans cette petite pièce, la marque particulière de l'atmosphère spirituelle dans laquelle vous vous trouvez vivre en ce moment précis, car sa beauté a bien tous les caractères de la beauté sentimentale !

Je vous souhaite une bonne nuit après une agréable soirée, et je voudrais que la belle muse qui vous accompagne de jour et à l'état de veille prenne la fantaisie de vous tenir compagnie de nuit, non moins belle, mais belle cette fois d'une beauté corporelle. — Sch.

317. Gœthe a Schiller.

Ci-joint une copie de la quittance ; j'y joins le compte, mais en vous priant de me le retourner (1). Si vous pouviez me faire savoir à combien j'ai droit, vous me feriez plaisir.

Les deux robustes gaillards, Moïse et Cellini, ont fait aujourd'hui leur rentrée, côte à côte ; lorsqu'on les voit l'un à côté de l'autre, ils se ressemblent d'une manière surprenante. Convenez que voilà un paral-

(1) Cotta était venu la veille chez Schiller pour le règlement des honoraires.

lèle dont Plutarque lui-même n'aurait pas eu l'idée. — Portez-vous bien, par cette un peu plus passable journée. — *Iéna, le* 27 *mai* 1797. — G.

318. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 27 *mai* 1797.

Le temps qu'il fait aujourd'hui est excellent pour rassembler ses esprits, et invite au travail. Moïse, tel que vous l'avez pris, diffère en effet de Cellini bien moins qu'on ne croirait, ce qui n'empêche que le parallèle est pour faire tressaillir les gens d'horreur.

Ci-joint le compte. J'aime mieux vous remettre personnellement l'argent ; la somme est trop forte. Adieu. — Sch.

319. Gœthe a Schiller.

Je vous fais reporter ci-joint, avec tous mes remerciements, votre bourse, vaste comme une bourse de théâtre : il n'a pas dû arriver souvent qu'un auteur dramatique en distribuât d'aussi volumineuses.

J'ai achevé de faire mettre au net le compte, j'y ai ajouté la copie du vôtre, et signé le tout, ce qui termine le règlement de l'année. Seulement, je désirerais avoir le reçu d'Escher — ou tout au moins une copie authentique de ce reçu — pour le paiement des 200 écus de six francs ; il m'est nécessaire pour l'établissement du compte de Meyer (1).

Il semble bien que Gerning y songe tout de bon : il annonce son intention de partir pour l'Italie à la Pentecôte.

Böttiger arrivera demain et passera ici quelques jours ; à vous de décider quand il vous plaira de l'accueillir sur votre domaine.

(1) Sur la prière de Gœthe, Cotta avait envoyé à Escher une lettre de crédit de 200 écus, destinée à Meyer.

Je n'aurai pas aujourd'hui le plaisir de vous voir : tant qu'il fait clair, je n'ose pas mettre le pied dehors, et ce soir je suis invité à quelques festivités.

L'impression que m'a laissée la lecture réitérée du Prologue (1) demeure excellente et parfaite ; mais le luxe de matière serait excessif pour un seul drame. Puisqu'un concours singulier de circonstances vous a amené à traiter à fond cette époque en historien et en poète, vous avez aujourd'hui personnellement à portée de la main ce que d'ordinaire on va chercher fort loin : un cadre bien à vous, dans lequel il vous sera loisible, si vous en avez la fantaisie, de verser les sujets personnels qui vous tiennent à cœur, et qui, tout au long de votre carrière poétique, vous dispenserait de tout autre cadre explicatif.

Il vous est arrivé dernièrement d'exprimer une idée analogue, et c'est maintenant seulement qu'elle s'impose à moi, avec toute sa portée.

Je vous envoie encore une poésie qui se rattache, elle aussi, à un certain ensemble (2). Portez-vous bien, et penez plaisir à la soirée, qui promet d'être belle. — *Iéna, le* 28 *mai* 1797. — G.

320. Gœthe a Schiller.

Voici *Uranie* (3). Puissent les neuf sœurs qui me sont venues en aide jusqu'à présent m'être secourables pour la terminaison épique du poème.

J'ai là, toutes prêtes, mes œuvres, joliment reliées, que je destine à Boie (4) ; je vais lui écrire, et lui expédier le tout, bien empaqueté. Vous aurez bien la gentillesse de me donner son adresse.

(1) *Le Camp de Wallenstein.*

(2) Le petit poème intitulé « A Mignon ». Il parut dans l'*Almanach des muses* pour 1798.

(3) C'est-à-dire le dernier chant de *Hermann et Dorothée.*

(4) Voir ci-dessus la lettre 262.

Je vous envoie aussi le dessin destiné à la couverture de l'*Almanach des muses :* l'idée est que le cuivre devrait être tiré sur papier marbré, et les clairs seraient rehaussés d'or. Il serait souhaitable que la gravure fût confiée à un homme expert en son art et qui y apportât du jugement, en sorte que le dessin fasse bon effet, même sans ce rehaussement des fonds.

Veuillez me renvoyer le chant sitôt que vous l'aurez lu, car j'aimerais à l'expédier sans retard. Adieu, et que cette belle journée vous soit féconde. — *Iéna, le* 3 *juin* 1797. — G.

321. Gœthe a Schiller.

Ci-joint l'article de Schlegel (1) ; il me fait l'effet, dans l'ensemble, d'être bien pensé et bien écrit. J'ai noté un certain nombre d'endroits qui pourraient être améliorés à peu de frais ; faites de même, et, si je puis ce soir rapporter l'article chez moi, je ferai demain, d'accord avec lui, toutes les corrections utiles, en sorte que lundi vous puissiez offrir ce morceau, avec une bouchée de Cellini, pour leur déjeuner, aux *Heures* affamées. Portez-vous bien, et hâtez-vous de noyer votre *Plongeur* (2). Alors que mes couples à moi sont jetés au feu, ou en sont tirés (3), il n'est pas mauvais que votre héros fasse choix de l'élément adverse. — *Iéna, le* 10 *juin* 1797. — G.

(1) Auguste-Guillaume Schlegel, sur « Roméo et Juliette de Shakespeare » ; il parut dans le septième numéro des *Heures* pour 1797.

(2) D'après le journal de Schiller, « le Plongeur » fut commencé le 5 juin, et terminé le 14 ; il parut dans l'*Almanach des muses* pour 1798.

(3) Allusion aux deux pièces de Gœthe composées du 4 au 7 juin : *la Fiancée de Corinthe* et *le Dieu et la Bayadère*.

322. Gœthe a Schiller.

Au Seigneur dans le désert
Satan apporta une pierre,
Et lui dit : « Seigneur, par ta puissance,
Fais que ce soit un petit pain. »

D'un grand nombre de pierres
Ton ami t'envoie des spécimens (1) ;
Bientôt d'une foule d'idées
Tu le paieras au centuple.

Iéna, le 13 *juin* 1797. — G.

323. Gœthe a Schiller.

Je vous envoie le peu qui reste de Cellini et *la Fille aux fleurs* (2). Expédiez-moi en revanche *la Dame des belles cousines* (3), pour qui j'ai secrètement un penchant tout particulier. Et puis aussi celui de vos *Almanachs* qui renferme *la Dignité des femmes* (4), en vue d'un usage que vous ne devinerez jamais.

Le baromètre continue d'être bas, et nous oblige à nous contenter des aises intérieures que nous offre l'abri de nos maisons. Je ne viendrai chez nous cet après-midi que pour très peu de temps, car, ce soir, il ne me sera malheureusement pas possible de partager avec vous le souper sans lampes des longs jours d'été. — *Iéna, le* 13 *juin* 1797. — G.

(1) Dans le manuscrit original et dans les éditions des poésies de Gœthe, cette petite pièce porte le titre : *A Schiller, pour accompagner l'envoi d'une petite collection minéralogique.* Il paraît ressortir de la lettre n° 325 que collection et pièce ne furent remises à destination que le 16 juin.

(2) Voir ci-dessus la lettre 315.

(3) L'*Histoire et plaisante chronique du petit Jean de Saintré et de la jeune dame des belles cousines* d'Antoine de la Sale.

(4) Cette pièce de Schiller avait paru dans l'*Almanach* pour 1796.

324. Gœthe a Schiller.

A mon vif regret, je ne vous verrai pas aujourd'hui : la pluie, et l'obligation d'être jusqu'à un certain point en toilette pour aller au cercle ce soir m'empêchent de faire mon pèlerinage habituel.

Je vous envoie l'article de Schlegel, corrigé, pour que vous en fassiez l'usage qu'il vous plaira, et je souhaite que vous en ayez heureusement fini avec *le Plongeur*.

Je me suis attelé ce matin au *Amlet* de Saxo Grammaticus (1) ; malheureusement, il n'y a rien à faire de son histoire à moins d'y porter énergiquement la flamme qui purifie ; pourtant, à la condition qu'on s'en rende maître, on peut en tirer quelque chose qui ne soit pas mauvais, et qui soit curieux comme terme de comparaison.

Le baromètre se refuse obstinément à monter, et, sans son aide, le ciel paraît décidé à ne pas vouloir, par ses propres moyens et sa seule puissance, nous rendre le beau temps. Adieu. — *Iéna, le* 14 *juin* 1797. — G.

325. Gœthe a Schiller.

Je suis fâché d'avoir à joindre à mon envoi minéralogique (2) la nouvelle que je suis rappelé à Weimar et qu'il me faut partir ce soir. Je viendrai encore chez vous de toute manière pour un instant, et je vous serais obligé de me faire remettre les deux ouvrages relatifs aux poissons (3). — *Iéna, le* 16 *juin* 1797. — G.

(1) Gœthe se proposait de traduire les livres du chroniqueur danois qui avaient été la source première du *Hamlet* de Shakespeare. Il ne fit qu'ébaucher le travail.

(2) Voir ci-dessus la lettre 322.

(3) On ne sait de quels ouvrages il s'agit.

326. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 18 *juin* 1797.

Depuis que vous n'êtes plus là, j'ai comme un avant-goût de ce que sera la grande solitude où je me trouverai plongé par votre vrai départ et votre voyage. Par bonheur, le temps m'est actuellement favorable, et j'ai la ressource de vivre beaucoup à l'air. J'ai été, ces jours-ci, très accaparé par le Vieilleville (1), car je suis talonné de près par *les Heures*. J'ai pourtant pu poétiser quelque peu : j'ai en main une petite pièce (2) qui est une sorte de postlude au *Plongeur*, et dont l'idée m'a été suggérée par une anecdote racontée dans l'*Essay sur Paris* de Saint-Foix (3).

J'ai présentement un véritable plaisir à envisager la création poétique, et j'espère, au cours des deux mois qui viennent, parvenir à mettre quelque chose sur pied.

Il ne m'importe guère moins qu'à vous-même de savoir si vous vous déciderez à pousser votre voyage plus loin que la Suisse, et j'attends impatiemment d'en être informé. Plus s'est accru le nombre des relations définitivement mortes pour moi, et plus a grandi l'influence sur mon état intérieur du petit nombre de celles qui me restent, et surtout de la plus souveraine de toutes, de la présence vivante de votre personne. Ces quatre dernières semaines ont contribué encore à édifier et à fonder en moi mainte nouveauté. De jour en jour, vous me déshabituez davan-

(1) Le beau-frère de Schiller, Wolzogen, s'était chargé de l'adaptation de ces mémoires (voir ci-dessus, lettre 275), et Schiller en faisait la revision avant de la donner à l'impression.

(2) « Le Gant », qu'il acheva d'écrire le 19 juin, et qui parut dans l'*Almanach* pour 1798.

(3) Saint-Foix, *Essais historiques sur Paris*, Londres, 1765.

tage de cette disposition native — qui est, dans toute activité pratique, mais surtout en matière de création poétique, une erreur et un grave défaut — qui me porte à aller de l'universel à l'individuel, et vous me guidez, en sens inverse, des cas individuels aux lois générales. Le point d'où vous avez coutume de partir est toujours petit et étroit, mais il me conduit vers des horizons élargis, et, du même coup, tout mon être intérieur en ressent comme un bien-être, au lieu qu'en suivant l'autre méthode, celle à laquelle je vais tout naturellement, lorsque je suis abandonné à moi-même, je descends régulièrement des vastes visions à l'étroitesse des conséquences particulières, et j'ai à chaque fois la désagréable sensation de me voir à l'arrivée plus pauvre qu'au départ.

Je n'ai encore pas reçu la moindre nouvelle de Humboldt ; il semble qu'il ne soit pas encore arrivé à Dresde, puisque Körner non plus n'a rien su m'écrire à son sujet. Ce M. de Senf, dont Körner vous avait annoncé la visite, ne viendra pas de nos côtés ; il vient d'avoir un empêchement.

Ma femme est partie cet après-midi avec Wolzogen, qui se trouvait ici ; elle va passer quelques jours à Weimar. Pour moi, le Vieilleville ne me permet pas de bouger de toute la semaine.

N'oubliez pas, je vous en prie, de m'envoyer le chœur de *Prométhée* (1). Adieu. Il me tarde bien d'avoir bientôt de vos nouvelles. — Sch.

327. Gœthe a Schiller.

Par le temps pluvieux qu'il fait aujourd'hui, vous devez vous trouver bien solitaire dans votre citadelle : les horizons largement dégagés, avec les aspects si variés qu'offrent la terre et le ciel, ont bien plus de prix qu'on n'est porté à le croire

(1) Voir ci-dessus la lettre 297.

lorsqu'on en jouit quotidiennement. Je souhaite néanmoins que ce qui vous occupe aille heureusement son train, en dépit de ce retrécissement de votre vision sur le dehors.

Le Gant (1) est un sujet très heureux, et l'exécution en est réussie. Il faut que nous songions dorénavant à tirer immédiatement parti de sujets de ce genre, lorsqu'ils nous tomberont sous la main. Ce qui fait l'agrément tout particulier de cette sorte de pièces, c'est l'action toute pure, sans intention quelconque, ou, plus exactement, en sens inverse de l'intention.

J'ai, tous ces jours-ci, attaqué divers sujets, et n'ai rien fait. J'ai esquissé plus heureusement et plus complètement l'histoire de Saint-Pierre de Rome (2), et ce travail, tout comme mon *Moïse* et d'autres encore, mûriront d'eux-mêmes, petit à petit. Je suis condamné à utiliser du mieux que je le pourrai le moment présent, qui, vu l'indécision où je me trouve, ne me laisse que des velléités de travail très morcelées, jusqu'au jour où une unité se sera refaite en moi.

Je ne retrouve pas le chœur de *Prométhée*, et je n'arrive même pas à me souvenir si Humboldt me l'a rendu ; c'est pourquoi je m'imaginais que vous l'aviez déjà entre les mains. Mais je sais positivement que Mme de Humboldt en a pris copie, et il sera donc facile de l'avoir de Dresde.

Je suis allé avant-hier rendre visite à Wieland, qui habite une maison très jolie, spacieuse et confortablement installée, dans la plus triste contrée qu'il y ait au monde (3). Par-dessus le marché, le

(1) Voir la lettre précédente.

(2) La lecture de l'*Historia ecclesiæ vaticanæ* de Buonanni (Rome, 1686) avait suggéré à Gœthe l'idée d'écrire là-dessus un article ; il n'alla pas plus loin que la réunion des documents et que l'esquisse du plan.

(3) A Ossmanstedt.

chemin qui y mène est, en majeure partie, détestable. Il est heureux que chacun ne soit tenu de trouver d'agrément qu'à sa propre condition ; je souhaite que le bon vieux ne vienne jamais à se dégoûter de la sienne. Ce qu'il y a de plus fâcheux à mon gré, c'est qu'en cas de pluie et durant la période de l'année où les jours sont courts, il ne puisse absolument être question de rapports quelconques avec d'autres humains.

Mon état intérieur, qui oscille entre ce qui est proche et ce qui est lointain, entre un petit voyage et une longue expédition, n'offre quant à présent que fort peu d'agrément, et il faut que je m'y résigne encore pour quelques semaines. Si je ramène notre bon Meyer pour la Saint-Michel, notre hiver prendra bonne tournure. Au cours des quatre dernières semaines, nous avons vraiment fait encore de beaux progrès, en théorie et en pratique, et, si la contagion de ma propre nature a eu pour effet d'amener votre esprit dans la direction de ce qui est limité, je vous dois en revanche, pour ma part, d'avoir à maintes reprises, grâce à vous, élargi mes propres limites, et, tout au moins, de ne plus m'attarder aussi longuement sur une portion d'espace si étroite. Lorsque le vieux maître nous reviendra, les mains pleines des trésors d'un art étranger, les heureux effets ne manqueront pas de se produire à foison. — Je vous retourne *le Gant*, qui fait au *Plongeur* une suite et un pendant du plus heureux effet, et dont le propre mérite rehausse d'autant le mérite de la première pièce. Adieu ; portez-vous bien, et donnez-moi bientôt de vos nouvelles. — *Weimar, le* 21 *juin* 1797. — G.

328. Gœthe a Schiller.

Comme il est de toute nécessité, dans l'état d'instabilité inquiète où je me trouve, que je m'impose

une tâche, je me suis résolu à revenir à mon *Faust*, et, sinon à le terminer, du moins à lui faire faire un bon pas en avant, en disloquant ce qui est dès à présent imprimé pour le refondre en grandes masses avec ce que j'ai par devers moi soit d'achevé, soit de conçu et de préparé, et d'acheminer ainsi vers sa réalisation l'exécution du plan, qui, à vrai dire, n'est guère qu'une idée directrice. C'est précisément cette idée générale que je me suis repris à développer et à formuler de plus près, et je me trouve en un accord satisfaisant avec moi-même. Mais je souhaiterais vivement que vous eussiez la bonté, au cours d'une nuit d'insomnie, d'y réfléchir vous-même attentivement, de m'exposer comment vous concevez la conduite nécessaire de l'œuvre totale, et de me donner ainsi, en vrai prophète, l'explication et la clef de mes propres songes.

Comme les différentes portions de ce poème supportent fort bien d'être traitées, en ce qui concerne la tonalité et la couleur de l'inspiration, de façons différentes, pourvu qu'elles s'ordonnent harmonieusement dans l'esprit et la tonalité de l'œuvre entière, comme d'autre part, au sens général du terme, c'est une création dont le caractère est essentiellement personnel et subjectif, il m'est possible d'y travailler par fragments isolés et par moments, et je me trouve donc, même dans mon état présent, en mesure d'y appliquer utilement mon effort.

C'est à nos essais dans l'ordre de la ballade que je dois de m'être trouvé ramené dans cette voie de fumées et de brouillards, et les circonstances m'encouragent à plus d'un titre à y poursuivre quelque temps mes démarches incertaines et vagabondes.

Il peut fort bien arriver que tout ce qu'il y a d'intéressant dans mon nouveau sujet d'épopée (1)

(1) *La Chasse.* Voir ci-dessus les lettres 283, 301, 302.

se volatilise aussi en une nuée de vers rimés et de strophes d'un caractère analogue ; il est donc sage de lui donner le loisir de distiller encore quelque peu.

Adieu, pour aujourd'hui. Votre Karl (1) est venu hier dans mon jardin, malgré le mauvais temps, et s'y est fort bien amusé. J'aurais eu plaisir à avoir ce soir chez moi votre femme et les vôtres, si elle avait prolongé son séjour. Si seulement vous pouviez, vous aussi, vous décider une fois encore à arpenter la route qui conduit d'Iéna jusqu'ici ! Mais, à vrai dire, je vous souhaiterais pour une pareille expédition des journées meilleures. — *Weimar, le* 22 *juin* 1797. — G.

329. Schiller a Gœthe.

Votre résolution de vous mettre à votre *Faust* me cause une véritable stupéfaction, au moment précis où vous ceignez vos reins pour un voyage d'Italie. Mais j'ai renoncé une fois pour toutes à vous appliquer l'étalon des règles de la logique ordinaire, et je suis donc bien convaincu par avance que votre génie saura parfaitement bien se tirer d'affaire.

C'est chose assez malaisée que de donner satisfaction à votre désir, et de vous faire part de ce que j'attends et de ce que je souhaite ; mais, dans la mesure où je le puis, je veux m'efforcer de découvrir le fil qui vous conduit, et, si je n'y parviens pas, je ferai effort pour m'imaginer que je viens de trouver fortuitement les fragments de *Faust*, et que j'ai pour tâche d'en composer un tout achevé. Je me borne à indiquer pour aujourd'hui que *Faust*, — je veux dire la pièce, — en dépit de tout ce qu'il contient de réalisme individuel, ne saurait se sous-

(1) Le fils aîné de Schiller, qui avait accompagné sa mère à Weimar.

traire à l'obligation d'avoir une portée symbolique, et il est bien probable que c'est ainsi que vous le concevez vous-même. Il est impossible de perdre de vue un seul instant la dualité antithétique de la nature humaine, ainsi que la tentative impuissante de concilier l'élément divin et l'élément physique qui composent l'homme, et, du fait que l'action dramatique, à mesure qu'elle s'avance, prend et prend fatalement quelque chose de raide et de décharné, il résulte que l'esprit ne peut se contenter de se complaire au sujet, et qu'il est immanquablement conduit à remonter du sujet aux idées qu'il recouvre. En un mot, on exige nécessairement de votre *Faust* qu'il soit philosophique en même temps que poétique, et, de quelque manière que vous vous proposiez de le développer, la nature même de votre sujet vous contraindra à le traiter philosophiquement, et il faudra, de gré ou de force, que l'imagination se mette docilement au service d'une idée rationnelle.

Mais il est bien peu probable que je trouve là rien à vous dire à quoi vous n'ayez vous-même songé, car, dans les parties publiées, vous avez spontanément commencé de satisfaire dans une large mesure à ce desideratum fondamental.

Si vous vous mettez vraiment à présent à votre *Faust*, je ne doute plus un instant que vous ne parveniez à le terminer, ce qui me cause une très vive joie.

Ma femme, qui m'apporte votre lettre, et qui vient de rentrer du petit voyage qu'elle a fait avec ce grand garçon de Karl, m'empêche de vous écrire aujourd'hui plus longuement. J'espère vous expédier lundi (1) une nouvelle ballade (2) : le moment présent est singulièrement propice à l'expression poétique d'idées. Adieu. — Sch.

(1) Le 26 juin.

(2) *L'Anneau de Polycrate*, qu'il acheva, en effet, le lendemain 24 juin, et qui parut dans l'*Almanach* pour 1798

330. Gœthe a Schiller.

Grand merci pour les premiers mots que vous m'écrivez au sujet de mon *Faust*, qui est en train de ressusciter. Il est peu probable que nous soyons amenés, vous ou moi, à modifier notre façon de concevoir cette œuvre, mais on prend infiniment plus de cœur à l'ouvrage, lorsque l'on reçoit du dehors la confirmation plus précise de sa propre manière de penser et de ses propres intentions, et votre sympathie active est féconde à plus d'un égard.

Si je me suis remis à ce travail en ce moment précis, c'est proprement un acte de sage prudence ; car l'état de santé de Meyer (1) m'oblige à envisager toujours comme possible la nécessité de passer l'hiver dans nos régions septentrionales, et je ne voudrais pas que le dépit d'une espérance manquée me rendît à charge ni à moi-même ni à mes amis ; je me réserve donc, en vue de cette éventualité, avec plaisir et avec amour, une retraite dans ce monde des symboles, des idées et des brouillards.

Je vais d'abord tenter d'achever les grandes masses qui sont dès à présent trouvées et à demi rédigées, et de les fondre avec les fragments antérieurement imprimés ; je poursuivrai ce travail jusqu'au jour où j'aurai épuisé toutes les ressources que m'offre mon horizon actuel.

Adieu, continuez de me communiquer ce qui vous viendra à l'esprit touchant le sujet et la manière de le traiter, — et ne tardez pas à m'envoyer la ballade (2). — *Weimar, le* 24 *juin* 1797. — G.

(1) Meyer souffrait, à Florence, de crises de fièvre intermittente.

(2) Voir la lettre précédente.

331. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 26 *juin* 1797.

Si je vous ai bien compris l'autre jour (1), vous songez maintenant à traiter en vers rimés et en strophes votre nouveau poème épique, *la Chasse*. J'ai oublié, dans ma dernière lettre, de vous en parler, mais l'idée me paraît excellente, et c'est même à cette unique condition, me semble-t-il, que ce nouveau poème aura droit à l'existence à côté de votre *Hermann*. Outre que l'idée même qui forme le sujet du poème s'adapte à la conception moderne de la poésie, et se prête donc à merveille à notre chère forme strophique, l'emploi d'un vêtement métrique nouveau présente ce grand avantage qu'il exclut toute idée de concurrence et de comparaison, qu'il place le lecteur aussi bien que le poète dans une tonalité d'esprit différente, qu'il est un autre concert, exécuté sur un tout autre instrument. Du même coup, votre poème se trouve pouvoir bénéficier de certains privilèges de la poésie romantique, tout en ne rentrant pas à proprement parler dans cette catégorie ; il lui est permis d'user plus largement, sinon du merveilleux, du moins du singulier et du surprenant, et personne ne peut plus trouver à redire à votre histoire de lions et de tigres, qui m'a toujours fait un effet un peu extraordinaire. J'ajoute que, de vos personnages princiers et de vos chasseurs à des figures de chevaliers médiévaux, il n'y a qu'un pas, aisé à franchir, et que, d'une manière générale, la classe noble que vous mettez en scène dans ce poème éveille l'idée du septentrional et du féodal ; d'où suit qu'une matière de ce genre comporte moins bien l'atmosphère hellénique, que l'hexamètre évoque immanquablement, et peut au contraire

(1) Voir la lettre 328.

être revendiquée légitimement par le moyen âge et le monde moderne, — en d'autres termes, par la forme moderne de la poésie.

J'ai fait une nouvelle lecture de votre *Faust*, et, à réfléchir à la manière de le dénouer, je suis littéralement pris de vertige. Il n'y a rien là qui soit pour surprendre, car le tout repose sur une certaine conception générale des choses, et, à moins de la partager, la réflexion ne peut manquer d'être embarrassée, et le serait encore, même si la matière était moins riche. Ce qui me semble effrayant, c'est que votre *Faust*, de par ce qu'il annonce, me paraît exiger que l'universalité des choses intervienne à titre de matière, si l'on veut qu'en fin de compte l'idée apparaisse comme traitée dans toute son ampleur, et je ne sache pas, pour ma part, de moyen poétique d'une envergure suffisante pour emprisonner une masse jaillissante de cette abondance. Mais je suis bien tranquille, vous saurez vous tirer d'affaire.

Pour prendre un exemple, je me figure qu'il conviendrait d'introduire *Faust* dans la vie pratique, et vous aurez beau choisir dans l'infinité de cette masse le fragment qu'il vous plaira, il me semble que de sa nature il réclamera, quoi que vous fassiez, une abondance de détails et une ampleur d'une impossible énormité.

Quant à l'exécution, la grande difficulté me paraît être de faire heureusement la part du jeu ironique et la part du sérieux. La pensée raisonnante et la raison intuitive me font l'effet, dans la matière que vous traitez, de lutter entre elles à qui succombera, à qui vivra. On le sent dès à présent, de la manière la plus nette, à travers l'état fragmentaire du *Faust* que nous connaissons, mais on attend tout des développements ultérieurs, et de l'achèvement. Le diable, par son sens du réel, a raison aux yeux de l'entendement, et Faust a raison aux yeux du cœur.

Mais, à vrai dire, il semble que parfois ils échangent leurs rôles, et que le diable prenne contre Faust la défense de la véritable raison.

Autre difficulté : c'est que le diable, de par son caractère, dont tous les traits sont réels, nie sa propre existence, qui est toute de l'ordre idéal. La foi en lui ne peut relever que de la raison intuitive, et seule la raison raisonnante peut accepter qu'il soit tel que vous l'avez fait, et le comprendre.

D'une manière générale, je suis très anxieux de voir comment la fable populaire s'accommodera de l'élément philosophique de l'œuvre totale.

Voici ma ballade (1). Elle fait pendant à vos *Grues* (2). Dites-moi donc où en est le baromètre ; j'aimerais à savoir si nous pouvons enfin espérer un beau temps durable. Adieu, portez-vous bien. — Sch.

332. Gœthe a Schiller.

L'Anneau de Polycrate est parfaitement construit. L'ami du roi, qui regarde, ainsi que l'auditeur, tout se passer sous ses yeux, et la fin, qui laisse le dénouement en suspens, tout cela est excellent. Je voudrais être sûr de réussir aussi bien mon pendant. Vos réflexions relativement à mon *Faust* m'ont fait grand plaisir. Vous vous rencontrez exactement — ainsi qu'il fallait s'y attendre — avec mes propres intentions et mes plans, si ce n'est que je me promets d'en prendre plus à mon aise avec ce monstre de composition barbare, et que je me contenterai de satisfaire superficiellement aux immenses exigences d'un sujet pareil, sans songer le moins du monde à les remplir. C'est ainsi que vous verrez la raison et le raisonnement s'asséner des coups

(1) *L'Anneau de Polycrate.*

(2) *Les Grues d'Ibycus.* Gœthe avait alors l'idée de traiter le sujet en ballade ; il le céda ensuite à Schiller.

terribles, comme deux ferrailleurs, après quoi, le soir venu, ils iront se reposer bras dessus bras dessous en parfaite entente. Je ferai mon possible pour que les parties successives, prises une à une, aient de l'agrément et soient intéressantes, tout en donnant à penser ; quant à l'ensemble, qui ne sera jamais qu'un fragment, je tirerai parti de notre nouvelle conception d'un poème épique.

Le baromètre est en oscillations perpétuelles : à cette époque de l'année, nous ne pouvons guère compter sur la moindre constance du temps. On n'en ressent vraiment l'invonvénient qu'autant qu'on souhaiterait passer tout son temps au grand air. L'automne est régulièrement notre meilleure saison.

Adieu, et continuez vaillamment à enrichir votre *Almanach*. Comme mon *Faust* va me retenir en pleine versification, j'aurai sûrement encore quelque chose pour vous ; d'ailleurs, je crois bien maintenant, moi aussi, que mes tigres et mes lions (1) prendront décidément cette forme, et je ne crains plus qu'une chose, c'est que tout ce qu'il y a de vraiment intéressant dans le sujet ne finisse par se résoudre en une simple ballade. Attendons de voir vers quelle rive la barque sera poussée par le bon génie qui la mène.

Je vous expédierai *l'Anneau* mercredi par les messagères. — *Weimar, le* 27 *juin* 1797. — G.

333. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 27 *juin* 1797.

Je joins à ma lettre deux poésies (2) qui me sont parvenues hier pour l'*Almanach*. Parcourez-les, et

(1) Voir le début de la lettre précédente.

(2) De Frédéric Hölderlin, *le Voyageur (Der Wanderer)* et *A l'éther (An den Æther)*. Elles parurent dans le sixième numéro des *Heures* de 1797 et dans l'*Almanach* pour 1798.

dites-moi en quelques mots l'impression que vous en avez, et ce que l'auteur vous paraît promettre. Lorsqu'il s'agit de productions de ce caractère, je n'ai pas toute la liberté de mon jugement, et je désirerais précisément dans le cas présent y voir tout à fait clair, parce que mes conseils et mes indications auront du poids auprès de l'auteur.

Adieu. Le temps est sans aménité et il pleut ; aussi la journée d'aujourd'hui a-t-elle porté peu de fruits. — S.

334. Gœthe a Schiller.

Je ne me prononce nullement contre les deux poésies que vous m'avez communiquées, et que je vous retourne ci-joint, et elles sont sûres de trouver des amis parmi le public. A vrai dire, la peinture du désert africain et du pôle Nord (1) n'a rien qui fasse vraiment image, ni pour les sens, ni pour l'imagination, et ils sont tout au contraire caractérisés l'un et l'autre par le moyen de traits négatifs, si bien que, contre le gré de l'auteur, ils font insuffisamment contraste avec le tableau idyllique à l'allemande qui leur sert de fond. Quant au second poème, il sent plutôt son histoire naturelle que sa poésie, et rappelle ces figures où tous les animaux font cercle autour d'Adam, dans le paradis. L'un et l'autre traduisent un élan modéré qui se résout en une douce satisfaction. Le poète a l'œil clairement ouvert sur la nature, mais paraît ne la connaître que par ouï-dire. La vivacité de certaines images fait un effet original, mais j'avoue que pour ma part j'enlèverais « la forêt qui sourd » (2), qui est destinée à faire contraste avec le désert. Il y aurait quelques autres retouches à apporter à un certain nombre

(1) Dans les premiers vers du *Voyageur*.

(2) *Den quellenden Wald*, au vers 5 du *Voyageur*. Schiller corrigea et écrivit : *Den schattenden Wald* (*la forêt ombreuse*).

d'expressions et à quelques détails prosodiques.

Tant qu'on n'en aura pas vu davantage de l'auteur, en sorte qu'on puisse se rendre compte s'il possède encore d'autres moyens (1) et du talent pour d'autres formes poétiques, je ne vois pas trop quels conseils il serait possible de lui donner. Je dirais volontiers qu'on trouve dans l'un et l'autre poèmes de bons ingrédients pour faire un poète, mais qui à eux seuls ne suffisent pas à faire un poète. Ce qu'il aurait peut-être de mieux à faire, ce serait de se mettre à quelque morceau idyllique tout simple, et de l'exécuter : on verrait mieux comment il est capable de réussir la peinture de la nature humaine, ce qui est après tout l'unique affaire. Il me semble que *l'Ether* ne ferait pas mauvais effet dans l'*Almanach*, et qu'on pourrait, à l'occasion, très bien donner *le Voyageur* dans *les Heures*.

L'Anneau (2), que je vous retourne ci-joint, résiste parfaitement à une lecture réitérée, et fait peut-être encore meilleur effet, ainsi qu'il est de règle pour tout poème de valeur, pour ce motif qu'il nous impose l'attitude convenable, que nous n'y apportons pas d'emblée dès la première audition ou la première lecture.

Portez-vous bien par ce temps pluvieux, qui est l'ennemi, non seulement des habitants de villas, mais aussi de la fenaison. — *Weimar, le* 28 *juin* 1797. — G.

Tous mes meilleurs remerciements pour les champignons.

335. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 30 *juin* 1797.

Je suis très content que vous n'ayez pas une trop mauvaise impression de mon ami et protégé. J'ai

(1) « Moyens », en français dans le texte.
(2) *De Polycrate.*

senti moi-même très vivement ce qu'il y a de répréhensible dans son travail, mais je ne me rendais pas exactement compte si ce que je croyais y trouver de bon résistait à la critique. A dire toute la vérité, je retrouvais dans ses poésies beaucoup de ma propre physionomie de jadis, et ce n'est pas la première fois que l'auteur me faisait ressouvenir de moi-même. Il a une personnalité sentimentale véhémente, et il y joint un certain esprit philosophique qui n'est pas sans profondeur. Son cas est périlleux, car il est particulièrement difficile d'entrer en contact avec des natures de cette espèce. Mais je trouve dans ces pièces toutes récentes l'indice d'un certain progrès, si je les compare à ses productions antérieures ; car, en un mot, il s'agit de Hölderlin, que vous avez vu chez moi il y a quelques années (1). Je serais très désireux de lui venir en aide, si je savais un moyen de le tirer de son milieu actuel, et de lui procurer l'action bienfaisante et soutenue de quelque autre influence extérieure. Il est actuellement précepteur dans une famille de commerçants, à Francfort (2) ; il se trouve donc, pour tout ce qui est affaire de goût et de poésie, réduit complètement à lui-même, et cette situation a pour effet de le replier de plus en plus sur soi.

Notre poétesse Mereau m'a fait pour *les Heures* un cadeau fort agréable, et qui m'a véritablement surpris (3). C'est le début d'un roman par lettres,

(1) Cette entrevue paraît remonter au 3 novembre 1794. Voir tome I la lettre 23.

(2) Chez les Gontard. On sait l'intimité passionnée qui l'unit à Mme Gontard, la Diotima du poète. On a publié récemment, pour la première fois, les lettres que lui écrivit cette femme ardente et belle, dont l'action fut sur lui toute-puissante, et eut sans doute pour effet de le précipiter à la catastrophe.

(3) Sur Sophie Mereau, voir tome I la lettre 211 et ci-dessus la lettre 225. Son roman par lettres, *Amanda et Edouard*, parut dans les numéros 6, 7 et 10 des *Heures* pour 1797.

qui est écrit avec infiniment plus de clarté, d'aisance et de simplicité que je ne l'eusse attendu d'elle. Elle commence à s'y affranchir de défauts que j'aurais crus incorrigibles chez elle, et, si elle poursuit ainsi dans la bonne voie, nous la verrons encore devenir quelque chose. C'est pour moi une véritable surprise de voir nos femmes, par des moyens de pur dilettantisme, parvenir à se donner une certaine facilité d'écriture qui approche de l'art.

Connaîtriez-vous un certain Ahlwardt, directeur de collège à Anklam, par ses traductions de Callimaque (1)? Il vient d'offrir ses services aux *Heures*, et se réclame de Voss, qui l'a engagé à s'adresser à moi. Il traduit de plusieurs langues anciennes et modernes, et aurait publié dans le *Mercure* de 1795 diverses œuvres d'Euripide, d'Ovide et de Camoëns (2). Si vous voyez Böttiger, ayez donc la bonté de l'interroger là-dessus, et de nous procurer avec son aide ces numéros du *Mercure*. Il m'offre *Hero et Léandre* et quelques traductions de l'anglais, et j'aimerais bien à user de lui (3).

J'espère que les deux journées relativement belles que nous venons d'avoir auront été plus fructueuses pour vous qu'elles ne l'ont été pour moi. Mes spasmes ont pris plus d'intensité depuis quelques jours, et m'ont ôté la possibilité de dormir. J'aurais voulu réfléchir à votre *Faust*, mais le diable en chair et en os n'a pas consenti à permettre au diable poétique de prendre corps. Adieu. — Sch.

J'ai quelques souvenirs imprécis d'un voyage en Amérique du Nord de Thomas Carver (4), et j'ai

(1) Sa traduction des Hymnes et des Epigrammes avait paru à Berlin en 1794.

(2) Des extraits des *Lusiades*, la *Médée* d'Euripide et la dixième *Héroïde* d'Ovide.

(3) *Les Heures* ne publièrent rien d'Ahlwardt.

(4) Ce récit de voyages faits de 1766 à 1768 parut à Hambourg en 1780.

une vague idée que ces peuplades pourraient fournir matière à une jolie poésie. Mais il faudrait que je pusse auparavant revoir ce Carver. Je l'avais eu par Knebel, mais on me dit qu'il est parti. Peut-être figure-t-il parmi les livres de Voigt, qui est abondamment pourvu de récits de voyages, et consentirait-il à me le prêter d'un courrier à l'autre.

336. Gœthe a Schiller.

Je vous avouerai volontiers que j'ai, moi aussi, retrouvé dans ces poésies (1) quelque chose qui rappelle votre manière ; il y a analogie de tendances ; mais elles n'ont ni la plénitude, ni la force, n la profondeur de vos productions. Pourtant elles se recommandent, comme je vous l'ai dit déjà, par un certain agrément, par quelque chose d'intime et de modéré, et l'auteur mérite en effet, surtout si vous avez avec lui des relations anciennes, que vous fassiez votre possible pour l'orienter et le guider.

Louées soient nos femmes (2), si elles continuent à se former par la réflexion et par l'application. Au fond, il n'y a pas d'autre méthode pour les artistes de notre temps. Il n'y a pas de théorie qui y supplée, du moins pas de théorie qui soit universellement intelligible, il n'ex ste pas de modèles définitifs qui soient de nature à représenter des genres littéraires d'une manière complète, et il faut donc bien que chacun s'applique, à force de sympathie et d'adaptation, et de pratique prolongée, à former et à développer les ressources de son pauvre individu.

Le conseiller aulique Hirt est ici. Il me déconcerte à maints égards. Il possède une connaissance très personnelle et vivante des monuments artistiques, antiques et modernes de l'admirable pays où il les

(1) De Hölderlin.

(2) Gœthe songe avant toutes autres à Sophie Mereau, à Amalie d'Imhof et à Caroline de Wolzogen.

a vus avant qu'on y touchât, et il s'entend, en sa qualité d'homme intelligent, à ordonner et à apprécier excellemment les résultats d'une observation particulièrement riche : c'est ainsi par exemple qu'il juge parfaitement ce qui est du ressort de l'architecture, qui est proprement sa partie. Il expose fort bien, en lui donnant toute sa portée, la thèse connue de l'application en quelque sorte symbolique de toute la technique de la construction en bois aux édifices de pierre, et il analyse savamment la finalité des parties, soit en vue de l'usage pratique, soit du point de vue de leur beauté. Il possède une expérience non moins étendue de tous les autres arts ; mais il faut reconnaître que, lorsqu'il s'agit de porter des jugements proprement esthétiques, il en est encore au point de vue où nous l'avons laissé jadis, et, en fait d'érudition archéologique, il ne peut soutenir la comparaison avec Böttiger, parce qu'il lui manque à la fois la largeur et la souplesse. En somme, sa présence me fait grand plaisir, car il a un entrain tout à la fois vivant, de bonne compagnie et sérieux, sans rien d'indiscret. Il a, pour servir à ses démonstrations architectoniques, fait dessiner un grand nombre de planches, où il a eu la très intelligente idée de disposer parallèlement ce qui est excellent et ce qui est défectueux.

Je vais m'informer en ce qui concerne le nouveau collaborateur, et aussi pour ce qui est de Carver.

Ci-joint un récépissé d'emprunt pour les autres livres ; veuillez le signer, et me retourner les quelques autres.

J'ai poussé énergiquement et précipitamment mon *Faust*, en ce qui concerne le plan général et la donnée d'ensemble, mais l'architecture, avec ce qu'elle a de lumineux, est venue effaroucher à nouveau les fantômes aériens. A présent, ce serait l'affaire d'un mois de tranquillité, et l'œuvre surgirait du sol, comme un grand essaim de champi-

gnons, à la grande stupéfaction et au grand scandale du monde. Si mon voyage est condamné à tourner à rien, c'est dans ces jeux d'esprit que j'ai placé mon unique espoir. En ce moment, je suis occupé à faire recopier ce qui a déjà été publié, en le désarticulant en ses divers éléments, car les parties nouvelles ne croîtront que mieux en se trouvant intimement rapprochées des parties anciennes.

Tous ces temps-ci, je n'ai pas eu la moindre nouvelle de Meyer. J'ai reçu sept feuilles d'imprimerie de mon poème (1), qui contiennent les cinq premiers chants et la moitié du sixième. Adieu, portez-vous bien, et pensez à moi. — *Weimar, le* 1er *juillet* 1797. — G.

337. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 4 *juillet* 1797.

Au cours des trois derniers jours, Hirt (2) m'a occupé de la manière la plus intéressante, et il m'a laissé une foule de richesses qui occuperont longtemps encore mes réflexions. Ses jugements, bien qu'ils soient un peu péremptoires, reposent sur une étude directe, fréquemment reprise et longuement prolongée, et expriment en peu de mots les résultats féconds d'une observation vivante et d'une étude approfondie. J'ai l'impression que, sur les points essentiels, il est à peu près d'accord avec vous et avec Meyer; tout au moins peut-on s'entretenir longuement avec lui des questions les plus profondes et les plus fondamentales sans se heurter à une dissonance et sans cesser de s'entendre. J'aurais bien vivement souhaité d'être en tiers avec vous deux lorsque vous causez avec lui de cet ordre de questions, car mes propres ressources ne me per-

(1) *Hermann et Dorothée.*
(2) Hirt séjourna à Iéna du 2 au 5 juillet.

mettent guère de soutenir longtemps un échange d'idées relatif aux beaux-arts, mais je suis en mesure de le suivre avec profit.

Il est très partial contre Michel-Ange, et j'ai l'impression qu'il l'abaisse outre mesure lorsqu'il ne lui concède qu'une valeur temporaire. Pourtant, même tandis qu'il portait sur Michel-Ange un jugement aussi dur, j'ai trouvé qu'il raisonnait d'une manière fort intelligente, et je n'ai de doutes que sur l'exactitude des données positives sur lesquelles il le fonde.

En somme, je ne sais pas encore au juste que penser de Hirt, ni s'il soutiendrait l'épreuve à un usage un peu prolongé. Il se peut que bien des choses au moyen desquelles il en impose positivement ne lui appartiennent pas en propre ; tout au moins ai-je l'impression que la chaleur et la vivacité avec lesquelles il s'entend à présenter maintes choses sont moins qu'on ne croirait dans son caractère.

Faites-vous raconter par lui, si ce n'est déjà fait, quelques histoires sur Müller le peintre. Il est assez drôle de lui entendre conter comment a pris naissance l'article contre Fernow qu'il a donné aux *Heures* (1).

J'espère que vous m'apprendrez demain que *Faust* a fait un nouveau pas en avant. Pour moi, le séjour que Hirt a fait ici m'a quelque peu distrait de mon travail ces jours-ci ; je n'ai mené à bonne fin que mon idée de chanson américaine ; je vous envoie la petite pièce (2), qui peut passer avec le reste, pour varier un peu.

Ci-joint le reçu des livres, avec une lettre de Humboldt. Vous recevrez les autres livres par les soins de mon beau-frère, à qui j'expédie aujourd'hui un paquet. Adieu. — Sch.

(1) Voir ci-dessus la lettre 274.

(2) La *Nadowessische Totenklage* fut composée le 3 juillet ; elle parut dans l'*Almanach des muses* pour 1798.

338. Gœthe a Schiller.

Faust chôme ces temps-ci. Les fantômes septentrionaux ont été temporairement refoulés par les réminiscences méridionales ; pourtant j'ai achevé la rédaction très circonstanciée du scénario et de la donnée générale de l'ensemble.

Je suis très content que vous ayez fait personnellement connaissance avec notre vieil ami de Rome. L'avenir vous fera mieux comprendre sa personne et ses travaux. Il est une preuve de plus des heureux effets, sur un homme intelligent, d'une expérience étendue, et qui épuise à peu de chose près son sujet. Vous le jugez parfaitement bien, lorsque vous remarquez que ses déductions logiques sont d'excellente qualité, à la condition toutefois que les prémisses soient exactes ; or, il lui arrive assez fréquemment d'attribuer une valeur universelle à des données qui, sans être à proprement parler fausses, n'ont qu'une vérité limitée et unilatérale, et le raisonnement par syllogisme ne vaut après tout que pour un temps. C'est ainsi que son antipathie pour Michel-Ange repose sur une idée fixe qui est parfaitement insoutenable ; c'est ainsi encore que, dans son article *Sur Laokoon* (1), tout en ayant raison sur bon nombre de points, il manque néanmoins son but, parce qu'il ne comprend pas que les affirmations autoritaires de Lessing, celles de Winckelmann, les siennes et beaucoup d'autres réunies ne font que rétrécir les bornes de l'art. Pourtant il est fort bien qu'il insiste comme il le fait sur l'élément caractéristique et émotionnel qu'il sied d'admettre jusque dans les arts du dessin.

Je me suis souvenu à ce propos d'un article que j'ai écrit il y a bien des années, et, comme je ne

(1) Il parut dans le dixième numéro des *Heures* pour 1797.

parvenais pas à le retrouver, j'en ai repris les matériaux, dont j'ai encore la mémoire très présente, et je les ai ordonnés à la lumière de ma — et je puis bien dire de notre — manière de voir actuelle. Je serai peut-être en mesure de vous l'envoyer samedi (1). L'article de Hirt prépare fort bien au mien, puisqu'il en a été l'occasion immédiate. Il se peut que, surtout lorsque Meyer nous sera revenu avec ses trésors, ce soit pour nous le point de départ de toute une suite d'études du même genre, et, d'autre part, je me remettrai sûrement, lorsque l'occasion s'en présentera, à ma basilique de Saint-Pierre (2), car j'estime que cette étude pourra, elle aussi, servir de base à maintes autres.

Le Chant des morts (3) que je vous retourne ci-joint a ce caractère authentique de réalisme humoristique qui sied si bien, en pareil cas, à des âmes de sauvages. C'est un des grands mérites de la poésie qu'elle soit capable, entre autres choses, de nous transporter dans des mentalités de ce genre, et, d'autre part, il est toujours méritoire d'élargir sans se lasser l'horizon poétique. Adieu, portez-vous bien, faites mes compliments à votre chère femme, usez et jouissez du temps aussi heureusement et aussi abondamment qu'il est possible.

Je suis toujours sans nouvelles de Meyer. — *Weimar, le* 5 *juillet* 1797. — G.

Ne consentiriez-vous pas à m'envoyer une copie de votre *Wallenstein* (4)? Je l'ai promise à notre duchesse, qui s'est informée à diverses reprises, avec intérêt, de votre travail.

(1) Cet article *Sur Laokoon* parut l'année suivante en tête des *Propylées* de Gœthe.
(2) Voir ci-dessus la lettre 327.
(3) Voir la lettre 337.
(4) C'est-à-dire du prologue, du *Camp de Wallenstein.*

339. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 7 juillet 1797.

Il me semble que le moment serait singulièrement opportun pour expliquer et étudier systématiquement les œuvres d'art grecques du point de vue de l'expression, car on en est toujours, en général, à la conception de Winckelmann et de Lessing, et nos esthéticiens les plus récents, qu'il s'agisse de poésie ou d'arts plastiques, se consument en efforts désespérés pour refuser à la beauté grecque tout trait caractéristique, et pour en faire la marque distinctive de l'art moderne. Je crains qu'à force d'abstraire le concept du beau et de l'ériger en sa soi-disant pureté, nos modernes analystes ne l'aient à peu près évidé et n'en aient fait un mot creux, qu'on n'ait poussé beaucoup trop loin l'opposition du beau à l'égard de ce qui est exact et frappant, et qu'on n'ait pris beaucoup trop à la lettre un travail d'abstraction qui est uniquement l'affaire du philosophe, et qui n'est acceptable que sous un unique point de vue.

D'autre part, j'ai l'impression que bon nombre d'esprits commettent cette autre faute, qui consiste à appliquer l'idée de la beauté, d'une manière très intempérante, beaucoup trop au contenu des œuvres d'art et beaucoup trop peu à l'exécution et à la forme extérieure, si bien qu'ils se trouvent très naturellement dans le plus grand embarras, lorsqu'il s'agit pour eux d'embrasser sous un seul et unique concept du beau, d'une part l'*Apollon du Belvédère* et d'autres figures belles déjà par leur contenu, et d'autre part le *Laokoon*, un Faune, ou telles ou telles autres représentations désagréables ou triviales.

Il en est de même, comme vous le savez, en ce qui concerne la poésie. Combien l'on s'est de tout temps torturé l'esprit et combien on se le torture encore

à vouloir faire rentrer de force les éléments naturels, souvent bas et laids, qui se rencontrent chez Homère et chez les tragiques, sous les conceptions abstraites que l'on s'est forgées de la beauté grecque ! Si seulement il se trouvait enfin quelqu'un pour oser extirper résolument l'idée et même le mot de beauté, auquel toutes ces idées fausses sont dorénavant indissolublement associées, pour oser y substituer la vérité, dans toute la plénitude de sa portée !

J'aimerais bien avoir l'article de Hirt pour *les Heures*. Après quoi, une fois que la voie serait frayée, il vous serait d'autant plus aisé, à vous et à Meyer, de vous saisir du fil, et vous auriez un public déjà un peu mieux préparé. Je trouverais moi-même mon compte à ce que l'on débattît énergiquement ce sujet de l'expression et de la passion dans les œuvres de l'art grec, car je prévois que les recherches sur la tragédie grecque que je me suis réservées aboutiront à ce même problème. J'attends impatiemment votre article.

J'ai réfléchi qu'il fallait absolument que la partie musicale de l'*Almanach* fût prête avant tout le reste, car autrement le compositeur (1) se trouverait dans l'impossibilité d'avoir achevé en temps utile. Aussi me suis-je mis à mon chant de la fonte des cloches (2), et, depuis hier, j'étudie la question dans l'*Encyclopédie* de Krünitz (3), dont je retire un grand profit. Ce poème me tient très fort à cœur ; mais il me coûtera plusieurs semaines de labeur, tant il me faut, pour en venir à bout, de dispositions d'esprit diverses, et tant est lourde la masse qu'il me faut

(1) Zelter.

(2) *Le Chant de la cloche.* Il n'acheva de l'écrire qu'en septembre 1799, et le publia dans l'*Almanach des muses* pour 1800.

(3) C'est à l'article sur les cloches de cette vaste encyclopédie des métiers que Schiller doit la majeure partie des données techniques de son poème.

élaborer. J'aurais aussi assez grande envie, si vous me le conseillez, de donner à mon *Chant des morts des Nadowesses* une suite de quatre ou cinq autres petites pièces, afin de suivre cette âme primitive, puisque j'y ai touché, dans la série de ses différents états.

Mon projet de voyage à Weimar n'a pas voulu aboutir cette semaine, mais j'espère le réaliser la semaine prochaine. Le prologue (1) est encore en voyage ; sitôt qu'il sera de retour, je vous l'enverrai, ou je vous le porterai moi-même.

Adieu. Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés. — Sch.

340. Gœthe a Schiller.

Je ne veux pas tarder à vous communiquer la courte lettre que je viens de recevoir de Meyer. Je n'avais pas de plus cher désir, ni même, en ce moment, je puis bien le dire, d'autre désir que de le savoir de retour en Suisse, où il a trouvé jadis déjà un repos si bienfaisant, et où il ne manquera pas, cette fois encore, de se remettre tout à fait.

Je fais donc maintenant mes préparatifs de départ, en sorte que je puisse me mettre en route dès le retour du duc (2). Il serait excellent et parfait, à cent points de vue, que vous pussiez venir ici pour quelques jours. Je ne manquerai certainement pas, quoi qu'il arrive, d'aller vous faire encore une visite, mais ce ne serait forcément que pour quelques heures, et nous aurions pourtant à nous entretenir de bien des choses. Je vous écrirai davantage demain matin. Adieu. — *Weimar, le 7 juillet* 1797. — G.

(1) Le *Camp de Wallenstein*. Le manuscrit était à ce moment entre les mains de Körner, à Dresde.

(2) Le duc était aux eaux, à Teplitz ; il rentra le 25 juillet.

341. Gœthe a Schiller.

L'article de Hirt a le grand mérite d'insister avec une énergie particulière en faveur de l'expression dans l'art, et, sitôt qu'il sera publié, il faudra bien, bon gré mal gré, qu'on en parle. Je vais tâcher d'obtenir qu'il le donne aux *Heures*. Vous recevrez ci-joint mon propre article (1), que je recommande à votre indulgence, quant à l'ensemble et au détail, comme une esquisse jetée en courant. Il me tarde d'apprendre ce que vous penserez de la méthode et de la thèse, et je n'ai pas un moindre désir de connaître l'avis de Meyer sur la manière dont j'interprète cette œuvre. On pourrait élargir cette étude et l'étendre aux grandes œuvres de la statuaire antique et à d'autres œuvres d'art encore, et je suis convaincu, comme vous l'êtes vous-même, qu'en suivant cette voie on rendrait les plus signalés services à celui qui serait occupé à étudier la tragédie.

A présent que notre ami Meyer est heureusement rentré au port et a repris pied sur la terre ferme septentrionale, je vois s'ouvrir devant nous toutes sortes d'horizons riants. Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui. Portez-vous bien, et mettez heureusement sur pied votre *Cloche;* et je ne vous engage pas moins vivement à écrire quelques nouveaux chants nadowessiques. Faites votre possible pour venir la semaine prochaine ; je serais ravi que vous pussiez faire avec Hirt plus ample connaissance, et entendre de sa bouche l'exposé de ses thèses d'architectonique. — *Weimar, le* 8 *juillet* 1797. — G.

(1) *Sur Laokoon,* voir ci-dessus la lettre 338.

342. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 10 *juillet* 1797.

Vous avez dans cet article énoncé de très belles idées, en peu de mots, et dans une forme dépouillée d'artifices, et vous avez répandu une clarté véritablement admirable sur cette difficile matière. Il est de fait que l'article est un modèle de la méthode qu'il sied d'apporter à l'examen et à la critique des œuvres d'art ; mais c'est aussi un modèle de la manière dont il convient de faire usage des principes. A l'un et à l'autre points de vue, j'y ai beaucoup appris.

Je vous en parlerai plus longuement de vive voix, car je compte vous le rapporter demain en personne, et, si rien ne vient à la traverse, je serai chez vous après trois heures. Au cas où vous ne pourriez me loger, je vous prie de me le faire savoir par un billet que vous me feriez remettre à la porte de la ville, pour que je me fasse conduire chez mon beau-frère. Ma femme m'accompagnera et nous comptons rester jusqu'à jeudi (1).

J'ai été ravi d'apprendre l'heureuse arrivée de Meyer dans sa ville natale (2) et la prompte amélioration de sa santé. Et je me sens tout ravi à la pensée que cet automne et cet hiver je ne serai pas séparé de vous par une trop lointaine distance. Adieu. — Sch.

Humboldt vous demande de lui envoyer le plus tôt possible à Dresde son Eschyle, dont il a un besoin impérieux (3).

(1) 13 juillet. En réalité, le séjour de Schiller à Weimar se prolongea du 11 au 18 juillet.

(2) Stäfa, sur les bords du lac de Zurich.

(3) Humboldt avait déjà réclamé directement le livre à Gœthe par une lettre du 24 avril.

343. Gœthe a Schiller.

Vous ne pouviez me procurer, à la veille de mon départ, ni une joie plus vive, ni un viatique plus bienfaisant qu'en venant passer ici cette dernière semaine. Je crois bien ne pas me faire illusion si je vous dis que cette fois encore j'estime que nos journées de vie commune ont été très fécondes : elles ont vu tant de choses s'organiser en vue du présent immédiat et se préparer en vue de l'avenir, que je pars plus content, avec l'espoir de travailler très activement en cours de route, et la certitude heureuse de retrouver à mon retour votre sympathie active. Si nous continuons de la sorte à pousser simultanément, chacun de notre côté, des travaux différents, et si, tout en faisant avancer doucement nos œuvres plus considérables, nous persistons à nous tenir en haleine et à nous entretenir la main en produisant, chemin faisant, des ouvrages moins importants, on pourra encore faire de bonne besogne.

Je vous retourne ci-joint votre *Polycrate*. J'ai le plus vif désir de voir *les Grues* (1) venir me rejoindre bientôt à tire d'aile. Vous serez fixé samedi (2) en ce qui concerne mon départ. Adieu, portez-vous bien, et faites mes amitiés à votre chère femme. J'ai écrit aujourd'hui à Schlegel (3). — *Weimar*, *le* 19 *juillet* 1797. — G.

(1) C'est au cours de cette semaine de vie commune que Gœthe avait définitivement cédé à Schiller le sujet des *Grues d'Ibycus*.

(2) 22 juillet.

(3) Gœthe, par cette lettre, remerciait A. W. Schlegel, au nom de Schiller, de l'envoi de son *Prométhée*, destiné à l'*Almanach des muses*. Schiller avait rompu, par une lettre du 31 mai, toutes relations personnelles avec Schlegel.

344. Schiller a Gœthe.

Il ne m'arrive jamais de me séparer de vous, sans que quelque germe fécond ait été planté en moi, et si, en échange de toutes les largesses que vous me faites, j'ai la bonne fortune de mettre en branle votre personne et votre richesse intérieure, j'en ai beaucoup de joie. Il n'est pas possible que des rapports du genre des nôtres, fondés sur une capacité mutuelle de progrès, ne soient pas assurés de demeurer perpétuellement jeunes et vivants, et de gagner constamment en variété à mesure que grandit notre harmonie, et que s'atténue le contraste qui, en tant d'autres cas, est seul à corriger la monotonie. Il m'est permis d'espérer que petit à petit nous en viendrons à nous entendre sur tous les points qui relèvent de la conscience réfléchie, et que, pour tout ce qui de sa nature échappe à la raison, nous resterons sentimentalement proches l'un de l'autre.

L'usage le plus heureux et le plus fécond que je fasse de nos échanges de vues et le profit le plus précieux que j'en tire consiste à en appliquer immédiatement le bénéfice à mon occupation du moment, et à le mettre productivement en œuvre sans tarder. Ainsi, lorsque je vous entends dire dans votre introduction au *Laokoon* que l'art tout entier est implicitement contenu dans une œuvre d'art quelconque, j'en tire aussitôt cette leçon qu'il est nécessaire de transporter les généralités esthétiques sous la forme concrète des cas les plus particuliers, si l'on veut que la vérité réelle de l'idée se vérifie et s'affirme. Et, partant de là, j'espère donc que mon *Wallenstein* et toutes les œuvres d'importance que je pourrai produire dans l'avenir attesteront et incarneront, sous une forme concrète, tout l'ensemble systématique de pensées que notre commerce intellectuel aura été en mesure d'infuser à ma propre nature spirituelle.

Je suis attiré vers ce travail avec une nouvelle ardeur, car j'y trouve un objet déjà défini avec une certaine précision, qui trace à mes forces la modalité de leur emploi, et, ici, tout nouveau pas en avant a immédiatement un sens précis et une portée, alors qu'en présence de matières neuves, non encore dégrossies, il m'arrive si souvent de tâtonner aveuglément pour ne rencontrer que le vide. Je vais maintenant tâcher, avant toutes autres choses, de mettre définitivement au point les chansons destinées à l'*Almanach*, parce que les compositeurs (1) me pressent impatiemment d'en finir, après quoi je tenterai ma chance sur *les Grues*, pour revenir en septembre à la tragédie.

Les nouvelles que je recevrai de vous apporteront une variété féconde à la monotonie de l'existence solitaire à laquelle je suis désormais condamné, outre qu'elles ranimeront en moi le souvenir ancien des idées que nous avons agitées ensemble. Adieu donc, portez-vous bien, et ne m'oubliez pas auprès de notre ami (2), pas plus que vous ne cesserez d'être présent parmi nous. Ma femme vous dit cordialement adieu. — *Iéna, le* 21 *juillet* 1797. — Sch.

Je vous demande de ne pas oublier le chœur de *Prométhée* (3).

345. Gœthe a Schiller.

Je me contente pour aujourd'hui de vous remercier cordialement de votre adieu à tous deux, et des *Heures* que vous m'avez envoyées.

Plus je m'attarde ici, plus il y a de menues affaires à régler, le temps se passe sans que j'arrive à être ni réceptif ni actif, et il me faut veiller sur moi-même pour ne pas me laisser aller à l'impatience.

Schlegel, le conseiller, vient de prendre congé de

(1) Zelter et Zumsteg.
(2) Heinrich Meyer.
(3) Voir ci-dessus la lettre 297.

moi ; il semble bien que l'unique motif de sa visite soit son désir de reprendre contact avec vous (1).

Voudriez-vous bien faire faire à mon intention une nouvelle copie de votre *Plongeur*, de *Polycrate* et du *Gant;* j'ai expédié mes exemplaires à Meyer, et il se peut qu'après tout je rencontre en cours de route quelques bonnes âmes chrétiennes ou païennes auxquelles on ait plaisir à donner lecture de choses de ce genre. Je vous écrirai de toutes façons encore avant de partir. — *Weimar, le* 22 *juillet* 1797. — G.

346. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 23 *juillet* 1797.

Il est très désagréable d'attendre ainsi, bagage ficelé, et je vous souhaite d'être au plus vite soulagé de cet ennui. Il n'est pas mauvais que vous ayez devant vous, à l'heure présente, de menues occupations et des broutilles, auxquelles suffit une demi-attention morcelée.

Humboldt m'écrit que sa femme est reprise par les fièvres. Voilà un voyage qui ne s'annonce pas bien : ils se trouvent dès à présent bloqués à Dresde par delà leurs prévisions. Je vous dis cela pour vous consoler, comme faisait ce juif qui disait à Shylock : « Les autres gens aussi ont leurs malchances (2). »

Je joins à ma lettre les trois pièces, que Humboldt vient précisément de me renvoyer. Il estime que le *Chant nadowessique* est à faire dresser les cheveux sur la tête, et tout ce qu'il y trouve à redire s'adresse uniquement à la grossièreté de la matière. Il est pourtant singulier que, dès qu'il s'agit de poésie, quelque proche qu'on puisse être par ailleurs, on soit néanmoins séparé par des divergences d'opinions si radicales.

(1) Voir ci-dessus la lettre 343.
(2) Citation du *Marchand de Venise*, dans la traduction de Wieland.

J'ai envoyé *l'Apprenti sorcier* (1) à mon compositeur de Stuttgart (2) : il me semble que la pièce se prête admirablement à une mélodie vive d'allure et animée, tant elle est d'un bout à l'autre mouvement ininterrompu et passionné.

Adieu. Je vous écrirai encore après-demain, s'il ne survient rien d'ici-là. — Sch.

J'envoie aujourd'hui à Böttiger son *Klopstock* (3), et j'y ai joint quelques lignes.

347. Schiller a Gœthe.

J'ai reçu ce matin, au sortir d'une nuit d'insomnie, la nouvelle de votre indisposition (4) ; et j'en ai été très désagréablement affecté ; j'espère que ma lettre vous trouvera déjà en voie de rétablissement, et peut-être le retour du duc (5) y contribuera-t-il pour sa part. Pourtant il vous faudra, dans ces conditions, attendre que votre santé se soit raffermie.

Je vous envoie, pour vous divertir, un mirifique ouvrage tout nouvellement paru (6) et qui illustre d'une manière tout à fait originale le savoir-faire allemand. On ne conçoit vraiment la possibilité d'un pareil monument de nullité, d'absurdité et d'aplomb qu'en un âge littéraire tel que le présent, où idées et formes changent avec une telle précipitation qu'on ne trouve plus le loisir de faire la part du mien et du tien. J'y ai relevé, entre autres choses,

(1) La ballade de Gœthe ; elle parut dans l'*Almanach des muses* pour 1798.

(2) Zumsteg.

(3) La nouvelle édition de luxe des *Odes* de Klopstock, récemment parue chez Göschen. Schiller avait emprunté à Böttiger son exemplaire.

(4) Cette lettre de Gœthe est perdue.

(5) Voir ci-dessus la lettre 340.

(6) *La Mort de Gustave III, peinture psychologico-morale des égarements de l'enthousiasme et des passions.* L'auteur, Horst, l'avait adressé à Schiller.

reproduites, toutes crues, sans rien qui indique une citation, des demi-pages entières copiées de mes dissertations esthétiques, et ma surprise n'a pas été médiocre d'entendre la bouche royale me renvoyer l'écho de mes propres paroles.

En revanche, j'ai vu ces jours derniers se révéler à moi l'existence d'un nouveau poète, qui autorise enfin, pour une fois, d'assez bonnes espérances. Il habite Friedberg, près de Francfort, s'appelle Schmid, et, à en juger par tout l'ensemble de ses manières, doit certainement vivre dans l'isolement le plus farouche, et dans des conditions d'existence des plus modestes. Les quelques échantillons que je vous envoie vous montreront qu'il y a du fond dans cet homme, et que, sous la rude carapace d'une langue mal dégrossie, on voit percer une sensibilité de bon aloi et profonde, et un certain élan enthousiaste de la pensée. Le jour où ce demi-sauvage se sera rendu véritablement maître de sa langue et de la forme métrique, et se sera donné un agrément extérieur pour traduire le fonds qui dort en lui, il sera, je l'espère, une acquisition précieuse pour les *Almanachs* futurs (1). S'il vous fait bonne impression, il faudrait voir si vous ne pourriez pas, à Francfort, lui donner quelques bons conseils, tout comme à notre commandant von Steigentesch (2).

Je m'arrête pour aujourd'hui, car, de fatigue, la plume me tombe presque des doigts. Dites-nous demain comment vous allez ; ma femme vous envoie de tout cœur, ainsi que moi-même, ses vœux de rétablissement. Adieu. — *Iéna, le* 25 *juillet* (3) 1797.

(1) L'*Almanach* pour 1798 donna quatre poésies de Schmid.
(2) La série des *Almanachs*, à commencer par celui de 1797, publia diverses pièces de cet auteur.
(3) Le manuscrit porte 14 juillet, par un lapsus certain.

348. Gœthe a Schiller.

Merci mille fois pour l'intérêt que vous portez à mon état de santé. Les suites d'un refroidissement m'ont très fâcheusement tourmenté durant vingt-quatre heures, mais je me trouve à présent tout à fait rétabli, et je compte me mettre en route dès la fin de cette semaine. Ci-joint le pauvre Gustave III, assassiné pour la seconde fois, ou plutôt tombé en pourriture. C'est bien la pauvre pitance qui a toutes les prédilections du public allemand : ce genre d'écrits a pris la place des dialogues des morts qui ont toujours fait grande impression sur notre nation si férue de vérité. — Votre nouveau poète est très sympathique, et j'aurais plaisir à faire sa connaissance. Peut-être y ferez-vous, deci de-là, quelques menues corrections, ne fût-ce que pour plus de clarté. Vous avez raison, on voit du premier coup d'œil qu'il vit dans l'isolement et qu'il est fort éloigné d'être à son aise.

Le duc est arrivé hier ; il a très bonne mine. Nous avons aussi ici la fameuse Marianne Meyer (1) ; je suis fâché qu'elle ne soit pas venue quelques jours plus tôt ; j'aurais aimé que vous fissiez la connaissance de cette originale personne. Adieu ; amitiés à votre chère femme. En trouvant dans votre envoi des vers écrits de la main de votre copiste, je me suis imaginé voir arriver déjà la volée des *Grues*. Je suis si mal en train aujourd'hui qu'il me faut en rester là, même en prose. — *Weimar, le* 26 *juillet* 1797. — G.

(1) Gœthe avait fait sa connaissance à Carlsbad ; voir tome I la lettre 80.

349. Schiller a Gœthe.

Iéna, 28 *juillet* 1797.

Faute de savoir avec certitude si cette lettre vous trouvera encore à Weimar, je ne vous écris que quelques lignes d'adieu. Nous sommes très heureux de vous savoir si promptement rétabli, et au moment de toucher enfin à la réalisation de votre désir. Puisse maintenant le voyage se passer aussi bien que possible, et, au cas où vous vous trouveriez à court de rencontres intéressantes, puissent les muses vous venir en aide, pour vous faire passer le temps. Qui sait, peut-être quelque belle colombe poétique s'envolera-t-elle du vaisseau qui vous emporte, — sans parler du cas où *les Grues* prendraient leur envolée du sud vers le nord. Je n'y ai pas encore touché, et j'évite même d'y penser, dans mon désir de faire passer d'autres travaux avant elles. Et puis, en ce moment, je suis très abondamment et fort peu agréablement accaparé par les poésies de nos amis et de nos amies, par la publication en volume d'*Agnès de Lys* et par la préparation des *Heures* (1).

J'ai fait à Schlegel quelques observations sur son *Prométhée* (2) ; dans sa réponse, que je joins à ma lettre, il s'exprime d'une manière verbeuse, mais assez peu satisfaisante. J'ai du moins fait tout ce que je pouvais, mais il n'y avait pas de remède.

J'ai avisé Schmid, mon nouveau poète de Friedberg, ainsi que Hölderlin, de votre prochaine arrivée à Francfort ; le tout maintenant est de sa-

(1) « Ses amies », c'est surtout Amélie d'Imhof, de qui un poème assez long, *Abdallah et Balsora*, allait paraître dans le septième numéro des *Heures*. Le roman de Caroline de Wolzogen fut publié en volume à Berlin en 1798.

(2) Ce poème de Schlegel (voir ci-dessus la lettre 343) parut dans l'*Almanach des muses* pour 1798.

voir si la timidité de ces âmes ingénues s'enhardira jusqu'à paraître devant nous. J'aimerais bien qu'il en fût ainsi, et vous-même ne seriez peut-être pas fâché de rencontrer ces poétiques personnages dans la prosaïque Francfort. Il est probable que vous y verrez aussi le commandant impérial von Steigentesch, et que vous pourrez vous rendre compte du genre d'homme que c'est. Recevez une dernière fois nos vœux et nos bénédictions pour le voyage, et portez-vous bien. — Sch.

350. Gœthe a Schiller.

Je me mettrai donc enfin tout de bon en route demain, ce qui fait exactement quatre semaines de retard sur mes projets : vu la difficulté que j'ai eue à me rendre libre ici et à partir, il conviendrait, en bonne justice, que mon voyage prît vraiment une importance exceptionnelle ; mais je crains bien qu'il n'en aille de cela comme de tout l'ensemble des autres affaires humaines. Vous recevrez bientôt de Francfort tout au moins quelques lignes de nouvelles.

J'ai donné lecture, ces jours derniers, à mon entourage de nos essais dans le genre ballades, et j'ai constaté que l'impression était bonne. A propos de votre *Gant*, quelqu'un a contesté qu'on pût dire qu'un animal « se lèche la langue » (1), et je vous avoue que je n'ai trop su que répondre.

Je vous retourne la dissertation de Schlegel (2). Il en est des poèmes comme de la conduite, c'est déjà une mauvaise affaire que d'être obligé de les justifier.

Adieu. Vous disiez dernièrement que seule la

(1) Au vers 27 du *Gant*, Schiller avait écrit : « Und leckt sich die Zunge » ; sur cette observation, il substitua : « Und recket die Zunge. »

(2) La lettre dont il est question dans la lettre précédente.

poésie dispose à la poésie ; c'est si vrai, qu'on se rend compte de tout ce que le poète perd de temps à se mêler aux affaires du monde, surtout lorsqu'il n'est pas à court de matière à traiter. Le vaste champ d'expériences banales qui m'attend me donne déjà la chair de poule ; espérons pourtant que tout ira pour le mieux, et que, lorsque nous nous retrouverons réunis, nous aurons plaisir à mettre en commun mille récits et mille réflexions. Portez-vous bien, vous, votre chère femme et tous les vôtres. — *Weimar, le* 29 *juillet* 1797. — G.

Comme Boie n'a pas encore donné signe de vie (1), je vous envoie le récépissé de la poste, pour attester à tout le moins ma bonne volonté, et aussi à toutes fins utiles, si le paquet s'était égaré. Vous aurez sans doute occasion de vous en informer auprès de lui.

351. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 7 *août* 1797.

Nous avons, mon cher ami, un bien vif désir d'apprendre comment s'est passée la première étape de votre voyage. La chaleur écrasante durant la journée et les orages presque ininterrompus de la nuit nous ont remplis de soucis à votre endroit, car, ici, c'était à peine supportable, et, depuis, je ne suis pas encore parvenu à me remettre, tant mes nerfs ont été cruellement mis à l'épreuve.

Aussi ne suis-je pas en état de vous écrire longuement aujourd'hui, car c'est à peine si je commence à me sentir soulagé de violents mouvements fébriles que je ressens depuis huit jours, au point que j'ai vraiment eu peur de me voir atteint de quelque maladie sérieuse.

Zelter m'a envoyé ces jours-ci les mélodies pour

(1) Voir ci-dessus les lettres 261 à 263, et 320.

votre *Bayadère* et pour vos vers *à Mignon*. J'aime surtout la seconde. La mélodie destinée à la ballade ne s'adapte pas avec un égal bonheur à toutes les strophes, mais pour certaines d'entre elles, notamment pour la troisième avant-dernière, le chœur : « Nous portons la jeunesse, etc. » est d'un excellent effet. Je joins les mélodies à ma lettre, pour le cas où vous trouveriez à Francfort quelques jolies voix pour vous les faire entendre.

Herder vient enfin de me renvoyer nos ballades, que je lui avais communiquées ; mais je n'arrive pas à me rendre compte d'après sa lettre de l'impression qu'elles ont produites sur lui (1). En revanche, il m'apprend que dans mon *Plongeur* je n'aurais fait qu'adapter, en lui donnant une allure plus noble, un certain Nicolas Pesce, qui aurait, à l'en croire, conté ou chanté cette même anecdote (2). Connaîtriez-vous ce Nicolas Pesce, avec qui je me trouve mis en concurrence d'une façon si imprévue? Au reste, nous n'avons pas à attendre la moindre contribution de Herder à l'*Almanach* de cette année ; il gémit sur sa misère, mais assure qu'il n'en estime que plus la richesse des autres.

Je suis revenu ces jours derniers à l'essai de Diderot *Sur la peinture* (3), pour puiser des forces nouvelles au contact vivifiant de cet esprit. J'ai l'impression qu'il en va pour Diderot comme pour bon nombre d'autres, qui ont la juste intuition du vrai, mais qui le laissent trop souvent glisser de

(1) Une lettre de Herder à Knebel, du 5 août, atteste que cette impression avait été fort mauvaise.

(2) *Pescecola*, c'est-à-dire Nicolas le Poisson, était le sobriquet d'un plongeur fameux dont Gœthe avait trouvé l'histoire dans le *Mundus subterraneus* d'Athanase Kircher. Il avait raconté l'anecdote à Schiller, qui en tira *le Plongeur*. Peut-être l'avait-il lui-même contée à Herder, et l'indignation des deux amis (voir la lettre suivante) manquait-elle de fondement.

(2) Voir ci-dessus la lettre 254.

leurs mains lorsqu'ils en viennent à raisonner abstraitement. Lorsqu'il a affaire à des œuvres d'art, il se préoccupe trop à mon goût de fins étrangères à l'art et d'intentions morales, et il porte insuffisamment son attention sur l'objet même et sur l'exécution. Il veut à toute force que l'œuvre belle ait en outre une utilité d'un autre ordre. Et, comme la beauté véritable et la perfection artistique ont pour effet nécessaire d'améliorer l'homme, il va chercher l'explication de ces heureux effets de l'art dans le sujet et le contenu des œuvres et dans le profit positif qu'en tirent l'entendement et le sentiment moral. Je considère comme l'un des avantages de la philosophie nouvelle de nous procurer une formule pure de tout mélange qui nous permet de définir les effets subjectifs de la beauté sans en altérer le caractère.

Adieu, et portez-vous bien. Donnez-nous bientôt la joie de bonnes nouvelles. Les plus cordiales amitiés de ma femme ; les petits sont très bien. Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre de mon petit cercle. — Sch.

352. Gœthe a Schiller.

Je suis arrivé à Francfort sans la moindre encombre, satisfait et bien portant, et, dans la tranquille et aimable demeure où je suis installé, je puis enfin méditer à loisir sur ce que c'est, à mon âge, que de se mettre à courir le monde. Plus jeunes, les objets que nous rencontrons chemin faisant nous en imposent et nous désorientent davantage, parce que nous sommes hors d'état de les juger ni de les dominer ; mais il nous est pourtant plus aisé de nous en débarrasser, parce que nous ne notons que ce qui se trouve en travers de notre route, et que nous ne jetons guère nos regards de droite ou de gauche. Plus tard, nous savons mieux à quoi nous en tenir

sur le compte des choses, il en faut un plus grand nombre pour capter notre intérêt, et nous serions mis à une fâcheuse épreuve, si nous n'avions à notre service, en pareil cas, la sérénité du cœur et la méthode. Je m'en vais donc enregistrer avec toute la précision possible ce qui m'est arrivé au cours de cette semaine, je ferai sur cette grande ville débordante de vie qu'est Francfort l'épreuve de mes cadres méthodiques, après quoi je m'apprêterai à poursuivre ma route.

J'ai été très frappé de constater ce qu'est au juste le public d'une grande ville. Il vit dans la poursuite constante et précipitée du gain et de la dépense, et ce que nous appelons une disposition d'esprit n'a l'occasion ni de se réaliser ni de se communiquer. Les divertissements, y compris le théâtre, n'ont tous d'autre objet que de procurer de la distraction, et le grand appétit que le public qui lit montre pour les revues et les romans s'explique uniquement par le fait qu'ils introduisent un nouvel élément de distraction dans la distraction même, celles-là régulièrement, ceux-ci ordinairement.

Je crois bien avoir remarqué une sorte de gêne et de répugnance à l'égard des œuvres poétiques, ou tout au moins dans la mesure où ces œuvres sont réellement de la poésie, et je me l'explique tout naturellement par les mêmes raisons. La poésie réclame, exige même impérieusement la concentration sur soi ; elle isole l'homme contre son gré, elle revient à la charge, et est, pour le commun des mortels (pour ne pas dire dans le grand monde), aussi importune qu'une maîtresse fidèle.

Je me mets à présent à noter régulièrement toutes choses, les objets tels qu'ils s'offrent à ma vue, et les réflexions telles qu'elles me viennent à l'esprit, sans m'astreindre ni à observer avec trop de précision, ni à peser trop mûrement mes jugements, et sans songer le moins du monde à l'usage que j'en

pourrai faire ultérieurement. Une fois que j'aurai parcouru ma route jusqu'au bout, je dominerai mieux ma provision de matériaux, et j'y pourrai puiser toujours.

Je suis allé un certain nombre de fois au théâtre, et, pour être mieux en mesure de me faire une opinion, je me suis tracé un cadre méthodique. A mesure que je m'applique à le remplir sans hâte, je me rends compte, mieux que jamais, qu'un récit de voyage tolérable n'est vraiment possible que s'il s'agit de pays étrangers, où l'on n'a de rapports avec âme qui vive. Des lieux où l'on réside habituellement nul ne se permettra jamais d'écrire, sauf s'il s'agit d'une pure et simple énumération descriptive ; et il en est de même pour tout ce qui nous touche, si peu que ce soit : on a le sentiment très net qu'il y aurait en quelque sorte impiété à exprimer publiquement son jugement sur les choses, ce jugement fût-il le plus équitable, le plus mesuré du monde. Ces réflexions mènent à des conclusions qui ne sont pas dénuées d'intérêt, et m'indiquent la voie qui est la bonne. C'est ainsi, par exemple, que j'établis actuellement une comparaison entre le théâtre d'ici et celui de Weimar, après quoi, lorsque j'aurai vu par surcroît celui de Stuttgart, je serai peut-être en mesure de fonder sur la comparaison des trois un jugement général, qui pourra avoir son intérêt, et qui sera certainement publiable.

Adieu ; tenez-vous en bonne santé et en joie dans votre villa. Faites mes compliments à votre chère femme. Si jamais le château d'Iéna me revoit, je défie bien qu'on m'en fasse sortir de si tôt. Il est heureux que j'aie payé avant mon départ mon écot à l'*Almanach des muses*, car, en cours de voyage, il n'y a guère plus d'espoir de trouver un poème que de rencontrer un phénix. Encore une fois adieu, de tout cœur. — *Francfort-sur-le-Main, le* 9 *août* 1797. — G.

Schmid, de Friedberg, est venu me voir : impression pas désagréable, mais rien non plus de particulièrement exaltant. En somme, un beau gars, petite tête plantée sur des épaules bien proportionnées, jambes et pieds parfaits, vêtu de court, à la mode d'ici, proprement et décemment. Les traits menus et étroitement rapprochés, les yeux petits et noirs, les cheveux noirs, taillés court, tout contre le crâne, à la sans-culotte. « Mais le père des dieux lui forgea un bandeau d'airain autour du front (1). » Sa bouche se livrait à des contorsions bizarres, comme s'il voulait accentuer encore ses paroles en leur communiquant une physionomie toute particulière. C'est le fils d'un commerçant cossu, qui l'a destiné au pastorat, ce qui l'a complètement dévoyé : je suis persuadé qu'attelé à un commerce de médiocre envergure et à un train de vie modeste, il eût été parfaitement à sa place, car il paraît posséder de l'énergie et un certain sérieux ; c'est sous un uniforme de garde national que je le verrais le mieux. L'avenir en décidera, mais je crains fort que nous n'ayons pas à attendre de lui des satisfactions extraordinaires. Etant donné qu'il n'est à aucun degré l'homme opprimé et tenu à la gêne que nous pensions, mais que, selon ses propres dires, que confirment son aspect et son costume, il jouit d'un modeste bien-être, c'est mauvais signe qu'on ne discerne pas chez lui trace d'élan, de générosité de cœur, d'ardeur passionnée, de don cordial de soi. J'ai eu exactement l'impression de l'égoïsme et du pédantisme philistin du jeune homme qui vient de quitter l'Université. Mais, il faut le reconnaître, pas trace de brutalité, rien d'oblique dans ses manières, sauf la grimace de ses lèvres.

Dans toute mon attitude envers lui, j'ai fait

(1) Citation plaisante empruntée à la dernière rédaction en prose d'*Iphigénie*. Elle correspond, modifications métriques à part, au vers 330 de l'*Iphigénie* en vers.

comme s'il se présentait à moi de votre part, ce qui eût dû aplanir grandement les voies, bien des points se trouvant par avance accordés ; mais toute ma peine a été perdue, je n'ai pas trouvé le moindre écho qui eût, soit un intérêt général, soit un accent individuel, pas même concernant Reinhold et Fichte, qu'il a pourtant eus l'un et l'autre pour maîtres. Tout compte fait, il m'a été impossible de tirer de lui quoi que ce fût qui fût de quelque portée, si ce n'est que, depuis un an, il aurait acquis une certaine conception des choses grâce à laquelle il se serait senti incliner à la poésie, — ce qui serait bel et bien, — mais qu'il serait d'autre part parvenu à l'intime conviction que la culture véritable réside dans l'association, à de certaines doses, de la philosophie et de la poésie. A quoi je n'ai pas d'objection, si ce n'est que j'aimerais mieux ne pas entendre une pareille profession de foi sortir de la bouche d'un jeune homme. — Au reste, il est parti comme il était venu, sans qu'il ait été possible d'amorcer le moindre sujet d'entretien, et ces quelques instants m'ont largement suffi. Par la réserve de ses manières, il m'a fait songer à Hölderlin ; mais il est plus grand et mieux bâti ; sitôt que j'aurai vu ce dernier, je vous offrirai un parallèle plus circonstancié. Comme j'ai eu maintes occasions au cours de ma vie, et surtout au temps jadis, de rencontrer des individus de cette espèce, et que l'expérience m'a appris comment ils tournent d'ordinaire, je terminerai sur une observation de portée générale : les hommes qui, issus de la caste commerçante, viennent à la littérature, et plus particulièrement à la poésie, y apportent et y gardent une tournure qui leur appartient en propre ; il se peut qu'on observe chez quelques-uns d'entre eux un certain sérieux et une profondeur sentimentale, de la ténacité et de la persévérance, chez d'autres une réelle bonne volonté active ; mais, tous tant qu'ils sont, ils me pa-

raissent incapables de véritable élévation et de véritable portée d'esprit, — et pourtant, c'est là l'essentiel. Il se peut assurément que je sois injuste envers cette caste, et il ne manque pas d'hommes issus d'autres couches de la société qui ne tournent pas mieux. Faites un retour sur votre expérience personnelle, et vous trouverez vraisemblablement des cas exceptionnels (1).

Ci-joint la lettre qui était destinée par M. Schmid à m'annoncer sa visite ; mais je l'ai reçue avec deux jours de retard, et je vous l'envoie pour que vous puissiez vous faire une idée plus exacte de la nature intime de cet homme, dont je vous ai décrit l'apparence extérieure (2). — G.

353. Gœthe a Schiller.

Francfort, le 12 *août* 1797.

Il arrive assez généralement qu'on se mette en souci pour ceux qui sont en route, et il serait souvent plus équitable que ce fût l'inverse. C'est ainsi que votre bonne lettre du 7 m'apprend que vous vous êtes mal trouvé de la température, alors que pour ma part je n'en ai pas souffert du tout — ou infiniment peu — : les orages venaient, de nuit et dans la matinée, rafraîchir l'atmosphère, nous nous mettions en route de très bon matin, les heures les plus chaudes de la journée étaient employées à faire manger les chevaux, et, lorsqu'il nous arrivait de faire quelques lieues durant les heures chaudes de la journée, nous trouvions en général des courants

(1) Ici, le brouillon de cette lettre portait la phrase suivante, qui fut supprimée dans la rédaction définitive : « Peut-être est-ce pour des raisons analogues qu'il ne se rencontre parmi les juifs ni poètes ni artistes. »

(2) Cette lettre, très courte, était précédée d'une effusion lyrique assez ampoulée.

d'air rafraîchissants, soit sur les hauteurs, soit dans les vallées où coulent des rivières. En somme, je suis arrivé à Francfort après un minimum d'incommodités. Et, maintenant que j'y suis, je voudrais reprendre l'habitude de la vie de la grande ville, m'habituer, non seulement à voyager, mais à vivre véritablement en cours de route, à supposer toutefois que la fatalité de ma nature ne me l'interdise pas radicalement ; car je sens fort bien que toutes les tendances naturelles de mon caractère sont au recueillement et aux états intérieurs, et qu'elles ne sauraient trouver la moindre satisfaction à ce qui y fait obstacle. Si l'exemple de mon *Hermann et Dorothée* n'était pas là pour me prouver que les sujets modernes, pris d'une certaine manière, peuvent comporter la forme de l'épopée, je me refuserais à prêter la moindre attention à toute la banalité pratique de la vie de tous les jours. Il y aurait, à l'heure présente, beaucoup à faire au théâtre, ainsi que je le constate encore ici, mais il faudrait ne pas se montrer trop difficile et se contenter de travailler à la manière de Gozzi, et vraiment, à aucun point de vue, le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Je plains de tout mon cœur le Vieux de la montagne aux pots (1) d'être condamné, par Dieu sait quelle singulière disposition native de son caractère, à mettre des bâtons dans les roues aux autres et à lui-même. Je préfère encore mille fois les banquiers, les marchands, les agioteurs, les boutiquiers, les juifs, les joueurs et les aventuriers de Francfort ; sans doute ils tendent des crocs-en-jambe à autrui, mais du moins apportent-ils quelque chose de leur cru. — Son Nicolas Pesce est, autant qu'il m'en souvient, le héros du conte que vous avez traité, un

(1) Herder ; il habitait sur le marché aux Pots, situé sur une éminence.

plongeur de profession. Mais vraiment, si notre vieil ami, lisant votre adaptation, n'a rien de plus pressé que de se ressouvenir de la chronique qui a rapporté l'historiette, comment pourrait-on en vouloir au public, lorsqu'on lui offre un roman, de s'informer si tout ce qui y est raconté est bien réellement arrivé? — Le cas de Diderot n'est pas moins remarquable : avec toute la puissance de son génie, avec toute la profondeur de sa sensibilité et toute la lucidité de son intelligence, il n'a pu néanmoins se hausser jusqu'à comprendre que la culture qui résulte de l'art doit aller son propre chemin, qu'elle ne doit être subordonnée à nulle autre et qu'elle se coordonne le plus aisément du monde avec toutes les autres, etc., ce qui est pourtant bien facile à saisir, tant c'est l'évidence même.

Il n'est pas possible d'être plus comique que ne l'est le pauvre Kosegarten (1) : après avoir, toute sa vie durant, chanté et gazouillé en usant tout bonnement du gosier dont la bonne nature l'avait gratifié et de son bec tel qu'il est fait, le voici qui se consume en efforts désespérés pour disloquer et dilater sa mince individualité en la ficelant spontanément sur le chevalet de torture des prétentions philosophiques nouvelles, et qu'il laisse traîner jusqu'à terre sa pauvre houppelande de gueux, pour nous persuader qu'il a, lui aussi, dans sa garde-robe quelque chose qui ressemble à un manteau royal. Je vais envoyer sans tarder ce manifeste à Meyer.

Et pourtant ces hommes, qui en sont à croire que le néant de notre art a une valeur infinie, ont encore plus de chance que nous autres, qui sommes tous plus ou moins convaincus que tout notre art équivaut au fond à zéro.

Ce qui sied à un homme en voyage, c'est un cer-

(1) Il venait de publier une annonce amphigourique et prétentieuse de ses *Poésies*, qui parurent en 1798.

tain réalisme sceptique ; ce que j'ai encore en moi d'idéalisme, je l'emporte dans ma poche, soigneusement enfermé dans un tout petit coffret, comme la petite fée naine que vous savez (1). Il faut donc que sous ce rapport vous ne montriez pas d'impatience. J'espère bien qu'il me sera possible de rédiger pour vous, en cours de route, cette petite histoire de voyage. Mais, avant tout, je veux laisser s'écouler quelques mois. Car, bien que les événements successifs de la vie banale de tous les jours, pris un à un, me fassent un effet fort désagréable, d'ensemble on s'en trouve néanmoins fort bien, dès l'instant qu'on a pris enfin clairement conscience qu'on a soi-même le sens commun. — Adieu ; vous saurez, vous qui me connaissez, lire entre les lignes, parmi les choses souvent baroques qui me passent par la tête, car je serais vraiment hors d'état de me retoucher moi-même, et de faire de ces lubies sans lien entre elles quelque chose qui soit cohérent et qui ait de la tenue.

Amitiés à votre chère femme, et faites de nos Agnès et de nos Amélies (2) tout le cas qu'elles méritent. On ne s'aperçoit au juste du prix d'êtres comme ceux-là que le jour où l'on s'avise d'en chercher, par le vaste monde, qui les vaillent. Vous, mon ami, vous avez entre autres dons ceux du maître qui sait enseigner, — et ces dons-là me sont totalement refusés. Vos deux élèves sont sûrement capables de bien faire, à la condition qu'elles tirent parti de vos aperçus (3), et que, pour la composition générale de leurs ouvrages, elles se rendent un peu mieux compte des exigences élémentaires de l'art.

(1) Allusion à *la Nouvelle Mélusine*. Voir ci-dessus la lettre 276.

(2) *Agnès de Lys*, c'est-à-dire Caroline de Wolzogen, et Amélie d'Imhof.

(3) « Apperçus », en français dans le texte.

Francfort, le 14 *août* 1797.

Hier, j'ai vu représenter l'opéra de *Palmire* (1), qui, dans l'ensemble, a été exécuté fort bien et très convenablement. J'ai eu de plus le grand plaisir d'étudier de tout près un élément de la mise en scène, je veux dire les décors. Ils sont d'un Milanais du nom de Fuentes, qui est ici en ce moment (2). La grande difficulté, en matière d'architecture théâtrale, c'est qu'il faut tout à la fois posséder parfaitement les règles fondamentales de l'architecture réelle, et pourtant s'en écarter systématiquement, en vue de fins précises L'architecture, au sens un peu élevé du mot, a pour mission de donner aux réalités qu'elle crée un caractère de gravité, de noblesse, de rigidité ; il ne lui est guère permis, sans s'affadir, de songer à l'agrément ; au lieu qu'au théâtre tout doit offrir des dehors gracieux. L'architecture théâtrale doit être légère, raffinée, variée, et elle doit pourtant figurer tout à la fois la magnificence, la grandeur, la noblesse. Les décors en général, et plus particulièrement les fonds, doivent faire tableau, et le décorateur doit aller encore plus loin dans cette voie que ne fait le peintre de paysages, qui, lui aussi, doit infléchir les architectures selon ses besoins. Les décors de *Palmire* offrent de bons modèles sur la base desquels il serait possible de formuler la doctrine de la peinture de théâtre. Il y a six tableaux décoratifs qui se suivent durant deux actes sans qu'aucun d'eux reparaisse une seconde fois, et la variété et la gradation y sont très habilement ménagées. On s'aperçoit fort bien que le maître possède tous les moyens (3) de l'art réel

(1) De Salieri.

(2) Le brouillon porte ici : « En réalité, c'est un Espagnol, élève du Milanais Gonzaga, qui est parti pour Pétersbourg. »

(3) « Moyens », en français dans le texte.

de l'architecte ; même lorsqu'il construit comme il ne faut pas bâtir et comme personne ne bâtirait, il respecte néanmoins toujours les vraisemblances, et ses constructions s'appuient toutes sur les idées directrices qui sont de mise dans les constructions réelles. Les ornements dont il use sont très riches, mais posés et répartis avec une grande pureté de goût ; on y reconnaît la main de la grande école de stuccature qui se trouve à Milan, et qu'on peut apprendre à connaître en feuilletant l'œuvre gravé d'Albertolli (1). Toutes les proportions sont allongées et étirées, et il en est de même pour tous les personnages, statues, bas-reliefs, spectateurs figurés, mais la longueur démesurée et les gestes violents de bon nombre d'entre eux ne sont nullement affectés ni maniérés, et sont tout au contraire requis, tels qu'ils sont là, par la nécessité et par le goût ; le coloris est irréprochable, et la couleur est appliquée avec infiniment de liberté et de sûreté ; et l'on constate dans ces ouvrages l'utilisation de tous les artifices de la perspective et toute la grâce des masses orientées vers des points directeurs. Les parties sont parfaitement nettes et claires, sans la moindre dureté, et les ensembles se tiennent parfaitement ; l'infinie richesse du détail atteste les études accumulées de toute une grande école et les traditions créées au cours de plusieurs générations successives, et l'on peut bien dire que cet art a trouvé ici son plus haut degré de perfection ; il est déplorable que l'artiste ait une si misérable santé qu'on désespère de sa vie. Je tâcherai de mieux disposer et de développer plus méthodiquement ce que je viens ici de noter pour vous à grands traits hâtifs.

Et maintenant, adieu, portez-vous bien, et donnez-moi bientôt de vos nouvelles. Je suis souvent

(1) Trois recueils de dessins d'ornement reproduits en gravure et publiés à Milan de 1782 à 1796.

avec vous, dans la paix de nos montagnes et le silence de votre demeure, et, lorsqu'il pleut comme il faut, je crois entendre le vacarme torrentiel de la Leutra et des ruisseaux qu'elle reçoit (1).

Je ne rentrerai pas avant de m'en être donné jusqu'à satiété de l'empirisme quotidien, puisque l'absolu nous est interdit. Adieu ; mes amitiés à tous. — G.

354. Gœthe a Schiller.

Francfort, le 16 *août* 1797.

Il m'est venu une idée qui peut influer grandement sur le reste de mon voyage, et dont il faut donc que je vous fasse part sans tarder, pour savoir ce que vous en pensez, dans quelle mesure vous la considérez comme juste, et dans quelle mesure j'ai raison de m'en laisser guider. Tandis que j'allais tranquillement et froidement mon chemin d'observateur ou même de simple spectateur, je n'ai pas tardé à m'apercevoir que l'opinion que je me formais de certains sujets était empreinte d'une sorte de sentimentalité. J'en ai été frappé au point que je me suis trouvé aussitôt tenté d'y réfléchir d'une manière approfondie, et voici ce que j'ai découvert : d'une manière générale, ce que je vois et observe vient s'ajouter sans la moindre difficulté à tout ce que je possède déjà d'expérience antérieure, ce qui n'est pas pour me déplaire, car c'est un appoint qui vient enrichir le stock de mon savoir et qui m'aide à accroître mon capital. Au contraire, je ne sache rien jusqu'à ce jour, depuis que je me suis mis en route, qui m'ait rien donné qui ressemble le moins du monde à une *impression*, et je me sens aujourd'hui

(1) La Leutra est un ruisseau torrentiel qui vient se jeter dans la Saale à Iéna.

aussi tranquille et aussi impassible que j'ai pu l'être jamais devant les circonstances et les événements les plus habituels. D'où peut donc provenir ce semblant de sentimentalité, qui me surprend d'autant plus que, depuis de longues années, exception faite pour l'inspiration poétique, je n'en ai pas ressenti la moindre trace dans mon être? N'y aurait-il pas là encore une sorte de disposition poétique d'esprit, qui, se trouvant appliquée à des sujets qui, de leur nature, ne sont pas précisément poétiques, aurait pour effet de produire comme un état d'esprit intermédiaire?

Je me suis donc appliqué à considérer de plus près les objets qui produisent sur moi ce genre d'impression, et, à ma grande surprise, je me suis aperçu qu'ils avaient un caractère nettement symbolique. En d'autres termes, et j'ai à peine besoin de vous le dire, ce sont des cas frappants qui, possédant une richesse et une variété qui les rend typiques, apparaissent comme les représentants d'un grand nombre d'autres, embrassent un certain ensemble de cas analogues, commandent une certaine série, évoquent dans ma pensée un certain nombre d'analogies et de contrastes, et s'arrogent ainsi, extérieurement et intérieurement, des titres à une certaine unité et à une certaine universalité. Ils sont donc l'analogue de ce qu'est un sujet « heureux » pour le poète, — ils sont des objets « heureux » pour l'homme, et comme, en les méditant à part soi, on ne parvient pas à leur donner une forme poétique, on se trouve du moins contraint de leur donner une forme idéale, une forme humaine au sens élevé du terme. Nous voilà donc ramenés à ce que, usant d'un terme dont on fait un si grand abus, on pourrait qualifier de sentimental, et je suis sûr que vous ne rirez pas, et que vous vous contenterez de sourire, si je vous avoue, à ma propre et profonde stupéfaction, que, s'il m'arrive de rédiger quoi que ce soit de mes

voyages pour mes amis ou pour le public, je risque fort d'écrire des voyages sentimentaux. Mais vous me connaissez assez pour savoir que je ne serais pas homme à reculer devant un mot, fût-il de tous le plus discrédité, si la manière dont je m'en acquitterai devait me donner raison, et surtout si je devais avoir la chance de rendre sa dignité à un terme aujourd'hui déchu de son rang.

Je me réfère à ce que vous avez vous-même si bien exposé, à la terminologie qui nous est familière à tous deux, et je poursuis : En quel cas un phénomène sentimental — qu'il nous est interdit de dédaigner, à quelque point qu'il nous gêne — nous est-il insupportable? Je réponds : lorsque l'idéal est associé directement et immédiatement au vulgaire. Cette liaison ne peut en effet se produire que par un procédé parfaitement vide, destructeur de tout fond et de toute forme, car l'un et l'autre termes, l'idée et l'objet, s'y trouvent annihilés, aussi bien celle-là, qui a le devoir d'avoir une portée et qui n'est compatible qu'avec ce qui a une réelle portée, que celui-ci, qui peut fort bien avoir toutes les qualités, être excellent et parfait tant qu'on voudra, sans avoir pourtant la moindre portée.

Je n'ai rencontré jusqu'à présent que deux objets qui aient cette vertu symbolique : la place sur laquelle j'habite (1), qui, en raison de sa situation et de tout ce qui s'y passe, est symbolique à tout instant, et l'emplacement de la maison, de la cour et du jardin de mon grand-père (2), qui, entre les mains d'hommes avisés et entreprenants, a perdu son vieil aspect très modeste et patriarcal, bon spécimen de ce qu'était anciennement la résidence d'un bourgmestre de Francfort, pour se voir transformé en

(1) Il habitait chez sa mère, sur le marché aux Chevaux, face au corps de garde principal.

(2) La propriété de son grand-père Textor était située dans la Friedberger Gasse.

magasins et en bazar. Par le plus grand des hasards, la maison fut anéantie lors du bombardement, ce qui n'empêche qu'aujourd'hui ce terrain, qui n'est guère qu'un amas de décombres, vaut toujours bien le double de ce qu'il y a onze ans les propriétaires actuels l'ont payé à ma famille. Comme rien ne s'oppose à ce qu'il se trouve un nouveau personnage entreprenant pour acheter le tout et le rebâtir à son tour, vous n'aurez pas de peine à voir que ce cas peut, à divers égards, et surtout pour mon imagination à moi, remplir l'office d'un symbole pour des milliers de cas analogues, dans cette ville de négoce et d'affaires.

Je sais bien qu'au cas dont je viens de parler se mêle la pieuse tendresse des souvenirs ; mais si, instruit par ces exemples, on appliquait dorénavant son attention, dans la suite du voyage, moins à ce qui est *remarquable* qu'à ce qui est *significatif*, on y gagnerait sûrement en fin de compte, pour soi-même et pour les autres, une belle récolte. Je vais faire ici même l'essai de ce que je pourrai encore noter de symbolique, et je m'exercerai de préférence sur des lieux qui me sont totalement étrangers, et que je verrai pour la première fois. Si l'expérience donnait de bons résultats, on pourrait sûrement, sans même l'étendre à l'infini, à la condition qu'en chaque lieu, à tout moment, on observât avec toute la pénétration dont on est capable, rapporter un assez joli butin des pays et des régions dont on aurait pris une connaissance suffisante.

Profitez d'une heure favorable, et dites-moi votre sentiment là-dessus, pour me donner une assiette plus large, plus d'assurance, plus de force et plus d'entrain ; la question est d'importance, en ce sens qu'elle supprime d'un coup, et de la manière la plus heureuse, la contradiction qui opposait ma nature personnelle à la vie de tous les jours, et qu'elle résout une difficulté que j'ai toujours été jadis

impuissant à vaincre. Car je vous avoue que j'aurais mieux aimé rentrer tout d'une traite, et me remettre à produire de mon propre fond des êtres d'imagination d'une espèce quelconque, que d'accepter une fois de plus, comme les autres fois, — puisque je n'ai décidément pas le don de l'enregistrement patient des moindres détails, — de me battre désespérément contre l'hydre aux millions de têtes de la banalité quotidienne ; et en effet, à moins d'y trouver son plaisir ou son avantage, on fait mieux de s'en tirer au plus vite.

En voilà assez pour aujourd'hui, bien que j'aie encore à traiter tout un chapitre considérable, proche de celui-là, auquel je m'attellerai l'un de ces jours, et sur lequel je vous demanderai également votre façon de penser. Adieu, portez-vous bien, faites mes amitiés aux vôtres, et ne communiquez ni ne dites rien de mes lettres à qui que ce soit, sauf à vos tout proches. — *Francfort, le* 17 *août* 1797. — G.

355. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 17 *août* 1797.

La peinture que vous me faites de Francfort et plus généralement des grandes villes n'a rien de réconfortant, ni pour le poète, ni pour le philosophe, mais elle est d'une vérité manifeste, et, du moment qu'il est définitivement acquis qu'on ne philosophe ni ne poétise que pour soi-même, il faut s'y résigner ; on y trouve même l'avantage d'être fortifié dans le bon parti qu'on a pris, et on est guéri à jamais de la tentation de faire servir la poésie à l'obtention d'un avantage extérieur.

Mes propres expériences, si peu nombreuses qu'elles soient, m'ont montré que la poésie ne possède pas le secret de faire plaisir aux gens, pris d'ensemble, mais qu'en revanche elle a le pouvoir de les

mettre fort mal à l'aise, et je suis d'avis que, du moment qu'on n'est pas en mesure d'atteindre le premier résultat, il faut résolument se décider pour la seconde méthode. Il faut les harceler, les troubler dans leur béatitude, les plonger dans l'inquiétude et dans la stupeur. De deux choses l'une, la poésie doit se dresser devant eux soit comme un bon génie, soit comme un spectre. C'est à ce prix seulement qu'ils apprendront à croire à l'existence de la poésie et qu'ils prendront de la considération pour les poètes. Et, de fait, je n'ai jamais rencontré nulle part cette considération à un plus haut degré que parmi cette classe d'hommes, mais nulle part aussi, j'en conviens, plus stérile et plus dénuée d'enthousiasme. Il y a chez tout homme quelque chose qui parle en faveur du poète, et vous avez beau être un réaliste aussi sceptique que vous voudrez, il faut bien que vous m'accordiez que cet x est la semence de l'idéalisme, et que c'est uniquement grâce à lui que la vie pratique, avec ce qu'elle a de terre-à-terre et de vulgaire, n'a pas détruit toute capacité de sentir la poésie. Assurément, il s'en faut de beaucoup que cela suffise à exalter l'inspiration proprement dite, celle qui est vraiment artistique et éprise de beauté, et je conviens qu'il lui arrive au contraire trop souvent de s'en sentir gênée dans son essor, tout comme la liberté se sent contrainte par les préoccupations moralisantes ; mais c'est déjà un grand pas de fait, qu'on voie s'ouvrir une issue qui permette d'échapper à la plate banalité quotidienne.

Je vois bien que mon protégé (1), M. Schmid, ne m'a guère fait honneur ; mais je m'obstine toujours à espérer le mieux, jusqu'au jour où ce n'est plus possible. Je suis ainsi fait — et c'est sans remède — que la grande affaire pour moi est de savoir si les autres gens sont bons à quelque chose, et si

(1) « Protégé », en français dans le texte.

l'on peut attendre quelque chose d'eux ; je ne désespérerai donc définitivement de tous les Hölderlin et de tous les Schmid qu'à la dernière extrémité.

M. Schmid, au point où il en est à présent, n'est évidemment que l'envers caricatural du Francfortois ordinaire : alors que celui-ci ne trouve pas le loisir de rentrer en lui-même, l'autre et ses pareils ne parviennent pas à sortir d'eux-mêmes. Je dirais volontiers que, tandis que chez ces derniers nous trouvons de la sensibilité à satiété, mais sans l'objet qu'il lui faudrait, là, au contraire, c'est l'objet vide et nu, sans une sensibilité correspondante. Si bien qu'en fin de compte, on trouve bien, de gauche et de droite, les matériaux qui entrent dans la composition de l'homme qu'il faut être pour faire un poète, mais que ces matériaux sont dispersés, et ne sont pas parvenus à se rejoindre.

Je serais curieux de savoir si tous ces Schmid, ces Richter (1), ces Hölderlin étaient, de nature, et quelles que fussent les circonstances, condamnés à demeurer aussi exclusivement subjectifs, aussi tendus, aussi guindés qu'ils le sont, si ces défauts tiennent à l'essence même de leur structure, ou si ce fâcheux résultat ne provient pas de ce qu'ils ont été à court d'éléments artistiques, de ce qu'ils n'ont subi aucune influence extérieure, et de ce que l'idéalisme de leurs tendances naturelles s'est heurté à la platitude du monde banal dans lequel ils vivent. Je penche fortement pour le seconde hypothèse, et, s'il est vrai qu'un tempérament vigoureux et bien doué sait triompher de tout, il ne me paraît pas moins vrai que plus d'un talent naturel de bonne qualité y succombe.

Vous êtes sûrement tout à fait dans le vrai, lorsque vous remarquez que les hommes issus de telle classe sociale font montre, lorsqu'ils viennent par exemple

(1) Jean-Paul.

à la poésie, d'un certain sérieux, d'une certaine profondeur d'âme, mais sans qu'il y ait trace chez eux de liberté, de sérénité et de clarté. Le sérieux et le repliement sur soi naissent par une conséquence nécessaire et toute naturelle, lorsqu'une inclination et un goût se trouvent contrariés, lorsqu'on se sent isolé et réduit à ses propres ressources, et il faut au fils de marchand qui se met à écrire des vers une capacité de vie intérieure peu commune, pour oser prendre ce parti. Mais on s'explique aussi de la manière la plus naturelle du monde qu'il s'oriente plutôt vers les aspects moraux que vers les aspects artistiques, pour la raison que ses sentiments prennent une véhémence passionnée, qu'il se sent violemment refoulé sur lui-même, et que les objets qui l'entourent le repoussent plus qu'ils ne le tiennent occupé, si bien qu'il lui demeure toujours interdit de les envisager avec une lucidité sereine.

J'ai observé inversement — et c'est encore une confirmation de votre remarque — que ceux qui sont issus d'une classe libérale apportent à la poésie de l'aisance, de la clarté et une grâce légère, mais fort peu de sérieux ou de profondeur. Chez ceux dont je parlais tout à l'heure, ce qu'il y a de caractéristique dans la personne ressort en s'exagérant presque jusqu'à la caricature, et garde toujours quelque chose de borné et de raide ; chez ceux-ci au contraire, le grand péril, c'est l'impersonnalité, l'absence de relief et jusqu'à la plate banalité. Je dirais volontiers que ceux-ci sont plus proches de l'art par le dehors, et ceux-là au contraire par le dedans. — Ce qui m'a conduit à cette observation, c'est la comparaison que j'ai faite entre nos poétesses d'Iéna et de Weimar. Notre amie Sophie Mereau a positivement un certain fonds d'intimité, et même à de certains moments une véritable dignité sentimentale, et je ne puis davantage lui contester une certaine profondeur : or, elle a dû toute sa cul-

ture à une existence isolée, et à un état d'opposition hostile contre le monde. Tout au contraire, Amélie d'Imhof a été amenée à la poésie, non par le cœur, mais uniquement par l'imagination, et, toute sa vie durant, la poésie ne sera pour elle qu'un jeu. Or, comme, selon moi, ce qui est esthétique est fait tout à la fois de sérieux et de jeu, le sérieux s'appliquant au dedans, et le jeu à la forme extérieure, il en résulte que Sophie Mereau manquera toujours d'atteindre à la vraie poésie sous le rapport de la forme, et Amélie d'Imhof sous le rapport du fond. Quant à ma belle-sœur, son cas est un peu particulier : elle possède les bons côtés de chacune des deux autres ; seulement sa fantaisie trop capricieusement arbitraire l'entraîne perpétuellement loin de ce qui est la véritable affaire.

Je crois vous avoir dis que j'avais exprimé à Kosegarten, par une lettre, ma façon de voir, et que j'étais curieux de voir ce qu'il me répondrait. Il vient de m'écrire, et me témoigne infiniment de gratitude pour ma sincérité. Mais, ce qui prouve à mes yeux à quel point il est incorrigible, c'est qu'il a joint à sa lettre cette annonce de ses poésies (1) qu'un toqué seul peut avoir écrite. Il n'y a rien à faire pour venir en aide à de certaines gens, et celui-là est bien de ceux à qui Dieu « a forgé tout autour du front un bandeau d'airain » (2).

Voici enfin *Ibycus* (3). Puissiez-vous en être satisfait. J'avoue qu'en regardant de plus près au sujet, j'y ai trouvé plus de difficultés que je ne m'y étais d'abord attendu, mais il me semble que, pour l'essentiel, je suis parvenu à les surmonter. Les deux

(1) Voir ci-dessus la lettre 353.

(2) Schiller reprend ironiquement la citation d'*Iphigénie* insérée par Gœthe dans la lettre 352.

(3) *Les Grues d'Ibycus*. Schiller avait commencé la pièce le 11 août et l'avait achevée le 16. Elle parut dans l'*Almanach des muses* pour 1798.

problèmes essentiels m'ont paru consister, d'une part à donner au récit une continuité qui manquait à la donnée brute de la fable, et d'autre part à provoquer l'état d'esprit que comporte l'effet à produire. Je n'ai pu encore y donner la dernière main, car je n'ai pu terminer qu'hier soir, et je tiens extrêmement à ce que vous lisiez la ballade sans tarder, pour pouvoir encore profiter de vos observations. Mon vœu le plus cher serait d'apprendre que, sur les points principaux, j'ai su répondre à votre attente.

Ci-joint aussi deux bonnes feuilles de l'*Almanach*. Je joindrai à un envoi que je ferai à Cotta la prochaine lettre que je vous écrirai, car je suppose que vers la fin du mois vous ne serez plus à Francfort.

Mon état de santé est meilleur depuis une huitaine, et tout va bien aussi chez moi. Ma femme vous fait ses amitiés les plus cordiales. Je n'ai pas eu encore de nouvelles des Humboldt depuis qu'ils ont quitté Dresde. Des papiers posthumes qu'a laissés Gotter (1) on m'envoie son opéra, *l'Ile des Esprits*, qui est une adaptation de *la Tempête* de Shakespeare ; j'ai lu le premier acte ; cela manque singulièrement de vigueur, et c'est délayé et bien peu nourrissant. Pourtant je rends grâces au ciel d'avoir de quoi remplir quelques cahiers des *Heures*, et de le devoir à un écrivain si authentiquement classique, qui, avant de mourir, a si amèrement déploré la mode nouvelle du génie et des xénies. Si bien que bon gré mal gré il faudra que ce Gotter qui, de son vivant, ne voulait pour rien au monde avoir rien de commun avec *les Heures*, consente, maintenant qu'il est mort, à y apparaître en revenant.

Adieu. Portez-vous bien, et donnez bientôt de vos nouvelles. — Sch.

(1) Le poète Gotter, de Gotha, était mort le 18 mars. Son « Ile des Esprits » parut dans les numéros 8 et 9 des *Heures* pour 1797.

356. Gœthe a Schiller.

Francfort, le 22 août 1797.

Votre bel envoi tout chargé de richesses m'est encore parvenu en temps utile. Je compte partir dans quelques jours, et je puis encore vous écrire brièvement d'ici au sujet de ce que vous m'avez adressé.

L'*Almanach* s'annonce très bien, dès à présent, surtout lorsqu'on sait ce que réservent encore les feuilles suivantes ; les pièces poétiques du type narratif (1) lui donnent un caractère original.

Je trouve *les Grues d'Ibycus* tout à fait réussies ; la transition qui amène la représentation théâtrale est excellente et le chœur des Euménides est à la place qui convient. Du moment qu'on adopte cette manière de présenter le sujet, l'histoire ne tient plus debout sans les Euménides, et, s'il me prenait jamais fantaisie de revenir à l'adaptation à laquelle j'avais songé, je ne pourrais faire autrement que d'y insérer ce chœur.

Voici maintenant quelques remarques : 1° Les grues, en leur qualité d'oiseaux voyageurs, devraient former tout un essaim, qui passerait aussi bien au-dessus d'Ibycus qu'au-dessus du théâtre ; elles apparaissent comme un simple phénomène naturel et ne diffèrent en rien du soleil ou d'autres phénomènes normaux. Du même coup il n'y a plus de miracle, du moment qu'il n'est plus indispensable que ce soient les mêmes oiseaux, et qu'on peut fort bien admettre que ce soit tout simplement une escouade de la grande troupe en marche, — et le caractère fortuit de l'apparition constitue précisément, à ce qu'il me semble, l'élément de mystère et de sur-

(1) Les deux premières feuilles renfermaient, entre autres, *le Nouveau Pausias*, *l'Anneau de Polycrate* et *l'Apprenti sorcier*.

prise de toute l'histoire. 2° D'autre part, après la quatorzième strophe, une fois que les Erinnyes se sont éloignées, j'aimerais voir intercaler une strophe qui peindrait les sentiments provoqués parmi le peuple par les révélations que vient de lui faire le chœur, depuis les graves réflexions des braves gens jusqu'à l'insouciance distraite des criminels, après quoi le meurtrier, sottement, grossièrement, et à voix haute, mais pourtant perceptible uniquement pour ses voisins immédiats, proférerait sa remarque stupide, qui déterminerait une altercation entre lui et les spectateurs les plus proches, ce qui attirerait l'attention du peuple, etc. Ce procédé, tout comme le caractère normal donné au passage des grues, transposerait toute l'histoire dans le domaine des phénomènes naturels, et, si j'en crois du moins ma propre impression, donnerait à l'effet plus d'intensité, car il me semble que, dans la rédaction actuelle, la quinzième strophe commence sur un ton trop haut et trop emphatique, et que, si je ne me trompe, on attendrait autre chose. Si vous donnez en outre, de-ci de-là, un peu plus d'attention à la rime, il ne restera plus grand'chose à faire, et je vous félicite de ce nouvel ouvrage si heureusement accompli.

J'ai fait sur moi-même une étude un peu attentive de ce qui constitue exactement l'état d'esprit d'un voyageur qui observe, et j'ai compris où gît très souvent le vice des récits de voyage. On a beau choisir son point de vue comme l'on voudra, il est fatal qu'en cours de voyage on ne voie les choses que sous un seul de leurs aspects et qu'on soit trop prompt à porter sur elles un jugement ; mais, en revanche, on saisit cet aspect des choses avec une vivacité particulière, et le jugement qu'on porte a, en un certain sens, son exactitude. Aussi me suis-je constitué des dossiers où je vais insérer les papiers publics de toute nature qui me tombent sous la main, journaux, feuilles hebdomadaires, extraits

de sermons, ordonnances, programmes de théâtres, prix courants, et où j'insère également mes propres observations et mes propres expériences, en y joignant les jugements qui me viennent instantanément à l'esprit ; après quoi, lorsque je suis en société, je mets ces questions sur le tapis et j'exprime ma manière de voir, ce qui me permet de m'apercevoir promptement dans quelle mesure je suis bien informé, et dans quelle mesure mon propre jugement s'accorde avec celui de personnes bien informées. J'ajoute alors à mes dossiers cette expérience de contrôle et ce nouvel enrichissement de ma science, et je me trouve ainsi en possession de matériaux qui ne manqueront pas dans l'avenir de garder pour moi leur intérêt à titre de documents historiques à la fois sur les faits extérieurs et sur moi-même. Etant données ma culture préalable et la formation qu'un long exercice a procurée à mon esprit, si je continue de trouver plaisir à poursuivre cette pratique un peu de temps, j'arriverai certainement à amasser tout un trésor. Je me suis aperçu déjà qu'un certain nombre de sujets pourraient fort bien se prêter à un usage poétique, et puis, on ne sait jamais, au premier abord, quel résidu se dégagera par la suite de la première expérience brute et en exprimera le sens véritable.

Avec tout cela, je ne nie pas qu'il ne m'arrive fréquemment d'avoir comme un mouvement de regret et de nostalgie qui me ramène à la vallée de la Saale (1), et, si je m'y trouvais transporté aujourd'hui, je me mettrais à l'instant, sans une minute de regret, à mon *Faust* ou à quelque autre ouvrage poétique.

Tout porte à croire qu'absorbé comme vous l'êtes par l'urgence de l'*Almanach*, vous ne pensez guère, ou même pas du tout, à *Wallenstein;* tenez-moi donc

(1) Iéna est sur la Saale.

au courant, lorsque vous reprendrez votre marche en avant.

Le théâtre d'ici n'est, à de certains égards, pas mauvais, mais le public est beaucoup trop clairsemé ; il faut d'ailleurs reconnaître que la secousse dont il a, l'an dernier, subi le contre-coup a été bien rude, et je ne sais vraiment quelle pièce de valeur et de premier rang on pourrait y donner avec quelque chance de succès.

Francfort, le 23 *août* 1797.

Il faut que j'ajoute encore quelques mots à ce que je vous disais hier de la ballade, pour exprimer plus clairement ma pensée. Vous avez si bien réussi la partie centrale, que je souhaiterais vous voir corser l'exposition en y ajoutant quelques strophes, d'autant que le poème n'est pas long. A mon sens, Ibycus devrait apercevoir une première fois les grues au cours de son voyage ; il se comparerait, lui, le voyageur, aux oiseaux voyageurs ; lui, l'hôte étranger, aux hôtes étrangers ; il en tirerait un pressentiment de bon augure, après quoi, une fois qu'il serait aux prises avec les assassins, il prendrait à témoin ses compagnes de voyage, les grues, que l'on connaîtrait donc déjà. Même, si on y trouvait avantage, il se pourrait qu'il eût déjà aperçu leur vol au cours de sa navigation. Vous voyez, ainsi que je vous le disais déjà hier, que l'important pour moi serait de donner à ce vol de grues le caractère d'un phénomène continu et de large portée, qui, si je ne me trompe, se relierait fort bien au long fil conducteur que constituent les Euménides. Pour ce qui est du dénouement, je vous ai dit hier déjà ma manière de voir. D'ailleurs, mon propre schéma ne contenait rien de plus dont vous puissiez faire usage dans votre poème.

J'ai eu hier, à son tour, la visite de Hölderlin. Son aspect a quelque chose d'un peu affaissé et

maladif, mais il est vraiment sympathique, et il est ouvert, avec modestie, même avec timidité. Il a touché à divers sujets en des termes qui trahissaient votre influence ; il a su s'approprier parfaitement bon nombre d'idées capitales, ce qui montre qu'il serait de même capable d'en assimiler encore d'autres. Je lui ai conseillé surtout de composer des poèmes courts, en prenant soin de choisir pour chacun d'eux un sujet qui offrît un intérêt d'humanité. Il m'a paru pencher pour le moyen âge, et j'avoue que je n'ai pu l'y encourager. — Il est probable que je ne verrai pas le commandant Steigentesch : il ne fait que paraître ici pour disparaître aussitôt ; j'ai fait demander vainement, un certain nombre de fois, s'il serait possible de le voir, et, à ma dernière tentative, j'ai fait remettre chez lui un billet qu'il ne trouvera peut-être que lorsque j'aurai quitté déjà Francfort. — Faites mes amitiés à votre chère femme et à nos poétiques amies. Je n'ai cessé d'espérer qu'il me serait encore possible de vous envoyer quelque chose de plus pour l'*Almanach des muses :* peut-être l'air de la Souabe aura-t-il un meilleur rendement. Au sens propre du mot, c'est seulement lorsque je quitterai Francfort que je pénétrerai vraiment en pays étranger, et mon désir n'en est que plus vif de trouver chez Cotta une lettre de vous. — G.

Francfort, le 24 *août* 1797.

Il faut pourtant que je vous dise encore quelques mots d'un travail que j'ai ébauché, et qui sera sans doute pour *les Heures*. J'ai là, devant moi, près de deux cents gravures satiriques françaises ; je les ai classées tout de suite par sujets, et je constate qu'elles sont dirigées :

I. Contre l'étranger : *a*, l'Angleterre ; *b*, le pape ; *c*, l'Autriche. — II. Contre des nationaux : *a*, le feu régime de la Terreur ; *b*, les ridicules à la mode

(1° présentés dans leur exagération caricaturale ; 2° comparés entre eux ; 3° comparés à des ridicules surannés ; 4° en matière de finances ou sous d'autres aspects politiques) ; *c*, contre les gens qui sont les ennemis des artistes.

Je me mets à les décrire une à une, ce qui va fort bien, car, étant pour la plupart parlantes pour l'esprit, spirituelles, symboliques, allégoriques, elles font souvent sur l'imagination autant et plus encore d'effet que sur l'œil ; une fois qu'on dominera du regard cette riche quantité de matériaux, il sera possible de faire sur l'esprit français et sur l'art français des remarques générales qui ne seront pas sans portée ; quant à la description des pièces, même pour qui ne dispose pas du savoir-faire de Lichtenberg (1), il n'est pas impossible d'y apporter assez de bonne humeur et de mouvement pour la rendre lisible. Je trouverai sûrement en Suisse d'autres pièces de la même série, et peut-être aussi les séries antérieures à celle-ci. Il se peut fort bien que le tout fournisse matière à un article très convenable, qui pourrait être un appoint opportun au numéro d'octobre (2). Le *Mercure*, le *Journal des modes* et d'autres encore en ont mentionné un certain nombre, que j'incorporerai à ma collection. J'espère bien qu'en cours de route je ferai encore plus d'une trouvaille de ce genre ou de genre analogue, et qu'à partir d'octobre il me sera possible de vous offrir une collaboration sérieuse. Car, pour être de bonne foi, il suffit de s'y mettre vraiment pour que les choses s'arrangent. L'*Almanach* que vous imprimez en ce moment me réjouit doublement pour cette raison qu'en fin de compte nous l'avons mis debout à force de volonté et de ténacité ; si vous continuez

(1) Lichtenberg avait publié à Göttingen, en 1794, une *Description détaillée des gravures sur cuivre de Hogarth*, que Gœthe avait lue avec un très vif intérêt.

(2) Le projet en resta là et l'étude ne fut jamais rédigée.

à tenir en haleine et en activité vos amis et amies poétiques, il nous suffira, au printemps prochain, de nous y mettre ensemble durant quatre semaines, et le prochain sera sur pied à son tour.

Adieu. Ecrivez-moi fréquemment et longuement. Ma malle est en route pour Stuttgart, et si le temps, qui a été tous ces derniers jours pluvieux, froid et sombre, veut bien, comme il en a l'air, consentir à s'éclaircir, je donnerai aussitôt l'ordre d'atteler. Je voudrais pourtant faire la *Bergstrasse* (1) par une journée tout à fait claire. — G.

357. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 30 *août* 1797.

Je croyais mon état de santé en voie d'amélioration, lorsque je vous ai écrit pour la dernière fois, mais, depuis une huitaine, je souffre d'une grippe fébrile et d'une toux obstinée qui sévit dans toute ma maisonnée. La fièvre, aujourd'hui, me laisse un peu de paix, mais la toux continue à me mettre à la torture, et j'ai la tête toute rompue. Je n'ai voulu, mon cher ami, que vous faire part de cette excuse de mon silence.

Nous attendons avec impatience des nouvelles de vous, et nous voudrions savoir où nous devons, à l'heure qu'il est, vous chercher en pensée. Vous trouverez ci-joint de nouvelles bonnes feuilles.

Il faut que j'attende d'avoir de nouveau ma tête à moi pour répondre à votre excellente lettre, que j'ai reçue le 20 (2).

Il faut, mon pauvre ami, que je vous tourmente même en cours de route. Songez parfois, je vous en prie, aux *Heures*, et voyez si le voyage ne vous fournirait pas quelque chose qui pût faire leur affaire.

(1) On appelle *Bergstrasse* la belle route pittoresque qui longe le pied de l'Odenwald, entre Darmstadt et Heidelberg.
(2) La lettre 354 des 16-17 août.

La disette est extrême, et l'est en ce moment d'autant plus que je suis moi-même hors d'état de leur venir en aide. Avec des interruptions pareilles, il me sera bien difficile de trouver l'inspiration et le loisir nécessaires pour ma *Cloche*, qui est encore loin, bien loin d'être fondue.

Adieu, amusez-vous et soyez bien portant, et continuez, tout loin que vous êtes, à m'animer de votre vie. Nous pensons à vous, nous et tout ce qui nous touche de près, avec la sympathie la plus cordiale. Ma femme vous envoie mille amitiés. Adieu. — Sch.

Votre dernière lettre (1) vient de nous parvenir il y a quelques instants, et nous a apporté une grande joie inespérée. Grand merci, de tout mon cœur, pour ce que vous me dites au sujet de mon *Ibycus*, et je tiendrai sûrement compte de vos indications autant que je le pourrai. Je sens une fois de plus à ce propos tout le profit que l'invention poétique peut tirer des connaissances positives et de l'expérience vivante. Pour moi, je ne sais guère des grues que ce que m'en ont appris le petit nombre des expressions imagées auxquelles elles ont fourni matière, et, faute d'en posséder une vision personnelle et vivante, je n'ai pas aperçu le beau parti qu'il est possible de tirer de ce phénomène naturel. Je vais m'efforcer de donner plus de largeur et d'importance au rôle de ces grues, qui sont après tout les agents héroïques de la destinée. Quant à la transition qui doit amener l'exclamation du meurtrier, je ne vois pas, du premier coup, avec une suffisante clarté, comment je pourrai la présenter autrement qu'elle n'est, bien que je sente fort bien que, sur ce point, il y a quelque chose à faire. Mais peut-être trouverai-je à la faveur du premier moment d'heureuse inspiration.

(1) La lettre précédente, n° 356 des 22-24 août.

Merci encore pour votre lettre. Si mon état de santé me le permet, je vous écrirai sûrement après-demain. Adieu. — Sch.

358. Gœthe a Schiller.

Stuttgart, le 30 *août* 1797.

Au sortir de toute une nuit passée à implorer à cent reprises votre assistance, en votre qualité de patron de tous les pauvres humains en proie à l'insomnie, et après m'être senti véritablement réconforté par votre exemple et fortifié dans ma résistance contre l'une des plus redoutables agressions de punaises qu'on puisse imaginer dans le ventre de l'Empereur romain (1), je viens, en exécution du vœu auquel je me suis engagé envers vous, vous rendre compte sans tarder de ce qu'il est advenu de moi.

J'ai quitté Francfort le 25, et j'ai eu un voyage agréable, par ciel couvert, jusqu'à Heidelberg, après quoi le clair soleil d'une journée presque tout entière sans nuage m'a permis, le lendemain, d'avoir du pays une vision enchanteresse.

Le 27, je me suis mis en route de très bon matin, je me suis reposé durant les heures chaudes à Sinsheim, et je suis arrivé encore d'assez bonne heure à Heilbronn. La ville et ses environs m'intéressèrent fort ; j'y passai la journée du 28, et partis le 29 assez tôt pour être à neuf heures à Ludwigsburg, d'où je ne repartis qu'à cinq heures, et parvins, au coucher du soleil, à Stuttgart, qui, dans le demi-jour crépusculaire, donnait une impression d'extrême sévérité, au milieu du cercle de montagnes qui l'entoure.

Ce matin, j'ai fait tout seul une reconnaissance

(1) Hôtel de Stuttgart.

par la ville, dont le plan général et tout particulièrement les allées m'ont beaucoup plu. J'ai trouvé en M. Rapp (1) un homme extrêmement complaisant et un amateur d'art fort estimable ; il a un très joli talent de paysagiste, une bonne culture et une excellente pratique. Nous nous rendîmes tout droit chez le professeur Dannecker (2), chez qui je vis un Hector invectivant Pâris, maquette en plâtre un peu plus que grandeur naturelle, et une figure féminine au repos, nue, du type de la Sappho consumée de désirs, terminée en plâtre et ébauchée en marbre, enfin une petite figure de pleureuse assise, destinée à un monument d'appartement. J'ai vu aussi chez lui le modèle en plâtre d'un buste du duc actuel (3), qui, dit-on, est surtout excellent dans l'exécution en marbre, et le propre buste du sculpteur qui, toute exagération à part, est intelligente et vivante. Mais, ce qui m'a fait la plus vive impression, c'est l'original en bronze de votre buste, qui a tant de vérité et est si profondément étudié qu'il en est véritablement surprenant. La reproduction que vous en possédez ne donne vraiment pas la moindre idée de l'œuvre. C'est sur cet original que doit être établi le marbre, et, si l'exécution en est aussi bien réussie, ce sera une figure du tout premier ordre. J'ai vu enfin chez lui de petites esquisses, très joliment imaginées et bien conçues, si ce n'est qu'elles pèchent par où nous péchons tous, nous autres modernes : par le choix du sujet. Cette grande question, dont nous nous sommes si fréquemment entretenus, vous et moi, et dernièrement encore à l'occasion de mon essai *Sur le Laokoon*, n'a rien perdu pour moi de son importance vitale. Quand parviendrons-nous, pauvres artistes contemporains que nous sommes, à nous hausser jusqu'à cette pensée capitale ?

(1) Commerçant de Stuttgart.
(2) Sculpteur wurtembergeois célèbre.
(3) Frédéric-Eugène.

Il y avait aussi chez lui un vase d'albâtre gris rayé, de cet Isopi (1) dont Wolzogen nous a tant parlé. Mais ce travail défie toute description, et il est impossible, sans l'avoir vu, de se faire une idée de la perfection de l'ouvrage. La pierre est d'une couleur peu avantageuse, mais la matière ne l'est que plus. Comme elle est plus aisée à travailler que le marbre, elle permet de s'y risquer à des sujets auxquels le marbre ne se prêterait pas. Si Cellini a vraiment, comme on le peut croire, conçu et exécuté lui-même ses feuillages et ses ornementations en or et en argent, il n'est pas permis de lui en vouloir de l'enthousiasme avec lequel il parle lui-même de ses propres œuvres.

On commence à reconstruire la partie du château qui a brûlé du temps du duc Charles, au moment exact où l'on venait de la terminer, et on est précisément occupé aux moulures et aux revêtements. Isopi en modèle les détails, qui sont ensuite moulés par d'autres stuccateurs, puis appliqués ; ses motifs ornementaux sont très spirituels et d'un goût délicat ; il a une prédilection toute spéciale pour les oiseaux, qu'il s'entend fort bien à modeler et à grouper harmonieusement parmi d'autres ornements. Le plan d'ensemble de la décoration a de l'originalité et de la grâce.

Dans l'atelier du professeur Scheffauer (2), — lui-même ne s'y trouvait pas, — j'ai vu une Vénus endormie avec un Amour qui la découvre ; elle est de marbre blanc, bien travaillée et bien posée, si ce n'est que le bras qui est porté en arrière pour soutenir la tête n'est pas d'un heureux effet lorsqu'on considère la statue du point de vue principal. Il y a encore là quelques bas-reliefs à sujets antiques, et les maquettes du monument que la femme du

(1) Antonio Isopi, sculpteur d'origine italienne, vécut à Stuttgart jusqu'en 1833.

(2) Professeur de sculpture à Stuttgart.

duc actuel fait élever en reconnaissance de la guérison du prince, obtenue grâce aux prières du peuple et de la famille ducale. L'obélisque est dès à présent dressé sur la place du château, et décoré au moyen de maquettes de plâtre.

En l'absence du professeur Hetsch (1), sa femme nous permit de visiter son atelier. Le tableau qui représente l'ensemble de sa famille en figures de grandeur nature, a beaucoup de mérite, et son propre portrait surtout y est d'une très grande vérité et d'un grand naturel. Il a été peint à Rome. Ses portraits sont très bons et vivants, et on les dit fort ressemblants. Il se propose de peindre un tableau d'histoire dont le sujet est emprunté à la *Messiade*, Marie s'entretenant avec Porcia, la femme de Pilate, de la béatitude de la vie éternelle, et la convainquant. Que pensez-vous d'un choix pareil? Et quelle expression voulez-vous qu'on donne à un beau visage qui doit pressentir le ravissement du ciel? Ajoutez qu'il a fait pour la tête de Porcia deux études d'après nature, l'une sur une Romaine, une brune magnifique, intelligente et très expressive, et l'autre sur une Allemande, blonde, bonasse et molle. L'expression de l'un et de l'autre visages n'est naturellement rien moins que supraterrestre, et, si l'on tient absolument à ce qu'un pareil sujet soit traité en peinture, il ne siérait certes pas qu'on y vît des personnages à traits individuels trop marqués. Pourtant, il ne serait pas désagréable d'avoir continuellement sous les yeux la tête de la Romaine. Une idée pareille, si éminemment germanique, m'a prodigieusement agacé. Pourquoi faut-il qu'un bon artiste s'évertue à rivaliser avec le poète, alors qu'en se contentant de traiter ce que seul il est capable de traiter et ce qui est de sa véritable fonction, il aurait de quoi réduire le poète au désespoir !

(1) Peintre de la cour de Wurtemberg.

J'ai trouvé le professeur Müller (1) occupé au portrait de Graff (2) par Graff lui-même. La tête est tout à fait excellente, le regard artiste a le plus vif éclat, mais la pose, accoudé sur le dossier d'une chaise, n'est guère à mon goût, d'autant moins que ce dossier n'est pas plein, et que le tableau a donc l'air d'être, vers le bas, comme troué. D'ailleurs la gravure sur cuivre promet de toutes façons d'être excellente. Il travaille d'autre part à *Encore un général qui meurt* (3) : il s'agit d'un général américain, un homme jeune, qui tomba à Bunkershill. La peinture est de l'Américain Trumbull ; il possède les qualités de l'artiste et les défauts de l'amateur. Les qualités, c'est la vérité expressive et les touches excellentes avec lesquelles sont exécutés les portraits des personnages ; les défauts, c'est la disproportion des corps humains rapprochés les uns des autres, et de leurs parties. Étant donné le sujet, la composition d'ensemble est relativement très satisfaisante et, pour un tableau où doivent nécessairement figurer un si grand nombre d'uniformes rouges, le coloris est intelligemment choisi ; mais l'impression générale, au premier abord, n'en est pas moins criarde, tant qu'on ne s'est pas réconcilié avec le tableau en raison de ses mérites. Le cuivre fait un très bon effet d'ensemble, et les détails en sont excellemment gravés. — J'ai vu aussi le remarquable portrait sur cuivre du dernier roi de France, en une épreuve parfaite.

Vers le soir nous fîmes visite à M. Knoff, le directeur du consistoire, qui possède une précieuse collection de dessins et de gravures, dont une partie est exposée sous verre pour l'agrément et la com-

(1) Professeur de gravure.
(2) Peintre wurtembergeois.
(3) C'est le titre du fameux tableau de West, qui représente la mort du général Wolfe sous Québec ; il en existait un grand nombre de reproductions par la gravure.

modité des amateurs. Après quoi nous nous rendîmes au jardin de M. Rapp, et j'eus de nouveau le plaisir de goûter la sagesse et la délicatesse des jugements portés par cet homme sur divers sujets artistiques, aussi bien que la vivacité intellectuelle de Dannecker.

Le 31 *août* 1797.

Vous avez ci-dessus le compte-rendu à peu près complet de ma journée d'hier, dont j'ai fait, comme vous voyez, un fort bon emploi. Mais j'aurais à y ajouter bon nombre de remarques. En ce qui concerne l'architecture, j'ai songé avec une mélancolie particulière à tout ce que le duc Charles aurait pu réaliser, avec ses velléités de grandeur, s'il avait eu la chance de voir germer en lui-même un sens vraiment juste de cet art, et de trouver des artistes dignes de ce nom pour exécuter ses desseins. Mais on s'aperçoit vite qu'il n'avait guère qu'une sorte de penchant distingué à la splendeur, sans goût véritable, et, dans son jeune temps, l'architecture française, où il alla chercher ses modèles, était elle-même en pleine décadence. J'ai maintenant le plus vif désir de voir Hohenheim (1).

Après tout ce que je viens d'écrire à votre intention, comme si une bonne partie de tout cela ne vous était pas familière, il faut que je vous dise qu'en cours de route, j'ai eu l'idée d'un genre poétique dont il faut que dans l'avenir nous fassions un plus ample usage, et qui serait peut-être de nature à être une bonne aubaine pour le prochain *Almanach*. Je songe à des *Chansons dialoguées*. Nous possédons en ce genre de fort jolis ouvrages qui datent d'une certaine époque de la vieille littérature allemande, et c'est une forme qui permet

(1) Le château de Hohenheim, construit à deux lieues de Stuttgart par le duc Charles de Wurtemberg en 1785.

d'exprimer bien des choses, une fois qu'on s'y est mis de bon cœur, et qu'on a su se rendre compte des ressources particulières qu'offre ce genre. J'ai commencé une sorte de dialogue entre un enfant, amoureux d'une meunière, et le ruisseau du moulin, et j'espère pouvoir bientôt vous l'envoyer (1). Cette forme permet de réaliser d'une manière vivante les thèmes poétiques de l'ordre figuré et allégorique, un genre qui est d'une grande commodité en voyage, où l'on est tenté par une telle abondance de sujets.

A ce propos encore il est intéressant d'étudier quelles sortes de sujets se prêtent à cette forme spéciale. Pour en revenir à mes lamentations de tout à l'heure, je ne puis vous dire à quel point je suis aujourd'hui, et tout particulièrement en songeant aux sculpteurs, préoccupé des erreurs que l'on commet dans le choix des sujets, car c'est cette catégorie d'artistes qui expie le plus cruellement l'erreur et l'incompréhension de notre époque. Sitôt que j'aurai rejoint Meyer, et qu'il me sera possible de profiter de ses réflexions, qu'il m'a promis de me communiquer, je m'attellerai sans désemparer à cette question, et j'en rédigerai tout au moins les points principaux. D'ici-là, continuez, de votre côté, à réfléchir aux genres poétiques et aux matières qui leur conviennent.

J'ai eu aussi à maintes reprises occasion de songer au comique théâtral, et je suis parvenu à cette conclusion qu'il ne s'observe que lorsqu'on a affaire à une masse d'hommes considérable et plus ou moins primitive et brute, et que nous ne disposons malheureusement pas, chez nous, d'un capital de ce genre qu'il nous soit loisible de faire fructifier.

Pour en revenir à ce pays-ci, il a beaucoup souffert du fait de la guerre, et il continue à en souffrir.

(1) « Le Jeune Garçon et le ruisseau du Moulin » fut achevé le 4 septembre et parut dans l'*Almanach des muses* pour 1799.

Les Français ont prélevé cinq millions sur le pays, mais, dit-on, les impériaux avaient commencé par manger près de seize millions. En revanche, il faut reconnaître que, lorsqu'on n'est pas d'ici, on est stupéfait de constater la prodigieuse fécondité de ce pays, et on conçoit qu'il parvienne à supporter, sans en être écrasé, des charges aussi pesantes.

On se souvient ici de vous et des vôtres avec beaucoup d'affection, de plaisir, et je puis même dire d'enthousiasme. Et là-dessus, laissez-moi pour aujourd'hui vous dire adieu. Cotta m'a amicalement invité à loger chez lui, et j'ai accepté avec reconnaissance, car jusqu'ici, surtout en raison de la chaleur, j'ai eu plus à souffrir dans les auberges que sur les grandes routes.

Le 4 septembre.

Je puis enfin faire partir cette lettre. J'espère en trouver une de vous chez Cotta, à Tubingue, où je compte ne plus guère tarder à arriver. Ici, tout a été pour le mieux, et j'ai trouvé un accueil parfait dans la société où votre petit mot m'a introduit : on s'est évertué à me rendre de toutes façons mon séjour agréable et à tout me faire voir, et on m'a fait faire diverses connaissances. Si Meyer était ici, je me déciderais facilement à prolonger encore mon séjour ; il est tout naturel que, dans l'immense domaine de l'art et de la science, il m'arrive encore de découvrir une foule de choses que j'ignorais, et qui soient fort bien de nature à m'être d'un réel profit, car c'est vraiment chose prodigieuse que la fécondité créatrice des hommes. Mais ce qui me ravit tout particulièrement, et ce qui fait plus que toute autre chose que j'ai plaisir à demeurer un peu longuement, c'est qu'au bout de ces quelques jours je me trouve, à force d'échange d'idées, avoir réellement fait du chemin avec les personnes que j'ai vues avec un peu de suite, au point qu'il y a, dans

nos rapports, profit pour eux et pour moi. Sur un certain nombre de points capitaux je me suis vraiment mis d'accord avec Dannecker, et il semble que, pour quelques autres, Rapp commence à y mordre, avec sa nature si complaisante, si ouverte et si facile. Sans doute, ses principes sont toujours ceux d'un amateur, — et chacun sait que cela veut dire une orientation toute particulière, et qui n'incline pas précisément vers l'art authentique et de première qualité, — mais il sent avec naturel et avec vivacité, et il a bientôt fait de saisir les motifs d'un jugement artistique, alors même qu'il s'écarte de ses propres jugements. Je compte partir d'ici après-demain, et j'espère trouver à Tubingue une lettre de vous.

Tout en notant avec assez de zèle ce qui passe à ma portée pour en enrichir mes dossiers, j'ai jeté sur le papier diverses idées que les conversations et les circonstances ont éveillées en moi, si bien que je me trouve avoir mis sur pied, petit à petit, de courtes dissertations, qui finiront peut-être bien par se rejoindre et par former un tout (1).

Adieu, faites mes amitiés à tous, et continuez à m'écrire de temps à autre sous le couvert de Cotta, qui saura toujours où je me trouve. — G.

359. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 7 septembre 1797.

Je commence enfin à rentrer en possession de moi-même et à renaître à la vie de l'esprit. Après vous avoir expédié ma dernière lettre, mon mal avait encore empiré, au point que depuis longtemps

(1) C'est de cette époque que datent les essais intitulés : *Quelques réflexions sur la peinture sur verre* et *Des avantages qu'aurait un jeune peintre qui se mettrait à l'école d'un sculpteur.*

je ne m'étais plus senti en aussi mauvais état, jusqu'à ce qu'enfin un vomitif vînt remettre toutes choses en ordre. Mais, en attendant, toute mon activité s'est trouvée suspendue, et les rares instants supportables dont je pouvais disposer ont été accaparés par les nécessités de l'*Almanach*. Une occupation de ce genre, par son rythme ininterrompu et impitoyablement régulier, est un bienfait, parce qu'elle interdit tout usage arbitraire de sa liberté, et qu'elle surgit, stricte et sévère comme l'heure d'une horloge. On se ressaisit, parce qu'il le faut bien, on s'impose des obligations précises, et il se trouve que les choses se font, pas plus mal qu'autrement. Nous allons en avoir fini avec l'impression de l'*Almanach*, et, si nous ne nous trouvons pas retardés par les accessoires, couverture, gravure de titre et musique, la brochure pourra encore être expédiée avant la Saint-Michel. Pour l'*Ibycus*, j'ai, sur votre conseil (1), introduit des modifications importantes; l'exposition est moins sommaire, le héros de la ballade intéresse davantage, les grues, elles aussi, occupent plus fortement l'imagination, et retiennent assez vigoureusement l'attention pour n'avoir pas été effacées par ce qui précède, lorsqu'elles apparaissent pour la dernière fois.

En revanche, en ce qui concerne vos suggestions relativement au développement de l'action, il ne m'a pas été possible d'accorder pleine satisfaction à votre désir. Si je donne à entendre que l'exclamation du meurtrier ne parvient qu'aux oreilles des spectateurs les plus proches de lui et provoque parmi ceux-ci une agitation qui ne se communique qu'ensuite à toute l'assistance, en même temps que le motif qui l'a fait naître, je m'encombre d'un détail qui, à cet endroit, alors que l'attente se précipite avec tant d'impatience, m'embarrasse à l'extrême,

(1) Voir ci-dessus la lettre 356 du 22 août.

qui affaiblit l'effet de masse, qui disperse l'attention, etc. Mais il est bien entendu que ma conduite du récit ne doit rien suggérer de miraculeux, et, dès mon premier projet, je n'en avais pas eu le moins du monde l'intention ; seulement, je reconnais que j'y ai laissé trop de vague. Il faut que ce soit le simple concours naturel de circonstances accidentelles qui explique la catastrophe. C'est ce concours fortuit qui fait passer le vol des grues au-dessus du théâtre ; le meurtrier se trouve parmi les spectateurs ; la pièce qu'on représente ne l'a sans doute pas, au sens propre du mot, jeté dans le trouble et le repentir, et je ne songe pas le moins du monde à l'insinuer, mais elle a ravivé en lui le souvenir de son acte, et aussi des circonstances qui l'ont accompagné ; sa sensibilité en reçoit un choc, et il est donc fatal qu'à cet instant l'apparition des grues le surprenne ; c'est un imbécile, grossier de nature, qui est tout à fait à la merci de l'impression du moment. Dans ces conditions, son exclamation, proférée à haute voix, est toute naturelle.

Du fait que je suppose qu'il est assis dans le haut, aux places qu'occupe le bas peuple, il résulte en premier lieu qu'il peut apercevoir les grues plus tôt, avant que leur vol ne passe sur la partie centrale du théâtre : j'y gagne de pouvoir placer son exclamation antérieurement à l'apparition effective des grues, ce qui est ici d'une importance capitale, et j'y gagne, par suite, que leur apparition effective en devient plus frappante. En second lieu, j'y gagne que, criant de tout en haut, son cri peut plus aisément être perçu par tout le monde. Car, dans cette hypothèse, il n'est nullement invraisemblable que le théâtre entier l'entende crier, bien que tous ne perçoivent pas clairement ses paroles.

J'ai ajouté une strophe pour peindre l'impression produite par son exclamation, mais je n'ai pas voulu expliquer laborieusement, et d'une manière circons-

tanciée, comment se fait la découverte effective de son crime, en conséquence de son cri, car, dès le moment où s'ouvre une voie qui mène à l'identification du meurtrier, — et c'est ce que fournit l'exclamation, avec la terreur éperdue qui en résulte, — la ballade est finie, et ce qui arrive ensuite ne concerne plus le poète.

J'ai envoyé la ballade, après les corrections que j'y ai introduites, à Böttiger, pour qu'il me signale s'il s'y trouve quoi que ce soit qui soit en contradiction avec les usages de l'ancienne Grèce. Sitôt qu'il me l'aura retournée (1), j'y mettrai la dernière main, après quoi je la ferai imprimer d'urgence. J'espère la joindre, toute tirée, à ma prochaine lettre, avec toute la fin de l'*Almanach*. J'ai encore reçu de Schlegel une romance qui a pour thème l'histoire d'Arion et du dauphin (2). L'idée est loin d'être mauvaise, mais elle me semble traitée froidement et sèchement et n'offrir aucun intérêt. Il se proposait également de tirer une ballade de Sakountala, ce qui est, de sa part, une singulière idée, sur laquelle je souhaite que son ange gardien le fasse revenir.

J'ai reçu beaucoup plus tardivement votre avant-dernière lettre, celle du 16 août (3), parce que Böttiger, que vous en aviez chargé, était absent. L'état de sensibilité que vous constatez en vous ne me surprend nullement, et il me semble que vous vous en êtes donné vous-même une explication suffisante. C'est un besoin constant des tempéraments poétiques — pour ne pas dire tout bonnement du cœur humain — de tolérer le moins possible le vide autour d'eux, de s'assimiler par le moyen des sens une por-

(1) Il la lui retourna le 8 septembre, avec son entière approbation.

(2) L' « Arion » d'A. W. Schlegel parut dans l'*Almanach des muses* pour 1798. Il renonça à tirer une ballade de *Sakountala*.

(3) La lettre 354.

tion aussi grande que possible du monde qui les environne, de sonder jusque dans leurs profondeurs les phénomènes qui s'offrent à eux, et d'exiger en toute circonstance que l'humanité, en eux-mêmes, soit pleinement réalisée. S'il se trouve que l'objet, envisagé en lui-même, soit vide de contenu, et soit donc poétiquement nul, il est fatal que la faculté d'idéation créatrice s'y donne carrière, le saisisse par son aspect symbolique, et en fasse ainsi quelque chose qui parle à ce qu'il y a d'humanité vraie dans l'homme. Mais le sentimental (entendu au bon sens du mot) est toujours un effet et un produit de l'effort poétique insuffisamment satisfait, soit pour des raisons qui tiennent à la nature de l'objet, soit pour des raisons qui proviennent du cœur. Il semble bien que vous vous soyez trouvé précisément dans ce cas d'une exigence poétique qui était tout à la fois à court d'inspiration poétique proprement dite et à court d'objets proprement poétiques, et ce que vous avez éprouvé n'est donc pas autre chose que l'histoire classique de la sensibilité sentimentale, et ne fait que vérifier les lois générales que nous avons formulées ensemble à ce sujet.

Il faut que j'attire pourtant votre attention sur un point. Vous vous exprimez comme si, pour l'essentiel, tout dépendait principalement de l'objet, et c'est ce que je ne saurais concéder. Il est clair qu'il est nécessaire que l'objet ait une signification, de même qu'il est nécessaire que l'élément poétique ait une réalité ; mais, en fin de compte, tout dépend de la sensibilité et de la question de savoir si l'objet dont il s'agit aura pour elle une signification, si bien qu'à mon sens c'est du sujet avant tout, bien plutôt que de l'objet, qu'il dépend qu'il y ait vide ou richesse de contenu. C'est le cœur qui fixe ici les limites, et, ici comme partout ailleurs, c'est, non pas en raison de la matière choisie, mais uniquement en raison de la manière dont elle est traitée

qu'il y a, soit plate banalité, soit valeur intellectuelle et richesse spirituelle. L'effet qu'ont produit sur vous les deux places que vous mentionnez, qui sait si, dans une disposition d'esprit plus réceptive, vous ne l'eussiez pas ressenti à la vue de n'importe quelle rue ou quel pont, d'un bateau, d'une charrue ou d'un autre instrument mécanique quelconque?

Mais gardez-vous bien de repousser loin de vous ces impressions sentimentales, et fournissez-leur au contraire, aussi souvent que vous le pourrez, le moyen de s'exprimer. Il n'est rien — la création poétique exceptée — qui purifie le cœur de ce qui est sans valeur et vulgaire autant que le fait cette manière d'envisager les objets : elle introduit tout un monde dans l'être concret particulier, et la platitude superficielle des phénomènes en reçoit une profondeur infinie. Si ce n'est pas là de la poésie, c'est du moins, ainsi que vous le dites, de l'humanité ; et l'humain est toujours le commencement du poétique, qui n'en est que le sommet.

Je reçois aujourd'hui — c'est-à-dire le 8 — une lettre de Cotta, qui m'annonce que vous êtes à Stuttgart depuis le 30. Je ne puis me figurer que vous êtes à Stuttgart sans être envahi, moi aussi, par une disposition d'esprit sentimentale. Que n'aurais-je donné il y a seize ans pour vous rencontrer sur le sol de cette ville, et quel émerveillement c'est pour moi de rapprocher en pensée, d'une part, les conditions d'existence et les états d'esprit qu'éveille en moi l'évocation de ce pays, et d'autre part nos relations présentes. Il me tarde bien d'apprendre quelle durée vous aurez été conduit, par goût et de par les circonstances, à donner à votre séjour en ces régions. J'espère que ma lettre du 30 vous y aura encore trouvé ; mais il est bien probable que celle-ci ne vous atteindra qu'à Zurich et auprès

de notre ami (1), à qui j'envoie mes amitiés cordiales.

Voulez-vous bien me dire dans votre prochaine lettre ce qu'il faut faire des exemplaires de l'*Almanach* qui vous sont destinés, où et à qui il faut que je les envoie.

Je suis ravi que vous ayez trouvé le temps de songer aux *Heures*, et que vous me donniez à espérer quelque chose pour elles pour octobre (2). Etant données les dispositions que vous avez prises pour faire main basse sur l'énorme trésor d'observations qui est à votre portée, vous devez infailliblement avoir amassé d'inépuisables quantités de matière.

Je suis très content que Hölderlin ait fini par aller se présenter à vous ; il ne m'avait pas soufflé mot de son intention, et il est probable qu'il aura subitement pris son courage à deux mains. Ici aussi nous avons un nouveau génie poétique, genre Schlegel (3) ; vous le trouverez dans l'*Almanach*. Il a imité le *Pygmalion* de Schlegel, et m'a donné un *Phaéthon* symbolique écrit dans le même goût. La chose est assez baroque, mais l'heureuse structure des vers et quelques bonnes idées font qu'elle a néanmoins quelques mérites.

Adieu, et continuez à me mettre en mesure, comme vous l'avez fait jusqu'ici, de suivre la marche de votre pensée. Cordiales amitiés de ma femme. On me dit que votre petit est tout à fait rétabli (4). — Sch.

(1) Heinrich Meyer.

(2) L'espoir ne se réalisa pas. Gœthe ne donna plus rien aux *Heures*.

(3) Il s'agit de Gries, dont « le Phaéthon » parut dans l'*Almanach* pour 1798.

(4) Gœthe avait emmené avec lui Christiane et leur fils Auguste, pour les faire connaître à sa vieille mère, et les avait renvoyés de Francfort à Weimar, où l'enfant était tombé malade en arrivant.

360. Gœthe a Schiller.

Tubingue, le 12 *septembre* 1797.

Votre lettre du 30 août (1), que j'ai trouvée à mon arrivée à Tubingue, m'en promet une seconde qui devait suivre la première de près, mais que je n'ai pas encore reçue ; je souhaite vivement que l'indisposition dont vous me parlez ne soit pas le motif de ce retard.

Je suis heureux que vous puissiez tirer parti de ce que je vous ai écrit touchant *Ibycus;* c'est proprement l'idée directrice à la lumière de laquelle j'avais songé à traiter le sujet (2) ; associée à la très heureuse manière dont vous l'avez conçue, elle peut donner à la pièce quelque chose de plus complet et de plus plein. Si seulement vous pouviez encore achever de mettre *la Cloche* (3) sur pied pour cet *Almanach!* Car ce poème en sera l'un des plus nobles et des plus précieux joyaux.

Depuis le 4 septembre, jour où je vous ai expédié ma dernière lettre, tout est allé parfaitement bien pour moi. J'ai encore passé à Stuttgart trois jours, où j'ai fait la connaissance de diverses personnes et où j'ai fait maintes observations intéressantes. Lorsque je me rendis compte que mes relations avec Rapp et Dannecker étaient en progrès, et qu'ils ne faisaient plus difficulté pour accepter un certain nombre de principes qui ont à mes yeux une si grande importance théorique, et qu'en échange ils me faisaient profiter de bon nombre de leçons heureuses, bonnes et utiles, je me résolus à leur donner lecture de mon *Hermann*, ce qui fut l'affaire d'une

(1) La lettre 357.

(2) On se souvient que Gœthe avait le premier découvert le sujet, et qu'il l'avait cédé à Schiller.

(3) *Le Chant de la cloche* ne fut achevé qu'en septembre 1799.

soirée (1). J'eus toutes raisons de me féliciter de l'effet que produisit cette lecture, et ce furent pour nous tous des heures fécondes.

Voici donc que je suis depuis le 7 à Tubingue. Les premiers jours, le beau temps m'a permis d'en admirer les environs, qui m'ont enchanté, et maintenant, grâce à une sociabilité qui ne chôme pas, je trompe la triste influence de la pluie. J'occupe chez M. Cotta une chambre très gaie, et j'ai, entre la vieille église et l'Université, un coup d'œil étroit mais plaisant sur la vallée du Neckar. Entre temps je m'apprête à partir, et ma prochaine lettre sera datée de Stäfa (2). Meyer est en parfaite santé, et m'attend avec impatience. Il est tout à fait impossible d'évaluer à l'avance ce que ce sera pour moi et pour lui de nous retrouver, ni les effets qu'on en peut attendre.

Plus j'entre avant dans la connaissance de M. Cotta, et plus j'ai de goût pour sa personne. Pour un homme dont l'esprit est tout activité pratique et dont toute la nature est celle d'un commerçant entreprenant, il possède à un si haut degré la mesure, la douceur et le calme, il a tant de netteté et de décision, que c'est pour moi une figure qui sort tout à fait de l'ordinaire. J'ai fait connaissance avec plusieurs d'entre les professeurs d'ici. Ce sont, chacun dans sa partie, chacun avec sa tournure d'esprit et ses manières, autant d'hommes fort estimables, qui paraissent se trouver fort bien de leur situation, sans sentir précisément le besoin d'une vie universitaire mouvementée et intense. Les grandes fondations académiques (3) ressemblent aux

(1) Le 5 septembre, chez Rapp. Dannecker en fit le récit à Wolzogen dans une lettre enthousiaste.

(2) Sur la rive nord du lac de Zurich, au point où le lac a sa plus grande largeur. C'était le lieu de naissance de Meyer.

(3) Les deux séminaires, l'un protestant, l'autre catholique, fondés tous deux au seizième siècle.

grands bâtiments où elles sont encloses : elles sont là, comme de tranquilles colosses, assises sur elles-mêmes, sans rien dégager qui ressemble à une activité un tant soit peu animée, ce dont d'ailleurs elles n'ont que faire pour persévérer tranquillement dans leur être.

J'ai lu ici, non sans quelque surprise, un petit écrit de Kant, que vous connaissez sûrement, vous aussi : c'est l'*Annonce de la conclusion prochaine d'un traité en vue d'assurer la paix perpétuelle dans la philosophie* (1). C'est un produit fort notable d'une pensée qui nous est familière, et il s'y trouve, comme dans tout ce qui sort de sa plume, des passages tout à fait magnifiques ; mais, pour la composition et le style, c'est vraiment kantien par delà les bornes. Je suis ravi de le voir exaspéré à ce point contre les philosophes de distinction et les prêcheurs de préjugés traditionnels et de le voir foncer sur eux de toute son énergie ; mais j'estime pourtant qu'il est injuste envers Schlosser, lorsqu'il s'avise, tout au moins à mots couverts, de l'accuser d'improbité. L'unique tort de Schlosser, c'est, si l'on veut, de prêter à sa propre conviction intérieure une valeur objective, ce qui, vu son caractère et la nature de son esprit, devait nécessairement arriver ; mais est-il personne au monde qui soit, en théorie et en pratique, entièrement innocent d'une pareille prétention?

Pour finir, je fais copier à votre intention une petite bluette (2) ; mais n'en faites pas encore usage ; après cette entrée en matière viendront encore trois chansons dans la manière allemande, française et espagnole (3), et le tout réuni fera tout un petit roman.

(1) Article paru dans le numéro de décembre 1796 de la *Berlinische Monatsschrift.*

(2) *L'Enfant noble et la Meunière.*

(3) Le *Dialogue entre un jeune garçon et le ruisseau du*

Il ne faut pas que j'oublie de vous féliciter des heureux progrès de l'*Almanach* et de votre *Chevalier Toggenburg*. — G.

361. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 14 *septembre* 1797.

Je vois à ma grande joie, par votre lettre de Stuttgart, que vous vous êtes plu dans mon pays natal, et que les personnes que je vous ai recommandées ne m'ont pas infligé de démenti. Je ne doute pas que ces sept journées que vous y avez passées pour votre agrément et votre profit personnel ne fassent époque dans la vie de Dannecker et de Rapp, et ne soient destinées à être de très heureuse conséquence ; le premier en particulier est très éducable, et l'unique chose qui lui ait manqué jusqu'à ce jour, c'est une impulsion féconde venue du dehors, assez forte pour imprimer à sa riche nature la direction convenable. Je ne puis m'expliquer ses faux pas en matière d'art, — alors que par ailleurs il a su s'y attaquer avec tant de conscience et que, sur un certain nombre de points essentiels, il va si résolument droit à ce qui est la vérité des choses, — qu'en en imputant la responsabilité à une certaine surabondance qui déborde sur les digues : j'ai l'impression qu'il y a là tout simplement confusion de son imagination poétique avec l'imagination artistique, qui est très loin de lui faire défaut.

Et à ce propos, pour poser la question en termes généraux, je vous prie de me dire si vous ne pensez pas que la disposition que marquent, au cours des âges récents, tant d'artistes richement doués à introduire la poésie dans l'art doive s'expliquer par

Moulin, la Trahison de la meunière et *le Repentir de la meunière*. Ces quatre petites pièces sentimentales et humoristiques parurent l'année suivante dans l'*Almanach des muses* pour 1799.

ce fait qu'à une époque comme la nôtre l'unique chemin qui conduise à la beauté artistique est celui qui passe par la poésie, d'où suit que tout artiste à ambitions d'ordre intellectuel se trouve fatalement amené, pour la raison que l'éveil lui a été donné par un ébranlement de sa sensibilité poétique, à faire preuve uniquement, et jusque dans la création d'œuvres figurées, d'une imagination de caractère poétique. Le mal ne serait pas très grand si le talent poétique n'était pas, par malheur, comme il l'est de nos jours, orienté exclusivement vers une direction qui est aussi peu favorable que possible à la formation du goût artistique. Mais, comme la poésie, elle aussi, a dévié considérablement de son concept générique propre, — concept qui fait l'unique trait d'union entre elle et les arts du dessin, — il faut bien convenir qu'elle n'est vraiment pas un guide convenable pour mener jusqu'à l'art, qu'elle est tout au plus apte à exercer sur l'artiste une influence négative, c'est-à-dire en le haussant au-dessus de la vulgarité naturelle, mais qu'elle est tout à fait impropre à exercer sur lui une influence positive et active, c'est-à-dire à lui désigner les objets sur lesquels il convient qu'il se porte.

J'ajoute que cet égarement des artistes modernes trouve à mes yeux une explication satisfaisante dans nos communes idées sur le réalisme et l'idéalisme en matière de création poétique, et fournit un argument nouveau à l'appui de leur vérité. Voici comment je l'entends.

Il faut deux choses pour faire un poète et un artiste : il faut qu'il s'élève au-dessus du réel, il faut qu'il garde pied dans le domaine sensible. Lorsque les deux données se trouvent associées, et en ce cas seulement, il y a art de qualité esthétique. Or, l'artiste qui est environné d'une nature ingrate et dénuée de formes belles n'est que trop porté à s'évader du domaine sensible en même temps

que du réel, tourne à l'idéalisme et même, si sa raison est dépourvue d'énergie, au fantastique ; ou bien, s'il s'applique par un effort de volonté et s'il est contraint par les nécessités de sa nature à demeurer dans la région sensible, il n'est que trop facilement entraîné à demeurer du même coup dans le réel, il tourne, dans le sens étroit du mot, au réalisme, et, s'il est totalement dénué d'imagination, il devient servile et vulgaire, c'est-à-dire que, dans l'un et l'autre cas, il est inesthétique.

L'opération délicate, c'est d'amener les formes données par l'expérience au niveau esthétique, et, dans cette opération, ce qui risque ordinairement de manquer, c'est soit le corps, soit l'esprit, en d'autres termes, soit la vérité, soit la liberté. Les vieux maîtres, aussi bien dans l'ordre poétique que dans l'ordre plastique, me paraissent être surtout d'un grand secours en ce qu'ils nous présentent une nature empirique qui a été préalablement amenée à la forme esthétique, et qu'au terme d'une étude approfondie ils sont en mesure de nous fournir des indications utiles sur la manière dont il convient d'opérer cette élaboration.

Désespérant de parvenir à donner à la nature empirique qui l'environne une forme esthétique, l'artiste moderne, s'abandonnant à l'élan de sa fantaisie et de sa pensée, préfère rompre tout contact avec elle, et appelle l'imagination à son aide contre l'expérience vulgaire, contre la réalité. Il introduit un contenu poétique dans son œuvre, qui autrement serait vide et indigente, faute d'être nourrie du contenu qu'il est indispensable d'aller puiser dans les profondeurs de l'objet.

Le 15 *septembre.*

Ce serait chose excellente, que vous pussiez exposer tout au long, avec Meyer, vos idées sur le choix

des matières qui comportent un traitement poétique et artistique. Ce sujet est en un rapport étroit avec ce qu'il y a de plus intime dans l'art, et, grâce à l'application directe que vous en feriez sans peine à des œuvres d'art réellement existantes, vous sauriez le présenter sous une forme très concrète et attrayante. Je me promets, de mon côté, de tenter, moi aussi, de tirer au clair les idées que j'ai là-dessus.

Il me semble à première vue qu'il y aurait grand avantage à prendre pour point de départ l'idée de la délimitation rigoureuse de l'objet. Car il en ressortirait immédiatement que toutes les œuvres d'art manquées par la faute d'un choix maladroit du sujet sont victimes d'une imprécision de cet ordre, et de l'arbitraire qui en est la conséquence.

C'est ainsi que, pour expliquer ce qu'on entend par un moment capital, il me semble qu'il suffit parfaitement de dire que c'est un moment qui supporte d'être traité poétiquement sans rien perdre, à aucun moment, de son exacte détermination. Je n'en connais pas, en poésie, d'exemple plus frappant que votre *Hermann*. Et cet exemple permettrait peut-être de montrer, par une sorte de construction hypothétique, qu'en concevant l'action de quelque autre façon que ce fût, on eût fatalement laissé quelque chose dans l'imprécision.

Joignons à ce premier théorème cette seconde maxime, à savoir que toute détermination de l'objet doit être opérée à l'aide des moyens particuliers dont dispose le genre artistique dont il s'agit, c'est-à-dire qu'elle doit nécessairement être exécutée à l'intérieur des limites particulières qui définissent chaque espèce d'art, — et nous aurons, à ce qu'il me semble, un critérium qui suffira à nous épargner de faire fausse route dans le choix des sujets.

Je conviens d'ailleurs qu'à supposer que ces règles soient justes, leur application ne laisse pas d'être

délicate, et demeure chaque fois affaire de sentiment et d'estimation clairvoyante, bien plus que de claire conscience.

Je suis très vivement intrigué par le genre poétique nouveau dont vous vous proposez de m'envoyer prochainement quelques spécimens. La riche mobilité de votre imagination est pour moi un motif de stupéfaction et d'enchantement, et, bien que je ne sois pas de force à vous suivre, il y a déjà pour moi vive jouissance et grand profit à vous regarder faire. Ce genre nouveau me promet des produits pleins d'agrément et de grâce, et je me rends fort bien compte, sans même les avoir vus, de ce qu'il faut de dextérité pour introduire dans les sujets les plus ordinaires une poésie vivante et une envolée spirituelle.

J'ai reçu aujourd'hui des lettres de notre ami Humboldt. Le séjour de Vienne a cessé de lui plaire, il a pour ainsi dire renoncé au voyage d'Italie, mais il est à peu près décidé à aller à Paris, projet auquel, selon toute probabilité, les événements qui viennent de s'y produire (1) l'obligeront à renoncer. Il se propose, à ce qu'il m'écrit, de vous donner de ses nouvelles l'un de ces jours.

Je continue à souffrir beaucoup de ma toux, mais en revanche je suis beaucoup moins tourmenté par ma vieille infirmité, ce qui ne veut d'ailleurs pas dire que mes dispositions d'esprit et ma capacité de travail en tirent grand bénéfice ; car cette nouvelle indisposition met ma tête beaucoup plus à l'épreuve que ne le fait d'ordinaire mon vieux mal familier, mes spasmes. J'espère pourtant en avoir fini d'ici huit à dix jours avec les tracasseries de l'*Almanach*, et pouvoir me remettre alors sérieusement à mon *Wallenstein*. Mon mauvais état de santé m'a ôté la possibilité et le goût de m'atteler au *Chant de la cloche*. J'ai pourtant réussi à attraper,

(1) Le coup d'État du 18 Fructidor an V (4 septembre 1797).

pour l'*Almanach*, toutes sortes de menues *Bagatelles* (1), qui introduiront un peu de variété dans mon apport personnel, et qui font que ma part, pour cette fois, est assez notable.

Böttiger a été très content de mes *Grues*, et il a trouvé que les circonstances de temps et de lieu, au sujet desquelles je lui demandais son avis, étaient suffisamment respectées. A ce propos il m'a fait l'aveu qu'il n'avait jamais bien compris qu'on pût tirer parti de cet Ibycus. Cet aveu m'a fort amusé, car il définit admirablement son homme.

Vous aurez sûrement reçu de Cotta les signatures I et K de l'*Almanach*, et peut-être serai-je encore en mesure de vous en envoyer une aujourd'hui. L'*Almanach* sera plus volumineux que l'an passé, sans que j'aie été obligé de me montrer plus coulant dans mes choix.

Chez moi, tout va bien, et nous avons fêté hier très joyeusement l'anniversaire de la naissance de Karl. Nous avons eu aujourd'hui Vent (2), de Weimar, qui me plaît tout à fait ; autrement, ma société ne s'est enrichie d'aucune figure nouvelle. Ma femme pense à vous avec une cordiale sympathie, et mon beau-frère et ma belle-sœur se rappellent affectueusement à votre souvenir.

Adieu, portez-vous bien, faites mes amitiés à Meyer, et ne m'oubliez pas, vous et votre entourage. Vos lettres sont pour nous des vaisseaux chargés jusqu'au bord, et constituent une de mes joies les plus précieuses. Adieu. — Sch.

Jetez donc un coup d'œil sur la feuille qui me sert à envelopper ce paquet.

(1) Les *Bagatelles (Kleinigkeiten)*, ce sont quelques distiques que Schiller désigna plus tard sous ce nom, lorsqu'il les reprit dans le recueil de ses poésies, plus six autres courtes pièces en vers.

(2) Le lieutenant Vent, ingénieur, était occupé alors à la construction du château de Weimar.

362. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 22 *septembre* 1797.

Votre lettre et son annexe (1) nous ont apporté, cette fois encore, une grande joie. La chanson est débordante d'humour joyeux et de naturel. C'est un genre qui, à ce qu'il me semble, offre maintes commodités au poète, ne fût-ce que parce qu'il le dispense de tous ces hors-d'œuvre embarrassants, tels que entrées en matière, transitions, descriptions et autres, et qu'il lui permet de se borner à cueillir d'une main légère, tout au faîte de son sujet, la fleur d'esprit et d'originalité caractéristique.

Voilà donc une fois de plus l'annonce d'une nouvelle collection, le début d'une série que rien n'empêche que l'on ne prolonge à l'infini, car ce poème, comme toute bonne poésie, est gros de toute une descendance, aussi bien par l'état d'esprit qu'il provoque que par la forme qu'il arbore.

J'aurais été bien curieux d'observer de mes propres yeux l'impression que votre *Hermann* a dû produire sur mes amis de Stuttgart. Il est bien certain que l'accueil ne pouvait manquer d'être profondément cordial, mais il est si peu d'hommes au monde à qui il soit donné de prendre vraiment plaisir, sans arrière-pensée, à voir la nature humaine étalée dans sa nue simplicité ! Pourtant je ne doute pas un instant que votre *Hermann* ne triomphe sans réserve de tous ces préjugés sentimentaux, et qu'il ne doive la victoire à la vertu qui, dans un ouvrage poétique, est de toutes la plus belle, je veux dire à ce qu'il a de complet et de plein, à la pure limpidité de sa forme et à la gamme sans lacune des sentiments humains.

(1) La lettre 360 du 12 septembre ; l'annexe, c'est *l'Enfant noble et la Meunière.*

Ma dernière lettre vous a appris déjà que j'avais senti la nécessité de laisser dormir *la Cloche*. Je vous avoue qu'à présent que j'ai dû m'y résigner, je n'en suis pas trop fâché ; car, durant toute cette année où je vais promener mon sujet avec moi et le couver, le poème, qui n'est vraiment pas une petite affaire, parviendra lentement à sa vraie maturité. Et puis, cette année-ci est l'année des ballades, l'année prochaine m'a tout l'air de vouloir être l'année des chansons, et *la Cloche* est, elle aussi, une chanson.

Pourtant, ma dernière huitaine n'a pas été perdue pour l'*Almanach*. Le hasard est encore venu me fournir un très joli sujet de ballade ; la pièce est achevée, et, si je ne me trompe, sera pour l'*Almanach* une terminaison qui ne le déparera pas. Elle consiste en vingt-quatre strophes de huit vers, et elle a pour titre : *la Course à la forge* (1), ce qui vous fait voir qu'après avoir traversé l'eau et l'air, je revendique finalement aussi à son tour le troisième élément, le feu. Vous la recevrez tout imprimée par le prochain courrier, avec l'*Almanach* au complet.

Je n'ai plus qu'à souhaiter que *les Grues* vous satisfassent sous la forme définitive où vous les lisez en ce moment même. Elles ont incontestablement bénéficié de l'idée que vous m'avez suggérée et dont j'ai fait mon profit pour l'exposition. Et je crois volontiers aussi que la nouvelle strophe que j'ai consacrée aux furies pour les caractériser d'une manière plus précise comble une lacune réelle de la première rédaction.

J'ai lu comme vous le petit traité de Kant, et, bien qu'il n'apporte guère, à proprement parler, rien qui soit nouveau, j'ai pris plaisir à ses excellents coups de boutoir. Il y a encore chez ce vieil

(1) *Der Gang nach dem Eisenhammer*. Le sujet est emprunté à un conte de Restif de la Bretonne, que Mme de Stein avait donné à lire à Schiller.

homme des traits véritablement juvéniles, des traits qu'on serait presque tenté de qualifier d'esthétiques, si l'on n'était déconcerté par l'atrocité de la forme, je dirais volontiers par un style de chancellerie philosophique. Pour ce qui est de Schlosser, il se peut fort bien que vous ayez raison, mais il n'en est pas moins vrai que son attitude à l'égard des philosophes critiques est inquiétante au point qu'il n'est guère possible de ne pas concevoir des doutes sur son caractère. Au reste, j'incline fortement à penser que, dans tout litige où l'on voit des têtes vraiment capables de penser prendre la défense du surnaturel contre la raison, on est fondé à suspecter leur sincérité. Nous en avons pour garante une expérience vraiment par trop ancienne, et, d'ailleurs, il faut reconnaître que ce n'est que trop naturel.

Nous jouissons maintenant ici de magnifiques journées d'automne ; là-bas, il est fort possible que vous goûtiez encore un reste d'été. On a commencé déjà dans mon jardin à entreprendre de grands travaux en vue de l'améliorer sérieusement pour les années à venir. D'ailleurs notre récolte de fruits n'a pas été mauvaise, et l'aide que Karl y a apportée ne nous a pas médiocrement divertis.

A voir la physionomie ambiguë que gardent et la guerre et la paix, il nous paraît toujours bien douteux que vous puissiez réaliser dans un avenir prochain vos projets de voyage en Italie, et nous nous prenons parfois à espérer vous revoir auprès de nous plus tôt que nous n'osions y compter.

Portez-vous bien, et faites à Meyer nos compliments les plus affectueux. Nous vous félicitons bien cordialement de vous retrouver tous deux réunis. Bonnes amitiés de ma femme. — Sch.

363. Gœthe a Schiller.

Stäfa, le 25 *septembre* 1797.

J'ai eu grand plaisir à recevoir ici avant-hier votre lettre du 7 septembre ; comme elle tardait plus que je n'y comptais, j'avais naturellement craint que votre indisposition n'eût empiré, et c'est ce que votre lettre me confirme, à mon vif regret. Si seulement la paix dans laquelle vous vivez pouvait vous donner un aussi bon état de santé qu'à moi mon agitation !

Le feuillet ci-joint vous dira ce que je suis devenu depuis Tubingue. Meyer, que j'ai enfin rejoint pour notre grande joie mutuelle, se porte aussi bien que jamais, et nous avons déjà copieusement bavardé sur toutes sortes de choses. Il rapporte des richesses artistiques de premier ordre, et les trésors qu'a amassés l'étude la plus minutieusement précise. Nous allons examiner à présent comment nous pourrons employer une partie de ses observations, et en vue de quelles fins ultérieures nous réserverons le reste.

D'ici quelques jours, on partira pour le lac des Quatre-Cantons. Je tiens, puisque nous en sommes si proches, à raviver en moi la vision des grands spectacles naturels qui l'environnent, car je ne veux pas que la rubrique de ces gigantesques rochers soit absente du dossier de mon voyage. J'ai déjà une belle quantité de chemises dans lesquelles je note ou insère tout ce que j'ai observé et tout ce qui autrement a passé à ma portée : c'est jusqu'à présent la salade la plus bariolée qu'on puisse imaginer, et je ne vois guère la possibilité d'en tirer, comme je l'espérais l'autre jour, quoi que ce soit pour *les Heures*.

Je compte bien grossir encore abondamment ce

dossier de mon voyage, et c'est pour moi l'occasion de m'essayer sur une variété incroyable de sujets. On finit malgré tout, à se sentir capable d'assimiler tant de choses, par recueillir à sa grande satisfaction le fruit de toute cette masse énorme de travail qu'on s'est infligé tout au long de son existence, et dont on avait cru d'abord qu'il resterait stérile.

Comme les désordres antérieurs font l'Italie plus ou moins inabordable à un étranger, et les désordres récents, la France, tout porte à croire qu'une fois que nous aurons atteint le faîte des Alpes nous reviendrons sur nos pas en suivant le fil de l'eau, et que nous descendrons le Rhin pour retourner dans la direction du nord, avant que la mauvaise saison ne soit là. Il est probable que nous aurons la joie de passer ensemble l'hiver au pied de la Tour du Renard (1), et je ne serais même pas surpris de voir Humboldt venir nous y tenir compagnie. Toute la caravane (2), au dire de sa lettre, que j'ai trouvée à Zurich, a renoncé, elle aussi, au voyage d'Italie, et ils vont tous gagner la Suisse : le cadet a envie de voir d'un peu près ce pays, qui l'intéresse si particulièrement à divers points de vue, et l'aîné devra sans doute, vu les circonstances, abandonner l'idée du voyage en France qu'il avait projeté. Ils quittent Vienne le 1er octobre, et il se peut que je les voie encore arriver dans ce pays-ci.

Et maintenant, ma pensée revient à vous et à vos travaux. L'*Almanach* prend vraiment fort bonne tournure, si ce n'est que le public regrettera de n'y pas trouver le poivre qui assaisonne les melons. Ce

(1) Le *Fuchsturm* (*vulpecula turris*, comme disent les armes parlantes de la ville) est une vieille ruine féodale située à une lieue d'Iéna, et qui domine tout le pays, jusque vers Weimar.

(2) La « caravane » se composait de la famille de Guillaume de Humboldt, de son frère cadet Alexandre, du sculpteur Tieck, de Burgsdorff et d'un précepteur.

qu'on désire en général le plus ardemment, c'est une nouvelle cargaison de xénies, et on sera déçu de ne pouvoir renouveler connaissance avec ces trouble-fête qu'on a si véhémentement insultés. — Je suis content que mon conseil vous ait conduit à donner au début de votre *Ibycus* plus d'ampleur et de développement ; quant à la fin, il se peut fort bien que vous ayez raison, l'artiste est meilleur juge que qui que ce soit du cas qu'il lui sied de faire des suggestions d'autrui. Le *Phaéthon* (1) n'est pas du tout mal fait, et l'auteur, somme toute, a très convenablement rajeuni la vieille histoire de la noble humanité dans son aspiration éternellement déçue vers la source dernière de sa chère existence. Quant au *Prométhée* (2), Meyer n'a pu parvenir à le lire jusqu'au bout, ce qui est assez mauvais signe.

Ayez la bonté de mettre de côté les exemplaires de l'*Almanach* que vous me destinez ; car j'imagine que vous en adresserez un à la duchesse régnante en votre propre nom. Il me tarde fort de voir la brochure au complet.

Vous aurez appris par mes précédentes lettres que mon séjour à Stuttgart avait été excellent et tout à fait agréable. Il y a été beaucoup parlé de vous, et toujours dans les meilleurs termes. Tous deux, vous et moi, j'estime que nous avons beaucoup gagné à ne nous connaître que tardivement, alors que nous étions à peu près définitivement formés.

Dites-moi donc dans votre prochaine lettre comment vous comptez vous organiser pour l'hiver qui vient, et si vous songez à votre villa, ou à la maison de Griesbach (3), ou à Weimar. Je vous souhaite

(1) De Gries ; voir ci-dessus la lettre 359.

(2) D'Auguste-Wilhelm Schlegel.

(3) La maison située en ville que Schiller habitait avant d'acheter sa villa, et qu'il continua d'occuper jusqu'au jour où il quitta Iéna pour Weimar.

une résidence aussi confortable que possible, pour qu'avec les indispositions qui vous affligent vous n'ayez pas encore à lutter contre l'inclémence de la saison.

Si vous m'écrivez immédiatement au reçu de cette lettre, ayez la bonté d'adresser directement votre réponse à Zurich, en ajoutant tout simplement : chez M. le capitaine de cavalerie Ott Zum Schwert. J'imagine que ceci mettra huit jours à vous parvenir, que la réponse restera en route un temps à peu près égal, et c'est vers le milieu d'octobre que je serai de retour de mon voyage en montagne et rentré à Zurich.

Je vous suis d'autant plus reconnaissant de m'avoir fait part du rétablissement de mon petit, que je n'ai plus reçu depuis assez longtemps de nouvelles directes de chez moi, et que les lettres qui me sont adressées de ma maison se sont vraisemblablement arrêtées en route, je ne sais trop où. Cette préoccupation est l'unique chose qui m'ait de temps à autre troublé un moment, car autrement tout s'est arrangé pour le mieux. Adieu, faites mes amitiés à votre chère femme, et jouissez, vous et les vôtres, des dernières belles journées d'automne, tandis que je m'apprête à partir pour la haute montagne. Ma correspondance va donc chômer un peu, en attendant que je sois de retour ici. — G.

J'ai failli oublié de vous dire que j'avais pu vérifier, en contemplant la chute du Rhin, la parfaite justesse de vos vers : « L'eau bouillonne, et fume, et mugit, et siffle, etc. (1). » J'ai été très frappé de voir à quel point ils ramassent exactement les phases principales de ce phénomène gigantesque. J'ai fait de mon mieux pour le fixer avec précision, sur place,

(1) Vers du *Plongeur* de Schiller : *Es wallet, und siedet, und brauset und zischt.*

dans ses éléments et dans sa physionomie totale, tel qu'il s'offre, et j'ai noté à part les remarques qu'il provoque et les pensées qu'il suggère. Vous verrez un jour ou l'autre à quel point les quelques lignes de votre poème guident heureusement, comme un fil, dans les dédales de ce labyrinthe.

Je reçois à l'instant, par les soins de Cotta, les feuilles I et K de l'*Almanach*, et j'espère aussi trouver ici des lettres de vous lorsque je rentrerai des monts et des lacs.

Adieu. Meyer va vous écrire lui-même quelques mots. C'est pour moi une grande joie de le voir en si bon état et si dispos ; je souhaiterais tant d'apprendre qu'il en est de même pour vous !

J'ai encore découvert de magnifiques sujets d'idylles et d'élégies et d'autres genres analogues, de quelque nom qu'on les appelle, et j'en ai même mis sur pied un certain nombre : chose singulière, jamais je ne me suis encore senti une pareille facilité pour m'assimiler les choses du dehors et pour en tirer immédiatement parti. Portez-vous bien, et puissions-nous persévérer dans cet heureux état, théorique et pratique.

Stäfa, le 26 septembre, dans la soirée.

Je venais d'ajouter ce petit *post-scriptum* à ma lettre, lorsque nous avons reçu la visite du comte Purgstall (1). Avec sa jeune femme, une Ecossaise, qu'il a épousée tout récemment, il arrive d'Angleterre et s'en retourne chez lui, par la France et la Suisse. Il me charge pour vous de mille compliments affectueux, et prend une part très sincère à ce que vous devenez et à ce que vous faites. Sa visite m'a fait grand plaisir, car son goût déjà ancien pour

(1) Ce jeune Danois était venu en 1795 de Copenhague à Iéna, où il avait fait la connaissance de Schiller.

la philosophie nouvelle, ses relations avec Kant et Reinhold, la sympathie qu'il professe pour vous, enfin l'intérêt avec lequel il me suit de longue date ont immédiatement ouvert une large carrière à notre entretien. Il rapportait d'Angleterre et de France quelques bonnes histoires ; il se trouvait précisément à Paris le jour du 18 Fructidor, ce qui lui a permis d'assister en personne à bon nombre de scènes tragiques ou comiques. Il vous fait ses meilleurs compliments. A présent, il faut que je me hâte d'en finir, pour que les lettres puissent encore partir par le batelier qui nous sert de messager. Si vous trouvez l'occasion de saluer Wieland de la part du comte Purgstall, ayez l'obligeance de le faire. — G.

Bref récit de mon voyage de Tubingue à Stäfa.

Le 16 septembre, je fis en voiture la route de Tubingue à Tuttlingen, en passant par Hechingen, Balingen et Wellendingen. L'étape est longue : elle me prit de quatre heures du matin à huit heures et demie du soir. On traverse d'abord un pays qui est agréable à voir, mais, à mesure qu'on s'élève de plus en plus haut dans la région du Neckar, le sol a finalement un aspect plus nu et moins fertile. Nous n'arrivâmes qu'avec la nuit dans la vallée ou plutôt dans la gorge qui descend au Danube. La journée était brumeuse, mais fort agréable pour voyager.

Le 17, de Tuttlingen à Schaffhouse. Temps splendide, et, presque constamment, pays du plus grand intérêt. Notre voiture quitta Tuttlingen à sept heures, par un brouillard épais, mais, sur la hauteur, nous trouvâmes bientôt le ciel le plus radieux, et le brouillard s'étendait horizontalement sur toute la vallée du Danube. En passant la crête qui sépare le bassin du Rhin du bassin du Danube, on jouit

d'une vue étendue, aussi bien en arrière que latéralement, et l'on domine la vallée du Danube jusqu'à Donaueschingen, et plus loin encore. Mais c'est surtout en avant que la vue est splendide : on aperçoit le lac de Constance, et, dans le lointain, les montagnes des Grisons, et, plus près de soi, le Hohentwiel (1) et quelques autres rochers basaltiques, d'aspect caractéristique. On traverse des coteaux boisés et des vallons jusqu'à Engen, où l'on voit s'ouvrir vers le sud une belle plaine fertile, puis on passe tout auprès du Hohentwiel et des autres montagnes que tout à l'heure on apercevait de loin, et l'on pénètre enfin en Suisse, pays bien cultivé et propre. Avant d'arriver à Schaffhouse, tout n'est que jardins. J'y entrai à la fin de l'après-midi, par un beau soleil radieux.

Je consacrai la journée du 18 tout entière à la chute du Rhin. Le matin, dès l'aube, je me fis conduire à Laufen, d'où je descendis jusqu'en bas pour jouir tout de suite de la prodigieuse surprise. J'observai la puissance du phénomène, tandis que les sommets des montagnes et des collines baignaient dans la brume avec laquelle venaient se confondre la poussière et la fumée de la chute. Le soleil fit sa trouée et vint rehausser la splendeur du spectacle ; il créa un arc-en-ciel partiel, et me permit de voir dans toute la plénitude de son éclat l'ensemble grandiose de ce phénomène naturel. Je me fis traverser en barque jusqu'au petit château de Wörth, et considérai de là la vision entière d'en haut et à distance, après quoi je retournai à l'autre rive, et rentrai en voiture de Laufen à la ville. Le soir, je me fis encore conduire le long de la rive droite,

(1) Le Hohentwiel est un piton volcanique qui domine de plus de deux cent cinquante mètres la haute plaine avoisinante et la ville de Singen. Il portait, lorsque Gœthe l'aperçut, une forteresse wurtembergeoise, qui fut ruinée en 1800 par les Français.

et pus admirer une fois de plus, sous tous ses aspects, ce magnifique spectacle aux rayons du soleil couchant.

Le 19, par très beau temps, ma voiture me porta par Eglisau jusqu'à Zurich, la grande chaîne des montagnes suisses constamment devant mes yeux, à travers un pays aimable, varié, et soigneusement cultivé.

Je passai la très belle matinée du 20 sur les promenades de Zurich. Après midi, le temps changea ; le professeur Meyer arriva, et, comme il pleuvait et que le vent soufflait en tempête, nous passâmes la nuit à Zurich.

Le 21, par temps clair, nous remontâmes le lac en bateau ; nous fûmes, pour le repas de midi, fort bien traités par M. Escher, dans sa propriété proche de Herrliberg au lac, et, le soir, nous étions rendus à Stäfa.

Nous occupâmes la journée du 22, journée de mauvais temps, à considérer les œuvres d'art exécutées ou acquises par M. Meyer, et à nous communiquer une fois de plus, sans relâche, nos observations et nos expériences. Le soir, nous fîmes encore une grande promenade jusque dans la partie haute de la localité, qui atteste d'une manière fort attrayante et vraiment idéale d'un état de civilisation très avancé et raffiné. Les maisons sont distantes les unes des autres, les vignes, les champs, les jardins, les vergers s'étalent à l'aise entre elles, si bien que le village s'étend d'une bonne lieue sur la rive du lac et d'une demie-lieue à l'est, vers la colline dont le flanc a dès à présent été conquis par la civilisation. Et maintenant, nous faisons nos préparatifs en vue d'un petit voyage qui doit nous conduire jusqu'à Einsiedeln, à Schwyz et à la région qui entoure le lac des Quatre-Cantons.

364. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 2 *octobre* 1797.

Voici enfin l'*Almanach* au complet, sauf la musique, qui suivra. Je compte que votre prochaine lettre me dira à qui vous désirez que j'adresse les autres exemplaires qui vous sont destinés. Vous ne trouverez pas dans la brochure les *Noces d'or d'Obéron* (1) ; je les ai écartées pour deux raisons. La première, c'est qu'à mon sens il valait mieux, cette année, ôter de l'*Almanach* toutes les épines et prendre un air bénin de bons apôtres, et la seconde, c'est que je préférais que les *Noces d'or*, qui regorgent de matière et qui comportent des développements beaucoup plus amples, ne fussent pas exécutées en un aussi petit nombre de strophes. C'est, pour l'année prochaine, un trésor que nous gardons en réserve et dont nous pourrons tirer une très riche mouture.

Sur l'auteur des *Elégies*, qui sûrement ne vous déplairont pas, Meyer pourra sans doute vous renseigner abondamment. Il s'appelle Keller, il est Suisse, Zurichois si je ne me trompe, et il réside à Rome, en artiste. Les *Elégies* m'ont été envoyées de Zurich par un certain M. Horner. Peut-être avez-vous d'ailleurs déjà fait la connaissance de ce dernier ; il a, lui aussi, donné déjà quelque chose aux *Heures* (2).

Maintenant que j'en ai fini avec l'*Almanach*, je puis enfin revenir à mon *Wallenstein*. En revoyant les scènes achevées, je suis, dans l'ensemble, assez

(1) La collection de xénies réunie sous ce titre fut, dans la suite, remaniée et insérée dans la première partie du *Faust*, où elle s'appela *le Songe d'une nuit de Walpurgis*.

(2) Une étude sur le *Théétète* de Platon, qui avait paru dans le sixième numéro des *Heures* pour 1796.

satisfait de moi, si ce n'est que je crois y trouver une certaine sécheresse, que du reste je m'explique fort bien, et à laquelle j'ai bon espoir de pouvoir remédier. Ce qui lui a donné naissance, c'est que je redoutais jusqu'à un certain point de retomber dans ma manière oratoire de jadis, et que je m'efforçais avec un scrupule trop craintif de serrer le sujet d'aussi près que possible. Par malheur, le sujet lui-même, de sa nature, n'est pas sans quelque sécheresse, et exige, plus qu'aucun autre, qu'on y sème la poésie à pleines mains ; si donc on tient à éviter avec un soin égal le double écueil, le prosaïque et le rhétorique, un accent poétique d'une absolue pureté est ici de rigueur plus que nulle part ailleurs.

J'ai encore devant moi en perspective une somme énorme de travail, mais je sais du moins avec certitude que ce ne seront pas de faux frais (1), car la structure générale de l'ensemble est incontestablement poétique, et je puis bien dire que j'ai transfiguré le sujet en une fable tragique. Le moment de l'action est si essentiel, que tout ce qui contribue à la faire plus complète y est inclus, en découle tout naturellement et, si j'ose dire, en vertu d'une nécessité impérieuse. Il n'y subsiste pas de fausses fenêtres, tout est ouvert dans tous les sens. Et d'autre part j'ai réussi à donner à l'action, dès le commencement, une direction si nette, une orientation si décidée, qu'elle court au dénouement, sans un instant d'arrêt, à une allure sans cesse accélérée. Comme le personnage principal agit essentiellement, de par son caractère, comme un frein qui modère et retarde la marche de l'action, ce sont à proprement parler les circonstances qui ont tout à faire pour amener la crise, ce qui aura pour effet, sauf erreur, d'accuser au plus haut point l'effet tragique.

(1) « Faux frais », en français dans le texte. Il veut dire que la dépense de travail ne sera pas faite en pure perte.

Je me suis, tous ces jours derniers, employé très activement à chercher un sujet de tragédie qui soit analogue à *Œdipe roi* et qui offre au poète les mêmes avantages (1). Ces avantages sont incalculables ; je veux me borner à mentionner celui-ci, entre autres, que rien ne s'oppose à ce que l'on porte son choix sur une action de la plus extrême complexité, — ce qui répugne aussi complètement que possible à la forme tragique, — attendu que l'action est, dès le début, chose faite, et est donc tout entière située hors des limites de la tragédie elle-même. Ajoutez que ce qui est résolu est par là-même, du fait qu'on n'y peut plus rien changer, d'autant plus effrayant de sa nature, et que la crainte qu'inspire un événement préalablement accompli affecte la sensibilité de tout autre manière que la crainte de voir un événement se produire.

Œdipe n'est guère, en quelque sorte, qu'une analyse tragique. Le tout est déjà accompli, et la pièce se borne à le débrouiller. C'est l'affaire d'une action infiniment simple et d'un espace de temps fort court, bien que les événements aient été infiniment compliqués et aient été à la merci des circonstances. Combien tout cela met le poète à l'aise !

Mais j'ai bien peur qu'*Œdipe* n'épuise à lui seul tout le genre auquel il appartient, et qu'il n'en existe pas un second exemplaire ; et, en tout cas, on perdrait son temps à lui chercher un pendant dans des âges moins fabuleux. L'oracle tient dans la tragédie une place dont il est parfaitement impossible de trouver un équivalent ; et, si l'on s'avisait de conserver l'essentiel de la fable, tel quel, en se bornant à substituer d'autres personnages et d'autres temps, on se couvrirait de ridicule, ce qui de nos jours est chose redoutable.

(1) Au terme de ces réflexions et de ces recherches, Schiller aboutit à trouver *la Fiancée de Messine.*

Il y a bien longtemps que je ne sais plus rien de vous, et j'attends impatiemment votre prochaine lettre. Peut-être y trouverai-je des renseignements un peu circonstanciés sur votre voyage et sur votre destination ultérieure. Je n'ai plus eu, de tout ce temps, aucune nouvelle des Humboldt, mais il ne me paraît pas invraisemblable qu'ils finissent par se décider pour la Suisse.

Où en êtes-vous de l'analyse des œuvres de la sculpture antique que vous vous proposiez de pousser plus avant, et dont votre *Laokoon* (1) est le premier spécimen? Je l'ai relu dernièrement avec la plus entière satisfaction, et je n'en finirais pas si je voulais vous dire combien il suggère de pensées importantes et fécondes touchant les idées directrices qui commandent la composition des œuvres d'art. *Hermann et Dorothée* fait dès à présent un beau tapage dans le monde des rares initiés ; Körner m'écrit qu'il a lu le poème en entier, et estime qu'il prend place parmi ce que vous avez écrit de meilleur. Belle découverte ! s'il estime qu'elle mérite une récompense, qu'il aille la réclamer au diable !

Adieu, mon cher ami. Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments. Mille amitiés à Meyer. — Sch.

Les exemplaires de l'*Almanach* sur beau papier ne sont pas encore prêts. En attendant, je vous en envoie un sur papier ordinaire.

365. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 6 *octobre* 1797.

J'ai eu beaucoup de joie à recevoir vos lettres, à vous et à Meyer, qui me sont parvenues il y a quelques heures. Je vous réponds en toute hâte,

(1) Voir plus haut la lettre 338.

ne fût-ce qu'en quelques lignes, pour vous accueillir par un salut affectueux à votre retour de la montagne. Nous avons attendu avec bien de l'impatience qu'il nous vînt des nouvelles de vous, et votre lettre me ravit doublement, puisqu'elle me permet d'espérer votre prochain retour. A vous dire vrai, j'envisageais l'approche de l'hiver avec une terreur secrète, et maintenant, voici qu'il m'apparaît tout plein de sourires. Mon état de santé est redevenu passable, mais mon petit Ernst est très durement éprouvé par la dentition, et nous donne bien du souci. Lorsque la bonne saison prendra fin, nous irons nous installer dans notre ancienne maison, et il peut fort bien se faire que nous allions passer quelque temps à Weimar. La condition essentielle, c'est que je sois une bonne fois solidement établi dans mon *Wallenstein*, après quoi, je n'aurai plus rien à redouter d'un changement d'existence, alors qu'autrement mon attention s'en trouverait aussitôt toute dispersée, tant je suis l'esclave de mes habitudes.

Vous me faites grand plaisir en me disant, après vérification attentive, que la peinture que j'ai faite du remous concorde exactement avec le phénomène naturel. L'unique observation directe qu'il m'ait été possible de faire n'est guère que celle de la chute d'eau d'un moulin, mais j'ai étudié avec soin la peinture qu'Homère fait de Charybde (1), et il se peut fort bien que je doive à cette étude d'avoir serré de près la nature. Si le hasard voulait qu'au cours de votre voyage vous eussiez l'occasion de passer près d'une forge, vous pourriez me dire si j'ai décrit avec exactitude ce phénomène de moindres dimensions.

J'espère que l'*Almanach* est maintenant parvenu entre vos mains, et que vous êtes donc en mesure

(1) Au douzième chant de l'*Odyssée*.

de lui tirer son horoscope. Vous me rassurez en me disant que vous trouvez le *Phaéthon* supportable, car, long comme il l'est, il m'inquiétait beaucoup. Parmi ce que Schlegel a fourni (1), les stances sur *Roméo et Juliette* sont vraiment jolies, et j'estime qu'il s'y est surpassé. Et, dans l'*Enlèvement des dieux*, il y a également beaucoup de bonnes parties. Enfin Meyer trouvera dans la brochure beaucoup de jolies choses de sa poétique amie (2).

Je fais partir aujourd'hui pour Leipzig un premier chargement d'exemplaires de l'*Almanach*, et je suis bien anxieux de savoir comment il se vendra. Peut-être avez-vous raison de penser que ceux d'entre nos lecteurs qui nous sauront gré de nous être abstenus cette fois de rien donner qui ressemble à des xénies seront le très petit nombre ; car, lorsqu'on a été foudroyé soi-même, on aimerait bien pourtant voir brûler aussi la maison du voisin.

Il faut que je termine, car voici l'heure du courrier. Veuillez donc me faire savoir par votre prochaine lettre si je puis continuer à expédier mes lettres par Tubingue en usant de Cotta. Nous vous envoyons nos cordiales amitiés, pour vous et pour Meyer, que nous remercions vivement, ma femme et moi, pour son affectueuse lettre. Adieu. — Sch.

366. Gœthe a Schiller.

Stäfa, le 14 *octobre* 1797.

Il pleut si abondamment ce matin, cher ami, que je reste au lit pour causer avec vous, et pour vous donner des nouvelles de ce que nous sommes devenus, afin que vous continuiez à nous accompagner

(1) Cinq pièces de vers, dont les deux qui vont être mentionnées.

(2) Amalie d'Imhof ; l'*Almanach* donnait d'elle sept poèmes.

en pensée, comme vous l'avez fait jusqu'ici, et à nous donner de temps à autre la joie de vos lettres.

A peine avais-je retrouvé à Zurich mon bon Meyer, à peine étions-nous arrivés ici ensemble, à peine m'étais-je enchanté à contempler les œuvres qu'il avait rapportées, et à prendre contact avec ce joli pays et sa belle culture, que les montagnes toutes proches ont éveillé en moi une sorte d'impatience, et que la beauté du ciel a fait naître en moi le désir, non seulement d'approcher d'elles, mais même de les gravir. L'instinct qui m'y poussait était extrêmement complexe et confus : je me rappelais l'impression que j'en avais reçue il y a vingt ans (1), elle était restée intacte pour l'ensemble, mais les éléments de détail en étaient effacés, et j'éprouvais comme un étrange besoin de renouveler les expériences de jadis et de les redresser. J'étais devenu un autre homme, et il était donc à prévoir que toutes choses m'apparaîtraient sous un autre aspect. Le bel état de santé de Meyer et la conviction que de menues aventures courues en commun, toujours si promptes à nouer des connaissances nouvelles ne sont pas moins bienfaisantes pour les relations anciennes achevèrent de nous décider, et nous nous mîmes donc en route par un temps splendide, qui nous accompagna, pour notre très grand agrément, durant onze jours. La notice que je joins à cette lettre (2) se contente d'indiquer sommairement le chemin que nous avons parcouru, mais je vous communiquerai plus tard un journal détaillé, encore que rédigé en phrases brèves et sèches ; en attendant, votre chère femme, qui connaît partiellement ces régions (3), consentira peut-être à com-

(1) En 1775.

(2) Elle ne fut pas expédiée ; Gœthe la conserva parmi ses notes de voyage, où elle s'est retrouvée.

(3) Charlotte avait fait, au printemps de 1783, un voyage

bler telle ou telle lacune en faisant appel à ses souvenirs.

A notre retour, j'ai trouvé vos deux bonnes lettres et les envois que vous y avez joints. Il se trouve que vos lettres venaient précisément rejoindre les entretiens fort actifs que nous avions eus, Meyer et moi, au cours de notre voyage ; car, très fréquemment, aux heures de repos, nous avons repris la question des sujets qu'il convient de représenter et de la manière différente dont il convient qu'ils soient traités par les différents arts. Il se peut que bientôt une dissertation vous porte la preuve que nous sommes exactement d'accord avec vous, mais surtout je serais ravi que vous pussiez entendre et lire les descriptions et les critiques que Meyer y a introduites de quantité d'œuvres d'art. C'est une nouvelle occasion de constater une fois de plus qu'une expérience parfaite contient toujours implicitement la théorie. Et nous sommes d'autant plus sûrs d'être dans le vrai, que, attaquant la question par des côtés si multiples et si divers, nous nous rencontrons au cœur même du sujet.

Puisque vous voulez que je vous dise au juste où j'en suis, sachez donc que jusqu'à présent j'ai tout lieu de me féliciter de mon voyage. Grâce à la facilité avec laquelle j'assimile les objets qui s'offrent à moi, j'ai amassé des trésors sans en être submergé, je domine la matière sans en être incommodé, parce que je parviens à la classer ou à l'élaborer à mesure, et je me sens plus d'aisance que jamais à varier à mon gré les formes sous lesquelles il me plaît de m'expliquer à moi-même ou aux autres ce que j'ai élaboré. Des stériles sommets du Gothard aux œuvres d'art splendides que Meyer a rapportées, tout un dédale de sentiers plaisants nous conduit

en Suisse avec sa mère, sa sœur Caroline et le premier fiancé de celle-ci, Beulwitz.

à travers la série complexe des sujets dignes d'intérêt qu'offre ce merveilleux pays. A se pénétrer, par une vision directe, de tout l'ensemble des conditions physiques, géographiques, économiques et politiques, à ressusciter devant soi les âges révolus par la lecture de quelque vieille chronique (1), tout en tirant parti des recherches nombreuses des laborieux érudits de Suisse, on se donne une occupation pleine d'agrément, et d'autant plus intéressante que la Suisse est un être à part, une individualité nettement définie ; ajoutez que la claire vision de l'ensemble et l'intelligence du détail vont d'autant plus vite en besogne que Meyer est ici chez lui, qu'avec la rectitude et la pénétration de son regard, il a depuis longtemps pris une connaissance exacte de toutes choses et que sa fidèle mémoire les garde emmagasinées. C'est ainsi qu'en peu de temps nous avons pu amasser plus que je ne l'eusse cru possible, et je regrette vivement que la distance qui nous sépare de l'hiver soit trop courte d'un mois ; une autre randonnée de quatre semaines eût poussé très avant notre connaissance de ce remarquable pays.

Mais vous allez ouvrir de grands yeux lorsque je vous aurai confié que, parmi toutes ces matières prosaïques, a surgi en outre devant moi un sujet poétique qui me paraît donner les plus belles promesses. Je suis à peu près convaincu que la légende de Guillaume Tell pourra faire la matière d'une épopée, et, si j'y réussis de la manière dont je me propose de traiter le sujet, nous verrons se produire ce cas singulier que la légende aura dû à la poésie d'atteindre à la pleine vérité de l'histoire, alors que d'ordinaire, si l'on veut arriver à quelque chose,

(1) Gœthe songe au *Chronicon helveticum* de Tschudi, qu'il venait de lire. C'est cette lecture qui attira son attention sur la légende de Guillaume Tell, qu'il songea d'abord à traiter lui-même, et qu'il céda plus tard à Schiller. Tschudi fut la source principale du drame de Schiller.

c'est l'histoire vraie qu'il faut transmuter en fable. Mais de tout cela nous reparlerons plus tard. Je me suis donné à nouveau une visions très exacte des lieux très étroitement circonscrits, mais si caractéristiques, où se passent les événements, j'ai observé, aussi bien qu'il était possible de le faire en un temps si court, les caractères, les mœurs et les usages des hommes en ces contrées, et maintenant, c'est affaire de chance que ce projet tourne à bien.

Reste la question qui, de temps à autre, nous laisse encore indécis : de quel côté allons-nous nous diriger, et où irons-nous élaborer, dans les meilleures conditions de commodité et le plus promptement possible, aussi bien les notes amassées par Meyer que mes propres trésors, ceux d'ancienne date et les récents? Ici, dans ce village, les logements ne sont malheureusement pas organisés en vue de l'hiver, sans quoi je ne vous cacherai pas que j'aurais été fort tenté de prolonger mon séjour : la solitude totale nous eût été d'un secours appréciable, et puis, nous aurions été aussi bien placés que possible pour attendre de savoir si, au printemps prochain, soit l'Italie, soit la France se retrouvera en état d'attirer le voyageur, ou de l'accueillir. Quant à Zurich, je ne puis me figurer qu'il me soit possible d'y vivre, et le plus probable est donc que nous regagnerons Francfort, tout bonnement.

Au reste, je suis hanté par une idée que je ne suis pas encore tout à fait préparé à mettre à exécution, faute d'habitude : je veux dire qu'il ne serait pas difficile de s'organiser en sorte qu'on pût travailler, même en voyage, dans le recueillement et la joie ; car, si le voyage disperse par moments, il ne nous en ramène que plus vite à nous-mêmes à d'autres heures, et de plus, pour qui a beaucoup à travailler, l'absence de relations et d'obligations extérieures et même l'ennui constituent des conditions singulièrement favorables. Le voyage est comme un jeu, il

faut toujours que l'on y gagne ou que l'on y perde, et le plus souvent pour des raisons imprévues ; on y acquiert tantôt plus et tantôt moins qu'on ne s'y attendait ; il vous arrivera de vous laisser aller un bon moment à flâner, sans en être châtié, et puis soudain, vous serez rappelé à l'ordre, et obligé de vous ramasser sur vous-même pour un temps. Pour des tempéraments comme le mien, qui aiment à se fixer et à tenir fermement les choses, un voyage est d'un prix incalculable : il anime, il redresse, il instruit et il forme.

Je persiste maintenant encore à être convaincu que l'on pourrait fort bien aller en Italie, car, ici-bas, après un tremblement de terre, un incendie, une inondation, tout reprend aussi promptement que possible son assiette d'avant, et, en ce qui me concerne, j'entreprendrais le voyage sans le moindre scrupule, si je n'étais retenu par d'autres considérations. Il se peut donc parfaitement que nous nous revoyions très prochainement, et l'espoir de partager avec vous le butin, et de fortifier d'autant notre association dans le double domaine de la théorie et de la pratique, est du nombre des plus chers espoirs qui m'inclinent à rentrer. Nous verrons ce qu'il nous sera encore possible de ramasser chemin faisant. Bâle, par exemple, a pour moi un attrait tout particulier en raison du voisinage de la France, outre qu'on y trouve de belles œuvres d'art, non seulement celles qui y étaient jadis, mais aussi celles qui y ont émigré.

J'espère recevoir encore à Zurich la fin de l'*Almanach :* Cotta est très régulier dans ses envois.

Je trouve votre *Ibycus* parfaitement réussi, et je n'ai plus rien à reprendre à la terminaison. Il me tarde infiniment, maintenant, de pouvoir juger de l'ensemble. Puisque ma gentille meunière (1) a été

(1) *L'Enfant noble et la Meunière.* Voir ci-dessus la lettre 358.

bien accueillie, je vous envoie une nouvelle chanson inspirée par ses charmes. Je trouve très bien que le prochain *Almanach* contienne une ample provision de chansons, et *la Cloche* sonnera d'autant mieux que le bronze sera resté plus longtemps en fusion et aura été plus complètement débarrassé de ses scories.

Stäfa, le 17 *octobre* 1797.

Je n'ai pu encore trouver ni le loisir ni l'humeur nécessaires pour tirer de mon vaste journal un extrait qui vous renseigne exactement sur notre voyage en montagne. Je me borne donc, pour le moment, aux brèves indications que voici. Nous sommes allés de Richterswyl à Einsiedeln et de là à Schwyz et à Brunnen, puis une barque nous a portés à Flüelen, nous avons marché jusqu'à Altorf, nous sommes montés jusqu'au Gothard, après quoi nous sommes redescendus. Arrivés à Flüelen, nous avons repris une barque qui nous a déposés à Beckenrieth dans le canton d'Unterwalden, nous sommes allés à pied à Stanz et à Stanz-Stad, où nous nous sommes embarqués pour Küssnacht ; nous avons marché de là jusqu'à Immensee, navigué jusqu'à Zug, marché jusqu'à Horgen, et enfin nous sommes rentrés en bateau à Stäfa.

Ce court voyage nous a permis d'observer les spectacles les plus divers et de traverser les saisons les plus variées ; mais vous aurez plus tard les détails.

J'ai esquissé et commencé à rédiger un petit article sur la fameuse question des *Sujets qui conviennent aux beaux-arts* (1). Vous y trouverez des passages de votre lettre cités en note. Pour le moment, ce qui nous occupe, ce sont *les motifs*, qui

(1) Cet article ne fut pas publié par Gœthe. Meyer en tira parti dans la grande étude qu'il publia en 1798 dans les *Propylées*, sous le même titre.

viennent logiquement en second lieu, une fois le sujet choisi, car c'est uniquement par les motifs qu'on arrive à organiser le sujet du dedans ; après quoi nous passerons à *l'ordonnance*, et ainsi de suite. Nous nous en tiendrons aux arts du dessin, et nous sommes curieux de voir comment ils se mettront d'accord avec la poésie, que nous recommandons une fois de plus à vos bons soins.

Adieu. Faites mes amitiés à vos proches. Si vous voulez répondre à cette lettre, expédiez par Cotta. Depuis hier, les nouvelles qui viennent du Rhin sentent la poudre (1), et nous finirons par rentrer en nous faufilant prudemment par un détour à travers la Souabe et la Franconie. Encore une fois adieu, de tout cœur.

Meyer vous envoie ses plus chaudes amitiés. Voici qu'à l'instant même les *Noces Aldobrandines* (2), que nous attendions depuis longtemps de Rome, nous arrivent par Trieste, Villach et Constance. Tous nos trésors sont maintenant réunis entre nos mains, et nous pouvons donc nous mettre en route, soulagés de ce dernier souci, et le cœur content. — G.

367. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 20 *octobre* 1797.

Böttiger nous a fait parvenir il y a quelques jours deux beaux exemplaires de votre *Hermann*, qui nous ont ravis. Voici donc qu'il a vu le jour, et nous allons voir comment portera la voix d'un

(1) Encore à la veille de la signature du traité de Campo-Formio, qui est du 17 octobre, on s'attendait à une rupture des négociations et à une reprise des hostilités.

(2) Il s'agit de la copie à l'aquarelle exécutée par Meyer (voir ci-dessus les lettres 154 et 156). Elle est aujourd'hui encore dans la maison de Gœthe, à Weimar.

rhapsode homérique dans ce monde nouveau saturé de politique et de rhétorique. Je viens de relire le poème, j'ai retrouvé, nullement affaiblie, mon impression de jadis, et j'ai ressenti une émotion nouvelle. L'œuvre est d'une perfection achevée en son genre, elle a de la puissance pathétique tout en étant gracieuse au plus haut degré ; en un mot, c'est une belle œuvre, sans l'ombre d'un doute.

J'ai relu aussi tout dernièrement votre *Meister*, et j'ai été frappé, plus que je ne l'avais été encore, de l'importance de la forme. La forme du *Meister*, comme d'ailleurs la forme de tout roman, n'a absolument rien de poétique, elle se tient, constamment et uniquement, dans la région de l'entendement, qui lui impose toutes ses lois, et aussi toutes ses limites. Mais, comme cette forme s'est trouvée maniée par un vrai poète, qui en a usé pour rendre les situations les plus hautement poétiques, il en résulte un balancement singulier, et que je ne sais trop comment nommer, qui va de l'état d'esprit prosaïque à l'inspiration poétique. Je dirais volontiers qu'il manque d'une part à votre *Meister* (c'est le roman que je veux dire) un certain degré de hardiesse poétique, pour ce motif qu'étant un roman il s'efforce sans cesse de donner satisfaction à la raison, — et qu'il lui manque d'autre part une certaine sobriété rassise (qu'on est pourtant jusqu'à un certain point en droit d'exiger), pour la raison qu'il est l'œuvre d'un poète. Epelez tout cela, conciliez tout cela comme vous pourrez : je me orne à vous donner mon impression.

Comme vous en êtes au point où vous devez vous montrer aussi exigeant que possible envers vous-même, et comme il est rigoureusement indispensable que l'objectif et le subjectif se fondent en une harmonie que ne heurte nulle dissonance, vous avez l'absolu devoir de veiller à ce que tout ce que votre esprit déposera de son cru dans une œuvre revête

toujours une forme rigoureusement pure de toute compromission et de tout mélange, et que rien n'aille se perdre dans une forme d'expression mixte et impure. Il faudrait être aveugle pour ne pas sentir, dans votre *Meister*, tout ce qui fait le charme infini de votre *Hermann*. Aucun des dons de votre génie n'est absent de celui-là, ils y sont tous, jusqu'au dernier, il se saisit du cœur avec toutes les puissances de la poésie et procure une jouissance qui se renouvelle sans cesse, — et pourtant votre *Hermann*, par le seul fait que la forme en est purement poétique, me transporte dans un monde divin, dans le monde des poètes, alors que votre *Meister* ne me permet pas de m'évader complètement du monde réel.

Puisque j'en suis aux critiques, j'ajouterai encore une remarque qui m'a obsédé lors de ma nouvelle lecture. Il y a, sans l'ombre d'un doute, trop de moyens tragiques dans votre *Meister;* je veux parler des pressentiments vagues, de l'incompréhensible, du merveilleux intérieur, toutes choses qui sont parfaitement compatibles avec la profondeur et le mystère de la poésie, mais non pas avec la limpidité qui doit régner en maîtresse dans le roman, et qui emplit excellemment le vôtre. On est mal à l'aise lorsqu'on se trouve soudain en présence de ces profondeurs insondables, alors qu'on s'imaginait avoir partout un sol ferme sous les pieds, et, dans une œuvre où tous les fils se débrouillent avec une telle dextérité aux yeux de la raison, de se heurter à de pareilles énigmes. En un mot, je crois bien que vous avez usé là d'un moyen qui n'est pas en harmonie avec l'esprit de l'œuvre.

Quoi qu'il en soit, je ne puis assez vous dire à quel point votre *Meister*, cette fois encore, m'a enrichi, m'a enflammé, m'a transporté. J'y sens jaillir comme une source où je sais trouver un aliment pour toutes les puissances de mon âme, et en particuelir

pour celle qui est la résultante active de toutes les autres (1).

368. Gœthe a Schiller.

Zurich, le 25 *octobre* 1797.

Avant de quitter Zurich, quelques mots seulement ; je n'ai pas un instant à moi, et il en sera de même pour quelque temps, car nous nous proposons de partir pour Bâle, et d'aller de là à Schaffhouse, à Tubingue, et ainsi de suite ; je trouverai sans doute de vos nouvelles dans cette dernière ville. Je n'ai encore vu arriver ni l'*Almanach des muses* (2), ni *Hermann et Dorothée;* tout cela, avec diverses autres choses, doit m'attendre en Allemagne.

Si la saison n'était pas si avancée, j'aurais bien volontiers passé encore un mois en Suisse, à m'orienter et à me renseigner sur toutes choses. Il est intéressant d'observer comment de vieilles constitutions, dont tout l'esprit est de stabilité et de conservation, se comportent en ces temps où tout gravite vers le devenir et le changement. Je ne puis aujourd'hui vous dire qu'adieu, de tout cœur. Je vous donnerai de mes nouvelles de Tubingue.

P.-S. — A peine avions-nous, ces jours derniers, esquissé à grandes lignes notre essai sur les sujets qui conviennent aux beaux-arts (3), que nous avons fait fortuitement une découverte qui est venue tout contrecarrer. Vous vous souvenez des regrettables privautés que Vulcain prit un jour avec Minerve,

(1) La lettre est incomplète.

(2) Gœthe n'avait pas reçu la lettre de Schiller du 2 octobre (voir ci-dessus lettre 364), à laquelle était joint l'*Almanach*. Elle ne lui parvint qu'au milieu de décembre, à Weimar (voir plus loin, lettre 389).

(3) Voir ci-dessus la lettre 366.

et d'où naquit Erichthonius. Si vous en trouvez l'occasion, lisez donc cette histoire dans l'édition ancienne de Hederich (1), et puis, réfléchissez à ceci, que Raphaël y a trouvé matière à l'une de ses plus charmantes compositions. Que voulez-vous après cela que l'on se permette de conseiller ou de dicter à l'heureuse liberté du génie? Encore une fois adieu (2). — G.

369. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 30 *octobre* 1797.

Dieu soit loué! voici enfin de vos nouvelles! Ces trois semaines que vous avez passées à courir la montagne, sans communication avec nous, m'ont paru très longues. Je n'en ai été que plus heureux de recevoir votre bonne lettre, et tout ce qu'elle m'apporte. — Votre idée de *Guillaume Tell* est excellente, et, à y bien réfléchir, après *Meister* et après *Hermann*, un sujet pareil, avec son caractère tout à fait localisé et nettement défini, est le seul auquel vous pussiez appliquer toute l'originalité de votre esprit et la fraîche vivacité de votre inspiration. L'intérêt particulier qu'un thème poétique emprunte à une localisation très spéciale, très exactement circonscrite, très expressive et caractéristique, ainsi qu'à des conditions historiques précises, est bien le seul dont vous n'ayez pas tiré parti dans vos deux précédents ouvrages. La liberté esthétique qui est leur marque propre rejaillit sur les sujets qui y sont traités, et, bien que le milieu où ils sont situés ait,

(1) La première édition du *Lexicon mythologicum* de Hederich parut à Leipzig en 1724.

(2) Après ce premier *post-scriptum*, Gœthe en avait écrit un second, qu'il n'envoya pas à Schiller, et qui resta parmi ses papiers. Il y indiquait sommairement les idées directrices de l'essai théorique qui l'occupait alors.

et ait à juste titre, un air de réalité cohérente et soutenue, il n'en est pas moins une pure création de votre fantaisie poétique, et il est représentatif de tout un monde. Il en sera tout autrement de *Guillaume Tell*, où tout l'intérêt vivant qu'y prendra l'esprit naîtra de l'individualité d'une matière prise dans la réalité concrète, et très étroitement délimitée. Ce qui constituera le ressort de cet intérêt spirituel, c'est que, tout en se sentant maintenu, de par la volonté toute-puissante du poète, à l'intérieur de limites strictes, et du fait même de cette limitation, on se trouvera remué et saisi avec intensité, jusqu'au plus profond de soi. Ajoutez que ce beau sujet ouvrira un aperçu sur un âge reculé de l'humanité, tout comme entre de hautes montagnes le regard se fraie un passage vers de larges horizons lointains.

Combien je souhaiterais, pour tant de motifs, mais aussi en raison de ce poème, que nous pussions nous retrouver bientôt réunis ! Peut-être vous serait-il plus facile de prendre l'habitude de m'en parler, puisque vous voyez bien que les confidences que vous m'avez faites touchant votre *Hermann*, tandis que vous y travailliez, n'en ont nullement compromis l'unité ni l'intégrité. Et croyez bien que je ne sache rien qui m'ait plus instruit que n'ont fait ces confidences, grâce auxquelles j'ai pu pénétrer jusqu'aux replis les plus secrets de l'art.

Votre nouvelle chanson du ruisseau du moulin (1) est charmante, et nous a ravis. La donnée et l'arrangement sont exquis et permettent à la fantaisie de s'y jouer avec infiniment de grâce ; et le mètre est très heureusement choisi. Les distiques (2) ne sont pas moins jolis.

(1) *Le Jeune Garçon et le ruisseau du Moulin;* voir ci-dessus la lettre 358.

(2) La petite poésie intitulée « Alpe suisse », qui parut dans l'*Almanach des Muses* pour 1799.

J'ai enfin une lettre de Humboldt, cette fois de Munich. Il part maintenant pour Bâle, où il se décidera, soit à continuer sur Paris, soit à y renoncer. Il est donc peu probable qu'il vous rejoigne encore, sauf le cas où vous passeriez l'hiver à Zurich, où il irait, s'il abandonne l'idée de Paris. Il fait une jolie description d'une mine de sel gemme qu'il a visitée près de Berchtesgaden ; il semble que les Bavarois lui plaisent beaucoup, et il loue fort les belles institutions philanthropiques qu'à créées Rumford, le ministre de la Guerre de ce pays.

Nous sommes rentrés en ville, où nous nous trouvons tous en bonne santé. Je travaille activement à mon *Wallenstein*, mais les progrès sont très lents, car la matière si multiple et si peu malléable me coûte beaucoup de peine.

J'espère que vous aurez reçu maintenant l'*Almanach*, ainsi que mes lettres des 2, 6 et 20 octobre.

Adieu, et portez-vous bien, vous et Meyer, à qui nous envoyons nos cordiales amitiés. Puisse notre bon génie vous ramener bientôt à nous ! Ma femme va vous écrire elle-même quelques mots. J'ai donné dernièrement lecture de votre *Hermann* à une réunion d'amis, en une seule soirée, du premier vers au dernier ; nous en avons été, cette fois encore, émus au delà de toute expression, et, quant à moi, je me suis rappelé d'une manière si vivante les soirées où vous nous l'avez lu, que mon émotion en a été deux fois plus intense. Encore adieu. — Sch.

370. Gœthe a Schiller.

Tubingue, le 30 *octobre* 1797.

Nous avons renoncé au détour par Bâle, et nous sommes venus droit à Tubingue. La saison, le temps et la distance manquent d'attraits, et, puisque nous avons pris le parti de ne pas rester au loin, le mieux

est de rentrer. Nous n'avons pas encore arrêté la route que nous choisirons.

Nous n'avons trouvé l'*Almanach* qu'ici, hier seulement. La *Forge* nous a tout particulièrement fait grand plaisir : je ne crois pas que vous ayez jamais rien écrit avec un pareil bonheur d'humour, et la messe, qui vient retarder l'action, est du plus heureux effet ; le mystère mérite également tous les éloges.

Je suis content que mon *Hermann* soit parvenu entre vos mains, et que vous ayez l'impression qu'il se tient. Je comprends parfaitement tout ce que vous me dites de *Meister* (1) ; tout cela est vrai, et bien autre chose encore. C'est précisément son imperfection qui m'a imposé le plus de peine. Des lignes nettes et pures sont une aide et un soutien, au lieu qu'une forme contaminée est à tout moment un motif de gêne et de tiraillement. Il n'est plus possible d'y rien changer, mais je vous promets bien qu'il ne m'arrivera plus guère de me méprendre sur le choix des sujets et des formes, et nous verrons ce que notre bon génie voudra bien nous accorder, à l'automne de notre vie.

Bravo pour *Wallenstein!* Je souhaite qu'à notre retour, nous en trouvions une partie en état d'être montrée. Bonnes amitiés de Meyer. Puissions-nous vous trouver, vous et les vôtres, en bonne santé. Quand nous serons à mi-chemin, soit à Francfort soit à Nuremberg, vous aurez encore une fois de vos nouvelles.

Humboldt m'a écrit de Munich ; il va à Bâle. Encore une fois adieu, et bon espoir de nous retrouver bientôt. — G.

71. Gœthe a Schiller.

Nous avons eu la chance, à notre grande joie, de trouver ici Knebel, et nous prolongerons donc

(1) Voir ci-dessus la lettre 367.

notre séjour plus que nous ne nous le proposions. La ville offre une foule de choses intéressantes, œuvres d'art anciennes, travaux mécaniques, et prête aussi à maintes observations instructives sur les réalités politiques. Je me borne donc à vous saluer d'un mot, et je vous envoie une poésie (1). C'est la quatrième de celles qui sont écrites en l'honneur de la belle meunière. La troisième n'est pas encore achevée (2) ; elle sera intitulée : *Trahison*, et racontera le mauvais accueil que le jeune homme reçoit au moulin. J'aurai bientôt la joie de vous embrasser, et de vous questionner sur une foule de choses. Amitiés de Meyer. — *Nuremberg, le* 10 *novembre* 1797. — G.

Je suis resté confondu d'admiration devant l'inspiration si hautement poétique de la chanson de Voss (3) :

Étroitement assis l'un auprès de l'autre, l'homme auprès de [la femme
Nous donnons à nos ventres le réconfort du punch ;
De même que le renard se réchauffe à la chaleur de son terrier
Nous nous réchauffons à la chaleur de la salle d'auberge.

372. Gœthe a Schiller.

Je vous renvoie les quatre carlins, avec tous mes remerciements, et je vous prie de me retourner, en échange, mon engagement de caution dorée. Il faut aussi que je vous remercie de mes honoraires pour l'*Almanach*, que Cotta m'a fait parvenir si promptement. Je me suis conformé fort dignement à la maxime proverbiale : « Ce qui vient à la flûte

(1) *Le Repentir de la meunière*, écrit le 7 septembre, fut publié dans l'*Almanach* pour 1799.

(2) Elle ne fut terminée que le 12 mai 1798.

(3) C'est un couplet d'une poésie intitulée *le Repas d'hiver* qu'il venait de publier dans son propre *Almanach* pour l'année 1798.

s'en va au tambour » : au moyen de cet argent, j'ai acquis une œuvre d'art (1) qui sûrement vous fera plaisir, à vous aussi, et qui viendra enrichir et vivifier nos jouissances partagées et notre instruction. Meyer vous a déjà touché un mot de nos toutes récentes spéculations, et a été très heureux de la sympathie et de la part active que vous y avez apportées (2). Sitôt que je serai revenu de ma dispersion présente et que je me serai repris, je me propose de rédiger nos thèses, en sorte que nous puissions ensuite en conférer et en faire un tout qui se tienne. Je suis sûr que nous allons faire du chemin cet hiver.

Hier, pour la première fois, j'ai repris place dans votre loge (3), et j'espère bien pouvoir vous en faire bientôt les honneurs à vous-même. Tandis que j'assistais à la représentation (4), à distance, d'un œil désintéressé, j'ai admiré où en sont venus nos littérateurs, lorsqu'on regarde au fond des choses. Tant qu'ils cheminent sur la route plate et unie de la nature et de la prose, ils font merveille ; mais, malheureusement, sitôt qu'ils en viennent, par la force des choses, à glisser une nuance, si faible soit-elle, de poésie, ce qui arrive nécessairement aux moments pathétiques, tout atténués qu'ils puissent être, ils font fiasco ou détonent. C'est ce que j'ai constaté à un point singulier chez l'auteur de la pièce, Ziegler : il trouve des motifs comiques tout à fait heureux, et, comme ils surgissent toujours à l'improviste, il s'en tire le plus souvent fort bien ; mais quant aux situations délicates, sentimentales et

(1) Une gravure d'un paysage de Claude Lorrain, achetée par Dannecker à Stuttgart pour le compte de Gœthe.

(2) Sur le chemin du retour de Nuremberg à Weimar, Gœthe et Meyer avaient traversé Iéna le 20 novembre.

(3) Au vieux théâtre de Weimar.

(4) D'une pièce de Ziegler, intitulée *Ton à la mode et bonté de cœur.*

pathétiques, qui veulent être amenées, puis poussées avec soin dans leurs conséquences, même lorsqu'il les a saisies au bon endroit, il est impuissant à les traiter, elles butent et ne font pas la moindre impression, alors même qu'elles ne sont pas maladroitement conçues. Lorsque vous viendrez, je compte bien que votre présence ne sera pas sans un réel profit pour le théâtre, comme pour vous-même (1). Et j'espère que d'ici au jour de votre arrivée, j'aurai fini de retrouver mon assiette.

Je vous remercie mille fois pour les exemplaires des *Heures* que vous m'avez adressés jusqu'à présent, et je vous serais reconnaissant de m'envoyer quelques exemplaires de l'*Almanach*. La lettre que je vous communique ci-joint (2) est un nouveau spécimen bien caractéristique du point jusqu'auquel un Allemand peut être borné : voilà des années que l'affaire des devinettes a disparu dans le passé, et il se trouve pourtant toujours des gens qui ne l'ont pas oubliée. Est-il possible d'imaginer un document plus réussi de notre âme nationale que n'était jadis le *Moniteur de l'empire* (3)?

Adieu. On est occupé à déballer petit à petit nos trésors, et l'on prépare déjà tout ce qu'il faut pour les exposer ; lorsque vous arriverez, le tout aura reçu la plus belle ordonnance. — *Weimar, le* 22 *novembre* 1797. — G.

(1) On était occupé à construire le nouveau théâtre de Weimar, qui fut inauguré l'année suivante avec la première partie de *Wallenstein*. Schiller et Gœthe eurent une part importante à l'organisation de la scène et de la machinerie.

(1) Cette lettre est perdue ; elle revenait sans doute sur l'exégèse de l'énigmatique *Conte de fées*.

(1) La revue de R. Z. Becker, qui avait l'année précédente fulminé contre les xénies ; voir ci-dessus la lettre 235.

373. Schiller a Gœthe.

Iéna, 22 *novembre* 1797.

Encore une fois, tous mes vœux de bienvenue pour votre heureux retour. Combien je suis heureux de pouvoir à nouveau faire avec vous échange de pensées, sans complications et sans longs retards ! Tout ce que vous avez rapporté, objets et idées, me promet un hiver aussi agréablement varié qu'instructif, et ma joie redouble à la pensée que j'en pourrai passer une partie à proximité immédiate de vous (1). Puis, il faudra que nous tâchions de nous occuper activement du théâtre, même si notre tentative devait n'instruire que nous-mêmes. Avez-vous vu déjà ce qu'Einsiedel a écrit sur ce thème (2)? Voilà au moins un homme qui fait de son mieux pour dire quelque chose là-dessus, et qui contribuera sans doute à tenir en haleine l'intérêt que peuvent y prendre un certain nombre de gens.

Ci-joint les lettres de Garve (3) : elles sont, sur le caractère germanique, un document qui n'est pas de la même espèce que la lettre de votre homme aux devinettes, mais qui lui est pourtant apparenté.

La messagère vous portera après-demain l'argent avec les *Almanachs*. Si j'avais su que vous aviez l'intention de me rembourser la somme, je n'y aurais certes pas consenti.

Adieu ; je m'en tiens là pour aujourd'hui ; je vous écrirai plus longuement vendredi (4). Amitiés à Meyer. — Sch.

(1) Schiller se proposait de faire un séjour prolongé à Weimar.

(2) Dans son *Esquisse d'une théorie de l'art dramatique*, qui venait de paraître à Leipzig.

(3) Garve, le philosophe de Breslau, avait écrit à Schiller, le 23 septembre et le 28 octobre, au sujet des xénies et du nouvel *Almanach des muses*.

(4) 24 novembre.

374. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 24 *novembre* 1797.

Il ne m'était encore jamais arrivé de me rendre compte d'une manière aussi frappante qu'au cours de mon travail présent (1) des liens étroits et exacts qui lient entre elles, en poésie, la matière et la forme, et jusqu'à la forme extérieure. Depuis que je suis occupé à traduire ma langue prosaïque en une langue poétique et rythmique, je m'aperçois que je relève d'une tout autre juridiction qu'avant. Il m'arrive même que bon nombre de motifs qui, dans la rédaction en prose, paraissaient être fort bien en place, me soient devenus inutilisables : ils suffisaient à la rigueur pour le bon intellect ordinaire, dont la prose semble être le moyen d'expression naturel, mais la forme métrique exige impérieusement des connexions avec l'imagination, si bien que j'ai dû me résigner à donner à plusieurs de mes motifs une allure plus décidément poétique. Au fond, la sagesse voudrait que l'on commençât par rédiger en vers, au moins à titre provisoire, tout ce qui doit trancher sur l'ordinaire bon sens, car la platitude se trahit avec une évidence toute particulière lorsqu'on l'énonce dans une forme métrique.

Mes travaux actuels m'ont suggéré une remarque que vous avez peut-être faite vous-même de votre côté. Il semble que l'intérêt poétique tienne pour une part à l'antagonisme entre le contenu et la forme sous laquelle il est exprimé : le contenu a-t-il un caractère poétique très accentué, il pourra fort bien se contenter d'une forme décharnée et d'une simplicité d'expression qui aille jusqu'à la vulgarité, au lieu qu'au contraire un contenu vulgaire et par-

(1) *Wallenstein.*

'aitement dénué de poésie — ce qui souvent se ren-
ontre nécessairement dans une œuvre de quelque
etendue — empruntera une certaine dignité poé-
ique à l'expression, à la condition qu'elle soit
nimée et riche. C'est précisément le cas où doit
ntervenir, à mon sens, l'ornementation fleurie que
éclame Aristote, car il n'est pas tolérable que
lans une œuvre poétique il subsiste rien qui soit
ulgaire.

En outre, lorsqu'il s'agit d'une œuvre dramatique,
e rythme rend encore un autre service, qui est de
a plus haute importance : comme il s'applique à
ous les personnages et à toutes les situations et
u'il les traduit selon une norme unique, comme il
eur imprime, en dépit de tout ce qui les différencie
ntérieurement, l'identité d'une seule et même
orme, il oblige du même coup le poète aussi bien
ue le lecteur à exiger que tous les éléments de
œuvre, si caractéristiques, si divers, si individua-
sés soient-ils, portent en commun la marque d'une
ertaine universalité, d'une pure et simple huma-
ité. Tout doit se grouper, s'unifier et s'harmoniser
ous le concept générique de la poésie, et le rythme
st aussi bien l'emblème extérieur que l'instrument
ffectif de cette loi, puisqu'il soumet tout à sa propre
oi. C'est ainsi qu'il crée l'atmosphère qui convient
la création poétique, tout ce qui est matériel et
rossier tombe et s'évanouit, et, seul, ce qui a une
ignité spirituelle flotte à l'aise dans cet élément
ubtil.

Je vous envoie ci-joint huit exemplaires de l'*Al-
anach*. A vrai dire, il vous était destiné six exem-
aires sur vélin, mais il s'est produit une confusion
ans la répartition, si bien que ma provision d'exem-
aires de luxe était épuisée avant que je m'en aper-
isse. C'est pourquoi je vous expédie deux exem-
aires de plus, ce qui peut-être fera mieux votre
faire. J'en ai adressé un, en mon nom, à la du

chesse, et aussi à Voigt, le conseiller privé, à Herder et à Böttiger.

Zelter aimerait à savoir si vous êtes satisfait des mélodies qu'il a composées sur *la Bayadère* et sur la *Chanson à Mignon*. Il m'écrit que notre *Almanach* lui a fait gagner un pari de six bouteilles de champagne, ayant soutenu contre un autre qu'il ne contiendrait sûrement pas une seule xénie.

Adieu, portez-vous bien, et tâchez de me donner prochainement un avant-goût de vos théorèmes esthétiques. Bien des amitiés à Meyer. — Sch.

375. Gœthe a Schiller.

Weimar, le 24 *novembre* 1797.

Je vous retourne les lettres de Garve, avec mes remerciements : j'accepterais de tout mon cœur que le pauvre homme, le pauvre vieillard malade nous insultât avec bien plus de véhémence encore si cet épanchement de sa bile pouvait lui donner la santé et la joie pour le restant de ses jours. Quelle litanie de réflexions lamentables on pourrait réciter, à la lecture de ces feuillets ! mais il est bien superflu que je vous les impose, car tout cela vous est naturellement venu déjà à l'esprit. Il n'a vraiment, chez ce brave homme si bon et si vaillant, pas trace du moindre sens esthétique. D'une part, ses jugements sont grossièrement matériels et d'autre part il traite toute l'affaire en maître de cérémonies, avec l'unique préoccupation de faire un sort aux petits talents de second ordre. Mais vous avez bien fait de l'apaiser en lui écrivant quelques lignes.

Ces gens qui s'érigent en critiques sévères des mœurs de notre temps trouvent tout naturel qu'un auteur accepte, toute sa vie durant, qu'on méconnaisse ses efforts les plus loyaux, qu'on se mette

en travers de sa route, qu'on le harcèle, qu'on le tourmente, qu'on le tracasse, pour la bonne raison que c'est l'usage ! Et l'on voudrait qu'il acceptât tout avec résignation, et que, pénétré de sa haute dignité, il se tînt là, immobile, les bras croisés, comme un *Ecce homo*, tout simplement pour que M. Manso et ses pareils puissent, eux aussi, à leur manière, passer pour des poètes !

Mais en voilà assez de ces misères ! Contentons-nous de poursuivre notre route, avec constance et d'un pas plus allègre.

Le 25 *novembre.*

Merci mille fois pour la lettre et le paquet qui viennent de me parvenir. Je veux seulement vous dire, très vite, au courant de la plume, non seulement que je suis de votre avis, mais que je vais bien plus loin que vous. Tout ce qui est de caractère poétique devrait être traité en vers, voilà ma conviction, et le fait que petit à petit on ait pu inventer une prose poétique atteste tout simplement qu'on a perdu totalement de vue ce qui fait la différence entre la prose et la poésie. C'est tout bonnement comme si quelqu'un donnait l'ordre de creuser dans son parc un étang sans eau, et que là-dessus l'artiste en jardins imaginât de résoudre ce problème en installant un marécage. Les genres mixtes sont pour amateurs et pour bousilleurs, tout comme les marais sont pour amphibies. Et cette maladie a pris en Allemagne un tel développement, que personne ne s'en aperçoit même plus, — bien plus, qu'à l'exemple de ce peuple de goitreux dont parle l'histoire, ils tiennent tous la conformation normale du cou pour un châtiment de Dieu. Toute œuvre dramatique — et peut-être, plus encore que toute autre, la comédie et la farce — devrait être écrite en vers, après quoi l'on aurait vite fait de voir qui est bon à quelque chose. Au lieu qu'aujourd'hui les choses

en sont venues à tel point qu'il ne reste plus guère à l'auteur dramatique d'autre parti à prendre que de se plier au goût du jour, et, en ce sens, nul n'eût été fondé à vous faire un reproche si vous aviez décidé d'écrire votre *Wallenstein* en prose ; mais, si vous voulez que votre œuvre soit au-dessus de la mode et vaille par elle-même, il faut de toute nécessité qu'elle soit écrite en vers.

Ce qui est de toute certitude, c'est qu'il faut absolument que nous ne tenions aucun compte de notre époque, si nous voulons, dans notre travail, rester fidèles à nos convictions. Car, depuis que le monde est monde, jamais on n'a vu rabâchage de doctrines pareil à ce qui sévit aujourd'hui, et, quant au remède que nous promet la nouvelle philosophie, nous en sommes encore à l'attendre.

L'objet propre de la poésie est de toute évidence l'expression d'un état naturel et d'un ébranlement positif de l'âme humaine. Est-il pourtant quelqu'un qui en convienne, parmi nos fins connaisseurs et nos soi-disant poètes? Prenez un homme comme Garve, qui s'est donné des airs de penseur toute sa vie durant, et qu'on tenait pour une manière de philosophe : pensez-vous qu'il ait le moindre soupçon d'un axiome pareil? L'unique raison pour laquelle il estime que vous méritez le titre de poète, n'est-ce pas que vous vous êtes amusé à énoncer avec un accent poétique les sentences de la raison, ce qu'on peut bien tolérer, mais ce qu'il ne convient pas de louer. Comme je concéderais volontiers à ces natures prosaïques le droit de reculer d'horreur devant ce qu'elles appellent les sujets immoraux, si elles étaient seulement capables de sentir ce qu'il y a de moralité poétique souveraine dans votre *Polycrate*, par exemple, ou dans votre *Ibycus*, et si elles en étaient transportées d'admiration !

Continuons donc — maintenant surtout que Meyer, lui aussi, a rapporté d'Italie un rigorisme

farouche — continuons à être de plus en plus sévères en matière de principes, de plus en plus tolérants et faciles en matière d'exécution. Mais n'oublions pas que cette facilité et cette tolérance ne sont admissibles que si, au cours de notre travail, nous ne laissons pas nos regards franchir les limites du cadre qui lui assigne ses bornes.

Ci-joint mon élégie (1) ; je souhaite que vous lui fassiez bon accueil.

Nous sommes, nous aussi, débiteurs de six bouteilles de champagne envers Zelter, pour la fermeté avec laquelle il a soutenu la bonne opinion qu'il a de nous. J'aime beaucoup sa légende indienne (2) : l'idée musicale est originale et hardie. Quant à la *Chanson à Mignon*, je ne suis pas encore parvenu à l'entendre. Les compositeurs ne jouent que leurs propres productions, et les amateurs ont leurs morceaux de prédilection. Pendant tout mon voyage, je n'ai trouvé personne qui consentît à prendre la peine d'étudier un morceau inconnu et nouveau.

Faites-moi donc expédier quelques exemplaires des mélodies qui accompagnent l'*Almanach;* elles manquent dans tous ceux que vous m'avez envoyés.

Je souhaite que tout aille heureusement pour votre *Wallenstein*, en sorte que vous nous arriviez d'autant plus vite. Adieu, de tout cœur, et mes amitiés aux vôtres. — G.

376. Gœthe a Schiller.

J'ai bien trouvé, dans le paquet que vous m'avez expédié, les mélodies qui accompagnent les chansons de l'*Almanach*, ce dont je vous remercie cordialement, mais pas la moindre lettre de vous, et

(1) *Amyntas*. La pièce avait été écrite le 19 septembre ; elle parut dans l'*Almanach des muses* pour 1799.

(2) C'est-à-dire la mélodie que Zelter avait composée sur *le Dieu et la Bayadère*.

vous savez pourtant combien elles sont toujours les bienvenues, à la fin et au milieu de chaque semaine. Moi non plus, je n'ai guère de nouvelles à vous donner : tous ces jours derniers je n'ai vécu que d'une vie mondaine, et je n'ai ni songé à rien ni rien fait qui fût de nature à nous intéresser, vous et moi. Nous sommes toujours occupés à disposer les œuvres d'art que nous avons rapportées, et je pense que tout sera dans un ordre parfait avant que vous veniez nous voir.

Voudriez-vous avoir la bonté de me retourner le drame que m'a communiqué le professeur Rambach (1) ; il s'appelle : *la Trahison par persuasion.*

Je serais très désireux d'apprendre comment marche votre *Wallenstein* en vers ; quant à moi, j'en suis à ce point que je croirais volontiers n'avoir de ma vie composé un poème, ou n'avoir plus jamais la moindre envie d'en composer un. C'est fort bien ainsi : mieux vaut que l'inspiration surgisse à l'improviste, sans avoir été provoquée.

Adieu ; donnez-moi bientôt des nouvelles de vous, de votre santé et de vos travaux. — *Weimar, le* 28 *novembre* 1797. — G.

377. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 28 *novembre* 1797.

Vous nous avez une fois de plus procuré une grande joie en nous envoyant votre élégie (2). Elle est vraiment du type de la poésie pure, car il lui suffit d'user du plus simple des moyens et de toucher délicatement au sujet, comme en se jouant,

(1) Ce Rambach avait envoyé son drame à Gœthe en février ; Gœthe l'emporta à Iéna en mars, pour le faire lire à Schiller ; il l'y oublia. Rambach le réclama en octobre, et finit par en obtenir la restitution le 11 décembre.

(2) *Amyntas;* voir ci-dessus la lettre 375.

pour remuer jusqu'aux profondeurs de l'être et suggérer ce qu'il y a de plus haut.

Je souhaite que des inspirations de cette qualité viennent en foule vous apporter de l'allégresse durant ces tristes journées accablantes qui, je le sais, vous sont si pénibles. Pour ma part, il me faut tout ce que j'ai de ressort pour me raidir contre le ciel qui m'oppresse et conquérir sur lui un peu d'air et d'espace.

J'ai lu ces jours derniers les pièces de Shakespeare qui ont trait à la guerre des Deux Roses (1) ; je viens d'achever *Richard III*, et je demeure véritablement stupéfait. Cette dernière pièce est une des tragédies les plus sublimes que je connaisse, et je serais incapable de dire en cet instant s'il s'en trouve une seule, chez Shakespeare lui-même, qui puisse lui disputer le premier rang. Les grandes destinées qui ont été tissées dans les pièces précédentes trouvent dans celle-ci un achèvement véritablement grandiose, et viennent se ranger côte à côte sous l'action d'une idée dont rien n'égale la hauteur. Dans ce qui fait la matière du drame, rien qui sente la mollesse, rien qui soit attendri ou larmoyant, et la puissance de l'effet s'en trouve accrue d'autant ; tout y est énergique et grand, aucun élément emprunté à la vulgaire humanité ne vient troubler la pureté esthétique de l'émotion, et l'on goûte dans sa parfaite intégrité la forme toute nue de la terreur tragique. Une Némésis suprême circule à travers la pièce et revêt toutes les formes concevables : on en sent la présence dès le début de la pièce, et jusqu'au dénouement. On est saisi d'admiration à voir comment le poète a su, en toute circonstance, faire rendre à une matière ingrate ce qu'elle contenait de richesse poétique, et avec quelle

(1) Les huit pièces suivantes : *Richard II*, *Henri IV* (Ire et IIe parties), *Henri V*, *Henri VI* (Ire, IIe et IIIe parties), *Richard III*. Il les lisait dans la traduction d'Eschenburg.

adresse il est parvenu à suggérer ce qu'il n'est pas possible d'exhiber tel quel sur la scène, — je veux parler de l'art avec lequel il use du symbole chaque fois que l'objet réel se refuse à se laisser représenter. Il n'y a pas chez Shakespeare une seule pièce qui m'ait rappelé si expressément la tragédie grecque.

Il vaudrait vraiment la peine d'adapter à la scène cette série de huit pièces, en y apportant toute la circonspection dont on est capable aujourd'hui. Qui sait si cet acte ne marquerait pas le début d'une époque nouvelle? Il faudra que nous y réfléchissions ensemble, tout de bon.

Adieu ; portez-vous bien, vous et notre ami Meyer. Mon *Wallenstein* prend forme, de plus en plus, de jour en jour, et je suis vraiment satisfait de moi-même. — Sch.

378. Gœthe a Schiller.

Vous me dites tant de bien de mon élégie que je n'en suis que plus désolé de n'avoir pas retrouvé depuis longtemps une inspiration analogue. J'ai écrit cette poésie au moment où j'entrais en Suisse ; depuis, l'activité productrice de mon cerveau s'est trouvée ralentie pour tant de motifs, les uns agréables, les autres désagréables, qu'elle n'a pas encore trouvé moyen de se ressaisir. Attendons les événements, en toute humilité.

Je serais très heureux que vous vous laissiez tenter par l'idée d'adapter les drames de Shakespeare. On a déjà beaucoup fait, et il ne reste plus qu'à élaguer pour les rendre accessibles au goût moderne, ce qui faciliterait les choses. Une fois que vous vous serez parfaitement fait la main à écrire votre *Wallenstein,* cette entreprise ne vous coûtera plus une peine trop lourde.

Adieu. La saison, à mon grand ennui, exerce, comme à l'ordinaire, ses droits à mon détriment,

et, comme je n'ai cette fois rien de bien gai à vous communiquer qui soit de mon propre cru, je vous envoie une ode de Gerning, qui ne manquera sûrement pas son effet. — *Weimar, le* 29 *novembre* 1797. — G.

379. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 1er *décembre* 1797.

Ne me grondez pas, si je ne puis pas faire partir aujourd'hui la pièce que vous me réclamez : je n'ai plus songé à la rechercher que fort avant dans la soirée, à la lumière des chandelles, et je m'y suis évertué une bonne demi-heure, sans succès. Je l'expédierai sûrement dimanche (1) par la voiture postale.

Je suis presque gêné de voir à quel point *Wallenstein* grossit sous ma plume, maintenant surtout ; car le mètre iambique, bien qu'il ait pour effet de resserrer l'expression, favorise une sorte d'épanchement poétique qui vous entraîne à vous donner libre carrière. Vous jugerez s'il eût mieux valu que je fusse plus sobre, et si j'eusse pu l'être. Mon premier acte est si vaste, que je puis y coucher les trois premiers actes de votre *Iphigénie* sans le remplir jusqu'au bord ; mais en revanche les actes suivants sont plus courts. C'est ainsi que le contraste est naturel entre l'exposition, qui réclame de l' « extensité », et le développement de l'action, qui, par la force des choses, impose l'intensité. J'ai comme l'impression d'avoir été en quelque sorte envahi par une sorte de génie épique, qu'explique peut-être la puissante influence que votre contact a exercée sur moi ; mais je ne crois pas qu'il fasse tort à mes qualités dramatiques, et peut-être était-ce l'unique moyen

(1) 3 décembre. Il s'agit de la pièce de Rambach, réclamée par Gœthe le 28 novembre (lettre 376).

qui permît de donner à cette matière prosaïque un caractère poétique.

Comme mon premier acte est surtout de nature statique, c'est-à-dire qu'il peint et met en scène la situation donnée, sans qu'elle y subisse encore aucun changement digne de ce nom, j'ai profité de la tranquille stabilité de cette entrée en matière pour porter tout mon effort sur le milieu et sur les cadres généraux auxquels a trait l'action. C'est une manière de donner plus de champ à la pensée et à la sensibilité du spectateur, et cette sorte d'état de tension et d'élan où l'on se trouvera ainsi placé dès le début aura pour effet, si je ne m'abuse, de maintenir tout l'ensemble de l'action au niveau convenable.

J'ai prié dernièrement (1) Meyer de me procurer, pour le prochain *Almanach*, un dessin qui vous représente. Il est bon de s'y prendre à temps, en sorte que la gravure puisse être exécutée à loisir. Je voudrais bien aussi qu'il me dessinât une Némésis pour mon *Wallenstein :* ce serait un enjolivement qui aurait du caractère et qui serait significatif. Je suis sûr que Meyer saura en imaginer une qui sera du type tragique. Je souhaiterais qu'elle figurât comme vignette sur la page de titre.

Ne m'est-il pas permis d'attendre prochainement de vous quelque chose pour *les Heures?* En ces tristes journées de décembre, il n'y a pourtant rien de mieux à faire que de gagner de l'argent, qu'on dépensera quand reviendront les beaux jours. N'auriez-vous pas envie d'achever à présent votre *Moïse* (2), ou trouverez-vous peut-être quelque autre sujet, plus prompt à enlever? Je suis très pauvre, et il ne faut pourtant pas que la ronde des *Heures* s'arrête court.

(1) Sans doute le 20 novembre, lors du passage de Meyer à Iéna.

(2) Voir ci-dessus la lettre 296.

Adieu. Jouissez, Meyer et vous, de votre butin artistique ; il me tarde bien de l'admirer, et nous y trouverons occasion à porter sur l'art des jugements un peu positifs et précis, ce dont j'éprouve un très grand besoin. Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés. — Sch.

380. Gœthe a Schiller.

La tournure que prendra votre *Wallenstein* est pour nous d'une très grande importance, aussi bien en pratique qu'en théorie. La nature du sujet ne vous obligera-t-elle pas finalement à y consacrer un cycle de plusieurs pièces successives? Il n'y a pas lieu d'être surpris que la forme métrique vous induise à développer, car l'inspiration poétique a toujours une disposition naturelle à prendre ses aises, et à n'aimer la contrainte ni pour elle-même ni pour autrui.

Je causerai avec Meyer des gravures auxquelles vous songez pour l'*Almanach* et pour *Wallenstein*. Je me méfie beaucoup du portrait : il faut la rencontre de bien des chances favorables pour réussir quelque chose qui soit simplement tolérable, et surtout, par-dessus le marché, en un format aussi réduit, outre que les graveurs traitent avec bien du laisser-aller et de la négligence ce qui est destiné à l'illustration d'un livre. Ne vaudrait-il pas mieux s'en tenir à une figuration impersonnelle et symbolique?

Pour ma part, il ne m'a guère été possible, depuis mon retour, de retrouver mes esprits, ni même d'arriver à dicter une lettre supportable. La quantité des matériaux que j'ai recueillis est très considérable, et, à la fin, la société de Meyer a fortement amorti mon entrain à noter et à élaborer. Sitôt que j'ai causé à fond d'un sujet, il est à mes yeux, pour longtemps, chose liquidée.

Il faut absolument que je me remette à tirer au clair le bagage ancien et récent qui dort dans mon esprit et dans mon cœur ; j'aurais grand plaisir à vous envoyer quelque chose pour *les Heures*, et nous verrons bientôt ce qu'il me sera possible de mettre sur pied et de fournir.

Adieu. Donnez-nous bientôt la joie de votre venue et faites mes amitiés cordiales à votre chère femme. — *Weimar, le* 2 *décembre* 1797. — G.

381. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 5 *décembre* 1797.

Il fait si sombre aujourd'hui que je ne puis que vous envoyer un mot d'amitié. Ce temps m'écrase lourdement et réveille tous mes maux, au point que je n'ai pas même le cœur au travail.

Après mûre réflexion, j'en suis venu à me convaincre que je ferai mieux de passer ici les deux pires mois d'hiver. Janvier et février sont périlleux pour moi, parce que deux fois déjà j'y ai pris des congestions pulmonaires ; à ce moment de l'année, il suffirait du moindre refroidissement pour me valoir une nouvelle atteinte, et aujourd'hui je n'en viendrais pas à bout aussi aisément que par le passé. Dans un pareil état de fragilité, mieux vaut ne pas se risquer à rien changer à ses habitudes, et, à Weimar, il ne me serait guère permis de songer à sortir de chez moi, par les temps d'hiver. Or, le logement dont il s'est agi est extrêmement étroit, et il serait tout juste possible d'y abriter les enfants, si bien que ce ne serait pas une existence pour moi. Ajoutez enfin que les deux mois qui viennent seront pour mon travail les mois critiques, et que je ne puis donc m'exposer à être gêné par les circonstances extérieures.

Dans quelques mois, je tâcherai de découvrir un

logement qui soit tout proche de votre maison; d'ici-là, le temps se sera adouci, il me sera possible de sortir dans la rue, et tout se trouvera plus aisé pour moi.

Peut-être vous arriverai-je pour une courte visite par quelque belle journée de décembre, et puis, une fois le jour de l'an passé, j'espère bien vous avoir ici, vous et Meyer.

J'ai reçu ces jours-ci de Zumsteg (1), qui habite Stuttgart, une lettre qui m'a fait un réel plaisir. Il y indique celles de nos poésies qui, dans l'*Almanach*, lui ont le mieux plu, et, chose à laquelle nous sommes bien éloignés d'être habitués, il est vraiment tombé sur les meilleures. Il me dit aussi que, dans son pays, l'*Almanach* fait universellement sensation.

Adieu. Je ne suis pas en état aujourd'hui de vous dire quoi que ce soit. — Sch.

382. Gœthe a Schiller.

Si vous estimez vraiment qu'il vaut mieux pour votre santé et pour vos travaux que vous passiez l'hiver à Iéna, j'en suis d'autant plus aise que je me verrai dans la nécessité d'aller m'y établir après le jour de l'an, afin d'y trouver dans la mesure du possible le recueillement et de me reprendre en main, — et convenez qu'Iéna me ferait un effet bien étrange si je ne vous y trouvais pas. J'envisage donc ce séjour avec une pleine satisfaction, car autrement, si j'avais dû vous laisser ici, je me serais fatalement senti comme divisé.

Restez fermement attelé à votre *Wallenstein;* je vais sans doute me mettre, avant toute autre chose, à mon *Faust*, autant pour me débarrasser enfin de ce hirco-cerf (2) que pour m'entraîner à une

(1) Le musicien Zumsteg dirigeait l'opéra de Stuttgart.
(2) Gœthe s'était servi déjà de ce terme (*tragelaphos*)

disposition d'esprit plus haute et plus pure de tout mélange, et me préparer peut-être à aborder mon *Guillaume Tell.* Entre temps, on songera aussi, à l'occasion, au prochain *Almanach*, et l'on tâchera de cueillir peut-être aussi quelque chose pour *les Heures.*

Poursuivons donc dans la voie que nous nous sommes frayée. Nous sommes de taille à venir encore à bout de bien des choses, et la collaboration de Meyer nous sera d'un très grand secours. Et, d'autre part, nous pouvons être assurés de la sympathie du public ; car on a beau l'insulter perpétuellement dans sa masse, il n'en est pas moins vrai que, pris en détail, il compte un certain nombre d'hommes très cultivés, et qui savent fort bien estimer à leur valeur les efforts honnêtes et sérieux d'un écrivain. Laissons, entre temps, le vieux Wieland, ce *laudator temporis acti*, gémir sur « ces fermentations bourbeuses du dix-huitième siècle » (voyez la livraison de novembre du *Mercure allemand*, à la page 194) ; la muse consentira bien à nous verser tout le vin généreux qui nous est nécessaire. — Les belles œuvres de Meyer méritent bien une promenade de décembre ; je souhaite que votre santé vous permettre de l'entreprendre. — *Weimar, le* 6 *décembre* 1797. — G.

383. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 8 *décembre* 1797.

Me voilà parfaitement réconcilié avec la nécessité qui me retient ici pour les mois qui viennent, puisque aller à Weimar n'eût même pas été le bon moyen de vous voir d'une manière un peu suivie. Nous allons donc reprendre, le mois prochain, la belle vie de jadis, et la présence de Meyer ne lui

pour caractériser l'*Hesperus* de Jean-Paul. Voir tome I la lettre 71.

ôtera certes rien de son charme. Il n'est sûrement pas mauvais que vous intercaliez votre *Faust* entre votre première épopée et celle qui la suivra (1). Vous grossirez en vous le flot poétique, vous sentirez s'éveiller en vous une aspiration impatiente vers une nouvelle création poétique, pure, celle-là, de toute contamination — et cela fait déjà la bonne moitié de l'inspiration. D'autre part, votre *Faust*, une fois que vous l'aurez conduit à bonne fin, ne vous laissera certainement pas, en vous quittant, identique à ce que vous êtes au moment où vous l'abordez ; il exercera et aiguisera quelque nouvelle puissance en vous, si bien que vous viendrez à l'œuvre suivante plus riche et plus ardent.

Je vais m'attacher à mon *Wallenstein* avec tout l'acharnement dont je suis capable, mais la résonance émotive et physique que suscite en moi ce genre d'activité poétique m'éprouve au plus haut point. Fort heureusement, mon état maladif n'altère pas mon inspiration ; mais il a pour effet que le don intense que je fais de moi-même m'épuise et rompt mon harmonie. Aussi en suis-je réduit d'ordinaire à expier une journée d'humeur d'esprit féconde par cinq ou six journées d'oppression et de souffrances. Vous comprendrez que je m'en trouve terriblement retardé. Pourtant, je n'abandonne pas l'espoir de voir encore *Wallenstein* à la scène, l'été prochain, à Weimar, et d'être, l'automne venu, enfoncé jusqu'au cou dans mes *Chevaliers de Malte* (2).

(1) La première, c'est *Hermann et Dorothée;* quant à la seconde, c'est sans doute à dessein que Schiller use d'une forme imprécise. On se souvient qu'avant le voyage de Suisse, le sujet épique qui avait toutes les prédilections de Gœthe, c'était *la Chasse* (voir ci-dessus les lettres 300, 301, etc.). Elle avait été supplantée tout récemment par l'idée encore vague d'un *Guillaume Tell* (voir ci-dessus les lettres 366, 369 et 382).

(2) Voir tome I la lettre 17.

Ceux-ci occupent ma pensée de temps à autre, aux heures où je me repose de mon travail. Je trouve un attrait tout spécial à des sujets de ce genre, qui se détachent tout naturellement de tout le reste, et qui constituent à eux seuls tout un monde. J'ai tiré grand profit de cette circonstance dans *Wallenstein*, et j'en profiterai plus encore dans *les Chevaliers de Malte*. C'est que cet ordre, qui apparaît vraiment, dans la réalité, comme un individu parfaitement *sui generis*, l'est bien plus encore dans la crise où se place mon action dramatique. Il est alors coupé par le blocus de toute communication avec le monde extérieur, il est complètement ramassé sur lui-même, sur le souci de sa propre existence, et les qualités particulières qui font de lui l'ordre qu'il est ont seules, à ce moment précis, le pouvoir de le sauver.

Il faudra que j'apporte à l'exécution de cette pièce autant de simplicité que j'ai dû mettre de complication dans le *Wallenstein*, et je me réjouis par avance à l'idée de trouver dans cette simple matière tout ce dont j'aurai besoin, et d'utiliser tout ce que j'y découvrirai de caractéristique. Je suis en mesure de la traiter exactement sur le modèle de la tragédie grecque et sur le type défini par Aristote, en y employant des chœurs, et sans la diviser en actes, et c'est aussi ce que je compte faire. Dites-moi donc quelle est l'origine de la répartition en actes ; il n'y en a pas trace chez Aristote, et dans bon nombre de pièces grecques il serait tout à fait impossible de l'appliquer.

Körner m'écrit que Gessler (1) est de retour à Dresde. Il aurait laissé son Italienne en Suisse, pour qu'elle y poursuive son éducation. Il faut espérer qu'elle en profitera pour filer avec quelque autre.

(1) Ministre de Prusse auprès de la cour de Saxe, ami de Gœthe et de Körner.

Il y a six semaines que je suis sans nouvelles de Humboldt, et j'en augure qu'il est en effet en route pour Paris, car, s'il était tranquillement fixé en Suisse, l'ennui aurait suffi, à lui tout seul, à le déterminer à écrire.

Adieu, portez-vous bien. Je souhaite que vous supportiez heureusement ce qui reste encore de ce mois. Chez moi, tout va bien à présent. Ma femme vous fait ses meilleures amitiés. Je serai très content aussi de faire voir à notre vieux Meyer quelque chose de mon *Wallenstein*. — Sch.

384. Gœthe a Schiller.

En apprenant que vous ne viendriez pas ici cet hiver, nos acteurs ont été bien vivement contrariés. Il semble qu'ils se soient promis de se piquer d'honneur en votre présence. Je les ai consolés en faisant miroiter à leurs yeux l'espoir d'avoir sûrement votre visite au printemps. Notre théâtre a grandement besoin de ce genre d'impulsion nouvelle, qu'il ne m'est guère possible de lui imprimer. La distance est beaucoup trop grande, de celui qui a pour mission de donner des ordres à celui dont le rôle consiste à orienter un instrument de ce genre vers la beauté esthétique. Ce dernier doit nécessairement agir sur les cœurs, et doit donc montrer lui-même de la sensibilité, au lieu que l'autre est contraint de se verrouiller, pour tenir fermement en main la conduite administrative et le fonctionnement économique. Quant à savoir s'il est possible d'associer la libre spontanéité des relations et l'automatisme rigide de la machine, je l'ignore, et, pour ma part du moins, il ne m'est encore jamais arrivé de réussir ce tour de force.

Je me représente fort bien l'état où vous met votre travail. Moi non plus, il ne m'a jamais été possible, sans en ressentir vivement le contre-coup senti-

mental et physique, de traiter en poète une situation dramatique, et c'est aussi pourquoi j'ai toujours mieux aimé m'en abstenir, et je ne l'ai jamais recherché. Qui sait s'il ne faut pas compter au nombre des avantages dont ont joui les anciens le fait que pour eux le pathétique le plus intense peut fort bien n'avoir été, lui aussi, que pur jeu artistique, alors que chez nous il faut de toute nécessité la participation de notre être psychologique et de notre véritable individualité réelle pour atteindre au même résultat. Sans doute, je ne me connais pas moi-même assez pour savoir si je serais capable d'écrire une vraie tragédie, mais je sais bien que l'idée seule m'épouvante, et je suis à peu près certain que, rien qu'à le tenter, je ruinerais mes forces.

Voilà donc que notre bon vieux collègue Schnauss s'est décidé à partir (1). Peut-être aurez-vous d'ici peu votre mot à dire dans les questions qui concernent la bibliothèque ; dites-moi donc si vous jugez réalisable cette idée qui me hante depuis longtemps : je voudrais que la bibliothèque d'ici, celle de Büttner (2) et votre bibliothèque universitaire fussent réunies virtuellement pour former un corps unique, et que l'on s'entendît et que l'on prît les mesures nécessaires pour répartir les spécialités, et pour régler les acquisitions de livres d'une manière plus systématique et plus efficace. Avec l'organisation actuelle, il n'y a bénéfice pour personne, on dépense inutilement une masse d'argent, et une foule de mesures utiles avortent. Mais je sais bien qu'on saura dresser des obstacles sans nombre, dans le seul but d'empêcher que, pour réaliser un progrès certain, on apporte une modification quelconque à l'état de choses qui nous a valu jusqu'ici les absurdités que vous savez.

(1) Il était à Weimar conservateur de la bibliothèque ducale et du cabinet des médailles.

(2) Voir ci-dessus la lettre 315.

J'ai encore de la besogne pour une quinzaine de jours, diverses affaires à amorcer, les nouveaux engagements à conclure pour le théâtre, et cent autres choses. Mais ensuite, je m'empresserai de courir retrouver la solitude de jour au château d'Iéna et nos entretiens du soir.

Il est très probable que je n'emmènerai pas Meyer, car — et j'en ai fait à nouveau l'expérience — je suis ainsi fait que je ne puis travailler que dans une solitude absolue, et toute l'activité de mes facultés de création poétique est immédiatement tarie, sitôt que je me sens à la merci, je ne dirai même pas de la conversation, mais même de la présence dans ma maison de personnes que j'aime et que j'apprécie. Je serais en quelque sorte au désespoir de ne plus constater en moi la moindre trace d'un goût quelconque pour le travail de création, si je n'avais la certitude de le retrouver immédiatement après huit jours passés à Iéna.

Je vous communique un volume de poésies (1) ; c'est l'œuvre d'un homme qui aurait pu donner quelque chose, s'il n'habitait pas Nuremberg, et s'il avait trouvé la manière poétique pour laquelle il est doué. Il me semble que plusieurs de ces pièces ont de réelles qualités d'humour, à côté de beaucoup de choses tout à fait manquées. Comme vous êtes, de nature, porté à faire fond sur les promesses que donnent les jeunes gens et que vous avez le placement de produits de tout ordre, à vous de voir s'il y a lieu de se tenir en relations avec lui, et de l'encourager.

Adieu ; amitiés à votre chère femme.

Gessler risque beaucoup, à abandonner sa belle à elle-même. Je suis fâché que nous ne l'ayons pas rencontré. Meyer connaît son Italienne. Au reste,

(1) L'auteur s'appelait Witschel ; le volume venait de paraître à Heidelberg.

on voit plus d'une comète étrange errer de-ci de-là dans le ciel de l'Amour et de l'Hymen (1), sans qu'on puisse savoir encore ce que signifient ces présages, ni ce qu'ils annoncent.

Ci-joint encore un court essai historique (2); dites-moi donc ce que vous en pensez et si l'on pourrait sans scrupules recommander à un éditeur un petit recueil de travaux de ce genre. Encore adieu. — *Weimar, le* 9 *décembre* 1797. — G.

385. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 12 *décembre* 1797.

J'ai ces jours-ci sous les yeux les scènes d'amour du second acte de *Wallenstein*, et je ne puis songer sans en avoir le cœur serré à la scène, et à la destination théâtrale de la pièce. En conséquence de la conception organique de l'œuvre entière, l'amour fait contraste avec le fond même de la pièce, non pas en ce qu'il détermine une action particulière, mais au contraire en ce qu'il repose sur lui-même dans une sereine immobilité, et en ce qu'il se soustrait, en se retranchant dans une indépendance parfaite, aux fins qui commandent le reste de l'action, laquelle n'est qu'une course continue et pleinement concertée vers un but, — en d'autres termes, il forme en quelque sorte comme une sphère particulière d'humanité. Mais du même coup, en vertu de ce caractère, il n'est théâtral à aucun degré, ou du moins ne l'est-il pas au sens qui est devenu classique en raison des moyens scéniques dont nous disposons, et en raison de notre public. Je me vois donc contraint, pour sauvegarder la liberté du poète, de renoncer à tout espoir de mettre ma pièce à la scène.

(1) Gœthe songe ici surtout à Knebel et à la cantatrice Louise Rudorff ; le mariage eut lieu en février 1798.

(2) On ne sait de quoi il s'agit.

Est-ce bien pour la raison que vous dites, est-ce en raison de sa véhémence pathétique que la tragédie ne vous a jamais tenté? Je trouve pourtant dans toutes les œuvres que vous avez créées toute la puissance et la profondeur tragiques qui suffiraient à nourrir un drame achevé, et *Wilhelm Meister*, à lui seul, en fait de sentiment, est gros de plus d'une tragédie. Je croirais volontiers que ce qui répugne à votre nature, c'est uniquement la ligne rigoureusement rectiligne que doit suivre obligatoirement le poète tragique, alors qu'il est dans votre tempérament de vous donner carrière, en toute circonstance, avec la pleine liberté de votre sensibilité. Et puis, j'imagine aussi que vous êtes gêné à l'idée qu'il faut tenir compte en quelque mesure du spectateur, — obligation à laquelle il n'est pas permis au poète tragique de se soustraire, — à l'idée qu'il faut avoir l'œil fixé vers un but, qui est l'effet physique, — autre nécessité que ce genre poétique ne peut entièrement perdre de vue, — et peut-être l'unique raison pour laquelle vous êtes moins apte à être un poète tragique est-elle que la nature a fait de vous un poète dans toute la plénitude de l'acception générique du terme. Je trouve du moins, pour ma part, que vous possédez au plus haut degré toutes les qualités proprement poétiques de l'auteur tragique, et si, néanmoins, vous ne parvenez vraiment pas à écrire une tragédie au sens propre du mot, la faute en est certainement aux éléments non poétiques qu'elle requiert.

Auriez-vous la bonté de m'envoyer à l'occasion quelques programmes de théâtre où je puisse trouver la liste des acteurs au complet?

Votre idée de fondre les trois bibliothèques en un corps unique aura sûrement l'approbation de tout ce qu'il y a de gens raisonnables à Iéna et à Weimar. Mais la grosse affaire serait ensuite de trouver l'homme capable de diriger cet ensemble, et de réa-

liser le plan d'unification et d'organisation systématique. Ce ne sont pas les livres qui manquent; beaucoup sont sûrement en doubles et en triples exemplaires qu'on pourrait échanger contre des nouveautés, outre que je ne vois pas pourquoi on ne dériverait pas quelques ruisseaux argentés pour venir alimenter et hausser le crédit affecté aux bibliothèques.

J'ai bien peur que votre nouveau poète de Nuremberg (1) ne nous apporte jamais beaucoup de réconfort. Ce n'est pas qu'il soit tout à fait dénué de talent, mais vraiment ce qui lui fait défaut par delà toute mesure, c'est la forme, et c'est le sentiment exact de ce qu'il veut. Mais je m'empresse d'ajouter que je n'ai fait qu'y jeter un coup d'œil, et il se peut qu'après tout je sois tombé précisément sur ce qu'il y a de plus mauvais.

Je n'ai pu encore lire jusqu'au bout l'article historique. Je vous le retournerai vendredi, avec mon avis.

Le livre d'Einsiedel sur le théâtre (2) renferme vraiment pas mal de choses qui sont sagement pensées. Ce qui m'amuse, c'est de voir ce genre de dilettantes prononcer de haut sur un certain nombre de questions qui exigeraient qu'on allât puiser jusqu'au cœur de la réflexion théorique et de l'observation positive, comme lorsqu'il parle, par exemple, du style, de la manière, et ainsi de suite.

Adieu. J'ai une joie sincère à la pensée de nos soirées prochaines. Ma femme est très curieuse de savoir ce que c'est que ces comètes qui errent dans le ciel de l'Amour et de l'Hymen (3). Amitiés à Meyer. — Sch.

(1) Witschel. Voir la lettre précédente.
(2) Voir ci-dessus la lettre 373.
(3) Voir la lettre précédente.

386. Gœthe a Schiller.

Les nouvelles œuvres d'art que nous avons chez nous nous valent ce matin une visite féminine ; vous ne recevrez donc que deux mots jetés en toute hâte.

Je vous définirai moi-même le plus tôt possible les aptitudes diverses du personnel de notre théâtre, en tenant particulièrement compte de votre pièce ; car je sais en gros ce qu'il vous faut.

Poursuivez votre travail, sans vous inquiéter du reste. Il faut que l'on ait un sentiment très net de l'unité intérieure que votre *Wallenstein* possédera certainement, et le théâtre vous confère des avantages considérables. Une œuvre qui forme un grand ensemble idéal en impose aux gens, alors même qu'ils sont incapables d'en déchiffrer les détails et d'apprécier la valeur de chaque partie prise isolément.

Une circonstance singulière (1) m'invite à me faire une opinion réfléchie sur le théâtre allemand envisagé dans son ensemble, et, comme je suis malgré tout forcé d'aller au spectacle de temps à autre, bien contre mon gré, je m'efforce de tirer quelque profit de ce sacrifice contraint.

Adieu. Je suis heureux de voir approcher le moment qui me procurera la joie d'une existence moins dispersée, et de votre voisinage. — *Weimar, le* 13 *décembre* 1797. — G.

387. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 15 *décembre* 1797.

Sophie Mereau, notre poétesse, est là ; je ne puis donc vous écrire aujourd'hui que quelques mots.

Il n'y a pas à fonder grand espoir sur l'article que

(1) On ignore le sens de cette allusion.

je vous retourne ci-joint (1), ni sur d'autres articles du même calibre. C'est beaucoup trop sec et trop pauvre, et, en dépit de l'étalage superflu de citations et de lectures, il ne renferme pas la moindre nouveauté qui soit de quelque intérêt, qui éclaire l'événement, ou qui du moins le rende quelque peu vivant. Si l'auteur n'a d'autre ambition que de gagner un peu d'argent, il est plus sûr de le publier dans une revue telle que le *Mercure* que d'en imprimer soi-même un recueil.

Il m'est arrivé fréquemment de déplorer que, parmi tous ces hommes qui cherchent à vivre du produit de leur plume, et qui ne sont bons qu'à compiler, il ne s'en soit pas trouvé un seul qui eût eu l'idée de fouiller les vieux livres pour y chercher des sujets poétiques, en y mettant assez de flair pour déceler à coup sûr le point saillant dans une historiette insignifiante par ailleurs. Ce genre de sources m'est inaccessible, et je dois certainement à ma disette en fait de sujets pareils d'avoir la production moins féconde que je ne l'aurais autrement. Il me semble bien qu'un certain Hygin, un Grec, a recueilli aux temps jadis un certain nombre de fables tragiques ; les empruntait-il aux poètes, ou les destinait-il au contraire à leur usage, je n'en sais trop rien. Voilà le camarade qu'il me faudrait ! Porter en soi une grande quantité de sujets en vue d'un usage éventuel, c'est être réellement plus riche de richesse intérieure, et, de plus, c'est l'occasion d'exercer une faculté qui a son importance, car il y a grand profit déjà à faire vivre un sujet, ne fût-ce qu'en pensée, et à y essayer ses forces.

Elise von der Recke (2) m'a envoyé un drame énorme de son invention et de sa fabrication, avec de pleins pouvoirs pour raturer et pour couper. Je

(1) Voir ci-dessus la lettre 384.

(2) Écrivassière notoire, bien intentionnée et dévote à souhait. Le drame dont il s'agit ne fut pas publié.

vais voir s'il est possible d'en tirer parti pour *les Heures*. Le sujet est, comme bien vous pensez, de la plus impeccable moralité, et j'espère qu'on pourra le laisser passer. Il faut absolument que je me préoccupe des *Heures*. Et le fait que des personnes si hautement morales viennent se livrer, pieds et poings liés, aux hérétiques et aux esprits forts que nous sommes, et cela, au lendemain du scandale des xénies, est toujours pour nous jusqu'à un certain point une satisfaction.

Voilà plus de six semaines que je suis sans nouvelles de Humboldt, d'où je présume qu'il a dû partir pour Paris.

Adieu, pour aujourd'hui. Bonnes amitiés de ma femme. — Sch.

388. Gœthe a Schiller.

Je vous expédie Hygin. Je vous conseillerais en outre de vous procurer les *Adages* d'Erasme (1), qu'on trouve aisément partout : comme les vieux proverbes reposent pour la plupart sur des circonstances géographiques, historiques, ethniques ou individuelles, ils renferment un abondant trésor de matière concrète. Mais nous savons malheureusement par expérience que personne ne peut se permettre de fournir au poète ses sujets, d'où vient que bien souvent il se fourvoie.

Notre ami Meyer est actif à l'ouvrage : il rédige ses idées sur cette question, ce qui lui donne l'occasion de faire les découvertes les plus singulières.

Il semble que le tour de régner sur *les Heures* revienne maintenant aux femmes ; tant mieux, si le journal n'a pas d'autre moyen d'assurer son existence littéraire.

(1) C'est dans les *Adages* que Gœthe avait trouvé le sujet qu'il donna ensuite à Schiller, et d'où celui-ci tira *les Grues d'Ibycus*.

Je continue à n'être bon à rien, ni de grand, ni de petit. En attendant, et pour ne pas perdre tout contact avec les bonnes choses, je lis Hérodote et Thucydide ; c'est la première fois que j'y prends un plaisir sans mélange, parce que c'est la première fois que je les lis pour goûter leur forme, et non pas pour ce qu'ils racontent.

Maintenant, mon vœu le plus cher est d'être bientôt auprès de vous et de sentir de nouveau les approches du soleil, et d'ici là j'emploie de mon mieux ces sombres et pénibles journées. Adieu, portez-vous bien, et faites comme moi. — *Weimar, le* 16 *décembre* 1797.

389. Gœthe a Schiller.

J'espère que cette lettre vous trouvera revenu à un état de santé supportable, et je vous le souhaite de tout mon cœur. Mille remerciements pour la lettre que m'a écrite votre chère femme ; elle m'a procuré une joie toute particulière en m'envoyant l'énergique manifestation du goût littéraire brandebourgeois (1).

Votre lettre du 2 octobre, avec l'*Almanach* qui y était joint, m'a enfin été retournée ; il n'y a donc plus de lacune dans notre mutuelle correspondance.

Vous avez fort bien fait de ne pas publier *les Noces d'or d'Obéron* (2) ; la pièce, depuis, a doublé

(1) Charlotte Schiller avait écrit le 19 au nom de son mari, qui souffrait d'une crise de cholérine, et elle avait envoyé à Gœthe un *Almanach littéraire*, récemment publié à Berlin par un pasteur du nom de Schmidt von Werneuchen, celui-là même que Gœthe avait ridiculisé l'année précédente dans *les Muses et les Grâces dans la Marche de Brandebourg.*

(2) Voir ci-dessus la lettre 364. C'est dans cette lettre du 2 octobre que Schiller expliquait à Gœthe pour quelles raisons il n'avait pas donné les « Noces d'or d'Obéron » dans l'*Almanach.*

d'étendue, et je crois bien que c'est dans *Faust* qu'elle serait le mieux à sa place.

Depuis qu'a paru le compte-rendu que Schlegel a donné de mon *Hermann* (1), je me suis mis à méditer à fond sur les lois du genre épique et du genre dramatique, et je crois être en bonne voie. Le difficile, dans ces recherches théoriques, est toujours de libérer les genres de tout ce qui est contingent. J'espère vous envoyer prochainement une petite étude sur ce sujet (2), et j'aime donc mieux n'en rien dire de plus quant à présent.

Meyer connaît fort bien l'auteur des élégies qu'a données l'*Almanach* (3), et il vous en fera un de ces jours le portrait ; il est sculpteur de son vrai métier. Je n'ai pas, à l'heure qu'il est, de vœu plus cher que de lire votre *Wallenstein*.

Remettez-vous très vite de votre indisposition. Si seulement je pouvais passer déjà auprès de vous ces journées-ci, qui paraissent promettre d'être belles ! — *Weimar, le* 20 *décembre* 1797.

390. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 22 *décembre* 1797.

Ma fâcheuse crise de cholérine a disparu vite et sans laisser de traces, mais elle m'a affaibli et elle a ruiné mon humeur pour toute la semaine, si bien que je n'ai pas le cœur à songer à la poésie. Avec le mauvais temps en sus, toute activité est suspendue en moi.

A ma grande satisfaction, voici que Cotta me réclame d'urgence les deux cents exemplaires de

(1) Le compte rendu d'A. W. Schlegel venait de paraître dans les numéros du 11 au 13 décembre de la *Gazette littéraire universelle*.

(2) *Sur la poésie épique et la poésie dramatique.*

(3) Keller. Voir ci-dessus la lettre 364.

l'*Almanach* qui me restent ; je les avais soigneusement mis en réserve ici pour ne pas trahir tout de suite aux Leipzickois le chiffre du tirage, au cas où il leur resterait pour compte une certaine quantité d'invendus. D'après ce que m'écrit Cotta, toute la provision, qui s'élevait environ à deux mille exemplaires, est dès à présent enlevée, et il estime que les deux cents derniers partiront très vite, eux aussi, car les commandes se soutiennent toujours avec assez d'activité, si bien que finalement nous pourrions avoir à songer à une deuxième édition. Il n'est vraiment pas possible de remporter un triomphe plus éclatant sur les envieux, qui prétendaient que notre succès de l'an dernier s'expliquait uniquement par les impertinences des xénies. Et d'autre part, je me mettrais presque à croire qu'on peut faire un peu plus confiance à notre public allemand, si vraiment nous étions parvenus à captiver son intérêt par la seule puissance de la poésie, sans faire le moindre appel aux passions vulgaires.

Je n'ai pas encore eu connaissance du compte-rendu de Schlegel, et je ne sais même pas de quel Schlegel il s'agit. Mais qu'il soit de celui qu'on voudra, j'estime que ni l'un ni l'autre ne possèdent la compétence qu'il faut pour parler de votre *Hermann;* car, pour en parler dignement, il faut avant toute autre chose ce qu'on appelle du cœur, et c'est précisément ce qui leur manque, à l'un et à l'autre, bien qu'ils en aient la bouche pleine.

J'attends avec beaucoup d'impatience que vous m'envoyiez l'article que ce compte-rendu vous a suggéré. Ou pourquoi ne l'apporteriez-vous pas vous-même tout de suite?

Nous souhaiterions bien vivement de savoir pour quel moment nous pourrons compter sur votre venue. Voilà bientôt six mois que nous n'avons vécu l'un près de l'autre.

Faites, je vous prie, mes cordiales amitiés à

Meyer. Je suis désolé de tarder si longtemps à voir ses œuvres. Adieu. — Sch.

391. Gœthe a Schiller.

Vous trouverez ci-joint mon article (1), que je vous prie d'examiner, d'éprouver, de corriger et de développer. Depuis quelques jours j'ai fait usage de ces critères tout en lisant l'*Iliade* et Sophocle, je les ai appliqués également à un certain nombre de sujets épiques et tragiques, dont je m'efforçais de dégager et de formuler les motifs, et ils m'ont paru très efficaces, je dirai même décisifs.

Ce qui m'a le plus frappé, c'est à quel point, nous autres modernes, nous inclinons à confondre les genres, jusqu'à n'être même plus capables de les discerner. L'unique raison m'en paraît résider dans ce fait, que les artistes, qui auraient le devoir de créer leurs œuvres en se tenant rigoureusement à l'intérieur des strictes conditions qui les définissent, cèdent au désir des spectateurs et des auditeurs, qui veulent à tout prix que tout leur apparaisse comme vrai. Meyer a observé qu'on a prétendu pousser chacun des arts plastiques par delà ses limites naturelles pour lui faire rendre ce que rend la peinture, qui, ayant à son service tout à la fois le dessin des attitudes et la couleur, est en mesure de porter l'imitation jusqu'à donner la sensation exacte de la vérité totale. On observe de même, lorsqu'on suit la poésie dans son évolution, que tout y tend au drame, c'est-à-dire à la représentation sous la forme de la présence réelle et complète. C'est ainsi que les romans par lettres ont un caractère pleinement dramatique, et que l'on peut donc à bon droit y insérer des dialogues proprement dits, ainsi que l'a fait Richardson ; au lieu qu'on serait

(1) Voir ci-dessus la lettre 389.

fondé à blâmer des romans narratifs qui seraient entrecoupés de dialogues.

Vous aurez entendu cent fois, après la lecture d'un bon roman, émettre le vœu que le sujet fût porté au théâtre, et vous savez quelle quantité de mauvaises pièces n'ont d'autre origine. C'est pour le même motif que les gens ne peuvent rencontrer dans un roman une situation frappante sans souhaiter aussitôt qu'elle soit fixée sur le cuivre, uniquement pour éviter le moindre effort à leur imagination. On veut ainsi que tout ait une vérité sensible, une présence effective, que tout soit dramatisé, et le dramatique doit être le substitut exact de la réalité vraie. Ce sont là autant de prétentions puériles, barbares, contraires au bon goût, et l'artiste aurait le devoir d'y tenir tête de toutes ses forces ; il aurait le devoir d'entourer les œuvres d'art de chaque espèce de cercles magiques impénétrables, de maintenir chacune rigoureusement à part des autres, de revendiquer jalousement pour chacune ses vertus propres et ses particularités, ainsi que l'ont fait les anciens, qui ont mérité par là de devenir les artistes qu'ils furent. Mais qui saurait séparer le vaisseau des flots qui le portent? A lutter contre le courant et contre le vent, on n'avance que de bien peu.

C'est ainsi, pour prendre un exemple, que, chez les anciens, un bas-relief était un ouvrage taillé en saillie très médiocre : c'était le rappel, exécuté avec infiniment de délicatesse et de goût, d'un objet figuré en plat sur une surface plane. Mais il n'était pas possible que l'homme s'en tînt là. On vit naître successivement le demi-relief, le haut relief, puis les membres se détachèrent, les figures se détachèrent, on y mit de la perspective, on représenta des routes, des nuages, des montagnes, des paysages, et, comme ces innovations étaient l'œuvre d'hommes de talent, ce qui n'eût pas dû être toléré fut d'autant plus aisément admis qu'en procédant ainsi on se conciliait

d'autant plus le cœur des incultes. C'est ainsi encore que la plume de Meyer (1) a si joliment raconté — et cette histoire est ici à sa place — comment, à Florence, on s'avisa d'abord de vernisser les figurines de terre cuite, après quoi on se mit à les peindre et à les émailler, d'abord en une seule couleur, puis en couleurs multiples.

Pour en revenir à mon article, j'ai appliqué à *Hermann et Dorothée* le critérium que j'y ai formulé ; si vous voulez bien en faire l'expérience à votre tour, vous constaterez qu'il permet de faire des remarques du plus haut intérêt, celles-ci entre autres :

1° Qu'il ne se rencontre dans mon poème aucun motif exclusivement épique, c'est-à-dire aucun motif qui agisse au rebours de la marche de l'action, mais que les seuls motifs qui y soient mis en œuvre sont les quatre motifs que l'épopée a en commun avec le drame ;

2° Qu'il met en scène, non pas des personnages dont l'action s'exerce au dehors, mais des êtres humains dirigés vers le dedans et ramenés sur eux-mêmes, par quoi il s'écarte de l'épopée pour se rapprocher du drame ;

3° Qu'il s'abstient à juste titre des comparaisons, pour cette raison que, le sujet étant principalement de caractère intérieur, une affluence d'images empruntées à la nature physique n'eût été que lassante et gênante ;

4° Qu'il y est fait une place, non pas sans doute très considérable, mais très suffisante, au monde d'en haut, en ce sens que le destin supérieur qui mène le monde y joue son rôle, soit expressément, soit symboliquement, sous le couvert de personnages, qu'on trouve dans le poème des traces dis-

(1) *Les Remarques* de Meyer *sur la technique de la majolique* parurent en 1798 ; elles furent insérées dans l'ouvrage de Böttiger sur *les Peintures de vases grecs.*

crètes d'aspirations vers un au-delà, un lien discret entre le monde visible et un monde invisible, que tout cela réuni tient, à mon sens, la place que les dieux tenaient chez les anciens, sans compenser, bien entendu, le moyen poétique de leur intervention active et puissante dans l'ordre des choses physiques.

En terminant, il faut que je vous signale le problème assez original que je me suis posé, et qui a trait à cet ordre de questions. Il s'agit de rechercher si, entre la mort d'Hector et le moment où les Grecs disent adieu à la côte troyenne, il y a place pour un poème épique, ou non (1). J'arrive à conclure à peu près à la négative, pour les raisons que voici :

La première, c'est qu'on ne conçoit plus alors de motif qui aurait pour effet de retarder et de contrecarrer la marche de l'action, et qu'au contraire les événements se développent sans un instant d'arrêt.

La seconde, c'est que les incidents qui sont, dans une certaine mesure, de nature à retarder l'action dans sa marche, ont tous pour effet de disperser l'attention sur un certain nombre de personnages, et que, tout en formant une masse assez considérable, ils ont pourtant le caractère de destinées individuelles et anecdotiques. La mort d'Achille m'apparaît comme un sujet tragique au premier chef, et les anciens nous ont laissé des drames où sont traités la mort d'Ajax et le retour de Philoctète. Ils avaient également mis à la scène Polyxène et Hécube, et bon nombre d'autres sujets ayant trait à notre époque. Quant à la prise de Troie elle-même, qui n'est que l'accomplissement final d'une grande destinée, elle n'est ni épique, ni tragique,

(1) On se souvient que Gœthe tenta ensuite de combler lui-même cette lacune dans son *Achilléide*.

et un poète épique digne de ce nom ne pouvait en tirer parti qu'à la condition de la maintenir à distance, et de la projeter dans le lointain, soit vers l'avenir, soit vers le passé. Il n'y a pas lieu de tenir compte de l'usage qu'en a fait Virgile, et qui est purement rhétorique et sentimental.

Voilà jusqu'à quel point j'y vois clair quant à présent, en attendant mieux ; car, si je ne m'abuse, ce sujet, ainsi que beaucoup d'autres, ne se laisse pas proprement épuiser au moyen de considérations théoriques ; nous avons sans doute sous les yeux ce que le génie a produit, mais qui s'aviserait de prononcer avec assurance sur ce qu'il pourrait ou devrait produire?

Les messagers vont partir, et je ne puis plus que vous dire adieu, à vous et à votre chère femme. Attendez patiemment que les mauvais jours soient passés. On me parle de toutes parts de notre *Almanach* avec éloges. J'ignore encore quand il me sera possible de vous arriver ; les affaires de théâtre me retiendront, j'en ai peur, plus longtemps que je ne l'espérais, quelque impatience que j'aie de vous revoir. Encore une fois, adieu. — *Weimar, le* 23 *décembre* 1797. — G.

392. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 26 *décembre* 1797.

Le contraste que vous tracez entre le rhapsode et le mime (1) et entre leurs publics respectifs me paraît être très heureusement choisi pour serrer de près les différences qui séparent ces deux genres poétiques. A lui seul, ce procédé suffirait largement à empêcher que l'on commette de grossières erreurs

(1) Dans l'article *Sur la poésie épique et la poésie dramatique.*

en choisissant un sujet pour un genre donné, ou un genre pour un sujet donné. C'est d'ailleurs ce que vérifie l'expérience, car, pour un poète attelé à l'élaboration d'un drame, rien n'est mieux fait pour le maintenir strictement à l'intérieur des bornes de son art, et pour l'y ramener immédiatement s'il vient à les franchir, que l'effort d'imagination qui place sous ses yeux, en des traits aussi accusés et aussi concrets que possible, la représentation effective, les planches, la salle remplie et le public mêlé, toutes choses qui donnent la sensation vivante de l'attente passionnée et haletante, et qui ne laissent aucun doute sur l'impérieuse nécessité d'un progrès continu et d'une allure rapide et sans trêve.

Je vous proposerais volontiers un second moyen de donner de cette différence une expression sensible aux yeux et frappante. L'action dramatique est en mouvement devant moi, au lieu que c'est moi-même qui me meus autour de l'action épique, laquelle paraît, en quelque sorte, rester sur place, immobile. Le contraste est, à mon sens, gros de conséquences. Si c'est l'événement qui se meut devant moi, je me trouve étroitement asservi à la réalité sensible et présente, ma fantaisie perd toute liberté d'allures, il se produit et s'entretient en moi une instabilité incessante, je suis contraint de tenir mon attention strictement fixée sur l'objet, tout regard en arrière, toute réflexion me sont interdits, pour la raison que j'obéis passivement à une force qui m'est étrangère. Si, au contraire, c'est moi qui me déplace autour de l'événement, lequel ne peut se soustraire à ma prise, il m'est loisible de marcher d'un pas inégal ; je puis, au gré de mon caprice personnel, m'arrêter pour un temps plus ou moins long, je suis maître, à mon gré, de jeter un coup d'œil en arrière ou de devancer la marche de l'action, et ainsi de suite. Et tout ceci concorde fort bien avec le concept du passé, qu'il est permis d'en-

visager en pensée comme immobile, aussi bien qu'avec le concept du récit ; car le conteur sait, dès le début et dès le milieu, son histoire jusqu'au bout, ce qui fait que les divers moments de l'action sont, à ses yeux, indifférents et équivalents, et qu'il reste donc en possession de toute sa tranquille liberté.

Le fait que le poète épique a le devoir de traiter son sujet comme un passé définitivement révolu, et que, par contre, le poète tragique traite le sien comme étant actuellement présent, — cet aspect des choses me paraît singulièrement lumineux.

Poursuivons. La conséquence, c'est un conflit fort fréquent entre la poésie envisagée comme genre et ses espèces, conflit qui, partout, dans la nature aussi bien que dans l'art, est toujours suggestif au plus haut point. Il appartient à la poésie, par définition même, de transposer toutes choses dans la présence réelle et sensible, et, par conséquent, elle astreint le poète épique à actualiser le passé, mais sans effacer jamais la marque caractéristique du passé. Il est de l'essence de la poésie, par définition même, de transporter dans le passé tout ce qui est présent immédiat, et, en l'idéalisant, d'éloigner de nous tout ce qui est réellement proche, et, par conséquent, elle astreint le poète dramatique à tenir à distance de nous la réalité qui exerce son emprise sur notre personne, et à conférer à notre sensibilité un certain degré de liberté poétique à l'égard de la matière qu'il met en scène. D'où suit que la tragédie, entendue en son sens éminent, aura toujours tendance à se hausser jusqu'au caractère épique, et n'atteindra qu'ainsi à la dignité poétique ; et qu'inversement le poème épique aura toujours tendance à descendre jusqu'au drame, et ne réalisera pleinement qu'à cette condition le concept générique de la poésie. En d'autres termes, ce qui les rapproche, c'est précisément ce qui fait qu'ils sont l'un et l'autre des poèmes. Le caractère qui constitue leur diffé-

rence et qui les oppose met toujours à la gêne l'un des deux éléments constitutifs qui composent le concept générique de la poésie, la réalité sensible lorsqu'il s'agit de l'épopée, la liberté lorsqu'il s'agit de la tragédie, d'où suit logiquement que le contrepoids (1) qui remédiera à ce défaut sera chaque fois une propriété qui sera le caractère distinctif de l'espèce opposée. Chacune de ces deux espèces rendra donc à son antagoniste le service de prendre, en gros, la défense du genre contre l'espèce. Le devoir propre de l'art est d'empêcher que ces tendances réciproques et contraires ne dégénèrent en confusion et en effacement des bornes respectives, et l'idéal suprême de l'art est toujours et partout d'unir harmonieusement l'expression caractéristique avec la beauté, la pure simplicité avec la plénitude complexe, l'unité avec l'universalité.

Il est incontestable que votre *Hermann* incline jusqu'à un certain point vers la tragédie, lorsqu'on le confronte avec le concept rigoureux et pur de l'épopée. Le cœur y est remué d'une manière trop profonde et trop grave, l'émotion personnelle et pathétique y prime la souveraine indifférence poétique, outre que l'étroitesse de la scène, le nombre restreint des personnages et la brièveté de l'action sont du ressort de la tragédie. Inversement, votre *Iphigénie* vient se ranger, sans doute possible, sous la bannière de l'épopée, sitôt qu'on la confronte avec le concept rigoureux de la tragédie. Et ne parlons même pas du *Tasse*. *Iphigénie* a une allure beaucoup trop tranquille pour être une tragédie, les arrêts suspensifs y ont une trop grande importance, sans même faire entrer en ligne de compte la catastrophe, qui contredit nettement ce que requiert la tragédie. L'effet que produit cette pièce, l'effet que j'ai toujours éprouvé moi-même et cons-

(1) « Contrepoids », en français dans le texte.

taté sur d'autres, est de nature essentiellement, génériquement poétique, et n'a rien de tragique, et il en sera fatalement ainsi chaque fois qu'une tragédie aura été spécifiquement manquée, et aura glissé à l'épopée. Seulement, tandis que le caractère épique d'*Iphigénie* est, à mon sens, un défaut, la tendance qui incline votre *Hermann* à la tragédie n'en est manifestement pas un, et tout au moins n'en compromet l'effet en aucune manière. Qui sait s'il n'en faut pas chercher l'explication dans ce fait que la raison d'être de la tragédie est de servir à un usage précis et défini, au lieu que le poème épique se prête à un emploi très divers, universel et libre?

Je m'en tiens là pour aujourd'hui. Je suis encore incapable de tout véritable travail, et il m'a fallu votre lettre et votre article pour me mettre, jusqu'à un certain point, en branle. Adieu. — Sch.

393. Gœthe a Schiller.

Je suis désolé que vous ne soyez pas encore assez rétabli pour avoir recouvré toute votre activité, mais je suis heureux que ma lettre et mon article vous aient réveillé en quelque mesure. Je vous remercie de ce que vous m'écrivez : vous faites faire un nouveau pas à une question qui nous importe à tous deux au plus haut point. Le malheur veut que nous autres modernes nous soyons aussi nés poètes, par surcroît et par accident, si bien que nous errons lamentablement par tout le domaine du genre qui est le nôtre, sans savoir au juste où nous en sommes, attendu que les précisions et les affectations spécifiques nous sont en réalité, si j'en juge bien, imposées du dehors, et que l'emploi de notre talent nous est dicté par les circonstances. Pourquoi nous arrive-t-il si rarement d'écrire une épigramme à la manière des Grecs? C'est que nous

voyons autour de nous fort peu de choses qui méritent d'être traitées ainsi. Pourquoi nous arrive-t-il si rarement de réussir une épopée? C'est parce que nous n'avons pas d'auditeurs. Et enfin, pourquoi sommes-nous si impérieusement poussés à écrire pour le théâtre? C'est parce que, chez nous, le drame est l'unique forme poétique qui exerce un attrait direct sur la sensibilité physique, et dont il soit permis d'attendre une certaine jouissance immédiate.

J'ai poursuivi ces jours derniers mon étude de l'*Iliade*, avec la préoccupation de me rendre compte si, entre elle et l'*Odyssée*, il y a décidément place pour une troisième épopée (1), mais je ne parviens pas à découvrir autre chose que des sujets de tragédie, soit qu'il en soit effectivement ainsi, soit que mon œil glisse sans le voir sur le sujet épique.

La mort d'Achille, avec toutes ses circonstances, ferait la matière d'une épopée, et ne pourrait même guère, en quelque mesure, être traitée que sous cette forme, tant la matière est vaste. Mais, en ce cas, il y aurait lieu de se demander s'il est vraiment sage, malgré tout, de traiter épiquement un sujet tragique. Il y a beaucoup de pour, et il n'y a pas moins de contre. Pour ce qui est de l'effet, un moderne travaillant pour un public moderne se trouverait à coup sûr avoir un avantage marqué sur les anciens, parce qu'il n'est guère possible de s'assurer la faveur des hommes de notre temps sans faire appel à l'émotion sentimentale. — Mais en voilà assez pour aujourd'hui. Meyer travaille avec ardeur à son étude sur les *Sujets qui conviennent aux arts plastiques* (2) ; il est conduit à toucher également à tout ce qui nous importe, et il en ressort clairement à quel point l'artiste est proche parent de l'auteur

(1) Voir ci-dessus la lettre 391.
(2) Voir ci-dessus la lettre 366.

dramatique. Puissiez-vous vous rétablir promptement, et puissé-je conquérir la liberté d'aller très prochainement vous rendre visite ! — *Weimar, le* 27 *décembre* 1797. — G.

394. — Schiller a Gœthe.

Iéna, le 29 *décembre* 1797.

Notre ami Humboldt, de qui je vous communique ci-joint une longue lettre, n'a rien perdu, dans Paris mis à neuf, de sa bonne vieille âme allemande, et ne paraît guère avoir changé que de milieu. Il en va d'une certaine manière de philosopher et de sentir comme il va d'une certaine religion : elle vous retranche du dehors et elle vous isole, en même temps qu'elle approfondit votre personne intérieure.

L'étude à laquelle vous vous appliquez présentement, et qui vise à discerner et à épurer les deux genres, est à coup sûr du plus haut intérêt, mais vous êtes certainement convaincu, comme je le suis moi-même, que, si l'on veut exclure d'une œuvre d'art tout ce qui répugne à son concept générique, il est de toute nécessité d'y inclure en revanche tout ce qui est compris sous ce concept. Or, c'est là précisément qu'est la lacune. Du fait que nous sommes hors d'état de créer et de réunir toutes les conditions qui commandent chacun de ces deux genres, il résulte que nous sommes inévitablement amenés à les confondre. S'il existait des rhapsodes et qu'ils eussent un public pour les entendre, le poète épique n'aurait que faire d'aller emprunter ses motifs au poète tragique, et, d'autre part, si nous disposions des ressources auxiliaires et des forces énergiques qui firent le ressort du drame grec, et si en outre nous avions le privilège de mener nos auditeurs d'un bout à l'autre d'une série de sept représentations, nous ne serions pas contraints de dilater nos

drames par delà les bornes raisonnables. Il faut, bon gré mal gré, remplir la capacité d'émotion du spectateur et de l'auditeur, et la combler jusqu'à venir toucher jusqu'au dernier point de sa périphérie : le diamètre de cette capacité est la mesure qui sert d'échelon au poète. Et enfin, comme l'instinct moral est, entre tous, celui qui a été le plus abondamment développé, il est aussi de tous le plus exigeant, et, si nous passons outre à ses revendications, c'est à nos risques et périls.

Si la faveur du drame s'explique, en effet, comme je le crois, par la perversion fâcheuse qui règne sans partage sur notre temps, il est indispensable que la réforme s'attaque d'abord au drame, et qu'en chassant du drame la copie triviale de la nature, elle procure à l'art de l'air et de la lumière. Le plus sûr moyen, à mon sens, entre autres moyens possibles, consisterait à recourir à l'aide des symboles, qui prendraient la place des objets naturels et concrets pour tout ce qui n'est pas, au sens propre du mot, le cercle authentique où se meut le poète, pour tout ce qui peut se dispenser d'être effectivement représenté, et se contenter d'être indiqué et suggéré. Il ne m'a pas encore été possible de déduire systématiquement cette idée du symbole en matière poétique, mais je la crois très féconde. Une fois que l'on aurait défini avec précision l'emploi qu'on peut légitimement en faire, la poésie se trouverait tout naturellement conduite à s'épurer, à rétrécir les bornes de la sphère qui lui appartient en propre, à lui donner une valeur plus importante et plus expressive, et elle y gagnerait qu'à l'intérieur de ses propres limites son action n'en serait que plus profonde.

J'ai de tout temps fondé quelques espoirs sur l'opéra, et j'ai toujours espéré que de ce germe, comme dans l'ancien temps des chœurs chantés aux fêtes de Bacchus, le drame épanouirait une forme plus haute. L'opéra est dispensé de l'imitation ser-

vile de la nature, et, par cette voie subreptice, en se réclamant modestement de l'indulgence, l'idéal pourrait se faufiler sur la scène. Grâce à la puissance de la musique, par la libre et harmonieuse caresse dont elle enveloppe les sens, l'opéra dispose le cœur à s'ouvrir à la beauté ; ici, le pathétique lui-même est comme un jeu plus léger et plus libre parce qu'il est accompagné de musique, et le merveilleux qu'on y tolère fait qu'on accueille le sujet avec une plus tranquille indifférence.

J'ai grande envie de lire l'article de Meyer ; il ne manquera pas de fournir occasion d'en faire plus d'une application à la poésie.

Je reprends le travail petit à petit, mais, par ce temps atroce, il est vraiment difficile de garder à ses nerfs leur force de résistance.

Hâtez-vous de vous rendre libre, et de m'apporter l'activité, le courage et la vie. Adieu. — Sch.

395. Gœthe a Schiller.

J'attends ce matin du monde pour visiter les œuvres de Meyer. Je me borne donc à vous remercier pour votre lettre et pour celle de Humboldt.

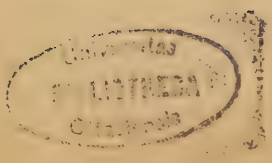
Je partage pleinement votre sentiment : s'il faut fixer les limites avec une extrême rigueur, c'est uniquement pour pouvoir ensuite accueillir des éléments étrangers et y apporter de la largeur d'esprit. C'est une tout autre affaire de travailler selon des principes que de s'abandonner à son instinct, et un écart n'est plus une faute, dès l'instant qu'on s'est convaincu qu'il est une nécessité.

Les considérations théoriques ne suffiront plus longtemps à me satisfaire ; il est temps de retourner au travail. C'est pourquoi il faut à présent que je puisse aller m'étendre sur le vieux canapé d'Iéna, en guise de trépied ; et j'espère sincèrement, de toute l'année qui vient, ne pas quitter le cercle de

notre existence commune. Adieu ; je regrette vivement que votre chère femme se soit enfuie si vite (1), et qu'elle ne soit même pas venue faire un pèlerinage jusqu'à nos trésors artistiques. — Vous auriez pu constater ces jours derniers que les espoirs que vous fondiez sur l'opéra ont été réalisés d'une manière éclatante dans *Don Juan* (2) ; mais cette pièce est malheureusement la seule en son genre, et la mort de Mozart ne nous permet plus de rien attendre d'analogue. — *Weimar, le* 30 *décembre* 1797. — G.

(1) Elle avait passé à Weimar la journée du 27.
(2) *Don Juan* venait d'être donné au théâtre de Weimar le 27 décembre.

FIN DU TOME DEUXIÈME



Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

Plon-Nourrit et Cie,

à Paris, le 9 Mai 1923.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

FEB 2 1968

OCT 0 7 1988

SEP 1 5 1988

a39003 004295365b

CE PT 2473
.A7H4 1923 V002
COO SCHILLER, JO CORRESPONDAN
ACC# 1284388